







HISTOIRE ANCIENNE DES PEUPLES DE L'EUROPE.

PAR M. LE *COMTE* DU *BUAT*, *Ministre Plénipotentiaire du Roi près l'Electeur de Saxe, Auteur des* Origines *ou* l'ancien Gouvernement de la France, de l'Allemagne & de l'Italie, *&c.*

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez la veuve DESAINT, Libraire, rué du Foi
Saint-Jacques.

M. DCC. LXXII.



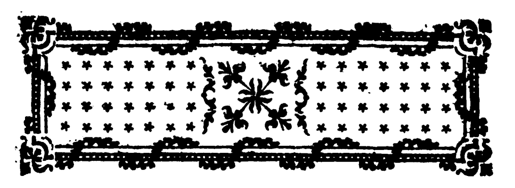


TABLE DES CHAPITRES

DU SECOND VOLUME.

LIVRE SECOND.

CHAP.

Fin de la Table du Tome second.

HISTOIRE



HISTOIRE ANCIENNE DES PEUPLES DE L'EUROPE.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

SUITE de l'Histoire des Gaulois. Leurs guerres contre les Romains. Expulsion des Senonois. Paix avec les Gaulois. Mort de Philippe, roi de Macédoine. Alexandre-le-Grand subjugue les Thraces & les Illyriens, & passe en Asie. Ses projets contre les Scythes : sa mort. Partage de son Empire. Lysimaque obtient la Thrace, & se rend maître des côtes du Pont-Euxin,

& de la Macédoine : sa mort. Suite de l'Histoire du Bosphore. Histoire d'Eumelus : sa mort. Histoire de l'Illyrie & de l'Epire. Premiere expédition des Gaulois dans l'Orient de l'Europe : ce furent des Tectosages, des Senonois & des Boïens. Seconde expédition ; ils ravagent la Thrace, la Péonie & la Macédoine, & tuent le roi Ptolomée Ceraunus. Troisieme expédition conduite par Brennus, chef des Prauses. Il ravage la Thessalie, l'Etolie & la Macédoine, & pille le temple de Delphes. Il est battu par les Etoliens, & passe en Asie. Examen de ce qu'on a écrit sur cette expédition. Autres Gaulois qui passent en Asie sous Lutarig : Brennus réuni avec eux y fonde l'empire des Galates & des Gallogrecs. Les Scordisques, nation Gauloise, s'établissent vers le confluent de la Save & du Danube. Les Bassarnes Gaulois fondent un Empire dans la Thrace. Extinction de la maison de Pyrrhus, roi d'E-

pire. Suite de cet événement. Histoire de l'Illyrie sous le roi Agron. Les Etoliens tyrannisent la Grece. Philippe, roi de Macédoine, se ligue avec les Achéens leurs rivaux. Suite de l'Histoire des Gaulois. Destruction de leur empire dans la Thrace. Ils se retirent entre le Danube & le Tanaïs, & y fondent la Galatie septentrionale. Défaite des Gaulois en Italie. Les Romains passent le Pô, & soumettent les Insubriens. Leur guerre contre les Liguriens. Campagnes d'Annibal en Italie, favorisées par les Gaulois. Ceux-ci sont subjugués par les Romains après la retraite des Carthaginois. Les Boïens vont chercher des établissemens au nord des Alpes & sur le Danube. Les Romains subjuguent l'Istrie.

CHAPITRE PREMIER.

Que jusqu'à la fin du regne de Philippe, roi de Macédoine, les Gaulois ne furent

connus dans la Grece que par leur alliance avec Denys, tyran de Syracuse. Que jusqu'alors ils n'avoient fait aucune invasion dans l'Illyrie. Leurs guerres contre les Romains, depuis l'an 389 jusqu'en l'année 328, avant notre ere. Que l'an 332, & les années suivantes, ils craignirent peut-être une invasion de la part des Gaulois d'au-delà des Alpes, avec lesquels ils traiterent deux fois. Erreur chronologique de Polybe. On tâche de le concilier avec Tite-Live.

NOUS avons conduit l'histoire de la Macédoine, de la Thrace & de l'Illyrie jusqu'à la fin du regne de Philippe, fils d'Amyntas, & pere d'Alexandre-le-Grand, & nous n'avons pas même trouvé le nom des Gaulois dans cette Histoire. Loin d'avoir apperçu les moindres traces d'aucune irruption qu'ils eussent faite jusqu'alors dans l'Illyrie, nous avons pu juger, par l'attention que les Illyriens donnoient aux affaires de l'Epire, de la Macédoine & de la Thrace, qu'ils n'avoient point derriere eux un ennemi formidable & entreprenant, qui leur donnât de l'occupation & des alarmes.

Cependant la mort de Philippe nous prouve qu'il y eut quelques rapports au-moins éloignés entre les Gaulois & la Macédoine. Une épée à la Gauloise fut l'arme dont se servit l'assassin qui trancha le fil de ses jours. Mais on n'en conclura rien contre ce que je viens de dire, quand j'aurai ajoûté, que dès la 4e année de la 102e olympiade, Denys le Tyran avoit envoyé aux Lacédémoniens & à leurs alliés un corps de deux mille hommes, composé en partie d'Espagnols & en partie de Gaulois. Les Grecs, pour essayer ces troupes, les employerent à toutes sortes d'attaques & de combats, & par-tout elles battirent les Bœotiens, & leur tuerent beaucoup de monde. Enfin, après s'être fait une grande réputation par leur adresse à manier les armes, & par leur valeur, elles furent bien récompensées par les Lacédémoniens, auxquels elles avoient rendu de grands services, & retournerent en Sicile, où elles étoient à la solde du tyran de Syracuse.

Diod. lib. XVI. c. 25.

Id. lib. XV. c. 17.

L'alliance de ce prince avec les Gaulois étoit presque aussi ancienne que leur haine pour les Romains.

Cedrenus donne le nom de Brisus au chef des Gaulois qui brûla Rome & qui fut tué sur ses ruines encore fumantes,

Histor. Byzant. p. 120. éd. Par. p. 150.

si l'on en croit cet Historien. On pourroit se refuser à son témoignage, puisqu'il prétend aussi que tous les Gaulois qui avoient pris & saccagé Rome sous la conduite de Brisus, furent tués avec lui. Mais quant au nom qu'il donne à ce Prince, je ne vois aucune raison de le rejetter, s'il est prouvé que celui de Brennus, qui lui a été donné par les anciens, n'étoit point un nom propre, mais le titre de Roi ou de Chef suprême que lui donnoient les Gaulois.

Justin. lib. XII. c. 5.

Il y avoit à peine quelques mois que Rome avoit été réduite en cendres par un accès de fureur qu'avoit excité l'impertinence d'un Sénateur Romain, lorsque ces mêmes Gaulois, qui avoient brûlé Rome, envoyerent une ambassade à Denys, pour lui demander son amitié & faire alliance avec lui. Ils lui firent remarquer, qu'ayant leurs terres au milieu de ses ennemis, ils pouvoient lui être d'une très-grande utilité, soit qu'il voulût se servir des troupes qu'ils étoient à portée de lui envoyer, s'il en avoit besoin pour un jour de bataille; soit qu'à sa réquisition, ils attaquassent leurs ennemis communs d'un côté, pendant que de l'autre il leur feroit la guerre avec ses seules forces.

Denys faisoit alors la guerre en Italie;

où, après avoir triomphé des Locriens, il s'épuisoit en vains efforts contre les Crotoniates. L'ambassade & les offres des Gaulois ne pouvoient venir plus à propos; il les accepta, & renforça son armée d'un corps nombreux de Gaulois auxiliaires; mais une irruption des Carthaginois dans ses états de Sicile l'y rappella, & fit échouer son entreprise contre Crotone. Ce n'étoit qu'une raison de plus pour garder à sa solde les Gaulois, qui même ne lui étoient pas inutiles en tems de paix, car il n'y en a point pour les tyrans. Aussi paroît-il que dès ce moment, Denys eut toujours des Gaulois à son service.

Nous avons dit que la retraite des Gaulois après la prise de Rome fut suivie d'une guerre civile, & celle-ci d'une autre guerre, que les peuples des Alpes entreprirent contre les Gaulois établis dans un pays beaucoup meilleur que celui qu'ils habitoient. Ni la guerre civile, ni cette guerre étrangere, si pourtant elle le fut, n'ont rien qui doive nous étonner.

Ce n'étoit point l'usage des Gaulois de vivre en paix les uns avec les autres. Avant que César entrât dans les Gaules, il ne se passoit presque point d'année qu'il ne s'y élevât quelque guerre civile; les uns prenant les armes pour re-

De Bel. gall. lib. VI. c. 15.

pousser une injure que les autres leur avoient faite les armes à la main.

Mais quel qu'ait été le succès de la guerre qui suivit la paix faite avec les Romains, les suites durent toujours en être à-peu-près les mêmes.

Les Peuples, qui se trouverent relégués au nord des Alpes, firent tous leurs efforts pour passer au midi; ceux du midi prirent les armes pour les repousser, & la guerre se réduisit de la part des premiers à quelques excursions, dont les derniers ne furent point en état de les faire repentir, parce que leurs ennemis occupoient les défilés des montagnes, où il n'étoit pas facile de les forcer.

Tit. Liv. lib. x.

La même raison tenoit sans cesse les Vénétes en alarmes, car les Gaulois ne cessoient de faire tous leurs efforts pour les chasser de leur pays, à quoi ils ne réussirent jamais; parce que les Vénétes, habitant dès-lors dans le sein de la mer & des fleuves, chacune de leurs villes étoit défendue, ou par les flots du golfe Adriatique, ou par des lacs & des inondations.

Une preuve que la guerre de Clusium & la prise de Rome furent moins l'entreprise d'un peuple voisin qui cherchoit à étendre ses frontieres de proche en proche, que la suite d'une grande

révolution arrivée dans la Gaule par l'affluence ou l'invasion d'un grand nombre de Celtes, qui avoient nouvellement passé les Alpes ; c'est que cette grande guerre ne fut suivie d'aucune autre, qui intéressât les Romains, pendant environ trente années.

Rome avoit été prise l'an 389 avant notre ere, ou 364 ans après sa fondation, suivant Denys d'Halicarnasse. Ainsi la seconde guerre des Gaulois contre les Romains, appartient suivant Polybe, à l'an 358. Ils s'avancerent jusqu'à Albe avec une grande armée. Les Romains surpris, & n'ayant pas eu le tems de se faire joindre par les troupes de leurs alliés, n'oserent aller au-devant d'eux, si l'on en croit cet Historien. Tite-Live assure pourtant que le Consul Popilius remporta sur les Gaulois une victoire complette, & que ce ne fut qu'après leur défaite qu'ils gagnerent le château d'Albe, où le Consul, qui avoit été blessé, ne les suivit point.

Lib. I. p. 61.

Lib. II. c. 4.

Lib. VII.

Ces deux Historiens ne s'accordent pas mieux sur ce qui arriva douze ans après, c'est-à-dire, l'an 345 ou 346. Polybe assure que les Gaulois revinrent alors avec une armée nombreuse, & que les Romains, qui pour cette fois ne furent pas surpris, assemblerent leurs

alliés, s'avancerent à leur rencontre ; & marquerent un grand desir d'en venir aux mains. Tite-Live ne parle pas même des Gaulois dans aucune de ces deux années. Il est vrai, que, suivant l'Historien Grec, la fermeté des Romains épouvanta les Gaulois. Les avis furent partagés, & , la nuit venue, ils firent une retraite qui ressembloit beaucoup à une fuite.

Depuis ce tems-là, ajoûte-t-il, ils resterent chez eux sans remuer, mais aussi sans traiter avec les Romains pendant treize ans, c'est-à-dire, jusqu'en l'an 332 ou 333.

Au bout de ce tems, comme ils virent que les Romains, qui devenoient tous les jours plus puissans, avoient mis leurs forces sur un pied respectable, ils conclurent avec eux un traité de paix, auquel pendant quatre ans ils ne donnerent aucune atteinte.

Lib. VIII. Tite-Live ne parle point de ce traité sous le Consulat de Veturius & de Posthumius, qui fut celui de l'an 333, ni dans l'année suivante; mais il dit, qu'en l'année 331, le bruit courut que les Gaulois se disposoient à la guerre, ce qui se trouva faux.

Un bruit semblable se répandit en 328, & se dissipa de même, quoiqu'un

des Consuls se fût déja mis en campagne avec une armée nombreuse pour aller au-devant des Gaulois, qu'il ne trouva point.

Dans ce qui suit, Polybe differe plus de Tite-Live par la Chronologie, qui résulte de son récit, que par les faits qu'ils racontent l'un & l'autre. Il rapporte à la 4e. année après le traité dont nous avons parlé, une irruption dont Tite-Live ne fait point mention. Quatre autres années après, c'est-à-dire en 324, il place l'alliance des Samnites & des Gaulois, & une bataille livrée dans le pays des Sentinates. Entre cette bataille & le siege d'Arétium, il ne met qu'un intervalle de dix ans. Il rapporte à l'année suivante l'assassinat des députés Romains & l'expulsion des Senonois. Dans la même année, selon lui, les Boïens furent vaincus avec les Tyrrhéniens; & l'année suivante ils traiterent avec les Romains, après une seconde défaite.

En rassemblant toutes les années d'intervalle que cet Historien a comptées entre les expéditions Gauloises, depuis la prise de Rome jusqu'au traité des Boïens, la somme totale est de 75 ans, lesquels ajoûtés à 389 de la fondation de Rome, qui avoient précédé l'incendie & le sac de cette ville, ne font qu'un

intervalle de 462 ans entre la fondation de Rome & le traité des Boïens. Rome avoit été fondée la premiere année de la 7e olympiade. Ainsi les Boïens traiterent avec les Romains, suivant ce calcul, la seconde année de la 122e olympiade. Mais il est certain que Pyrrhus, roi d'Epire, entra en Italie sous le Consulat de Lavinus, & par conséquent l'an 473 de la fondation de Rome, & que les Gaulois furent défaits à Delphes, la seconde année de la 125e olympiade.

Pausan. lib. x. c. 23.

Cependant Polybe, après avoir parlé du traité des Boïens, ajoûte aussi-tôt: tout ceci se passa trois ans avant que Pyrrhus entrât en Italie, & cinq ans avant la déroute des Gaulois à Delphes. La premiere date donne l'an de Rome 470, & une erreur de huit ans dans la Chronologie de Polybe. La seconde donne la 2e année de l'olympiade 124, & la même erreur dans Polybe.

La difficulté n'est donc pas de prouver que cet Historien s'est trompé; mais de marquer le tems où a commencé son erreur. Elle n'est point dans les 30 années qu'il compte entre la prise de Rome & la seconde guerre Gauloise, puisque le Consulat de Popilius, auquel Tite-Live rapporte cette guerre,

donne le même intervalle. Elle peut être dans l'année du second traité que les Gaulois firent avec les Romains suivant Polybe, puisque les alarmes dont parle Tite-Live, doivent avoir précédé plutôt que suivi la conclusion de ce traité. Si cela est, le traité fut conclu en l'an 325, avant notre ere, & non en l'an 333. Le premier mouvement des Gaulois, qui suivit de quatre ans la conclusion du traité, a pu être oublié par Tite-Live, d'autant que ce mouvement n'intéressa pas directement les Romains, ou que dumoins il ne donna lieu à aucune prise d'armes de leur part.

Dans le tems à-peu-près que les Gaulois d'Italie traiterent avec les Romains, ils étoient menacés d'une guerre fâcheuse avec les peuples d'au-delà des Alpes. Ce fut peut-être cette crainte qui les engagea sur-tout à traiter avec les Romains. Cependant ils n'avoient pas conjuré par-là un orage, qui seul pouvoit les accabler. Ils eurent recours aux présens pour détourner les Celtes septentrionaux, d'une entreprise qui n'avoit d'attraits pour eux que par les richesses qu'ils envioient aux Gaulois d'Italie, & ils firent si bien valoir la parenté qu'il y avoit entre eux, qu'ils leur firent tomber les armes des mains.

vancerent jusque sur les terres des Romains, où ils firent un riche butin. Ils ne durent pas y rester long-tems, puisqu'ils en sortirent sans que personne eût fait mine de les inquiéter, & avant que le Consul qui devoit les combattre, eût pu se mettre en campagne. Mais il n'est peut-être pas difficile d'imaginer la cause d'une retraite si précipitée ; ce qui arriva, lorsqu'ils furent de retour chez eux, ou même lorsqu'ils étoient encore dans un pays suspect, peut faire croire que la division qui s'étoit mise dans cette grande armée, l'avoit forcée à la retraite. Le partage du butin fit naître une sédition ; ce fut à qui y auroit la meilleure part ; & l'avidité qui avoit déterminé les Gaulois à la guerre, leur fit perdre la plus grande partie & du butin & de leur armée. C'étoit-là un malheur qui leur étoit assez ordinaire, lorsqu'ils avoient fait quelque capture, & sur-tout quand, au moment de la partager, le vin & la débauche leur échauffoient la tête.

En conciliant ainsi Polybe avec Tite-Live, nous trouvons que les Gaulois durent traiter avec les Romains en 332 ; que l'année suivante, le danger qui les menaçoit de la part des Transalpins, s'étant encore accru, ils traiterent aussi avec eux ; & qu'en 328 ils violerent,

pour la premiere fois, le traité de l'an 332.

Mais de cette maniere l'erreur de Polybe doit être rejettée après l'année 328, & c'est à quoi je m'en tiens pour le présent. Je crois cependant, qu'avant de rien statuer, il est à-propos de rapporter en entier ce que dit cet Auteur des guerres Gauloises jusqu'au traité des Boïens, après quoi je tirerai de l'histoire de Tite-Live tout ce qui peut avoir rapport à ces guerres.

CHAPITRE II.

Suite de l'Histoire des Gaulois jusqu'à l'an 284 avant notre ere. Narration de Polybe. Ses contradictions. Histoire abrégée des guerres que les Romains eurent à soutenir suivant Tite-Live, depuis l'an 312, jusqu'en l'an 296. Que l'alliance des Gaulois avec les Toscans ne fut traitée qu'en 299. Que ces Gaulois sont les mêmes que les Transalpins, avec lesquels avoient traité les Gaulois d'Italie. Histoire des Gaulois suivant Tite-Live, depuis l'an 299, dans laquelle ils recommencerent à allarmer les Romains, jusqu'à l'année 286, dans laquelle fut tué Lucius Cæcilius. Expulsion totale des Sé-

nonois cette même année ou la suivante. Les Gaulois d'Italie laissent les Romains tranquilles pendant 45 ans.

Polyb. lib. II. c. 4.

IL n'y avoit encore que quatre ans que les Gaulois Transalpins & Cisalpins avoient perdu le fruit de leur union par une sédition funeste aux uns & aux autres, lorsque les derniers, qui sans doute ne devoient plus compter sur des alliés qu'ils avoient maltraités, chercherent d'autres ennemis de Rome, avec qui ils pussent faire alliance. Ils se liguerent avec les Samnites, & ces deux nations également dignes d'être alliées l'une de l'autre, ayant joint ensemble leur forces, livrerent bataille aux Romains dans le pays des Camertins, & en défirent un grand nombre.

Les Romains irrités par cet échec, revinrent peu de jours après avec toutes leurs troupes dans le pays des Sentinates, & attaquerent les Gaulois. Ceux-ci furent défaits à leur tour, & avec perte d'une grande partie de leur armée. Le reste s'enfuit & ne reparut plus.

Dix ans entiers s'écoulerent avant que les Gaulois songeassent à prendre leur revanche. Au bout de ce tems ils se mirent en campagne, & recommencerent la guerre par le siege d'Arrétium,

Les Romains accoururent pour secourir les assiégés, & combattirent devant la ville, mais ils furent vaincus; & Lucius qui les commandoit, y perdit la vie. M. Curius son successeur, envoya demander les prisonniers; mais contre le droit des gens, les Gaulois mirent à mort ceux qui étoient venus de sa part.

C'étoit donner le signal d'une guerre à outrance, qui ne pouvoit finir que par la ruine totale de l'un des deux peuples.

Les Romains se mirent aussi-tôt en campagne, & les Senonois étant venus à leur rencontre, il se donna une bataille terrible, qui couta la vie à la plus grande partie des vaincus. Ce furent les Sénonois: les Romains chasserent le reste de tout le pays où avoit coulé un sang qui devoit être sacré, & s'en emparerent. Ce fut dans cet endroit de la Gaule, qu'ils envoyerent pour la premiere fois une colonie, & qu'ils bâtirent une ville nommée Sena, du nom des Senonois, qui l'avoient les premiers habitée. Elle étoit située près de la mer Adriatique, à l'extrémité méridionale des plaines qu'arrose le Pô; & on l'appella Sena Gallica, pour mieux conserver le souvenir de ses véritables fondateurs.

La défaite & la fuite des Senonois mettoit les Boïens à découvert. Ils craignirent d'avoir le même sort ; & ayant levé une armée formidable, ils exhorterent les Tyrrhéniens à faire cause commune avec eux. Le rendez-vous étoit au lac Vadmon ou Vadimon, & ils se rangerent en bataille auprès de ses bords. Presque tous les Tyrrhéniens y périrent, & il n'y eut que quelques Boïens qui échapperent par la fuite. Mais l'année suivante, ils se liguerent une seconde fois, & ayant enrôlé toute leur jeunesse, ils livrerent bataille aux Romains. Ils furent encore défaits, & ce dernier malheur les mit dans la nécessité presque aussi cruelle de traiter avec les Romains.

Tel est le récit de Polybe, sur lequel nous nous sommes proposé de faire quelques observations. Suivant sa chronologie les Romains devroient avoir été défaits dans le pays des Camertins en 324, l'année même de la mort d'Alexandre-le-Grand. Mais ils ne mirent le pied dans ce pays pour la premiere fois que plusieurs années après. La seconde guerre, que les Gaulois commencerent par le siége d'Arrétium, & qui coûta la vie à un Général Romain, nommé *Lucius*, devroit être, suivant le même

calcul, un événement de l'an 314. Mais alors les Arrétiens n'étoient point encore alliés des Romains, & ne le devinrent que long-tems après.

Si au contraire nous partons de la derniere date, que Polybe tire du passage de Pyrrhus en Italie, nous trouverons que le Roi d'Epire ayant passé la mer, la premiere année de la 125e olympiade, l'an de Rome 473, ou 279 ans avant notre ere, la seconde défaite des Boiens arriva l'an 282. La premiere un an plûtôt, c'est-à-dire en 283; que la même année ou tout au plûtôt en 284, les Senonois furent défaits par M. Curius; qu'en 285, Lucius avoit été auprès d'Arrétium; que dix ans auparavant, c'est-à-dire, en 295, s'étoient données les deux batailles, dont les Romains perdirent, l'une dans le pays des Camertins, & gagnerent l'autre dans celui des Sentinates.

Mais si toutes ces dates s'accordent à-peu-près avec celles que Tite-Live nous fournit, il en faudra conclurre que l'erreur chronologique de Polybe doit se rencontrer entre la guerre de 328 & celle dans laquelle les Gaulois furent les alliés des Samnites. Voici maintenant l'extrait de Tite-Live, que nous avons promis de comparer avec la narration de Polybe.

lib. IX.

Suivant l'Historien Romain, les Toscans entrerent en guerre avec les Romains l'an 311 avant notre ere, & jusqu'alors il n'y avoit eu aucune guerre entre ceux-ci & les Gaulois, au moins depuis l'alarme de l'an 328. Il n'y en eut point encore en 311; de plus ni les Toscans, ni les Romains, ne passerent leurs frontieres cette année.

311. Av. J. C.

Ce ne fut que l'année suivante, que tous les peuples de l'Hétrurie, à l'exception des Arrétiens, commencerent une guerre terrible par le siége de Sutrium, qui étoit le rempart des Romains de ce côté-là.

L'an 310 av. J. C.

Une défaite accablante ne découragea point les Toscans. Les vaincus entreprirent encore un siége. Une seconde défaite le leur fit lever, mais ils paroissoient s'être mis en sureté en se retirant derriere la forêt Ciminienne, dont le seul nom inspiroit alors aux Romains autant d'horreur & d'effroi, que leur en inspirerent depuis les forêts de Germanie.

309 av. J. C.

Le Sénat envoya défense au Consul de passer cette forêt redoutée, mais l'ordre arriva trop tard; l'armée romaine avoit déjà passé; les Camertins, qui étoient un peuple de l'Ombrie, étoient déjà alliés de Rome; les Toscans avoient essuyé de nouveaux malheurs.

Cependant les ſuccès des Romains ne ſervirent pour lors qu'à multiplier leurs ennemis. Les Ombriens, dont le territoire n'avoit pas été épargné, ſe joignirent aux Toſcans, & une armée plus nombreuſe qu'aucune qu'on eût encore vue dans cette guerre, s'avança de nouveau juſqu'à Sutrium. Elle fut taillée en piéces, & entre autres cités de la Toſcane, Arrétium demanda la paix.

Dans le même tems les Samnites faiſoient contre les Romains les mêmes efforts & avec auſſi peu de ſuccès. Cependant ni les uns ni les autres ne perdirent courage. Les Toſcans raſſemblerent près le lac Vadimon une armée plus forte que toutes celles qu'ils avoient miſes ſur pied juſqu'alors. Mais ce ne fut que pour eſſuyer la défaite la plus terrible qui leur eût encore coûté des larmes.

Enfin en 307, la guerre de Toſcane paroiſſoit achevée, lorſque les Ombriens prirent les armes.

L'an 307 av. J.C.

Ils ne furent pas plus heureux que les Toſcans ; &, ſi l'on en croit Tite-Live, juſqu'en l'an 301, les Romains furent toujours vainqueurs, & n'eurent point les Gaulois à combattre.

Ils reçurent cette année dans la Toſcane un échec aſſez conſidérable,

Tite-Live. lib. X. l'an

301 av. J. C. mais auquel les Gaulois n'eurent point encore de part.

On n'eut pas plus de sujet de les craindre l'an 299, qui étoit la 4e de la 118e olympiade, suivant le calcul de Denys d'Halicarnasse.

Il n'en fut pas de même l'an 298. Les Toscans, dit l'historien, se préparoient à recommencer la guerre, lorsqu'ils furent détournés de ce soin par une irruption des Gaulois. Mais ils prirent aussi-tôt le parti de traiter avec ces derniers pour une somme d'argent, à condition qu'ils se joindroient à eux pour attaquer les Romains. Les Barbares ne rejetterent point cette condition, mais ils s'occuperent davantage de la négociation pécuniaire. Lorsqu'elle fut terminée à leur satisfaction, les Toscans crurent qu'ils n'avoient qu'à donner le signal pour faire marcher leurs nouveaux alliés contre les Romains, mais ce n'étoit point ainsi que les Gaulois l'entendoient. « Lorsque nous avons » traité avec vous, disoient-ils aux Tos- » cans, nous n'avons transigé que sur » le rachat de vos terres. Ce que nous » avons reçu a été le prix de ce rachat, » & nous ne l'avons point regardé com- » me une solde, que vous nous payas- » siez pour faire la guerre aux Romains.

» Nous

» Nous marcherons partout contre eux,
» si vous le voulez, mais en ce cas la
» seule récompense que nous puissions
» accepter est une part dans vos terres,
» où nous trouvions enfin à nous fixer,
» après avoir erré si long-tems ».

Les Toscans délibérerent sur cette nouvelle proposition. La crainte de diminuer leurs possessions n'étoit pas ce qui les retenoit, mais il n'y avoit aucun peuple de la Toscane qui voulût avoir pour voisins des hommes aussi féroces. On finit par rejetter l'offre des Gaulois, & on aima mieux faire la guerre sans eux que d'acheter leur alliance à une condition si dangereuse.

L'an 297 av. J. C.

Les Toscans la continuerent encore pendant l'année suivante, mais avec des succès, qui firent regretter aux peuples que leurs Princes n'eussent pas fait alliance à tout prix avec les Gaulois. Aussi resterent-ils très-tranquilles pendant l'année 296, ensorte que les Romains purent tourner toutes leurs forces contre les Samnites. Cependant cette campagne ne suffit point encore pour réduire ces derniers; & ce ne fut qu'en 295, qu'ayant été forcés d'abandonner leur pays aux Romains victorieux, les Samnites se retirerent dans la Toscane, où ils ne désespéroient pas de trouver

des alliés, quoique jusqu'alors ils eussent fait des efforts inutiles pour engager les Toscans dans leur querele.

Une assemblée de tous les Princes d'Etrurie fut convoquée. Les Samnites parlerent comme avoient droit de le faire des hommes, qui avoient tout sacrifié à la défense de la liberté. « Si malgré vos richesses & le nombre de vos » troupes, dirent-ils aux Toscans, vous » ne vous croyez pas encore assez forts » pour attaquer les Romains, nous » sommes ici pour vous seconder; vous » avez près de vous les Gaulois, ces » hommes nés au sein de la guerre, que » leur penchant rend belliqueux, & » qui le seront encore davantage, quand » il s'agira de faire la guerre aux Ro» mains. Ce n'est pas sans raison qu'ils » se vantent d'avoir autrefois rançon» né ce peuple superbe. Que leur for» tune devienne enfin la nôtre ».

Le discours des Samnites, soutenu par la présence d'une armée encore nombreuse, détermina les Toscans à la guerre. Les Ombriens se joignirent à eux, & tous se rassemblerent dans le camp de Samnites.

On négocioit cependant avec les Gaulois, & on n'étoit pas sans espérance de les armer contre les Romains.

Ceux-ci se hâterent d'arrêter un soulevement général de tous les peuples, & ils y réussirent en partie; mais cette guerre n'en fut guères moins terrible, l'avantage ne fut pas toujours de leur côté, il fallut qu'ils envoyassent toutes leurs armées en Toscane, & cependant il leur naquit, pour ainsi dire, de nouveaux ennemis dans le Samnium, où il fallut envoyer des troupes; la guerre n'en devint que plus difficile dans la Toscane, où ils craignoient à tout moment d'apprendre que les Gaulois s'étoient joints à leurs autres ennemis.

Ils l'apprirent en effet avant la fin de l'année, & cette nouvelle les jetta dans la consternation, ce qui leur arrivoit toutes les fois qu'ils avoient pour ennemie cette nation redoutable.

Tite-Live nomme les Senonois, entre les Gaulois qui se joignirent alors aux Ombriens & aux Toscans; mais il dit que ce fut dans le camp retranché de Clusium, & non en voulant faire lever le siége d'Arrétium, que Lucius Scipion fut tué, & la légion qu'il commandoit entiérement détruite. Aussi ce Lucius n'est-il pas celui dont parle Polybe, &, pour s'en convaincre, il suffit d'avoir égard à l'ordre des faits.

Tite-Live ajoute que quelques auteurs attribuoient cette victoire aux Ombriens ; mais il n'adopte point cette opinion, parce qu'entre autres alarmes que les Gaulois causerent aux Romains vers ce tems-là, ils leur en donnerent une très-vive en cette même année, qui étoit la 295e. avant notre ere, & la premiere de la 120e. olympiade.

Cette victoire doit être la même que Polybe fait remporter aux Gaulois joints avec les Samnites, sur les Romains & dans le pays des Camertins ; ou bien Tite-Live a omis cette bataille, car après avoir parlé de la défaite de Lucius Scipion, il raconte comment les Gaulois & leurs alliés furent défaits dans le pays des Sentinates après que l'un des Consuls se fut dévoué pour sa patrie. Dès ce moment jusqu'au tems où finit son dixieme livre, Tite-Live ne parle plus des Gaulois, ensorte que ce tems d'inaction doit être en partie l'intervalle de dix ans, que Polybe a placé entre la défaite des Gaulois dans le pays des Sentinates, & la guerre qu'ils commencerent par le siége d'Arrétium.

Une réflexion se présente naturellement ici & ne confirme pas la conjecture que j'ai proposée dans le Chapitre précédent sur les alarmes gauloises des années 331 & 328.

Si Polybe s'est trompé, comme on ne peut en douter, son erreur doit regarder les tems les plus éloignés de son siécle plutôt que ceux qu'il a dû mieux connoître. Nous ne pouvons le soupçonner d'avoir ignoré en quelle année Pyrrhus entra en Italie ; & la date que nous fournit cette époque, non-seulement est certaine, mais elle détermine celle des événemens qui l'avoient précédée ; puisque leur proximité a donné lieu à cet Historien de faire une réflexion importante & que nous rapporterons dans un moment.

Une autre époque antérieure à celle-là est la victoire remportée dans le pays des Sentinates, & l'alliance des Gaulois avec les Samnites. Or Polybe veut que l'invasion des Gaulois Transalpins soit arrivée quatre ans avant cette victoire ; & Tite-Live rapporte précisément au même tems, quoiqu'il la raconte différemment, une invasion des Gaulois qui n'eut point de suite.

Une autre raison de croire que Polybe & Tite-Live ont parlé d'un même événement, c'est qu'à cette occasion l'un & l'autre font mention des Tyrrhéniens ; ce qui ne peut convenir aux deux alarmes arrivées plus de trente ans auparavant, puisque les liaisons des Tyr-

rhéniens avec les Gaulois ou suppo-soient une guerre déjà déclarée entre eux & les Romains, ou devoient la produire. Or les Tyrrhéniens n'entrerent en guerre avec les Romains qu'en 312, seize ans après la derniere alarme de l'an 328.

Enfin ce que les Gaulois disoient, qu'ils avoient erré pendant très-long-tems, & la demande qu'ils faisoient aux Toscans, convient parfaitement aux Gaulois Transalpins, & ne peut être entendu des Gaulois d'Italie, quoique Tite-Live ne dise pas d'où venoient ceux dont les Toscans rechercherent l'alliance, & qu'il ne parle pas davantage ni du traité conclu quatre ans auparavant entre les Romains & les Gaulois d'Italie, ni des craintes de ceux-ci & de leurs négociations avec les Transalpins.

On verra dans la suite de quelle importance il a été d'éclaircir ce point d'histoire; mais c'est une raison de plus pour m'engager à ne pas soustraire ma premiere conjecture à l'examen de mes lecteurs, puisqu'elle n'est pas sans quelque fondement.

En partant de l'époque fixée par la victoire que les Romains remporterent dans le pays des Sentinates, l'intervalle

de dix ans, dont parle Polybe, recule le siége d'Arrétium jusqu'en l'année 285 avant notre ere.

Nous ne pouvons plus, quant à ce tems-là, comparer la narration de l'Historien grec avec le texte de l'Historien latin qui finit son dixieme livre à la premiere année de la 122e olympiade ou à l'an de Rome 292. On comptoit alors le troisieme Consulat commencé, depuis celui de Décius qui s'étoit dévoué dans les champs des Sentinates pour obtenir des Dieux qu'ils accordassent la victoire à son collegue & à ses concitoyens. C'est à cette année que commence la perte que nous avons faite d'une décade entiere de l'histoire romaine, dont le vuide n'est rempli que bien imparfaitement par l'abrégé de Florus. Cependant cet abrégé, tout imparfait qu'il est, nous met en état de rectifier ou d'expliquer Polybe dans ce qui nous reste à examiner.

L'intervalle de dix années est peut-être un peu trop long, puisqu'il suppose que le siége d'Arrétium & la défaite de Lucius, arrivés en effet en 285, furent les premiers événemens de la guerre, qui suivit celle dont nous venons de rendre compte. Il n'y a pourtant aucune apparence que cette guerre ait com-

mencé par-là, puisqu'avant la défaite de Lucius les Romains avoient déjà conduit des colonies à Séna & à Adria qui avoient fait partie du pays des Senonois.

Ce Lucius est incontestablement le même que le Préteur Lucius Cœcilius, dont Tite-Live avoit raconté la défaite par les Senonois dans son 12e livre, lequel est le second de ceux qui nous manquent. Mais il avoit déjà parlé dans le 11e des colonies de Séna & d'Adria. Séna ne fut donc point fondée après l'expulsion totale des Sénonois, ainsi que Polybe paroît le supposer. On peut cependant lui épargner une erreur, en disant qu'il n'a pas prétendu fixer le tems de cette fondation, & qu'il a seulement voulu dire que, dans le courant de cette guerre, les Romains fonderent Séna, la plus ancienne de leurs colonies, dans le pays qu'avoient autrefois possédé les Gaulois.

Une autre différence plus considérable entre la narration de cet Historien & celle de Tite-Live, étoit que, suivant Polybe, les Sénonois n'avoient violé le droit des gens en tuant les députés de Rome qu'après la mort du Lucius, & lorsque ces députés redemandoient les prisonniers que les Gaulois avoient

faits dans la même action qui avoit été fatale à Lucius. Tite-Live disoit au contraire que c'étoit ce Lucius lui-même, qui avoit été chargé de punir les Sénonois de la violation du droit des gens, de laquelle ils s'étoient rendus coupables, & qu'il avoit été tué en faisant pour cette raison la guerre aux Sénonois. Si donc les députés Romains avoient été chargés de réclamer des prisonniers de guerre, il y avoit eu une guerre entre les Sénonois & les Romains avant celle qu'occasionna le meurtre des députés; & les Sénonois n'entreprirent le siége d'Arrétium qu'après avoir commis ce meurtre.

On ne trouve point dans l'extrait de Florus quel Général Romain vengea Lucius, mais ce Marius Curius, dont parle Polybe, ne peut être le même que Marcus Curius Dentatus, qui fut Consul en la troisieme année de la 122e. olympiade, ou en l'an 289 avant notre ere, puisque Tite-Live avoit parlé de lui dans son onzieme livre. Nous n'avons donc aucun moyen de fixer le tems de la derniere défaite des Sénonois, & de leur expulsition totale, autrement que par le calcul de Polybe; mais comme il ne dit pas positivement que les Boïens ayent pris les armes la même année, où les Séno-

nois avoient été vaincus pour la dernière fois, il reste incertain si ces derniers furent chassés de leur pays en 285 ou en 284; car Lucius put avoir un successeur dans l'année même qui lui avoit été funeste. Il est seulement certain que les Sénonois avoient perdu Adria & Séna avant d'être entierement chassés de leur pays. Il y a pourtant apparence que les Sénonois perdirent ce qui leur en restoit en 285, qu'en 284 les Boïens prirent les armes pour la premiere fois, & furent battus avec les Tyrrhéniens leurs alliés, & qu'en 283, trois ans avant l'arrivée de Pyrrhus, ils traiterent avec les Romains, après avoir été battus pour la seconde fois.

Les Romains, ajoute Polybe, tirerent deux grands avantages de cette fureur guerriere que la fortune sembloit avoir soufflée dans l'ame des Gaulois. Le premier fut, qu'accoutumés à être battus par les Gaulois, ils ne pouvoient ni rien voir, ni rien craindre de plus terrible que ce qui leur étoit arrivé; & c'est pour cela que Pyrrhus les trouva si exercés & si aguerris. L'autre avantage fut, que les Gaulois leur ayant ainsi fourni l'occasion de les réduire, de les abbattre & de chasser les plus dangereux d'entre eux, ces Sénonois, qui

se vantoient avec raiſon de les avoir rançonnés : ils purent réunir toutes leurs forces d'abord contre Pyrrhus pour défendre l'Italie, & enſuite contre les Carthaginois pour leur enlever la Sicile.

Pendant les 45 années qui ſuivirent ces défaites, les Gaulois reſterent tranquilles, & vécurent en bonne intelligence avec les Romains. D'autres Gaulois ſe ſignaloient ailleurs par de plus grands exploits ; & il eſt très-vraiſemblable que cette nouvelle porte ouverte à la valeur inquiéte des Gaulois d'Italie, ne contribua pas peu à la tranquillité dont ils laiſſerent jouir les Romains pendant ce grand nombre d'années.

CHAPITRE III.

Philippe, Roi de Macédoine, eſt reconnu Chef de la Grece. Injuſtice de ſes projets contre le Roi de Perſe, auquel les Rois de Macédoine devoient au moins de la reconnoiſſance. Guerre qu'il fait à Pleurias, Roi d'Illyrie. Sa mort tragique. Impudence de la mere d'Alexandre. Ce Prince ſuccede à ſon pere après être devenu l'objet de ſa haine. Il ſe fait reconnoître par les Grecs en qualité de leur Général contre les Perſes.

Pour assurer le repos de la Macédoine, il porte la guerre en Thrace, force les passages du mont Stémus. Syrmus, Roi des Triballes, entre l'Hémus & le Danube, se refugie dans l'île de Peucé, où Alexandre essaye en vain de le forcer. Alexandre va chercher les Getes au-delà du Danube. Remarques sur leur fuite & leurs mœurs. Syrmus traite avec Alexandre. Ambassade des Gaulois.

J'Ai conduit l'histoire des Gaulois en Italie jusqu'à la seconde année de l'olympiade 124, ou jusqu'à l'an 283 avant notre ere. Il est tems que je reprenne celle de l'Europe orientale à la premiere année de la 111e. olympiade, qui fût celle de la mort de Philippe Roi de Macédoine.

Av. J. C. 335.

Diod. Lib. XVI, c. 25.

Ce Prince, nommé Chef de la Grece par les Grecs eux-mêmes, se préparoit à la venger des anciens torts que lui avoient faits les rois de Perse, & se faisoit un titre de la lâcheté des Grecs & de la violence avec laquelle il leur avoit arraché leurs suffrages pour commettre une autre violence contre les successeurs de ces Rois, à qui ses ancêtres avoient plus d'une fois rendu hommage, & auxquels ils devoient beaucoup, s'il

eft vrai, comme le dit Juftin, que Xercès eût donné à Alexandre, fils d'Amyntas, tout le pays fitué entre le mont Hémus & le mont Olympe. Cette conceffion dut à la vérité reffembler beaucoup à celles qui, dans ces derniers tems, ont eu pour objet de vaftes contrées, ou defertes, ou habitées par des fauvages, & que les donateurs ne poffédoient pas; mais le courage d'Alexandre l'avoit rendu utile à fa grandeur, & il n'en étoit pas moins vrai, que ce Prince avoit été le complice de Xercès, fi le Roi de Perfe avoit commis un crime, dont fes fucceffeurs duffent être punis, & que ce n'étoit pas à Philippe qui en avoit profité, à fe charger de le punir.

Lib. VII. c. 3.

Une mort tragique, & que Philippe s'attira, pour avoir négligé de rendre juftice à un brave homme, fufpendit le coup prêt à tomber fur la Perfe. Il n'y a plus rien dans l'hiftoire de ce Prince, devenu le Chef de la Grece, qui nous appartienne; hors une anecdote fur la caufe de fa mort. Il avoit deux favoris, qui tous deux s'appelloient Paufanias. Celui qui avoit précédé l'autre dans la faveur, ne fouffrit pas patiemment le partage dans lequel on le faifoit entrer avec lui, & reprocha à fon rival d'être un lâche.

Outré de cette injure, celui-ci ne répondit rien dans le moment; mais bientôt après pour se justifier d'un pareil reproche, il conçut un dessein courageux qu'il ne communiqua qu'à Attalus, oncle de Cléopatre. La guerre qu'il y eut alors entre le roi de Macédoine & Pleurias, roi des Illyriens, fournit à Pausanias le projet d'une justification qui devoit confondre son rival beaucoup mieux que l'on ne confond aujourd'hui ceux de qui on a reçu un outrage. Il se donna entre les Macédoniens & les Illyriens une bataille à laquelle Philippe se trouva en personne. Pendant toute l'action Pausanias se tint devant son maître pour recevoir tous les traits que lui lançoient les ennemis. Enfin, en perdant la vie dans ce poste dangereux, il prouva qu'il n'étoit pas un lâche, & laissa à Philippe le regret d'avoir perdu un ami à qui il devoit la vie. Rien ne pouvoit faire plus de tort à l'autre Pausanias. Attalus qui ne l'aimoit pas, profita de cette occasion pour lui faire un affront sanglant, dont Philippe ne le vengea point.

On voit par-là que la guerre de Pleurias contre la Macédoine ne dut pas précéder de beaucoup la mort de Philippe, mais c'est-là tout ce que nous en savons.

Elle prouve pourtant que jusqu'alors le roi de Macédoine n'avoit pas conquis l'Illyrie. Nous allons voir qu'il n'en acheva point la conquête par la défaite de Pleurias, si ce Prince fut vaincu, ainsi qu'il y a lieu de le croire.

On soupçonna Olympias d'avoir eu part à la mort de son mari, auquel elle ne pardonnoit pas de lui avoir donné une rivale, ou même de l'avoir répudiée pour mettre Cléopatre à sa place.

En effet il est vrai-semblable qu'elle eut part à un crime qui rétablissoit sa fortune, & ruinoit celle de sa rivale. Mais Pausanias tué en fuyant, ne put révéler ses complices; & Alexandre, fils d'Olympias, succéda à son pere.

Il étoit alors âgé de vingt ans, ainsi Philippe n'en avoit que vingt-sept, lorsqu'Olympias lui donna cet héritier de sa couronne. Philippe lui-même étoit monté sur le thrône à l'âge de vingt-trois ans, puisque son regne fut de vingt-quatre ans (1), & qu'il n'en vécut en tout que quarante-sept.

Justin. lib. IX. c. 8. Diod. lib. XVI. c. 25.

(1) Nous avons vu qu'Athénée, d'après Satyrus, ne lui donne que vingt ans de regne. Comme l'année de sa mort paroît certaine, quelqu'un pourra tirer un très-bon parti de ces quatre années pour réformer en quelque endroit les dates que nous avons établies.

Alexandre descendoit d'Hercule par son pere ; par sa mere il descendoit d'Achille & d'Œacus. Le premier nom d'Olympias, celui qu'on lui avoit donné dans sa jeunesse, étoit Myrtale. Ce changement de nom autoriseroit ce que nous avons dit des deux noms qu'on pouvoit avoir donnés à une autre femme de Philippe.

Philippe avoit eu une fille de Cléopatre. Olympias la fit poignarder dans le sein de cette malheureuse mere qu'elle obligea de se pendre, & qu'elle alla voir dans cet état. Enfin elle poussa l'impudence jusqu'à faire brûler sur le corps de son mari celui de son meurtrier, & à le faire enterrer dans le même endroit : elle voulut encore que tout les ans on fît des sacrifices en son honneur, ce qu'elle obtint au moyen de quelque superstition dont elle remplit l'esprit d'un peuple encore barbare.

Après cet exemple on ne doit plus rien trouver d'étrange dans la théologie Grecque qui naquit au sein de la barbarie. Un autre exemple semblable que donna Olympias, fut de consacrer à Apollon, sous le nom de Myrtalis, l'épée avec laquelle Philippe avoit été tué. Si la vindicative Olympias eût vécu quelques siecles plutôt, Apollon auroit

conservé pour surnom le premier nom de cette femme ; son Histoire auroit été grossie de celle de Myrtale ; l'assassinat d'un Roi, & les fureurs d'une femme seroient entrés dans les dogmes qui le concernoient ; peut-être même son sexe seroit-il devenu douteux, & ce mêlange monstrueux auroit ajouté au tourment des Mythologistes. Ainsi le dernier peuple de la Grece qui cessa d'être barbare, nous retrace l'idée de ce qu'avoient été tous les Grecs lorsqu'ils l'étoient encore. La prétention d'Alexandre, qui voulut être fils de Jupiter, acheve ce portrait. Il ne manqua à Olympias pour avoir été une des maîtresses de ce Dieu, qu'un peu plus d'ignorance dans le siecle où elle vécut, plus de crédulité dans les générations suivantes, & une plus longue durée de sa postérité & de l'empire Macédonien.

Alexandre, quoiqu'il eût fait pendre à un gibet le corps du parricide Pausanias, ne fut pas non plus exempt de soupçons, d'autant que Philippe avoit voulu, disoit-on, assurer sa couronne à un fils de Cléopatre, & que le fils d'Olympias, après avoir eu une querelle très-vive à ce sujet d'abord avec Attalus, & ensuite avec son pere qui l'avoit poursuivi l'épée à la main, s'étoit vu

obligé de s'enfuir en Epire où étoit sa mere, & où regnoit Alexandre, frere de cette Princesse, & avoit passé de-là à la cour d'un roi d'Illirie ; mais je n'oserois garantir ces faits. Il est seulement certain que Cléopatre avoit donné un fils à Philippe, peu de jours avant sa mort funeste.

Ath. lib. XIII. c. 1.
D. lib. XVII. c. 1.

Telle fut la mere du plus fameux des conquérans, & ce fut sous ces auspices que commença le regne d'Alexandre ; ce regne si funeste à l'humanité, & dont l'éclat ne prouve que trop jusqu'où peut aller l'imbécille admiration des hommes pour les destructeurs de leur espece.

Philippe avoit toujours été pauvre ; quoiqu'il eût dépouillé un grand nombre de peuples ; mais l'ambition avoit dissipé ce qu'avoient amassé l'injustice & la rapine. En mourant il laissa cinq fois plus de dettes que d'argent comptant, & Alexandre commença son regne par un emprunt égal à toutes les dettes de son pere. La Macédoine nourrissoit à peine ses habitans que la guerre avoit toujours détournés de l'Agriculture, & il falloit que cette nouvelle puissance pérît, ou qu'elle s'appuyât encore sur des ruines.

Arrien. lib. VII.

Le premier soin d'Alexandre après

être monté sur le thrône, fut de se rendre en Grece, où il se fit donner dans une assemblée générale le titre de Chef & de Commandant des Grecs contre les Perses. De retour en Macédoine, il jetta la vue sur tous les peuples qui l'environnoient, les Thraces, les Gétes, les Péoniens, les Triballes & les autres Illyriens, & ne vit dans toutes ces conquêtes de son pere que des ennemis déclarés ou des voisins jaloux.

L'espece de joug que Philippe leur avoit imposé, ils le secouerent pour la plûpart, dès qu'ils eurent appris sa mort. Cependant il importoit à Alexandre pour l'exécution de ses vastes projets, que la Macédoine fût tranquille & respectée de ses voisins. Ainsi à peine fut-il informé que les Illyriens & les Triballes vouloient remuer, qu'il se mit en marche vers la Thrace, & laissant à gauche la ville de Philippes & le mont Orbelle qui étoit dans le pays des Péoniens, il alla droit à Amphipolis, pour entrer par-là dans cette partie de la Thrace qui n'étoit point sujette à son empire. Ayant ensuite passé le Nessus, il arriva en dix jours de marche au mont Hémus dont les barbares avoient occupé les défilés pour lui en disputer le passage. Ils avoient avec eux plus

D. lib. XVII. c. 3.

Arrien, lib. I. olymp. III. an 2. l'an 335. av. J. C.

sieurs marchands qui trafiquoient dans leur pays, & s'étoient pourvus d'une quantité prodigieuse de chariots, tant pour s'en faire un rempart que pour les rouler d'enhaut sur la phalange Macédonienne qui devoit en être d'autant plus incommodée, que ses rangs étoient plus serrés. Mais par les sages mesures que prit Alexandre, ce stratagême réussit mal aux Barbares; ils se virent bien-tôt accablés d'une nuée de traits, & étant à demi-nuds & mal armés, ils n'attendirent pas la phalange qui suivoit les archers.

Alexandre se servit avantageusement en cette occasion des Agrians qu'il avoit dans son armée, & qu'il avoit apparemment tirés d'une tribu de ce peuple qui habitoit au midi du mont Hémus, sur la riviere du même nom. Car tous les Péoniens qu'on appelloit Agrians ne lui obéissoient pas, ainsi que nous le verrons bien-tôt.

Il y eut environ quinze cens Barbares tués sur la place; mais on fit peu de prisonniers à cause de leur vîtesse & de la connoissance qu'ils avoient du pays. On prit seulement leurs femmes & leurs enfans avec tout leur équipage qu'Alexandre envoya à la côte pour le vendre aux villes maritimes.

Les Macédoniens, après avoir gagné le ſommet du mont Hémus, marcherent contre les Triballes, & s'avancerent juſqu'à la riviere de Lyge; dans un endroit où ils n'étoient qu'à trois journées du Danube. Syrmus régnoit alors ſur les Triballes. Son premier ſoin fut d'envoyer dans l'île de Peucé, formée par deux bouches du Danube, les femmes & les enfans de ſes ſujets dont il couvrit la fuite, après quoi il s'y retira lui-même avec tous les ſiens.

Il y trouva les Thraces qui habitoient dans le voiſinage de l'île, & qui l'avoient devancé dans cet aſyle. Ces Thraces devoient être un reſte des Gétes qui peut-être avoit conſervé leur patrie en perdant leur liberté; car ſi les Triballes, qui obéiſſoient à Syrmus, n'euſſent pas occupé le pays des Gétes, Alexandre ne les auroit pas trouvés entre le mont Hémus & l'embouchure du Danube, & au lieu de ſe retirer dans l'île de Peucé, Syrmus ſe feroit fait un rempart contre les Macédoniens de cette haute montagne, qui, en ſe ſéparant du mont Hémus du midi au nord, alloit ſe terminer ſur le bord du Danube, vis-à-vis le mont des Sorres.

Une autre partie des Triballes n'avoit cependant pas ſuivi Syrmus; & au

lieu de s'enfuir devant Alexandre, elle lui avoit gagné les derrieres, & étoit venue camper sur les bords du Lyge, dont ce Prince étoit alors éloigné d'une marche. Il en fut averti, retourna sur ses pas, surprit les Barbares qui s'enfuirent dans un bois voisin, les y attaqua, leur tua trois mille hommes, & ne perdit qu'environ cinquante des siens. La nuit & l'épaisseur du bois sauverent le reste des Triballes.

Alexandre étant parti de-là, arriva en trois jours de marche sur le bord du Danube, & vis-à-vis l'île de Peucé. Il trouva en cet endroit quelques galeres qui étoient venues de Bysance, & qui avoient remonté le fleuve. Il les remplit de troupes, & tenta une descente dans l'île. Mais outre la rapidité du fleuve, qui gênoit la manœuvre, les bords de l'île se trouverent si escarpés, & les Thraces, ainsi que les Triballes, firent une si vigoureuse défense, qu'il ne put jamais mettre pied à terre, & fut obligé de renoncer à cette entreprise.

Il remonta ensuite le Danube jusqu'au dessus de l'endroit où il se sépare en plusieurs bras. Les Gétes étoient de l'autre côté au nombre de dix mille hommes de pied & de quatre mille chevaux, & se préparoient à lui disputer

le passage, au cas qu'il lui prît envie de les venir attaquer.

L'envie lui en prit en effet, & en conséquence il fit rassembler toutes les nacelles qui étoient en grand nombre, tant à cause de la pêche, que parce que les Barbares s'en servoient pour le commerce de leurs denrées, & pour passer le fleuve, lorsqu'ils vouloient faire quelque incursion sur le rivage opposé. Mais comme il ne s'en trouva point assez, Alexandre fit prendre les tentes de ses soldats, qui étoient de peau, & les fit remplir de paille en forme de gros ballons, ce qui devoit être d'un grand secours pour ceux qui passeroient le fleuve à la nage.

Il choisit la nuit pour exécuter son projet, dont le succès fut encore favorisé par la hauteur des bleds qui couvroient le rivage opposé, & qui cacherent ses troupes, lorsqu'elles furent passées jusqu'au nombre de quatre mille hommes de pied & de quinze cens chevaux.

Dès que le jour fut venu, il ordonna à ses gens de pied de marcher en avant avec leurs piques en travers pour abaisser le bled devant eux, & se mit lui-même à la tête de sa cavalerie.

Les Gétes étonnés que, sans pont &

en une seule nuit, il eût passé le plus grand des fleuves, oserent à peine l'attendre, & se retirerent dans leur ville, qui n'étoit qu'à une lieue de distance du Danube.

Mais comme ils virent que le Prince les suivoit avec sa cavalerie, en même tems qu'il faisoit filer son infanterie le long du fleuve; de peur de surprise, ils chargerent leurs femmes & leurs enfans sur leurs chevaux, & s'enfuirent dans les deserts, abandonnant ainsi leur ville, qui n'étoit pas assez forte pour être défendue, & que les ennemis ruinerent. Tel fut de ce côté-là le terme des exploits d'Alexandre, qui repassa aussitôt le Danube, sans avoir perdu un seul homme.

Il avoit envoyé devant lui tout le butin qu'il avoit fait sous la conduite de deux de ses Capitaines; & pendant qu'ils le mettoient en sûreté, il ordonne des sacrifices à Jupiter conservateur, à Hercule son ancêtre, & au Danube, qui s'étoit montré favorable à son passage. Il rentra le même jour dans son camp, en sorte qu'il n'employa à cette expédition qu'une nuit & un jour.

Il avoit pourtant eu affaire à ces Gétes qu'on appelloit les Immortels, à

cause

cause de ce dogme qui leur inspiroit tant de courage, & qui avoient osé résister à l'armée formidable de Darius, fils d'Hystaspes. On ne retrouve point dans la conduite qu'ils tinrent au tems d'Alexandre, cette valeur à toute épreuve & cette audace téméraire, qu'ils avoient montrées plus de 150 ans auparavant contre un ennemi tout autrement formidable. Mais, outre que l'expérience avoit dû diminuer cette temérité dont ils avoient été punis, & qu'Alexandre menoit contre eux ces mêmes Macédoniens, qui, peu d'années auparavant, les avoient vaincus par les ruses de Philippe bien plus que par leur courage; la différence de leur position, & des exemples différens avoient dû leur inspirer une autre résolution.

Dans la Thrace, où ils avoient derriere eux le Danube & les Scythes, & où ils n'étoient entourés que de peuples sédentaires, qui, comme eux, combattoient de pied ferme pour la défense de leurs foyers, ils avoient dû défendre leurs frontieres, & s'exposer à une perte presque certaine, pour se maintenir dans un pays qui étoit leur ancienne patrie & leur seule retraite, plutôt que d'avoir recours à une fuite honteuse, qui auroit été accompagnée

de beaucoup de périls, & qui les auroit menés à la servitude.

Transplantés au nord du Danube, & familiarisés avec les Scythes Nomades qui fuyoient sans honte, & ne combattoient qu'à leur avantage, ils savoient déjà qu'ils trouveroient une nouvelle patrie par tout où il y auroit de la terre; ils avoient une retraite assûrée dans les deserts qui porterent leur nom, & ils croyoient pouvoir faire sans honte ce que faisoient leurs voisins plus puissans & plus célebres qu'eux.

Mais il n'est pas moins important de remarquer que les Gétes avoient une grande ville à peu de distance du Danube; qu'ils cultivoient la terre, qu'ils comptoient sur leurs moissons pour leur subsistance & qu'ils avoient plus d'infanterie que de cavalerie. Quoique Thucydide les ait comparés aux Scythes, & qu'il ait dit qu'ils étoient tous archers à cheval, l'erreur de cet historien a pû venir de ce que les Gétes n'avoient envoyé que de la cavalerie à Sitalies, peut-être parce que leur infanterie restoit toujours dans le pays, & ne prenoit les armes que pour le défendre.

Alexandre dut faire quelque séjour dans le camp où il étoit retourné après s'être montré aux Gétes, puisqu'il y re-

çut plusieurs ambassades, dont une entre autres étoit venue d'assez loin.

Strabon loue beaucoup la conduite de Syrmus, Roi des Triballes, dont le royaume s'étendoit jusqu'au Danube, & comprenoit l'île de Peucé, où il s'étoit réfugié; après avoir eu assez de courage pour s'y défendre, & assez de bravoure pour faire échouer la tentative d'Alexandre, Syrmus ne crut pas que ce fût une raison pour le mépriser, ou pour préférer sa haine à sa bienveillance. Il fut du nombre de ceux qui lui envoyerent des Ambassadeurs avec des présens pour lui demander son amitié. Alexandre, qui n'avoit eu en vûe dans toute cette expédition que d'assûrer le repos de la Macédoine par ses exploits, par des traités & par la réputation de ses armes, accepta les présens de Syrmus, & ne refusa point son alliance. Il traita aux mêmes conditions, & par les mêmes raisons, avec plusieurs autres peuples de ces contrées. Mais de toutes les Ambassades qu'il reçut, la plus extraordinaire & la plus remarquable fut celle des *Celtes qui habitoient sur la mer Adriatique.* C'est ainsi qu'en parloit Ptolémée, fils de Lagus & Roi d'Egypte après la mort d'Alexandre. Arrien l'a suivi, Strabon l'a cité au sujet de

Lib. VII. p. 208 & 209.

ces Gaulois, & tous deux leur assignent la même position. Je ne sçais donc pas comment quelques modernes ont osé avancer que ces Gaulois étoient des Germains, & que leurs Ambassadeurs étoient venus trouver Alexandre du fond de la Germanie.

Lib. 1. c. 4. Les Gaulois, dit Arrien, étoient des hommes également robustes & arrogans; car Alexandre leur ayant demandé ce qu'ils craignoient le plus au monde, dans la pensée que le bruit de son nom les auroit déjà étonnés, & que leur réponse seroit un aveu de la frayeur qu'il leur inspiroit, « tout ce que nous » craignons, répondirent-ils, est que » le ciel & les astres ne tombent sur » nous ».

Peut-être, ajoute Arrien, les Gaulois ne firent-ils une réponse si hardie, que parce qu'ils voyoient Alexandre occupé ailleurs, & que leur pays étoit éloigné & d'un abord difficile. Ce n'étoit pas la réponse des Gaulois qu'il falloit excuser, mais la présomption d'un Prince de vingt ans, qui, après avoir défait quelques Triballes, & avoir vû fuir 14000 Gétes qui n'avoient pas eu envie de se battre sans nécessité, s'imaginoit être déjà très-redoutable. Alexandre fut plus sage que ne l'ont été ses

panégyristes. Il fit alliance avec les Gaulois, reçut leur foi, & leur donna la sienne. Mais, en les congédiant, il leur dit, suivant Arrien, qu'ils étoient des fanfarons. Ils en dirent vraisemblablement autant de lui.

Strabon, qui s'est intéressé à toutes les nations, parce qu'elles ont toutes été l'objet de ses recherches, a envisagé bien autrement la conduite des Gaulois. Il l'a regardée comme un exemple de la candeur & du bon sens qui caractérisoient les Barbares. Ils vinrent, dit-il, trouver Alexandre, pour s'unir avec avec lui par les liens de l'amitié & de l'hospitalité. Le Roi les reçut très-bien; & ce fut en buvant avec eux, qu'il leur fit cette question, qu'on ne peut pardonner qu'à sa jeunesse. Les Ambassadeurs Gaulois répondirent que tout ce qu'ils craignoient, étoit que le ciel, en tombant, ne les écrasât, mais qu'ils faisoient beaucoup de cas de l'amitié d'un aussi grand homme que lui. Par cette réponse beaucoup plus noble qu'arrogante, ils laisserent entrevoir au jeune Roi de Macédoine qu'ils avoient senti à quoi tendoit la question qu'il leur avoit faite, & lui donnerent une leçon dont il ne put s'offenser.

A la remarque de Strabon sur le bon

sens & la noble simplicité de Gaulois ; on peut ajouter celle-ci, que ce n'étoit pas une nation féroce, qui ne se fit connoître que par ses brigandages ; que leurs Ambassadeurs précédoient de fort loin leurs armées ; qu'ils étoient instruits de ce qui se passoit dans des pays très-éloignés ; qu'ils se conduisoient en conséquence dans la recherche des alliances qu'ils croyoient pouvoir leur être ou honorables ou utiles, & que sans doute ils dressoient sur des notions semblables le plan de leurs entreprises militaires.

CHAPITRE IV.

Alexandre, après avoir traité avec les Thraces septentrionaux, marche contre les Péoniens & les Agrians. Clitus, Roi d'Illyrie, Glaucias, Roi des Taulantiens, & les Autariates prennent les armes contre lui. Langare, Roi des Agrians, le débarrasse des Autariates. Il entre dans le pays de Clitus, fils de Bardylis. Description de ce pays. Embarras d'Alexandre après l'arrivée de Glaucias, qui amene un puissant secours à Clitus, assiégé dans Pellion. Fautes que fit Glaucias. Alexandre lui

échappe, & le bat ensuite avec Clitus. Négligence des historiens. Alexandre passe en Asie. Dénombrement de ses troupes. Ambassades réciproques entre lui & deux Rois des Scythes d'Europe. Il fait alliance avec le Roi des Corasmiens, qui lui propose la conquête de la Colchide. Projets d'Alexandre sur la Scythie. Sa mort.

ALEXANDRE ayant congédié les députés que lui avoient envoyés les Gaulois, les Triballes, & vraisemblablement les Crobyzes & les autres peuples de la Thrace septentrionale, se mit en marche pour entrer dans le pays des Péoniens & des Agrians.

Je compte ici les Crobyzes entre les peuples qui traiterent avec Alexandre, parce que la partie de la Thrace, qui étoit entre l'Hémus & le Danube, avoit été ou l'objet principal de son ambition, ou la source de ses craintes; & que les Crobyzes habitoient cette contrée, & étoient un peuple Thrace, ainsi que nous l'apprend Hérodote.

Lib. IV. c. 49.

Alexandre étoit près d'attaquer les Péoniens & les Agrians, lorsqu'il apprit que Clitus, fils de Bardylis, s'étoit révolté contre lui, ou plutôt avoit pris les armes pour s'opposer à ses en-

treprises, & que le Roi des Taulantiens étoit entré à sa sollicitation dans une ligue qui pouvoit lui devenir funeste. On l'avertit aussi d'être en garde contre les Autariates, qui avoient résolu de l'attaquer sur son passage.

Ce soulevement, qu'Alexandre n'avoit pas prévu, le mit dans un assez grand embarras. Il n'ignoroit pas que les sujets de Clitus étoient ces mêmes Illyriens qui avoient détrôné son grand-pere & subjugué la Macédoine ; mais il ne savoit pas qui étoient ces Autariates, dont on l'avertissoit de se méfier.

Dans cet embarras il jugea qu'il devoit attaquer le premier celui de ses ennemis qui étoit le plus à craindre, & changeant aussi-tôt de route, il marcha contre Clitus.

Il y avoit une tribu d'Agrians, qui, sans doute, étoit différente de celle qu'Alexandre avoit voulu attaquer quelques jours auparavant, & qui pourtant ne devoit pas être la même qui obéissoit aux Rois de Macédoine, puisqu'elle avoit son Roi particulier nommé Langare.

Ce Prince avoit fait connoissance avec Alexandre, lorsque Philippe vivoit encore ; & dans un voyage qu'il avoit fait

en Macédoine, il vint le trouver avec l'élite de ses troupes, & lui offrit ses services. Alexandre ne crut pas pouvoir mieux s'adresser pour savoir qui étoient les Autariates & quelle étoit leur puissance. Langare lui apprit que c'étoit le peuple le moins belliqueux de toute la contrée, & que, s'il le desiroit, il lui répondroit d'eux, qu'il entreroit dans leur pays, & sauroit bien leur ôter l'envie d'en sortir. Alexandre accepta son offre, & Lingare tint parole. Il ravagea le pays des Autariates, & les obligea de renoncer à l'expédition qu'ils avoient projettée. Le jeune Roi sentit toute l'importance du service que lui avoit rendu le Roi des Agrians, il lui fit à son retour l'accueil qu'il méritoit, l'honora des plus grands présens qu'eussent accoutumé de faire les Rois de Macédoine, & lui promit que, dès qu'il viendroit à Pella, il lui donneroit sa soeur en mariage. Mais Langare ne fut pas plutôt retourné chez lui qu'il mourut de maladie.

Cependant Clitus s'étoit fortifié dans Pellion, comme dans la meilleure place qu'il eût, & il attendoit là le secours, que Glaucias, Roi des Taulantiens, lui avoit promis. Alexandre prit sa route par le pays qu'arrosoit l'Erigone, dont

il suivit les bords; & lorsqu'il fut arrivé à la vûe de Pellion, il campa sur la riviere d'Eorde, résolu de commencer l'attaque dès le lendemain.

Strab. lib. VII. p. 123.

Le nom de la riviere d'Eorde me fait croire que les sujets de Clitus, qui l'avoient aussi été de son pere Bardylis, étoient les Eordes, dont on rencontroit les terres en allant d'Epidamne ou d'Apollonie à Edesse & à Pella, capitale de la Macédoine. Ils étoient du nombre de ces Illyriens, qui étoient mêlés avec les Epirotes, parce qu'ils habitoient au midi des monts Cérauniens, de même que les Bullions, les Taulantiens, les Parthins, les Phryges, les Périsadyens, les Enchelyens, les Sasaresiens, & les Lincistes.

Strab. l. c. p. 125.

Il me semble que Strabon se trompe, lorsque ne distinguant point les Lincistes dont je viens de parler, de ceux à qui Perdiccas & Brasidas avoient fait la guerre, il avance qu'Arrhabée ou Arrhibée, de la race des Bacchiades, avoit régné sur eux. Il y avoit si loin d'Amphipolis à Epidamne, qu'il n'est pas croyable que Brasidas eût eu dans son département la guerre de Chalcide en Thrace, où il prit Amphipolis entre ses deux expéditions contre Arrhibée, & celle contre les Lyncestes, voisins d'Epidam-

sie & d'Apollonie. Quoi qu'il en soit, transcrivons l'endroit de Strabon, qui donne lieu à cette difficulté.

« Tous les peuples que je viens de » nommer, eurent autrefois leurs Prin- » ces particuliers. Les Enchelyens é- » étoient gouvernés par la postérité de » Cadmus & d'Harmonie, dont plusieurs » monumens qu'on voyoit dans le pays, » paroissoient attester les aventures fa- » buleuses. Les Enchelyens obéissoient » donc à leurs Princes naturels. Les » Lyncestes eurent pour Roi Arrha- » bée, qui étoit de la famille des Bac- » chiades, originaire de Corinthe dont » elle avoit occupé le thrône pendant » cinq générations, & où elle conserva » toujours le premier rang après l'ex- » tinction de la royauté. La grandeur » de cette famille remontoit jusqu'aux » tems fabuleux de la Grece ».

P. 226.

Pausan. lib. II. c. 4.

Arrhabée eut une fille nommée Irrha, qui épousa un Prince dont on ignore le nom & la patrie; mais on sait que de ce mariage naquit la trop fameuse Eurydice, femme d'Amyntas, & mere de Philippe. Entre les Epirotes, les Molosses eurent aussi des Rois étrangers, descendus de Pyrrhus Néoptoleme, fils d'Achille; & ce fut dans cette famille que Philippe prit sa premiere femme,

qui fut mere d'Alexandre, & dont le frere, nommé aussi Alexandre, régnoit alors dans l'Epire. Les autres peuples de cette contrée obéirent à des Princes dont l'origine n'étoit pas différente de la leur, mais dont la fortune fut sujette à de grandes variations par la supériorité qu'ils acquirent & qu'ils perdirent alternativement sur leurs voisins, jusqu'à ce qu'enfin toute cette contrée, à l'exception de quelques districts situés sur la mer Ionienne, fut incorporée à la Macédoine, pour subir enfin avec elle le joug des Romains.

L'Erigone dont j'ai parlé, prenoit sa source dans les montagnes de l'Illyrie, &, après avoir reçu plusieurs autres rivieres qui avoient aussi leur source dans ces montagnes, ou dans la Lynceſtide, le pays des Bryges & la Deuriopide, elle alloit confondre ses eaux avec celles de l'Aaius.

Plusieurs villes très-peuplées embellirent autrefois les bords de l'Erigone, & de ce nombre furent celles des Deuriopes. Mais un pays aussi rude & aussi montagneux, de même que le reste de l'Illyrie qui fut aussi très-peuplé, ne pouvoit conserver ses habitans que sous des Rois particuliers, qui y fissent leur séjour, & qui n'eussent point sous leur

domination de contrées plus fertiles & en apparence plus heureuses. En perdant ses Rois, l'Erigone perdit l'ornement de ses rives, & les vit se changer en une solitude affreuse.

En suivant l'histoire des grands hommes, & c'est malheureusement tout ce qui nous reste de l'antiquité, on marche continuellement sur des ruines, & l'on ne voit que la fin d'une prospérité qu'on n'a jamais pu contempler. C'est-là sans doute ce qui a réduit l'histoire du genre humain à n'être qu'un tableau hideux de forfaits & de miseres. Nous ne comptons pour rien le bonheur dont jouirent des millions d'hommes obscurs, dont nous ne voyons les descendans qu'à la lueur des flammes qui consumerent leurs villes, & nous accusons la Providence d'avoir fait la mesure des maux beaucoup plus grande que celle des biens.

Les Illyriens, comme tous les peuples de la terre, ne sont fameux que par le mal qu'ils ont fait à leurs voisins, & par celui qu'ils en ont reçu. Le tems des malheurs avoit commencé pour eux avec le regne de Philippe. Celui d'Alexandre en fut la continuation, & en accéléra le dernier période.

Il y a apparence que ce Prince avoit ſuivi l'Erigone dans la direction de ſon cours, puiſqu'il devoit être entré dans les états de Clitus du côté des montagnes, & non du côté de la Macédoine, Pellion bâtie ſur l'Eorde, & peut-être au confluent de cette riviere avec l'Erigone, étoit entourée de hautes montagnes couvertes de bois qui la commandoient. Alexandre avoit aſſis ſon camp entre la ville & ces montagnes. Clitus campoit ſur le ſommet de celles-ci avec la plus grande partie de ſes troupes; le reſte étoit en garniſon dans la ville, & ſon deſſein étoit d'attaquer les Macédoniens en queue, pendant qu'ils monteroient à l'aſſaut. Il crut avoir trouvé l'occaſion qu'il cherchoit de combattre Alexandre dès le lendemain de ſon arrivée. Tout étoit prêt pour un aſſaut, & les Macédoniens s'ébranloient pour le commencer, lorſque les Illyriens s'ébranlerent auſſi de leur côté pour profiter de ce moment déciſif. Mais ou ils ſe hâterent trop, ou Alexandre n'avoit eu en vûe que de les attirer dans la plaine. Ils n'y furent pas plutôt qu'il ſe préſenta à eux pour les combattre. Mais Clitus, qui attendoit Glaucias avec une puiſſante armée, ne jugea point à propos d'en venir aux mains, & ayant pris

un détour, il entra dans la ville avec toutes ses troupes, sans qu'Alexandre pût ou voulût l'en empêcher.

Les Macédoniens trouverent encore dans l'endroit où les Illyriens s'étoient rangés en bataille, des marques certaines de la premiere résolution qu'ils avoient prise de les charger. Les Barbares avoient immolé trois filles, trois garçons, & trois béliers noirs dont les cadavres étoient restés dans l'endroit où s'étoit fait cet horrible sacrifice. C'étoit ainsi que les Illyriens se préparoient au combat.

Alexandre qui n'avoit plus d'ennemis que dans Pellion, campa au pied de ses murs qu'il résolut d'entourer d'une ligne de circonvallation. Mais dès le jour suivant Glaucias, roi des Taulantiens, arriva avec une puissante armée.

Le roi de Macédoine désespéra alors de prendre Pellion que défendoit une armée, à la vue d'une autre armée plus nombreuse que la sienne. Cependant Glaucias, en occupant les hauteurs, avoit coupé la retraite à un gros détachement qu'Alexandre avoit envoyé au fourage sous la conduite de Philotas; & ce capitaine étoit en très-grand danger, si le Roi tardoit à le secourir. Alexan-

dre prit aussi-tôt avec lui ses gardes, ses archers, & les Agrians, avec un corps de quatre cens chevaux, & s'avança vers les défilés qu'il falloit ouvrir à Philotas pour le dégager. Il avoit laissé le reste de son armée dans son camp, pour empêcher la jonction de Glaucias & de Clitus. A son approche Glaucias abandonna les hauteurs d'où il tenoit Philotas enfermé, & lui procura ainsi le moyen de se tirer d'un si mauvais pas. Mais ce ne fut que pour l'enfermer avec son maître dans le même filet où il croyoit l'avoir pris. Il avoit fait occuper toutes les avenues du camp des Macédoniens par de nombreux corps de cavalerie & d'infanterie légere, & par quelques troupes pesamment armées. Le seul endroit par lequel Alexandre pouvoit tenter de le forcer, étoit un défilé que laissoient entre elles une riviere & une montagne très-escarpée & couverte de bois, mais si étroit qu'il n'y pouvoit passer que quatre hommes de front. Outre cela les Macédoniens devoient s'attendre à être pris en queue par l'armée qui étoit dans Pellion, dès qu'ils feroient mine d'en lever le siege.

Mais ce n'étoient-là que des difficultés, & la perte des Macédoniens étoit certaine, s'ils restoient sous les murs

de Pellion. La néceſſité détermina Alexandre à affronter les obſtacles qui s'oppoſoient à ſa retraite, & ſon habileté fit le reſte. Car ſi les Illyriens manquerent le coup, parce qu'ils n'avoient point aſſez d'infanterie peſamment armée pour faire tête à la phalange Macédonienne, dans les endroits où les archers & les Agrians lui avoient ouvert le chemin, il n'en fut pas moins vrai qu'Alexandre dut ſon ſalut à l'habileté avec laquelle il ſut donner le change aux ennemis par des mouvemens dont il avoit prévu l'effet. Les Illyriens qui vouloient être en force par-tout où il leur ſembloit que ſe portoit le plus grand effort des Macédoniens, ſe fatiguerent inutilement par des manœuvres incertaines & précipitées, & finirent par être trop foibles dans le défilé où devoit néceſſairement paſſer Alexandre. Ce Prince ſe fit jour par cet endroit, ſuivit le bord de la riviere, tant qu'il ne vit pas de l'autre côté un champ plus vaſte où il pût s'étendre, & la paſſa à l'endroit où les montagnes s'éloignoient de la rive oppoſée, pour former un angle ſemblable à celui dans lequel Pellion étoit ſitué.

Les Barbares voulurent au-moins ſe venger ſur ſon arriere-garde du mal-

heur qu'ils avoient eu de laisser échapper le reste. Mais Alexandre fit dresser ses machines de guerre sur le bord de la riviere, & ordonna à ses archers de rester au milieu de son lit, & de tirer sans cesse sur l'ennemi. Cette derniere manœuvre tint les Barbares en respect, & donna le tems à l'arriere-garde de passer sans avoir perdu un seul homme.

Ce fut-là une de ces occasions, où deux hommes seulement, par la différence de leurs talens, décident dans un espace étroit de la destinée des peuples & du sort des plus grands Empires. C'est par-là sur-tout que le Ciel s'est réservé l'exercice immédiat de ses droits sur les choses de ce monde. Le génie d'Alexandre, donné à Glaucias, auroit sauvé la Perse, & épargné à toute l'Asie les exploits accablans du roi de Macédoine. Ces événemens que produit un moment, sont au-dessus de la prévoyance humaine ; mais il n'en est pas moins vrai, qu'ils doivent être préparés par la sagesse ; qu'il faut à un homme, tel qu'Alexandre, un prédécesseur comme Philippe ; & que, toutes choses égales d'ailleurs, la nation la plus vertueuse aura le plus d'événemens pour elle, parce que le mérite y sera plus recherché, & que les talens utiles n'au-

sont pas besoin pour être employés, d'un cortege qui les dépare & qui les accompagne rarement.

Les fautes que firent Clitus & Glaucias après leur jonction, & lorsque le dernier eut laissé échapper de ses mains le conquérant de l'Asie ; ces fautes, dis-je, retombent dans l'ordre de celles que pouvoient commettre deux petits rois Barbares, & n'eurent d'inconvéniens que pour eux.

Ils crurent que la peur avoit fait fuir Alexandre, & qu'elle ne le quitteroit pas de long-tems. Ainsi s'étant avancés dans un endroit où il n'y avoit que la riviere qui les séparoit de lui, ils camperent sur un terrein désavantageux, négligerent de se retrancher, ne poserent point de gardes, & donnerent à leur camp une étendue qui ne leur permettoit pas de réparer par le nombre le défaut de la position. Alexandre fut instruit de tout ; un danger que la prudence a su prévoir & éviter, ne laisse que de la confiance, au lieu que la frayeur suit le péril, quand le hasard seul l'a fait éviter : Alexandre résolut de profiter de la téméraire sécurité des deux Rois.

Au bout de trois jours il repassa pendant la nuit cette même riviere qu'il

avoit si heureusement passée la premiere fois, mena ses troupes légeres sur le flanc des ennemis; &, sans attendre le reste de son armée qui suivoit, il commença l'attaque avec ses seuls archers & les Agrians. Quelques-uns des ennemis prirent la fuite, & une partie ne put éviter la mort; d'autres furent tués dans leurs lits; le plus petit nombre périt en se défendant; tous ceux qui sauverent leur vie, perdirent leurs armes. Alexandre poursuivit les fuyards jusqu'aux montagnes des Taulantiens; & Clitus qui d'abord s'étoit retiré dans Pellion, mit le feu à cette ville & se sauva chez Glaucias.

On ne dit point ce que devint le fils de Bardylis, & s'il recouvra ses Etats. Diodore a passé rapidement sur tous les événemens que nous venons de raconter. « Alexandre, dit-il, passa en » armes dans la Thrace, où il appaisa » quelques troubles qui s'y étoient » élevés, & ramena tout le pays à son » obéissance. Il parcourut de même la » Péonie, l'Illyrie, & quelques provinces voisines, où il remit dans la » soumission & le devoir tous les Barbares de ces cantons ».

Lib. XVII. c. 3.

Justin s'est borné à remarquer que, lors de l'avénement d'Alexandre au

Lib. XI. c. 1.

thrône, l'Europe n'étoit pas encore domptée ; que les Illyriens, les Thraces, les Dardaniens, & plusieurs autres peuples voisins de la Macédoine n'avoient qu'une fidélité chancelante, & étoient d'un caractere si perfide, qu'il étoit fort à craindre qu'ils ne se liguassent tous ensemble pour la ruiner, ce qui paroissoit facile à ceux qui ne connoissoient pas Alexandre. Justin ajoute ensuite, que ce Prince réprima dès le commencement de son regne un grand nombre de peuples qui s'étoient révoltés, & étouffa quelques séditions naissantes.

Suivant Cedrenus, il subjugua les Illyriens, les Thraces & les Péoniens ; mais cet Historien paroît reculer la réduction de ces derniers jusqu'au tems qui précéda immédiatement le départ d'Alexandre pour l'Asie. Le Syncelle ne parle point des Péoniens, mais seulement des Thraces & des Illyriens qu'il prétend avoir été subjugués.

P. 12[illegible]

P. 20[illegible]

Je ne suis point entré dans cet examen pour prouver que le sort de Clitus nous est inconnu. Peu nous importe quelle fut la condition des Eordes depuis qu'ils furent devenus un peuple subalterne que faisoit disparoître la puissance des Macédoniens. J'ai eu principalement

en vue, en comparant la narration d'Arrien, avec le silence presque absolu des autres Historiens, de faire voir, combien, en fait d'antiquités, on doit peu compter sur la preuve négative que fournit un pareil silence.

Au reste si l'on sait déja ce qu'il faut entendre par la réduction d'un peuple que les Grecs prétendoient avoir subjugué, on ne sera pas surpris de trouver encore de la liberté & des Rois dans la Thrace & dans l'Illyrie.

La ruine de Thébes suivit de près le malheur de Clitus, & fut un événement de la seconde année de la 111e olympiade. L'année suivante fut l'époque fatale à la monarchie des Perses, puisqu'en cette année Alexandre passa l'Hellespont & entra en Asie.

Arrian. l. I. En partant de Pella, il prit sa marche le long du lac Cercine vers Amphipolis & l'embouchure du Strymon. Il passa ce fleuve, & traversa le mont Pangée en suivant le chemin qui conduisoit à Abdére & à Maronée. Après avoir aussi passé l'Hébre, il marcha par la Pétique ou le pays des Pétes; il passa encore le Mélane, & arriva enfin à Seste en vingt jours de marche. Il avoit dans son armée treize mille Macédoniens, sept mille alliés, & cinq mille soudoyés. Ils

D. lib. XVII. c. 3.

étoient suivis de cinq mille hommes, tant Odryses que Triballes & Illyriens, sans compter mille archers Agrians. C'étoit-là en quoi consistoit toute son infanterie. Dix-huit cens Macédoniens, autant de Thessaliens, six cens Grecs composoient sa cavalerie. Il faut y ajouter neuf cens hommes de cavalerie légere qui étoient partie Thraces & partie Péoniens, & que commandoit Cassandre. On ne dit point quel étoit le commandant des Odryses, mais on peut du moins compter entre leurs chefs un des principaux capitaines d'Alexandre, nommé Sitalcès. S'il descendoit du grand Roi dont il portoit le nom, sa fortune & celle d'Alexandre, comparées à celle du grand Sitalcès & de Perdiccas, offrent un exemple frappant de l'inconstance des choses humaines.

Alexandre ne laissa en Macédoine que douze mille hommes d'infanterie & quinze cens de cavalerie. C'en fut assez pour contenir dans le devoir, ou au moins pour tenir éloignés de la Macédoine tant de Peuples belliqueux qui l'environnoient, & en particulier ces Odryses : un Roi de ce dernier peuple l'avoit envahie autrefois à la tête de cent cinquante mille hommes.

Alexandre en passant l'Hellespont, nous devient étranger ; car les exploits

des Thraces & des Agrians qui le suivirent, appartiennent beaucoup moins aux peuples dont ils portoient le nom, qu'aux Macédoniens dont la fortune étoit la leur, ou plutôt au Prince qui fut assez téméraire pour entreprendre la conquête de l'Asie, & assez habile pour y réussir. Une telle fortune ne fut point celle de la nation, ce fut celle d'un homme choisi par le Ciel pour châtier les Perses, qui avoient mérité de perdre l'empire de l'Asie, en oubliant toutes les vertus qui le leur avoient acquis.

Quoique les Historiens d'Alexandre ayent souvent parlé du Caucase, du Tanaïs & des Scythes, il ne faut pas croire que les exploits de ce Prince intéressent par cet endroit l'Europe ou la Sarmatie Asiatique. On donna à des fleuves & à des montagnes inconnues des noms déja fameux pour embellir les hauts faits d'Alexandre. Ce Tanaïs étoit l'Orxante ou le Jaxarta. Ce Caucase étoit le mont Paropamise & l'Immaüs.

Les Scythes dont Alexandre se contenta d'essayer la valeur, étoient moins étrangers aux Scythes Nomades de l'Europe, puisque ceux-ci étoient une de leurs colonies. Mais un très-grand intervalle les séparoit.

Arrien, Lib. IV. [illegible]

On dit pourtant que les Scythes d'Europe

rope envoyerent à Alexandre une ambassade qui arriva dans son camp, lorsqu'il étoit déja sur les bords de l'Orxante, & que ce Prince reçut en même tems les ambassadeurs des Scythes d'Asie qu'on nommoit Abiens, dit Arrien, & dont Homere a fait un éloge que trop peu de nations ont ambitionné. Ils étoient les plus justes des hommes, si l'on en croit le Poëte; & Arrien ajoute qu'ils avoient toujours conservé leur liberté dont ils étoient redevables à leur pauvreté & à leur intégrité. J'ai prouvé ailleurs que les Abiens d'Homere n'habitoient point la Scythie Asiatique; & que s'il y eut quelque chose de commun entre eux & les Scythes de l'Asie, ils ne furent pas différens des Nomades Européens, sans prétendre cependant qu'il n'y ait lieu de former sur cela quelque doute.

Alexandre en renvoyant chez eux les ambassadeurs de ces derniers, les fit accompagner par quelques Seigneurs de sa cour, sous prétexte de conclure un traité d'alliance avec leur Roi; mais en effet pour reconnoître le pays, les mœurs, les armes & les forces de ces peuples.

Olymp. 113. an. 1.

Pendant le voyage qu'avoient fait ces ambassadeurs pour venir trouver

Arrien, lib. IV. c. 5.

Alexandre & pour retourner chez eux, le Roi qui les avoit envoyés étoit mort, & avoit eu son frere pour successeur : le nouveau Roi renvoya d'autres ambassadeurs à Alexandre avec les Seigneurs Macédoniens qui avoient accompagné les premiers, & les chargea de présens considérables qu'ils devoient lui présenter de sa part. Il les avoit encore chargés de lui offrir sa fille en mariage pour resserrer leur alliance ; ou, si le roi de Macédoine ne vouloit point épouser cette Princesse, ils devoient le prier de permettre au-moins que les seigneurs de sa cour épousassent les plus grandes dames du pays. On ajoûte que le roi des Scythes offroit encore de venir en personne recevoir les ordres d'Alexandre, si ce Prince le desiroit.

On doutera peut-être de la sincérité du roi des Scythes, ou de celle des Historiens qui ont parlé de cette ambassade. Alexandre, outre ses exploits & ses prétentions, a eu encore cela de commun avec les Dieux & les Héros de l'antiquité, que le mensonge a défiguré son Histoire, & enveloppé la vérité dans des fables dont il est difficile de la séparer. Voici un autre fait que je ne garantis pas plus que les propositions du Roi des Scythes. Ce fait n'est pas étranger à

mon plan, puiſqu'il regarde la Sarmatie Aſiatique dont les antiquités & l'hiſtoire ſont inſéparables de celles de l'Europe.

Pharemanès, roi des Choraſméniens ou Coraſmiens, vint auſſi, dit-on, trouver Alexandre avec quinze cens chevaux. Il dit qu'il étoit voiſin de la Colchide & du pays des Amazones, & que ſi Alexandre vouloit tourner ſes armes de ce côté-là, il lui ſerviroit de guide, & fourniroit les choſes néceſſaires à ſon armée.

Le roi de Macédoine vit arriver à-peu-près en même tems dans ſon camp le roi des Coraſmiens & les ambaſſadeurs du roi des Scythes. C'étoit un honneur que n'avoit point eu Darius, dont un lieutenant n'avoit pas daigné marcher lui-même contre un autre Alexandre, roi de Macédoine, & avoit envoyé des commiſſaires pour lui faire ſon procès.

Alexandre-le-Grand répondit aux ambaſſadeurs des Scythes en termes convenables, & ſelon que l'exigeoient le tems & les affaires; mais il ajoûta, qu'il n'étoit pas beſoin de mariages pour confirmer une alliance que peut-être il ne vouloit pas rendre éter-

nelle. C'eſt du moins ce que l'on ſeroit en droit de conclure de la réponſe qu'il fit au roi des Coraſmiens. Après lui avoir fait de grandes careſſes, il traita avec lui, & finit par lui dire qu'il n'avoit pas pour lors le loiſir de penſer à la conquête de la Colchide; mais qu'après celle des Indes, dès qu'une fois il ſeroit le maître de l'Aſie, il retourneroit en Grece & entreroit par l'Helleſpont & la Propontide dans le Pont-Euxin; qu'ainſi il le prioit de réſerver pour ce tems-là l'effet de ſes promeſſes. Il congédia enſuite Pharemanès avec ordre d'obéir au Satrape de la Bactriane, comme les autres gouverneurs du pays. Ce ſeroit une preuve que dès-lors les Coraſmiens habitoient ou la Bactriane, ou un pays voiſin, que traverſoit pourtant le mont Taurus ſuivant Arrien, & d'où, plus de quinze ſiecles après, ils firent une incurſion mémorable dans l'Aſie & juſques dans la Paleſtine.

Lib. v. c. 1.

Si donc les états de Pharemanès étoient voiſins de la Colchide & du pays des Amazones, quoique ces deux contrées fuſſent pourtant ſéparées par un aſſez grand intervalle, il faut qu'on ait donné ce nom fameux dans les antiquités Grecques, non-ſeulement à cette petite région qu'arroſoit la Phaſe; mais encore à toute

cette grande contrée qui s'étendoit jusqu'au Volga, & qui comprenoit le pays des Amazones.

Au reste ce qu'il importe le plus d'observer ici, c'est que les projets d'Alexandre paroissoient menacer la Scythie d'une invasion semblable à celle que Darius avoit exécutée avec si peu de succès, & que les Macédoniens eux-mêmes lui suggérerent cette idée pour l'empêcher de pénétrer trop avant dans les Indes.

Arrien, lib. V. c. 6.

Je ne dois cependant pas oublier ce que dit Justin, que les Scythes firent périr Sopirion lieutenant d'Alexandre-le-Grand, & taillerent en pieces toute son armée ; défaite que cet Historien compare à celle du grand Cyrus.

Lib. XI. c. 3.

Ce que je viens de dire est tout ce qui nous intéresse dans la vie d'Alexandre. Je dois seulement ajoûter qu'il mourut la premiere année de la 114e olympiade, 324 ans avant notre ere. Cette époque est plus importante pour le sujet dont nous nous occupons, que toutes les conquêtes que fit dans l'Asie cet homme extraordinaire qui fut le fléau du genre humain, moins encore par ses entreprises également injustes, téméraires & heureuses, que par l'exemple

qu'il laissa à la postérité de la gloire attachée aux succès de pareils attentats.

CHAPITRE V.

Ambassadeurs Gaulois, Thraces & Illyriens à Babilone. Partage de l'empire Macédonien. Lysimaque obtient la Thrace & fait la guerre à Seuthès, Roi des Odryses. Ce Prince qui pouvoit être fils de Chersoblepte, n'est pas vaincu. Conjecture sur une expédition des Gétes d'après un passage de Jornandès que l'on corrige. Lysimaque se rend maître de la côte du Pont-Euxin. Les Thraces & les Scythes se liguent contre lui avec les villes Grecques de cette côte. Il bat les uns & les autres. Il défait Seuthès, roi des Odryses, sur le mont Hæmus qu'il paroît avoir fait la paix & s'être allié avec lui. Ariapharnes, roi des Thraces d'au-delà du Danube, doit avoir été un des ennemis de Lysimaque. Celui-ci fait la guerre à Dromichétes, Roi des Gétes. Sagesse & modération de ce Prince. Lysimaque subjugue les Nestiens & devient roi de Macédoine. Ses fautes. Ses malheurs & sa mort.

Diod. l. XVII. c. 72.

LE séjour qu'Alexandre fit à Babylone avant sa mort, fut le tems de sa vie le

plus glorieux, par l'hommage que rendirent à sa puissance, à sa réputation, à la crainte & aux espérances qu'il faisoit naître, presque tous les peuples connus des trois parties du monde. De ce nombre furent les Illyriens & tous les peuples qui bordoient les côtes de la mer Adriatique. Les Thraces même & les Galates ou Gaulois *leurs voisins, & qui ne commençoient qu'alors à être connus des Grecs*, lui firent offrir leurs hommages.

Des ambassadeurs Gaulois à Babylone pouvoient être regardés comme un prodige reservé au siecle d'Alexandre. Mais le tems approchoit où l'Asie devoit connoître cette nation autrement que par des ambassadeurs.

La mort d'Alexandre fut un petit dérangement qui fit crouler une énorme machine. Aucun de ses capitaines n'osa prendre après lui le titre de Roi, mais tous oserent partager ses états & ses troupes. Ce partage fut très-inégal de plus d'une façon. Les chefs qui eurent le plus de crédit ou d'habileté, s'approprierent de grandes & riches provinces; les autres, comme Lysimaque & Eumenès, furent relégués dans des contrées qui n'avoient point encore été subjuguées, mais qu'on vouloit bien regar-

der comme ayant fait partie de l'empire d'Alexandre. Une autre disproportion dans ce partage fut, que les capitaines Macédoniens partagerent entre eux des provinces immenses & une armée très-peu nombreuse ; ensorte que chacun d'eux ne mena de troupes dans son département qu'autant à-peu-près qu'il lui en auroit fallu pour composer sa garde.

Alexandre avoit prévu que ses amis célébreroient ses funérailles par de grands combats, & ne s'étoit pas trompé. On fut sur le point de voir une bataille sanglante sous les murs de Babylone, entre la phalange Macédonienne d'un côté, la cavalerie & les gardes du corps de l'autre. La phalange vouloit avoir pour Roi Aridée, fils de Philippe & d'une danseuse, personnage aussi vicieux que dénué de talens. La cavalerie & les gardes favorisoient leurs chefs particuliers. On convint enfin de laisser le titre de Roi à Aridée, & on lui fit prendre le nom de son pere ; mais on établit régent sous lui Perdiccas, à qui le feu Roi avoit, en mourant, remis son anneau.

Olymp. 114. an. 2. 323 avant J. C.

Antipater qui avoit gouverné la Macédoine pendant l'absence d'Alexandre, dut encore la gouverner sous l'autorité d'Aridée, & dans la dépendance de Per-

diccas. Tous les autres capitaines entrerent en possession de leurs départemens aux mêmes conditions. Ainsi Lysimaque n'obtint pas autrement la Thrace, & tous les pays voisins du Pont-Euxin.

Diod. l. XVIII. c. 2.

La nouvelle de la mort d'Alexandre apportée en Europe, produisit une révolte presque générale des peuples & des républiques de la Grece. Quelques Thraces & quelques Illyriens qui haïssoient les Macédoniens, firent cause commune avec leurs ennemis; & Lysimaque s'en apperçut, lorsqu'il vint prendre possession de son gouvernement.

c. 6.

Ce capitaine étoit Macédonien & d'une naissance illustre. Il avoit été l'un des gardes ou des amis d'Alexandre, & s'étoit acquis une grande réputation dans la guerre d'Asie. Aux talens militaires il joignoit de grandes connoissances, & des vertus qui le mettoient beaucoup au-dessus de la plûpart de ceux qui parvinrent à la même fortune que lui.

Justin. lib XV. c. 3.

Lysimaque s'empara sans difficulté de cette partie de la Thrace qui confinoit à la Macédoine, & dont Philippe & Alexandre avoient eux-mêmes joui. Mais c'étoit un pays assez peu étendu en comparaison du reste de la Thrace qui étoit remplie d'un si grand nombre de peuples, qu'à cet égard elle ne pouvoit être

Pausan. lib. I. c. 9.

comparée qu'à la Celtique, aussi jusqu'alors n'avoit-elle été jamais subjuguée.

Lysimaque ne désespéra pas de réussir dans une entreprise, qu'Alexandre lui-même n'avoit pas osé former, puisqu'il disoit en une occasion à ses soldats, que lui & ses Macédoniens n'auroient pas fait d'aussi belles actions s'ils fussent restés chez eux, où il leur auroit fallu combattre les Grecs, & repousser les Illyriens & les Thraces. On ne se borne pas à repousser sans cesse un peuple que l'on peut subjuguer; & si ces paroles ne prouvent pas qu'Alexandre eût désespéré de la conquête de la Thrace, on en peut au moins conclure qu'après avoir conquis l'Asie, les Macédoniens pouvoient encore regarder cette entreprise comme très-difficile.

Arrien, lib. V. c. 6.

Lysimaque la tenta cependant, & la premiere nation qu'il attaqua, fut celle des Odryses. Seuthès occupoit alors le thrône de Tyrée, & pouvoit être fils de Chersoblepte, le dernier Roi des Odryses, dont nous avons parlé.

Pausan. ub. sup. Diod. l. XVIII. c. 6.

Lysimaque le trouva environné de 20000 hommes d'infanterie & de 8000 de cavalerie. Il n'avoit lui-même que 4000 hommes de pied & 2000 chevaux. Cependant il n'hésita point à l'attaquer,

malgré une inegalité si prodigieuse. Les Odryses étoient ses plus proches voisins; & s'il ne commençoit point par eux à étendre sa domination, il devoit se renfermer pour toujours dans ce petit coin de la Thrace qui seul lui obéissoit. D'ailleurs il pouvoit tout espérer de la valeur de ses troupes; & pourvû qu'il ne fût pas vaincu, il devoit tirer de grands avantages d'une témérité nécessaire dans ces commencemens d'une domination presque chimérique.

Lysimaque n'eut pas la gloire d'avoir battu Seuthès, mais il lui tua beaucoup plus de monde qu'il n'en avoit lui-même perdu, & la victoire resta indécise. Aussi les deux partis ne se séparerent-ils qu'avec une ferme résolution de faire de nouveaux efforts pour parvenir à une décision qui leur fût avantageuse.

Il y a apparence que Seuthès & Lysimaque ne furent pas long-tems sans se retrouver; mais nous ignorons ce qu'ils entreprirent l'un contre l'autre pendant plusieurs années que dura leur inimitié.

Cependant le rival de Seuthès ne tarda pas à faire une acquisition importante, mais qu'il ne dut qu'à la fortune & à la politique d'Antipater, qui gou-

vernoit la Macédoine sous l'autorité d'Aridée & de Perdiccas.

Diod. l. XVIII. c. 6. Ce Gouverneur de la Macédoine avoit réduit les Athéniens à recevoir de lui les loix de la paix. Il profita de sa supériorité pour abolir chez eux la démocratie absolue, qui donnoit trop de pouvoir au petit peuple. Il ordonna donc que tous les citoyens, qui ne posséderoient pas plus de deux mille dragmes de bien, ne pourroient avoir aucun droit de participer à l'autorité publique. Mais en même tems il offrit à tous ceux que cette loi excluoit du gouvernement, de leur procurer une retraite & une habitation dans la Thrace. Il y en eut plus de vingt-deux mille qui accepterent cette offre, & qui passerent dès-lors sous la domination de Lysimaque.

c. 10. On doit rapporter à ce tems l'anachronisme que j'ai remarqué dans l'endroit de Jornandès, où il est parlé d'un Roi de Macédoine, nommé Perdiccas. Mais il faut observer qu'Antipater, qui agissoit au nom d'Aridée & de Perdiccas, avoit mis garnison dans Athénes.

« Sitalcés, Roi de Goths, dit leur » Historien, s'étant ressouvenu de l'in- » vasion de Philippe dans le territoire » d'Udisitane, rassembla une armée de

» 150000 hommes, avec laquelle il fit
» la guerre aux Athéniens pour chagri-
» ner Perdiccas, Roi de Macédoine,
» qu'Alexandre avoit désigné pour être
» son successeur dans la principauté
» d'Athènes, après qu'un Ministre infi-
» dele lui eut fait boire la mort dans une
» coupe empoisonnée. Les Goths ayant
» livré une grande bataille à ce Prince,
» remporterent sur lui une victoire
» complette, & se vangerent ample-
» ment de tout le mal que Philippe leur
» avoit fait autrefois dans la Mœsie,
» en faisant des courses jusque dans la
» Grece, & en ravageant la Macé-
» doine ».

Le nom de Sitalcès & l'armée de 150000 hommes appartiennent certainement au regne de Perdiccas : mais la principauté d'Athènes & la guerre déclarée aux Athéniens, parce qu'ils obéissoient à Perdiccas, ne peuvent convenir qu'à la régence de celui qui fut le chef des successeurs d'Alexandre.

Reste à savoir si la défaite des Macédoniens par les Goths, qu'il n'est guères possible d'imputer à Perdiccas, fut un des événemens qui troublerent la régence du successeur d'Alexandre. Quoiqu'on n'en trouve aucune trace dans l'histoire de ce tems-là, ce n'est pas une

raison suffisante pour nier ce qu'en dit Jornandès, d'autant que Lysimaque fut toujours lié avec Perdiccas, & qu'il eut pour ennemis déclarés, non pas Sitalcès, mais Seuthès, Roi de Thrace, & un Roi des Goths, dont nous aurons bientôt occasion de parler.

S'il est vrai que les Goths ou Gétes ayent vaincu Perdiccas, ou plutôt un de ceux qu'on pouvoit regarder comme ses lieutenans, ils durent remporter cette victoire au plus tard en la troisieme année de la 114e olympiade, puisque ce fut en cette année que Perdiccas fut égorgé, lorsqu'il travailloit à se rendre le véritable & unique successeur d'Alexandre, dont il avoit épousé une sœur nommée Cléopatre.

322. av. J.C.

Diod. l. XVIII. c. 12.

Depuis lors jusqu'en l'année 315 avant notre ere, nous ne savons rien de Lysimaque ; si ce n'est que dès-lors il devoit avoir beaucoup augmenté son partage, puisqu'en cette année il osa en être mécontent, qu'il demanda qu'on y ajoutât la Phrygie sur l'Hellespont, & que pour l'obtenir, il se ligua avec Cassandre & Ptolémée, autres successeurs d'Alexandre, contre le seul Antigonus, qui plus habile qu'eux tous, avoit dû se faire la meilleure part.

Id. lib. XIX. c. 18.

Il est difficile de dire positivement

quels agrandiſſemens Lyſimaque avoit pû ſe procurer juſqu'alors ; nous ſavons ſeulement qu'au commencement de l'an 313 tout le rivage occidental du Pont-Euxin lui obéiſſoit, & qu'il tenoit garniſon à Calatis & dans la capitale des Iſtriens.

Diod. l. XIX. c. 22.

Mais dans le courant de cette année les Callantiens chaſſerent la garniſon qui étoit dans leur ville & ſe mirent en liberté. Aidant enſuite eux-mêmes à délivrer la capitale des Iſtriens & toutes les villes de leur voiſinage, ils déclarerent la guerre à Lyſimaque conjointement avec les villes & les peuples qui leur devoient leur liberté. Diodore ajoute que les confédérés attirerent encore dans leur alliance *tous les révoltés* de la Thrace & de la Scythie, de ſorte que cette ligue devenoit un objet de très-grande conſéquence, & alloit bientôt former une puiſſante armée. S'il y eut dans la Scythie des peuples qui ſe révolterent contre Lyſimaque, ce Prince ne s'étoit donc pas tenu renfermé dans la Thrace, il eſt plutôt vraiſemblable qu'il avoit étendu le droit chimérique que lui donna ſon titre de Gouverneur ou de Roi de la Thrace, juſque ſur cette partie de la Scythie qui portoit le même nom, parce qu'elle étoit habitée par des peuples

originaires de la Thrace. Nous verrons encore un fait qui confirme cette conjecture & qui intéresse particulierement les Gétes.

Lysimaque, instruit d'un soulevement aussi dangereux, s'arma de son côté contre les *rebelles*. Il traversa la Thrace, & passant sur le mont Hæmus, il vint poser son camp au pied des murailles d'Odesse. Il n'eut besoin que de la bloquer pour épouvanter ses habitans, qui se rendirent à lui par composition. Il s'avança ensuite vers l'Istrie, dont il fit la conquête avec la même facilité, après quoi il passa chez les Callantiens.

Cependant les Thraces & les Scythes venoient en grand nombre au secours de leurs alliés, conformément aux traités qu'ils avoient signés entre eux. Lysimaque marcha à leur rencontre, & surprenant d'abord les Thraces, il les fit retourner sur leurs pas. Quant aux Scythes, il les défit dans une bataille en forme, qui leur coûta une grande partie de leur armée, & il poussa tout le reste hors de ces cantons.

De-là revenant à la ville des Callantiens il en forma le siége avec une forte envie de châtier en eux les premiers auteurs de la révolte.

Mais bientôt après il reçut la nou-

velle qu'Antigonus leur envoyoit un puissant secours par terre & par mer; ce qui l'obligea de décamper avec la plus grande partie de son armée, ne laissant sous les murs de Callante (ou Calatis) qu'autant de troupes qu'il en falloit pour entretenir le siége.

Comme il étoit près de passer le mont Hæmus, il trouva sur son chemin Seuthès, Roi de Thrace, qui s'étoit joint au parti d'Antigonus, & dont la nombreuse armée fermoit tous les passages. Ce Roi avoit avec lui Pausanias, lieutenant d'Antigonus, qui étoit venu par terre au secours des Callantiens.

Néanmoins Lysimaque prit si bien son tems pour attaquer les deux armées, qu'au prix de beaucoup de sang, car la victoire lui coûta cher, il tua un nombre encore plus grand de Barbares, poursuivit les autres dans les gorges des montagnes, où ils s'étoient retirés, força tout ce qui restoit de l'armée de Pausanias qui fut tué, rendit la liberté à une partie de ses soldats, & incorpora dans ses troupes ceux qui voulurent passer à son service.

On ne dit point ce que devint Seuthès avec ses Thraces; mais il y a apparence que connoissant mieux le pays que Pausanias, il sçut mieux que lui

mettre ſa perſonne & les débris de ſon armée en ſûreté. Au moins peut-on aſſurer qu'il ne perdit point la vie en cette occaſion, puiſque Diodore n'en dit rien. Je crois même qu'il fit ſa paix avec Lyſimaque en même tems que ce Prince ſe reconcilia avec Antigonus & ſes alliés, c'eſt-à-dire, en l'an 311 avant notre ere. Une des conditions du traité conclu en cette année fut que Lyſimaque garderoit la Thrace qui avoit été ſon premier partage ; mais ſi Seuthès traita auſſi avec ce Prince, je ſoupçonne qu'un mariage cimenta cette alliance, puiſqu'entre les femmes de Lyſimaque on en trouve une qui s'appelloit Odryſias, & qui lui donna un fils, lequel étoit déjà un homme fait lors de la mort de ſon pere, arrivée environ trente ans après.

Diod. l. XIX. c. c. 26.

Pauſan. lib. I. c. 10.

Diodore ne dit point quel avoit été le ſuccès du ſiége de Callante, mais il paroît qu'il fut tel qu'on avoit dû l'attendre après la défaite de l'armée deſtinée à ſecourir cette ville. La preuve en eſt que vers le tems où ſon ſort doit avoir été décidé, mille hommes en ſortirent pour ſe réfugier chez Eumélus, Roi du Boſphore.

Ce fait nous autoriſe encore à croire qu'Eumélus, s'il n'entra point dans la

ligue formée contre Lyſimaque, s'intéreſſa du moins beaucoup aux confédérés, & il le devoit, puiſque Lyſimaque ſe propoſoit d'envahir la Thrace ſeptentrionale, & que dans cette contrée, c'eſt à-dire, au nord du Danube, & non loin du golphe Carcinite, devoit régner un Roi des Thraces, qui fut l'ami & l'allié fidele du Roi des Boſphorans. Il s'appelloit Ariapharnès; & quoiqu'il ne ſoit pas parlé de lui ſous ce nom dans l'hiſtoire de Lyſimaque, on ne peut guères douter qu'il n'ait été compris ſous le nom des Scythes revoltés, qui allerent au ſecours de Callante. On appelloit ainſi ſes ſujets, lorſqu'on écrivoit l'hiſtoire de la Grece ou de la Thrace, parce qu'ils habitoient la Scythie. On les appelloit Thraces dans l'hiſtoire des Boſphorans, parce qu'ils étoient originaires de la Thrace, & qu'il falloit les diſtinguer des véritables Scythes ou Nomades.

L'an. 302. av. J. C.

Lyſimaque devoit avoir quelque choſe à craindre ou à tenter de ce côté-là, la troiſieme année de la 119e. olympiade, puiſqu'il tenoit alors une partie de ſes troupes à Odeſſe, ville ſituée ſur le Pont-Euxin entre Apollonie & Calatie. Mais ici finit le vingtieme livre de Diodore, qui eſt le dernier qui nous reſte

en entier. Ainsi nous ne pouvons pas dire avec certitude si la guerre recommença dès-lors entre Lysimaque & les Scythes, les Gétes ou les Thraces. C'est pourtant à quoi nous trouverons beaucoup d'apparence ; si nous considérons que Diodore a employé la fin de son vingtieme livre à décrire les préparatifs d'une grande guerre qui devoit décider du sort des Rois, c'est-à-dire de Ptolémée, de Seleucus, de Lysimaque, & d'Antigonus leur ennemi commun, & qu'il destinoit le livre suivant à l'*exposition fidele de cette guerre même*. Or entre les fragmens qui nous restent de ce vingt-unieme livre, il y en a deux qui regardent la guerre que Lysimaque eut à sontenir contre le Roi des Thraces ou Gétes.

Lib. 1. c. 9. Cette guerre est la seconde dont Pausanias a cru devoir parler dans l'abrégé qu'il nous a laissé de la vie de Lysimaque, & il la place avant les grands succès qu'il eut contre Antigonus. Mais dans ce qu'il en dit, il laisse subsister un doute, fondé sur les opinions différentes des historiens qui en avoient parlé. Les uns disoient qu'Agathocle, fils de Lysimaque, avoit été fait prisonnier par les Gétes. Les autres prétendoient que ce malheur étoit arrivé à Lysimaque lui-

même. Cette derniere opinion étoit aussi celle de Strabon; mais il paroît que Diodore avoit tout concilié, en distinguant deux batailles différentes, qui avoient fait perdre successivement la liberté à Agathocle & à son pere.

Voici quelle idée on peut se faire de cette guerre en suivant les trois auteurs que je viens de nommer.

Dromichetès, Roi des Gétes, avoit voulu profiter de l'embarras que causoient à Lysimaque l'ambition & la puissance d'Antigonus pour recouvrer par les armes ce que les armes lui avoient fait perdre; & ses préparatifs ayant alarmé le Roi de Thrace, qui avoit beaucoup d'autres affaires sur les bras, il avoit été obligé de tenir une partie de ses troupes entre le mont Hæmus & le Danube. Enfin Dromichetès éclata, & Lysimaque alla lui-même se mettre à la tête de son armée pour faire la guerre à ce Prince & aux Gétes qui lui obéissoient. Mais comme il avoit affaire à des troupes aguerries & supérieures en nombre, il fut battu, courut un extrême danger de sa personne, & n'échappa que par la fuite. Son fils Agathocles, qui faisoit ses premieres armes sous lui, demeura prisonnier.

Pausan.

Lysimaque continua la guerre pour

Diodor. fragm. t. VII. p. 288.

arracher son fils aux ennemis ; mais il ne fut pas plus heureux dans les différens combats qu'il livra pour délivrer son fils, qu'il ne l'avoit été dans celui qui le lui avoit fait perdre. Cependant son parti s'étoit extrêmement fortifié par l'alliance & les succès de Seleucus & de Ptolémée ; & les Thraces septentrionaux qui en furent instruits, jugerent que desormais ils ne remporteroient plus de victoire aussi facile sur lui, attendu le nombre & la puissance des Princes qui se liguoient pour le soutenir. Ils prirent donc le parti également sage & généreux de lui renvoyer son fils avec des présens, afin de se préparer une ressource dans les revers imprévus de la fortune, & pour engager actuellement Lysimaque à leur rendre gratuitement la partie de leur territoire qu'il leur avoit enlevée.

Mais le Prince Macédonien ne rendit graces qu'aux Dieux & à sa bonne fortune de la délivrance de son fils, & trompa les espérances de Dromichetès & des Gétes, qui avoient trop compté sur sa vertu. Ils furent donc forcés de continuer la guerre ; & le dépit leur tenant lieu de forces qu'ils avoient cru devoir bientôt leur manquer contre un Prince pour lequel s'armoient l'Europe, l'Asie,

& l'Afrique, ils remporterent encore ſur lui une grande victoire, & le firent lui-même priſonnier.

La générosité de Dromichetès n'avoit point été épuiſée par l'ingratitude de Lyſimaque. Il traita ſon priſonnier avec toutes ſortes d'égards & de déférence, il l'embraſſa & l'appella ſon pere ; après quoi il le conduiſit lui & ſes enfans dans la ville d'Hélis. Cependant les Thraces, s'aſſemblant en tumulte, demandoient qu'on leur montrât le Roi priſonnier, & qu'on le fît mourir puiſqu'il étoit juſte qu'un peuple, qui avoit couru les haſards d'un combat, diſpoſât du ſort des vaincus. Mais Dromichetès s'adreſſant à ſes troupes irritées, leur repréſenta que d'autres Rois prêts à s'emparer des poſſeſſions de Lyſimaque ſeroient peut-être plus à craindre que lui, au lieu que celui-ci conſervé par les Thraces, leur auroit obligation de la vie, & leur feroit recouvrer ſans riſque le territoire & les forts qui avoient autrefois appartenu à la Thrace.

La multitude s'étant rendue à ces repréſentations avec une docilité qui fait également honneur aux Gétes & à leur Roi, Dromichetès fit chercher parmi ſes captifs tous ceux qui avoient été amis ou officiers de Lyſimaque pour les

amener à celui qui avoit été leur Roi, & qui étoit alors son prisonnier aussi bien qu'eux. On fit ensuite un sacrifice; & lorsqu'il fut achevé, Dromichetès invita à un repas Lysimaque & ses amis, & leur donna pour compagnie les plus considérables d'entre les Thraces. Il avoit fait dresser deux rangs de lits. Le côté de Lysimaque étoit couvert de tapis superbes qu'il leur avoit enlevés à la suite de la bataille; mais les lits de son côté n'étoient garnis pour lui & pour sa suite que de coussins de paille. Les mets étoient aussi fort différens pour les deux côtés. On présenta aux captifs dans de la vaisselle d'argent toutes sortes de mets exquis, pendant que les Thraces n'avoient devant eux que des legumes ou des viandes mal apprêtées & servies sur de la vaisselle de bois. Enfin on versoit aux premiers des vins recherchés dans des vases d'or & d'argent, pendant qu'on apportoit à boire aux autres dans des coupes de bois ou de terre suivant la coutume des Gétes.

Lorsque le repas fut avancé Dromichetès remplit une grande coupe, & s'adressant à Lysimaque qu'il appella son pere, il lui demanda quelle table lui paroissoit plus digne d'un Roi, ou celle de Macédoine, ou celle de Thrace.

Lysimaque

Lysimaque lui répondit que c'étoit celle de Macédoine. Si notre pauvreté, répartit Dromichetès, n'a donc rien qui soit digne de Rois tels que vous, & qu'au contraire vous possédiez ce qui convient à des Rois qui ont des sujets aussi braves que les nôtres, avouez que vous avez fait une grande faute en nous attaquant le premier, puisque c'étoit à nous à aller chercher chez vous ce qui convient à des Rois, & que vous ne pouviez rien trouver de semblable chez nous. Cependant nous avons été contens de notre fortune, & le ciel nous en a récompensés, en nous rendant maîtres de la vôtre. Suivez notre exemple, mon pere, & apprenez aujourd'hui qu'il vaut mieux avoir pour amis que pour ennemis de braves gens qui n'ont rien à perdre. Je ne suis pas plus riche que mes sujets ; mais la vie dont vous jouissez, est une preuve de l'empire que j'ai sur eux. C'est-là ce qui m'a mis en état de vous faire la guerre, & je vous avertis que ce trésor est inépuisable. S'il leur falloit une autre solde, ce seroit le sang des prisonniers, & peut-être les richesses de leurs voisins, s'ils prenoient enfin les sentimens des vaincus.

Strab. lib. VII. p. 209.

Dromichetès ne s'écarta point des

maximes qu'il avoit suivies jusqu'alors dans le traité qu'il conclut avec Lysimaque. Ce Prince lui promit sa fille en mariage, & lui céda le canton de la Thrace qui étoit au nord du Danube. A ces conditions le Roi des Gétes, qui l'avoit déjà fait son hôte, promit d'être son ami, & les deux Rois se séparerent; Lysimaque pénétré de reconnoissance, & convaincu de la vérité de ce que lui avoit dit Dromichetès; celui-ci content d'avoir recouvré ce qui lui appartenoit, & d'avoir assuré pour long-tems le repos de ses sujets.

Pausan. ub. sup.

Id.

Lysimaque de retour en Thrace, maria son fils Agathocle avec Lysandra fille de Ptolémée & d'Euridice, & étant ensuite passé en Asie pour faire la guerre à Antigonus, il le dépouilla de ses Etats, dont il s'appropria une partie. Dans la suite il déclara la guerre à Pyrrhus, roi d'Epire; & prenant le tems où ce Prince étoit éloigné de ses Etats, il les ravagea d'un bout à l'autre.

Jusqu'alors il avoit été en bonne intelligence avec les rois de Macédoine; mais Alexandre, fils de Cassandre, ayant appellé à son secours Demétrius, fils d'Antigonus; & ce digne fils d'un tel pere ayant fait périr le jeune Prince qui l'avoit appellé, le royaume de Macé-

doine devint le prix de ce crime ; Lysimaque qui sentit combien dangereux étoit ce nouvel ennemi résolut de le combattre, & en effet il lui donna bataille près d'Amphipolis ; mais en voulant disputer la Macédoine à un usurpateur, peu s'en fallut qu'il ne perdît lui-même la Thrace. Heureusement pour lui Pyrrhus avec qui il s'étoit reconcilié, vola à son secours du fond de l'Epire. Ainsi Lysimaque non-seulement conserva la Thrace, dont il se disoit Roi, quoiqu'il n'en possédât qu'une partie, mais ajouta encore à ses premieres conquêtes le pays des Nestiens qui peut-être avoient été assez imprudens pour prendre part à cette querelle.

Cependant Pyrrhus, en secourant Lysimaque, avoit conquis la Macédoine, sans que l'amitié des deux Princes parût en être altérée. Mais Démétrius étoit le gage de cette amitié par la crainte qu'il leur inspiroit à tous deux. Ce Prince étant tombé entre les mains de Seleucus, Pyrrhus se détacha de l'alliance de Lysimaque, qui de son côté ne le ménagea pas ; celui-ci remporta sur Pyrrhus une grande victoire, lui enleva la Macédoine, & l'obligea de s'en retourner en Epire.

Ce que je dis ici est peut-être étran-

ger au sujet que je traite, mais Lysima-que fut Roi de Thrace; & il est juste, ce me semble, puisque je dois écrire l'histoire de la Thrace, que je fasse connoître les principales actions d'un Prince, dont la fortune intéressa toujours les habitans de cette contrée. L'amour causa les derniers malheurs de Lysimaque. Il se voyoit revivre dans les enfans d'Agathocle & de Lysandra, il étoit lui-même très-avancé en âge, & avoit plusieurs autres enfans, lorsqu'épris des charmes d'Arsinoë, sœur de sa belle-fille, il l'épousa & avec elle l'infortune attachée aux passions tardives. Arsinoë eut des enfans, & craignit, dit-on, qu'après la mort de son mari ils ne tombassent au pouvoir d'Agathocle, ce qui la détermina à se défaire de lui. D'autres disent qu'elle conçut une passion violente pour Agathocle, en fut méprisée, & s'en vengea. Ils ajoutent que Lysimaque fut instruit de ce forfait qu'il ne punit pas, mais qui remplit d'amertume le reste de sa vie. Quoi qu'il en soit, Lysandra, veuve d'Agathocle, se refugia à la Cour de Seleucus avec ses enfans; auxquels se joignit Alexandre, fils de Lysimaque & d'Odrysias. Seleucus se déclara pour ses supplians contre un vieillard qui avoit mis le trouble dans

sa famille, lorsqu'il auroit dû ne vivre que pour sa postérité & pour ses peuples. Lysimaque instruit de la marche de Seleucus, alla le chercher en Asie, lui livra bataille, & la perdit avec la vie. Alexandre, ce fils qu'il avoit eu d'Odrysias, obtint avec peine de Lysandra qu'elle lui remît le corps de son pere. Il le fit porter dans la Chersonnèse de Thrace, où il l'inhuma, & lui éleva entre le mont Pactyas & le bourg de Cardie un monument qui attesta long-tems la piété du fils d'Odrysias.

Cardie n'étoit plus qu'un bourg depuis que Lysimaque l'avoit rasée pour bâtir à quelque distance de-là une nouvelle ville qu'il appella Lysimachie. C'étoit à quoi ce Prince avoit employé le loisir dont il avoit joui en 309. La destruction presque totale de cette ville avoit précédé & en quelque sorte annoncé la ruine de son fondateur. Il y avoit vingt-deux ans qu'elle étoit bâtie, lorsqu'un tremblement de terre la renversa de fond en comble. Justin prétend que très-peu de tems après Lysimaque conçut pour son fils Agathocle une haine implacable; qu'Arsinoë ne fut que le ministre de sa fureur; que le mécontentement des Grands & la connoissance qu'en eut Lysimaque, fit cou-

Pausan. lib. I c. c. 9.
Diod. L. XX. c. 6.

Justin. l. XVII. c. 1.

ler des flots de sang dans la cour de ce vieillard soupçonneux, & que ce fut ce sang répandu par des bourreaux, qui fit couler celui dont les champs de l'Asie furent inondés. Lysimaque fut mal secondé dans le combat qu'il livra à Seleucus, & perdit la vie à l'âge de 74 ans, après avoir vû périr quinze de ses enfans, & avoir préparé la ruine de ceux qui lui restoient.

P. 212. Lesynielle assure que Lysimaque n'avoit gouverné la Macédoine que pendant deux ans & six mois depuis qu'il en avoit dépouillé Pyrrhus. Ce Prince avoit perdu la Macédoine peu de tems avant de passer en Italie; & nous avons dit qu'il y passa dans la premiere année de la 125e. olympiade, ou l'an 279 avant notre ere. Ce ne peut donc être qu'en 278 pour le plutôt, & même en 277, que Lysimaque perdit le royaume de Macédoine avec la vie.

Plutarq. Pyrrh. p. 29 & 30.

Mais cette conjecture ne peut se concilier avec ce que dit Justin, que Ptolémée Ceraunus, étant déjà roi de Macédoine, prêta à Pyrrhus pour son expédition en Italie, cinq mille hommes à pied, quatre mille chevaux, & cinquante éléphans.

Lib. XVII, c. 2.

Or Ptolémée ne monta sur le thrône

de Macédoine qu'après s'être défait de Seleucus au moyen d'une conſpiration, dont il fut l'auteur ; & ſuivant Juſtin, Seleucus vécut encore ſept mois, après avoir vaincu & tué Lyſimaque, beau-frere de Ptolémée.

Il y eut donc entre la fuite de Pyrrhus, dépouillé par Lyſimaque, & ſon paſſage en Italie, un intervalle de trois ans, dont Plutarque n'a point parlé ; &, dès-lors on doit rapporter la mort du roi de Thrace à l'an 280 avant notre ere. Seleucus fut tué la même année, lorſqu'il ſe préparoit à recueillir les dépouilles de Lyſimaque ; & dans la même année encore, ou au plus tard en 279, Ptolémée monta ſur le throne de Macédoine au préjudice des enfans de ſon beau-frere, dont il épouſa la veuve. Arſinoë conſentit à ce mariage, que permettoient les loix de l'Egypte où avoit regné ſon pere, le grand Ptolémée, à condition que ſon frere, en devenant ſon mari, adopteroit les enfans qu'elle avoit eus de Lyſimaque, & pour l'amour deſquels elle avait fait périr Agathocle. Mais tous ſes forfaits ne ſervirent qu'à exclure plus ſurement ſes enfans du thrône qu'elle leur deſtinoit, & à lui faire perdre deux maris, par deux cataſtrophes également terribles.

CHAPITRE VI.

Suite de l'histoire du Bosphore. Parysades laisse trois fils, & designe l'aîné, nommé Satyrus, *pour être son successeur. Eumélus, qui étoit le second, dispute la couronne à son frere avec le secours d'Ariopharnes, roi des Thraces. Satyrus bat ces deux Princes, qui se réfugient dans une ville située sur le Thasis. Cette ville étoit la capitale des Etats d'Ariopharnes; d'où l'on conclut qu'il y avoit un peuple de Thraces dans la Chersonèse Taurique, & qu'il ne devoit pas être différent des Taures. Tentatives de Satyrus sur la ville d'Ariopharnes. Il est tué en l'attaquant. Prytanis, troisieme fils de Parysades, s'empare du thrône. Il est battu deux fois par Eumélus, qui devient roi du Bosphore. Cruautés par lesquelles il commence son regne. Il se corrige & devient un grand roi. Protection qu'il accorde au commerce. Il meurt, & son fils Spartacus III. lui succede, l'an 303 avant notre ere.*

ENTRE les peuples barbares, dont l'histoire est liée avec celle de Lysimaque, roi de Thrace, les Bosphorans sont

peut-être ceux qui eurent le moins de part à ses succès & à ses malheurs, mais il est le seul prince de l'Europe méridionale, dont les intérêts ayent pû être mêlés avec les leurs, & c'en est assez pour que je place ici ce que j'ai à dire des rois du Bosphore, qui furent ses contemporains.

Parysades, dont j'ai déjà parlé, régna plusieurs années avant & après Alexandre, auquel il survéquit quatorze années; ainsi il fut contemporain de ces deux rois des Scythes, qui furent freres, & qui envoyerent successivement deux ambassades au conquérant de l'Asie.

Ce Prince laissa trois fils, dont l'aîné s'appelloit *Satyrus*; les deux autres étoient Eumélus & Prytanis. Diodore donne au pere de ces trois Princes le titre de roi de Pont & du Bosphore Cimmérien. Mais il ne dit point comment Parysades avoit joint le premier de ces titres au second, & il est même très-difficile d'imaginer comment il regna dans le Pont. Je crois donc que c'est une méprise de cet historien, lequel a transporté dans ce tems reculé ce qui n'arriva que long-tems après, je veux dire l'union des deux royaumes de Pont & du Bosphore.

Diod. lib. XX. c. 5.

Quoi qu'il en soit, Parysades avoit nommé Satyrus, son fils aîné, pour être son successeur. Mais Eumélus, qui avoit fait alliance avec quelques barbares du voisinage, tira d'eux des forces considérables, & se mit par-là en état de disputer à son frere la succession de leur pere commun.

Satyrus, instruit des desseins de son frere, marcha contre lui à la tête d'une armée nombreuse; &, après avoir traversé le fleuve Thapsis, il se retrancha derriere les chariots qui avoient servi à approvisionner son armée, & dont il se fit un rempart. Nous verrons que c'étoit à-peu-près ainsi qu'en usoient les peuples descendus des anciens Scythes, dont le Bosphore portoit le nom.

Lorsque Satyrus eut mis ses troupes en bataille devant son camp, il occupa lui-même le centre de son armée, suivant l'usage établi parmi les Scythes. Elle étoit composée d'environ deux mille Grecs soudoyés, & d'autant de Thraces. Le reste consistoit dans les troupes, que lui avoient fournies d'*autres* Scythes, ses alliés, au nombre de plus de vingt mille hommes de pied, & de dix mille chevaux.

Eumélus avoit dans son parti Ariopharnes, roi des Thraces, accompagné

de vingt mille cavaliers & de vingt-deux mille hommes d'infanterie.

Le combat ayant commencé avec beaucoup de vigueur, Satyrus, entouré de l'élite de ses officiers de guerre, conduisit une attaque de cavalerie contre Ariopharnes, qui étoit au centre de l'armée ennemie; sans doute parce que ce poste d'honneur lui appartenoit, comme à celui qui avoit le plus de troupes dans cette armée. L'attaque fut très-vive & la résistance opiniâtre. Il y périt beaucoup de monde de part & d'autre; enfin Satyrus fit reculer le roi des Barbares; mais en même tems son aîle gauche, composée des soudoyés, reculoit de son côté, & Eumélus la pressoit vivement. Satyrus vola à son secours, rétablit le combat, & obligea Eumélus à prendre la fuite, comme avoit fait Ariopharnes. L'un & l'autre se retirerent dans une ville royale située sur le Thasis, & qui me paroît être la même que Ptolémée appelle Tazus.

Le Thasis étoit très-profond en cet endroit; ensorte que, du côté où couloit ce fleuve, il étoit fort difficile d'approcher de la ville. L'accès n'en étoit pas plus facile par les autres côtés. De hauts précipices, & une épaisse forêt l'environnoient de toutes parts, & l'on n'y pou-

Lib. III, c. 64

voit arriver que par deux avenues faites de main d'homme.

L'une de ces avenues alloit aboutir au palais, qui étoit défendu par de hautes tours & par des fortifications de toute espece.

L'autre route avoit été pratiquée dans des marais, & étoit soutenue des deux côtés par des piliers, de maniere qu'elle ressembloit parfaitement à un pont très-long, & d'une assez grande largeur. Cette magnifique chaussée étoit encore ornée à droite & à gauche de plusieurs maisons bâties sur pilotis, & qui s'élevoient à une très-grande hauteur.

Il est singulier que Diodore, à qui nous devons la description de cette ville, ait ignoré ou qu'il ait négligé de dire à qui elle appartenoit, si c'étoit la capitale d'Ariopharnes, ou une des villes royales du Bosphore, dont Eumélus s'étoit emparé au commencement de sa révolte. La premiere opinion est pourtant la plus vraisemblable, puisque Diodore dit que c'étoit une ville royale; ce qui signifie qu'elle étoit la capitale d'un royaume, ou la résidence d'un roi, titre qui ne convenoit qu'à la ville de Panticapée dans tout le royaume du Bosphore. Mais de plus Théodosie, qui fut pendant long-tems la seconde ville de ce Royau-

me, & la derniere qui lui appartînt à l'occident, étoit beaucoup plus à l'orient que le fleuve sur lequel étoit Tazus, & qui la baignoit à l'orient. Enfin Ptolémée ne compte point cette ville entre celles du Bosphore Cimmérien, mais entre les villes méditerranées de la Chersonnèse. On peut encore ajoûter, que l'opiniâtreté avec laquelle Ariopharnes se défendit dans la ville où il s'étoit retiré, au risque d'y être pris, suppose que c'étoit son bien qu'il défendoit, & sa derniere ressource qu'il vouloit se conserver. Mais si toutes ces raisons prouvent que la ville dont il s'agit étoit la capitale des Etats d'Ariopharnes, il faut dire aussi qu'il y avoit un peuple Thrace dans la Chersonnèse Taurique, qu'il y étoit même très-puissant, & qu'il n'étoit point différent des Thraces, qui avoient occupé le même pays, ou qu'il les en avoit chassés, si même il ne les avoit pas subjugués. Ce que j'ai dit des Thraces établis au nord du Danube, & des Scythes agriculteurs, peut servir à décider cette question, sur-tout si on ajoûte, que long-tems après le regne d'Ariopharnes les géographes & les historiens ne connurent que des Taures ou des Tauroscythes dans toute cette partie de la Chersonnese, ce qui prouve

qu'ils ne furent pas différens des Thraces, ou bien il faut ſuppoſer gratuitement, qu'ils les chaſſerent à leur tour du pays qui leur avoit autrefois appartenu.

La plus forte objection qu'on puiſſe faire contre cette conjecture, c'eſt que nul autre auteur n'a donné le nom de Thraces aux habitâns de la Tauride ; mais cette difficulté diſparoîtra ſi l'on fait attention que nul auteur n'a dû ſi bien connoître la Tauride, ni ne l'a décrite avec autant de ſoin, qu'avoit dû le faire l'hiſtorien qui a fourni à Diodore l'hiſtoire de Satyrus & d'Eumélus ; que ſouvent un nom fameux comme celui des Taures a prévalu chez tous les abréviateurs, ſur un nom plus général, qui convenoit également à pluſieurs peuples ; & qu'il eſt auſſi vraiſemblable que les Taures fuſſent Thraces, & qu'un hiſtorien, qui ſeul a été dans le cas de les diſtinguer des Boſphorans & des Scythes, leur ait auſſi ſeul donné le nom de Thraces, qu'il l'eſt, qu'un peuple particulier ait été nommé pluſieurs fois, ſans que jamais on ait ajoûté à ſon nom celui de la nation dont il faiſoit partie.

Je ne veux pas dire par-là que les Boſphorans n'euſſent pas réellement la même origine que les Taures ; mais

les Grecs vouloient qu'ils fussent Grecs, & cette prétention avoit quelque fondement. Ainsi ils ne devoient pas les confondre avec les Thraces, qui étoient des barbares pour eux, dès qu'on les comparoit avec les Bosphorans.

Je conclus de-là que la ville de Tage eut des Thraces ou Taures pour habitans, & qu'elle put très-bien être un monument de ces anciens Cimmériens, qui avoient bâti plusieurs villes fameuses dans la Chersonnèse, qui se partagerent entre la Scythie & la Thrace, & auxquels on donna le nom de Thraces dans la Tauride, parce que celles de leurs colonies qui s'étoient mêlées au midi du Danube avec les anciens Thraces ayant été confondus avec leurs voisins, la ressemblance qu'elles conserverent avec leurs anciens concitoyens, fit juger que ceux-ci étoient aussi des peuples Thraces. J'ajouterai encore, avant de reprendre l'histoire de Satyrus, que le Thasis de Diodore doit être l'Istrianus de Ptolémée, & que sans doute le Thapsis étoit une riviere moins considérable, entre le Thasis & Panticapée, d'où étoit parti Satyrus pour faire la guerre à son frere.

Le roi du Bosphore jugea d'abord très-sagement, qu'il risqueroit trop en

attaquant une place telle que nous l'avons décrite, & se contenta d'en ravager le territoire par le fer & par le feu. Les villages, dont il étoit couvert, lui fournirent un grand nombre d'esclaves & un butin considérable, ce qui est encore une preuve qu'il ne faisoit pas la guerre chez lui.

Encouragé pour-lors par la patience de son ennemi, il résolut de faire une tentative sur la ville, & s'avança sur la chaussée, que flanquoient des deux côtés des tours élevées, & ces hautes maisons, dont nous venons de parler. Mais il n'eut pas fait beaucoup de chemin, que le grand nombre de soldats qu'il perdit, lui fit prendre le parti de la retraite. Il la fit en brave homme, & se vengea de sa perte, en prenant quelques tours de bois, dans lesquelles il fit encore quelque butin. Ce petit succès ranima ses espérances, & il entreprit de se frayer une route nouvelle à-travers la forêt, en faisant abattre les arbres qu'il y avoit entre lui & le palais.

Ariopharnes se voyant alors en danger d'être pris lui-même dans la citadelle, rappella tout son courage, & plaça des archers aux deux côtés de l'avenue qu'ouvroient les travailleurs de

Satyrus. Ceux-ci ne pouvoient ni se garantir des traits qu'on ne cessoit de leur décocher à-travers un bois très-épais, ni attaquer ceux qui les en accabloient. Cependant une position aussi fâcheuse ne les découragea point, & en quatre jours de travail & de périls, ils conduisirent leurs abattis jusqu'au pied du château. C'étoit beaucoup pour les troupes de Satyrus d'avoir pénétré jusques-là ; mais il falloit ou forcer les assiégés dans leur dernier retranchement, ou rester exposés à une nuée de traits qui tomboit d'un lieu élévé, & qui éclaircissoit les rangs. Meniocus, chef des confédérés, prit le premier parti, & fit une attaque très-vigoureuse. Elle fut repoussée de même, & Satyrus fut obligé de soutenir le brave Meniocus. Mais comme il combattoit avec toute la bravoure qu'on admire toujours, & qu'on blâme quelquefois dans un Roi, il fut blessé au bras d'un coup de lance. On le porta aussi-tôt derriere les abattis pour le panser, & dès le jour même il mourut de sa blessure.

Meniocus leva alors le siege, & se retira à Gargaza avec toute l'armée. Cependant il porta le corps du Roi à Panticapée, où il le remit entre les mains de Prytanis. Satyrus n'avoit régné en

tout que neuf mois, dont il avoit employé la plus grande partie à faire la guerre à Eumélus. Prytanis, le dernier des trois freres, profita de la révolte & de l'absence de son aîné ; toute l'armée se donna à lui, & lui déféra la couronne de son frere. Eumélus lui proposa un partage qu'il refusa, & il partit aussi-tot pour Gargaza, d'où il retira la plus grande partie de l'armée, avec laquelle il revint à Panticapée. Mais pendant que renfermé dans cette capitale, il prenoit possession de la royauté, & s'occupoit des cérémonies de sa proclamation, Eumélus avec les barbares qui soutenoient son parti, faisoit la guerre avec succès ; il attaqua Gargaza, & força la garnison que Prytanis y avoit laissée. Il s'avança ensuite dans le pays, dont son frere croyoit s'assurer la possession en se faisant reconnoître dans Panticapée, & s'y rendit maître d'un assez grand nombre de villes ou forteresses.

Il fallut enfin que Prytanis se mît en campagne pour arrêter des progrès si rapides, & les deux frères ne tarderent pas à en venir aux mains. Prytanis fut vaincu & enfermé dans un isthme, voisin du champ de bataille. Eumélus ne l'en laissa sortir qu'après qu'il eut signé un traité, par lequel il lui cédoit

tous ses soldats, & abandonnoit toutes ses prétentions à la couronne.

Mais délivré de ce danger sans avoir perdu sa liberté, il tâcha d'arriver à Panticapée avant son frere. Cette ville, qui étoit la capitale du Royaume & l'entrepôt d'un grand commerce, lui offroit encore des ressources. Il ranima ses partisans, échauffa le zele de ses amis, recueillit les débris de son armée, & fit si bien, qu'Eumélus se vit dans la nécessité de vaincre encore une fois ou de perdre le fruit de sa victoire.

Eumélus avoit toujours été cher aux Panticapéens, & vraisemblablement la faveur du peuple, qu'il avoit gagnée pendant la vie de son pere, lui avoit inspiré la hardiesse de disputer la couronne à son frere aîné. Il avoit éprouvé alors combien fragile est la faveur que glace la crainte & que fait perdre le moindre revers. Mais il ne devoit pas s'attendre que Prytanis, vaincu & fugitif, trouveroit encore un parti & une armée dans Panticapée. Prytanis y trouva cependant l'un & l'autre, parce que dans une ville, qu'enferment des remparts & où tout se touche & se voit, le petit nombre, s'il est le plus actif & le plus audacieux, entraîne le plus grand nombre, ou lui fait la loi.

Mais Prytanis ne s'applaudit pas long-tems d'avoir su se faire une autre armée de tout ce qu'il avoit encore de partisans dans une ville commerçante. Il fut battu, & obligé de fuir ; il se renferma dans un lieu qu'on appelloit *les Jardins*, & qu'il arrosa de son sang.

Eumélus, devenu maître de tout le Royaume par la réduction de Panticapée, ne se crut pas encore en sureté sur le thrône où l'avoit fait monter la mort de ses deux freres.

Il n'oublioit point que Prytanis, vaincu & dépouillé de tout par une réconciliation solemnelle, avoit trouvé dans le zele de ses amis, des ressources pour recommencer la guerre; & il craignoit que ce même zele, tourné vers un autre objet, ne lui fît perdre la couronne. Il crut donc, que pour s'affermir sur le thrône, il falloit qu'il se défît des amis de ses deux freres, & qu'il sacrifiât encore à sa sureté leurs femmes & leurs enfans.

Il n'échappa de cette boucherie que Parysades, fils de Satyrus, qui étoit encore très-jeune, & qui pourtant prit la sage précaution de fuir à cheval & à toute bride auprès d'Asarus, roi des Scythes.

Tant de sang répandu autour du thrône inspira de l'horreur pour celui qui l'occupoit.

Eumélus avoit déjà autant d'ennemis que de sujets ; non qu'ils regretassent ceux qu'il avoit fait périr ; la guerre civile qu'on lui pardonnoit avoit coûté beaucoup plus de sang ; mais ils craignoient qu'il ne fît survivre à la guerre même le droit rigoureux du plus fort ; que les supplices & les proscriptions ne parussent à un conquérant aussi légitimes que l'effet des armes dans les combats, & le fruit du pillage dans les villes prises d'assaut. Les Panticapéens en particulier avoient tout à craindre pour les immunités dont ils jouissoient de tems immémorial, & pour leur commerce que des impôts excessifs pouvoient ruiner en peu de tems.

Eumélus n'étoit pas encore inaccessible aux représentations de ses sujets ; il pouvoit encore accuser la nécessité, de tout ce qu'on lui reprochoit. Il assembla tous ses sujets, fit devant eux son apologie, & leur promit de les gouverner comme les avoit gouvernés ses ancêtres. Il assura les Panticapéens en particulier qu'il les feroit jouir de toutes les immunités dont ils avoient toujours joui, & ajouta à cette assurance une exemption de tous droits, qu'il leur accorda sur le champ.

Enfin il n'oublia rien de tout ce qui

peut concilier à un Prince l'affection de ses peuples, & substituer leur confiance & l'empire des loix à la crainte, ce lien redoutable, dont les deux bouts sont des nœuds coulans passés au col du souverain & des sujets.

Il y réussit parfaitement; l'assemblée ne se sépara point sans que tous ceux qui la composoient eussent repris pour lui la bienveillance qu'ils lui avoient toujours marquée. Ce retour heureux délivra Eumélus lui-même d'un grand fardeau; & sûr désormais de son peuple, il put se faire estimer par ses vertus, sur-tout par son équité, la plus essentielle de toutes; & sa prudence affranchie de toute contrainte put paroître avec cet éclat bienfaisant, sans lequel elle est toujours confondue avec la finesse & la ruse.

Telle est l'idée qu'on nous donne de la conduite d'Eumélus dans l'administration intérieure de son Etat. Il étoit impossible qu'elle ne le mît pas en état d'acquérir beaucoup de gloire au-dehors si les circonstances lui permettoient d'étendre jusques-là l'usage de ses talens & l'influence de ses vertus.

Les habitans de Sinope & de Bysance éprouverent sa protection, & partagerent ses biefaits. Il les étendit de même

ſur tous les Grecs qui habitoient les côtes du Pont-Euxin.

Lorſque Lyſimaque aſſiégeoit Callatis, la famine étant devenue extrême dans cette ville, mille Callantins en ſortirent pour n'y pas perdre la vie & la liberté, & ſe réfugierent auprès d'Eumélus. C'étoit dans la Tauride que ces citoyens malheureux cherchoient un aſyle ; mais c'étoit un Roi vertueux qui régnoit dans un coin de cette contrée, autrefois ſi funeſte aux étrangers. Eumélus recut avec bonté les Callantins; non-ſeulement il leur accorda toute ſorte de ſureté pour leurs perſonnes, il leur donna encore des habitations commodes dans ſa capitale, & leur abandonna pour leur ſubſiſtance tout le territoire de Pſoa, diviſé en mille parties, qu'ils tirerent au ſort entre eux.

Enfin Eumélus voulant favoriſer le commerce de ſes ſujets par une protection puiſſante & efficace autant que par la liberté dont il le faiſoit jouir, déclara la guerre aux Hénioques, aux habitans du mont Taurus & aux Achéens, qui infeſtoient le Pont-Euxin par leurs pirateries. Il purgea la mer de ces brigands, & ſe rendit par-là le bienfaiteur de tous les navigateurs & de tous les négocians du monde connu, qui lui

payerent à l'envi le tribut aussi flatteur qu'utile, de la reconnoissance & de l'admiration.

Panticapée, qui étoit l'entrepôt d'un grand commerce, vit accroître ses richesses par la sureté de la navigation, qui n'étoit nulle part plus grande que dans les mers où se montroient le plus souvent les flottes d'Eumélus. Tout prit une nouvelle vie dans le Bosphore, & les terres plus fertiles & mieux cultivées donnerent un produit plus abon- que jamais. Eumélus, qui ne percevoit aucun droit sur le commerce de Panticapée, fut plus riche, plus puissant, & fit de plus grandes choses qu'aucun de ses prédécesseurs.

Qu'on en juge par ce que nous avons déjà dit & par ce que nous devons encore ajouter, qu'il joignit à ses Etats une grande partie du territoire que les barbares possédoient dans son voisinage, & que cependant il ne régna que six ans & six mois.

Ses conquêtes avoient encore augmenté sa puissance, parce que la sagesse l'avoit dirigé dans les guerres qu'il avoit entreprises, & dans l'usage qu'il avoit fait de ses succès, ensorte qu'il étoit devenu un Souverain très-considérable

par

par l'étendue de ses Etats autant que par leur bon régime ; avantage dont n'avoient pas joui ses prédécesseurs.

On dit qu'il entroit encore dans ses projets de soumettre toutes les côtes du Pont-Euxin, en attaquant jusques chez eux ces Barbares, qui s'attribuoient le droit de dépouiller les navigateurs, & d'ajouter au malheur du naufrage celui de la captivité ; on croit même qu'il y auroit réussi, si le destin n'eût pas trop abrégé un si beau regne par un accident aussi imprévu que malheureux. Il revenoit de la Scythie dans sa capitale, monté sur un char à quatre roues, qui portoit une espece de pavillon, dans lequel il étoit enfermé. Il se hâtoit d'arriver pour assister à un sacrifice, dont l'heure approchoit, lorsque ses chevaux l'emporterent dans un endroit où le chemin étoit bordé d'un précipice. Le cocher n'étant plus maître des chevaux, Eumélus craignit qu'ils ne l'entraînassent dans le précipice, & voulut sauter à terre ; mais son épée s'étant embarrassée dans une des roues, il fut jetté avec violence contre la terre, & mourut sur le champ.

Tout intéresse dans la vie des grands hommes ; mais ce que je viens de dire de la mort d'Eumélus méritoit encore d'être remarqué, par la ressemblance que

l'on y voit entre la maniere dont voyageoit ce Prince & les mœurs des Scythes. Il n'étoit pas non plus inutile de dire qu'Eumélus, enfermé dans son pavillon suspendu, avoit une épée au côté, à l'imitation des Getes qui ne quittoient jamais cette arme.

Enfin le voyage d'Eumélus chez les Scythes est un fait intéressant, quand on sait que les Bosphorans étoient leurs tributaires, & que Parysades, fils de Satyrus, s'étoit réfugié chez Asarus, leur Roi.

Eumélus ne secoua donc point un joug légitime; & comme on ne peut croire que le chef d'une nation puissante & généreuse ait vendu son suppliant à son vassal, on est autorisé à penser qu'Eumélus s'étoit réconcilié avec son neveu, dès qu'il s'étoit vû assuré de l'affection de ses sujets.

L'an 305 av. J. C.
Diod. lib. XX. c. 19.

Ce grand Prince mourut en la premiere année de la 119[e] olympiade, & eut pour successeur son fils Spartacus, qui fut le troisieme du nom, & qui régna vingt ans. Ainsi il mourut encore avant Lysimaque. Cependant nous ne pousserons pas plus loin pour le présent ce catalogue des rois du Bosphore, dont jusqu'ici Diodore nous a fourni la plus grande partie. Il est tems que nous reprenions l'histoire des Barbares sur qui

l'éclat de l'empire Macédonien a réfléchi quelque lumiere.

CHAPITRE VII.

Histoire des Illyriens depuis la mort d'Alexandre-le-Grand jusqu'à celle de Glaucias leur Roi. Liaison de cette histoire avec celle de l'Epire dont on donne une idée. Æacidas, roi d'Epire, ayant été déposé, Pyrrhus son fils est porté à la Cour de Glaucias. Générosité de ce Prince. Cassandre demande qu'il lui livre Pyrrhus, & remporte sur lui une grande victoire, sans que le roi d'Illyrie en soit ébranlé. Glaucias a sa revanche, & ajoute à ses Etats Epidamne & Apollonie. Cassandre entreprend de recouvrer ces places, & est battu. Autoléon, roi des Péoniens, secouru par Cassandre contre les Autariates, qui sont transportés sur le mont Orbite. Alcétas, roi d'Epire, est assassiné par ses sujets; & Glaucias, à la tête d'une puissante armée rétablit Pyrrhus dans ses Etats. Ce Prince est déposé & ensuite rétabli. Ses alliances avec Autoléon & Bardullis, roi d'Illyrie. Les Eordes cessent d'être Illyriens.

L'HISTOIRE des Illyriens, après la mort d'Alexandre-le-Grand, doit nécef-

sairement être liée avec celle de ses successeurs, dont l'ambition fut si funeste au genre humain; mais elle est encore liée plus étroitement avec celle de Pyrrhus, qui étoit au berceau, lorsqu'il dut la vie à Glaucias, roi des Illyriens.

Ce Prince est le même que ce roi des Taulantiens, qui avoit secouru Clytus contre Alexandre. Il avoit vû s'élever & tomber ce colosse énorme, qui avoit écrasé l'Asie, sans que jusqu'alors il eût eu à se plaindre des dieux, qui avoient fait Alexandre si téméraire & si heureux.

On comptoit la premiere année de la 116e olympiade, & l'an 315 ou environ avant notre ere. Il y avoit sept ans qu'Alexandre-le-Grand étoit mort, lorsque l'Epire ou le royaume des Molosses fut en proie pour la seconde fois aux malheurs dont les Illyriens l'avoient délivré, en rétablissant Alcétas sur le thrône.

J'ai parlé dans un autre ouvrage de l'origine & des antiquités des Epirotes, qui ne cesserent pas d'être barbares pour avoir passé sous la domination de Pyrrhus, fils d'Achille, & de ses descendans, peut-être aussi barbares qu'eux. Qu'il me soit permis de reprendre en peu de mots leur histoire au regne de cet Alcétas, dont j'ai déjà parlé.

Le pere d'Alcétas fut Tarrutas, selon Plutarque, ou Tharypus, selon Pausanias. Depuis Pielus, fils de Pyrrhus & d'Andromaque, jusqu'à Tarrutas, les descendans d'Achille étoient devenus si barbares, leur puissance avoit été si médiocre, & leur vie si obscure, qu'on n'en trouvoit aucun vestige dans l'Histoire. Tout ce que nous en savons, c'est que depuis Tharypus jusqu'à Pyrrhus, fils d'Achille, on comptoit quinze générations, lesquelles évaluées à trente ans, ne font que quatre cens cinquante ans d'intervalle entre la guerre de Troye & le regne de Tharypus. Or Alcétas, fils de ce Priam, fut chassé de ses Etats la quatrieme année de la 98e olympiade, ainsi que je l'ai déjà dit. Quand donc on supposeroit que Tharypus étoit né quatre-vingts ans avant le déthrônement de son fils, il seroit toujours vrai que le regne de Pyrrhus n'auroit été antérieur à notre ere que de neuf cens quinze ans, ce qui s'éloigne beaucoup de l'opinion des anciens sur le tems de la guerre de Troye. Mais peu nous importe que la barbarie des Epirotes ait duré quelques siecles de plus ou de moins, il nous suffit de savoir que Tarrutas ou Tharypus, le premier prince d'Epire qui nous soit connu depuis Pielus, mérita que son nom passât

In Pirrho.

Lib. I, *c.* 2.

Diod. l. XV, *c.* 5. & 6.

Plutarq.

à la postérité, par le soin qu'il eut d'introduire les mœurs grecques dans son pays, d'y faire fleurir les lettres & les arts, & de donner à ses peuples des loix pleines de justice & d'humanité. Apparemment son fils ne lui ressembla pas, puisqu'il fut déthrôné, & ne dut son rétablissement qu'à des secours étrangers.

Pausan. Alcétas eut deux fils, Néoptoleme & Arybbas. Après la mort de leur pere la division se mit entre eux, & ils ne purent s'accorder qu'en partageant également le royaume des Molosses, ce qui jusqu'alors n'étoit point arrivé. Néoptoleme fut pere d'Olympias, mere d'Alexandre-le-Grand, auquel on donna le nom de son oncle, aussi fils de Néoptoleme, le même qui fut tué en Italie, où les Tarentiens l'avoient appellé comme ils y appellerent dans la suite Pyrrhus.

Arybbas (1) épousa une fille de son frere, & fut tout-à-la-fois le tuteur, l'oncle, & le beau-frere d'Olympias, qu'il maria à Philippe. Celui-ci l'en récompensa, en formant le projet de le dépouiller de ses Etats, & en en dépouillant effectivement son fils Æacidas, pour les donner à Alexandre, frere

Justin. l. VII, c. 7.
Justin. l. VIII, c. 6.
Lib. XVIII, c. 3.

(1) Arabas, Arrabas, ou Arymbas, car on a donné tous ces noms au même Prince.

d'Olympias. Juſtin attribue à Arrybas ce que nous avons dit de Tarrutas, & prétend qu'il avoit été élevé à Athènes, où il avoit acquis toutes les connoiſſances qui le mirent en état d'être le réformateur du gouvernement & le bienfaiteur de ſes peuples. Il ajoute que ce Prince leur fut d'autant plus cher qu'il étoit plus ſavant, ce qui prouveroit que Tarrutas avoit déja ébauché la réforme qu'Arrybas achèva, en créant un Sénat, & en inſtituant l'élection annuelle des Magiſtrats.

Le fils d'Arrybas eut le même ſort que le fils de Tarrutas. Son pere mort après un regne de dix ans le laiſſa en bas âge, & alors il fut dépouillé de ſes états. Il y rentra après la mort d'Alexandre, & plus généreux que ne l'avoit été Philippe, il reçut chez lui Olympias qui étoit ſa tante & ſa couſine-germaine, car il étoit fils de Troade, ſœur de cette Princeſſe : Olympias s'étoit réfugiée en Epire pour ſe souſtraire aux effets de la haine que lui portoit Antipater. *Pauſan.*

Æacidas lui rendit toutes ſortes de bons offices, juſqu'à l'aider de ſes troupes pour faire la guerre à Aridée & aux Macédoniens, en dépit même des Epirotes qui refuſerent de marcher ſous ſes

enseignes. Cependant Olympias remporta la victoire ; mais cette méchante femme soutenant si peu son caractere en faisant mourir Aridée, & en persécutant à outrance les Macédoniens, on ne put blâmer Cassandre d'avoir enfin étouffé ce monstre, quoiqu'elle fût la mere du grand Alexandre.

Æacidas fut lui-même puni de l'avoir secourue. Les Epirotes qui la détestoient, refuserent de lui obéir ; & il commençoit à peine à les regagner, lorsque Cassandre se déclara son ennemi. Le roi des Molosses fut obligé d'en venir à une bataille contre Philippe, frere de Cassandre. Il fut blessé dans le combat, & mourut de ses blessures quelques jours après.

Plutarc. Il avoit épousé Phthia, fille d'un seigneur Thessalien très-accrédité, & il en avoit trois enfans ; savoir deux filles, Déidamie & Troiade, & un fils qui fut le célebre Pyrrhus.

Pausanias prétend qu'après la mort d'Æacidas, les Epirotes reconnurent pour leur roi Alcétas qui étoit son frere aîné & fils d'Arrybas. Plutarque dit au contraire, que les Molosses s'étant soulevés contre Æacidas, & l'ayant chassé de son royaume, appellerent les fils de Neoptoléme, frere d'Arubas ; & que

s'étant rendus maîtres de tous les amis d'Æacidas, ils les firent mourir. Mais il me semble que c'est une méprise de Plutarque qui a confondu la premiere révolte des Epirotes contre Æacidas avec la mort de ce Prince. Peut-être aussi n'a-t-il voulu parler que de cette premiere révolte qui fut favorable aux fils de Néoptoleme, & qui occasionna la fuite de Pyrrhus; & en ce cas il n'a rien dit du rétablissement imparfait d'Æacidas, ni de ses derniers malheurs.

Pyrrhus étoit encore à la mammelle, lorsque deux fideles serviteurs de son pere réussirent à le soustraire aux recherches des rebelles, & le firent transporter à travers mille dangers à la cour de Glaucias.

Ou Glaucus.

Beroë, femme du roi d'Illyrie, étoit parente de Pyrrhus & de l'illustre maison des Æacides; & ce fut-là sans doute ce qui détermina les amis d'Æacidas à chercher un asyle pour son fils à la cour de Glaucias.

Justin. l. XVII. c. 3.

En arrivant « ils trouvent ce Prince » assis auprès de sa femme dans son » palais. Ils approchent de lui, se prosternent, mettent l'enfant à terre au » milieu de la salle, & implorent sa » protection. Le Roi qui craignoit Cas- » sandre, mortel ennemi d'Æacidas,

Plutarq. p. 5.

F v

» garda long-tems le silence d'un air
» rêveur, & qui marquoit assez son
» embarras. Dans ce moment Pyrrhus
» se traîne de lui-même vers Glaucias,
» & prenant le bord de sa robe avec
» ses petites mains, il se leve sur ses
» pieds & embrasse les genoux du
» Roi. Cette action fit d'abord rire le
» Prince; mais bien-tôt la pitié succéda
» à ce premier mouvement qu'avoit
» produit la singularité; il crut voir
» un suppliant qui se réfugioit chez lui,
» & le conjuroit les larmes aux yeux,
» de ne pas le rebuter. Un enfant sup-
» pliant l'emporta sur la crainte, dans
» le cœur de ce Prince généreux; il
» prend le petit Pyrrhus dans ses bras,
» le remet entre les mains de la Reine,
» & lui ordonne de l'élever avec ses
» propres enfans. Peu de tems après
» les ennemis d'Æacidas demanderent
» qu'on leur livrât son fils; & Cassan-
» dre pour s'en rendre le maître, offrit
» deux cens talens à Glaucias; mais le
» roi d'Illyrie refusa de le rendre ».

Si Cassandre étoit déja l'ennemi mortel d'Æacidas, lorsque Pyrrhus fut conduit en Illyrie, la fuite de ce jeune Prince ne peut être antérieure à la premiere année de la 116e olympiade, puisque ce fut en cette occasion qu'O-

L'an 315 av. J. C.

lympias entra en Macédoine, où elle fit périr Eurydice & Aridée; que Cassandre marcha contre elle; qu'il l'assiégea dans Pydne avec le fils d'Alexandre & de Roxane, & Déidamie, fille d'Æacidas & de Pyrrhus, & fiancée au fils de Roxane; que ce fut encore en cette même année que le roi d'Epire s'avança au secours d'Olympias malgré ses sujets, & qu'il s'obstina dans cette entreprise, quoique ses ennemis eussent excité dans son camp une sédition qu'il n'appaisa qu'en cassant tous les officiers qui étoient contraires à ses desseins; par là il affoiblit considérablement son armée, & renvoya avant lui dans son pays ses plus cruels ennemis. Aussi profiterent ils de son absence pour le faire déposer par un decret public, & pour conclure une alliance d'armes avec Cassandre. Celui-ci envoya en Epire un de ses lieutenans qui acheva d'y ruiner les dernieres espérances d'Olympias. Il me paroît certain que ce fut à cette occasion que Pyrrhus fut soustrait à ses meurtriers, & qu'Æacidas ne fut tué que quelque tems après, & lorsqu'il étoit déja parvenu à se débarrasser des fils de Néoptoleme que Cassandre lui avoit donnés pour rivaux.

D. lib. XIX, c. 6, 11.

Il eut alors pour successeur son frere

Pausan.

Alcétas qui étoit le fils aîné d'Arrybas ; mais que son pere n'avoit pu jamais souffrir à cause de son humeur violente. Dès le commencement de son regne il justifia l'aversion qu'Arrybas avoit conçue pour lui, en exerçant toutes sortes de cruautés sur ses sujets.

L'an 311 av. J.C. D. lib. xix, c. 29.

Cependant Cassandre se ligua avec les Acarnaniens contre les Ætoliens, & s'étant mis lui-même à la tête de l'armée qui devoit agir dans cette contrée, il attaqua d'abord le pays qu'on appelloit Adria, & où étoit située la ville d'Appollonie. Cette place fut prise d'emblée, & sa conquête donna à Cassandre le moyen de pénétrer dans l'Illyrie, & jusqu'au Drin. Il passa même ce fleuve, & livra bataille à Glaucias, roi des Illyriens. Ce Prince ne fut pas aussi heureux qu'il méritoit de l'être. La victoire se déclara pour Cassandre, & il ne se racheta d'un plus grand malheur qu'en faisant avec lui un traité, par lequel il s'obligeoit à n'attaquer aucun de ses alliés. Sans doute il se sentoit encore des forces pour sauver Pyrrhus, ou le courage de périr avec cet enfant, puisqu'il ne le livra point à son ennemi.

Cassandre ne quitta point cette contrée sans avoir mis dans son parti la ville d'Epidamne, qui reçut une garnison Macédonienne.

Glaucias attendit pendant deux ans entiers l'occasion de se venger. Elle se présenta enfin en la premiere année de la 117e. olympiade, lorsqu'Antigonus fut rentré en Europe pour y relever son parti qu'opprimoient Cassandre & Lysimaque. Il paroît cependant qu'il n'eut part à ce qui se passa en Illyrie que par l'espérance que son arrivée rendit aux ennemis de Cassandre.

L'an 311 av. J. C.

Il étoit encore dans la Propontide, où il se proposoit de passer l'hiver, lorsque les Corcyréens, appellés sans doute en secret par les Apolloniates & les Epidamniens, accoururent à leur secours, renvoyerent les soldats de Cassandre sur leur parole, & rétablirent à Apollonie le gouvernement républicain. On ne dit point que Glaucias ait eu part à cette révolution; mais il en partagea certainement les périls & les travaux, puisqu'il en recueillit le fruit. Les confédérés lui donnerent Epidamne, qui ne pouvoit plus être libre, ou qui n'avoit pas mérité de l'être, si pourtant ce n'est pas par erreur qu'on a mis une si grande différence entre elle & Apollonie.

Diod. l. XIX, c. 22.

Je ne sais s'il n'y a pas eu aussi quelque méprise dans ce que Diodore raconte

ſous cette année d'une guerre entre Caſſandre & Alcétas, roi d'Epire.

L. XIX, c. 24.

Il prétend, & je ſuis très-porté à le croire, que ce ne fut qu'en cette année que mourut Æacidas, & que les Epirotes mirent en ſa place ſon frere Alcétas que leur pere Arymbas avoit exilé. Mais il ne dit pas qu'Æacidas eût été bleſſé à mort dans un combat que lui avoit livré Philippe, frere de Caſſandre. Il avance au contraire qu'Alcétas étoit ennemi de ce Prince ; ce qui eſt contre toute vraiſemblance ; puiſque leurs intérêts étoient les mêmes, que Lyciſcus, gouverneur d'Acarnanie pour Caſſandre, fit la guerre au nouveau roi d'Epire, & lui débaucha ſon armée pendant que deux de ſes fils, Alexandre & Teucer, étoient occupés à faire de nouvelles levées, qu'il étoit déjà aſſiégé dans Eurymene, lorſque Alexandre vint à ſon ſecours & battit Lyciſcus ; que celui-ci ayant reçu un renfort, eut ſa revanche ſur Alexandre & Teucer, & raſa la ville d'Eurymene, qui avoit été la premiere retraite d'Alcétas. Cependant Caſſandre s'étoit mis en campagne à la premiere nouvelle qu'il avoit eue de la défaite de ſon lieutenant. Il fut agréablement ſurpris, lorſqu'en ar-

Pauſan.

rivant il trouva qu'il avoit déjà réparé ce malheur ; mais oubliant auſſitôt ſa haine pour Alcétas, qui pourtant n'avoit été juſqu'alors qu'un particulier & le rival d'Æacidas, ſon ennemi, il ſe lia d'amitié avec lui.

D'autres intérêts l'emportoient alors ſur cette haine prétendue ; mais ils auroient dû en empêcher les premiers effets, puiſqu'il s'agiſſoit de recouvrer ce que les Corcyréens & les Illyriens lui avoient enlevé. Caſſandre avoit déjà cette entrepriſe à tenter lors de la mort d'Æacidas, ſon plus dangereux ennemi ; c'étoit ce même Glaucias qui donnoit une retraite à Pyrrhus, rival d'Alcétas. Il eſt ſingulier que celui-ci n'eût eu pour amis ni les amis ni les ennemis d'Æacidas.

Au moins Caſſandre reconnut-il ſes véritables intérêts, lorſqu'il ſe lia avec lui pour marcher auſſi-tôt vers Adria. Cette ville qui n'eſt pas celle dont la mer Adriatique a pris le nom, le donnoit au pays dans lequel Apollonie étoit ſituée. Nous venons de voir que les Apolloniates avoient chaſſé la garniſon que Caſſandre avoit miſe dans leur ville après l'avoir priſe d'emblée. Diodore nous apprend ici qu'ils s'étoient donnés aux Illyriens, ce qui doit laiſſer peu de

différence entre eux & les Epidamniens.
L'arrivée de Cassandre ne les effraya point. Ils en avertirent leurs alliés, & leur firent demander du secours, qui leur fut sans doute envoyé, puisqu'ils se trouverent une armée supérieure à celle de Cassandre. Mais l'injustice des historiens grecs nous laisse seulement entrevoir que Glaucias dut être leur défenseur en cette occasion, puisqu'ils s'étoient donnés à lui.

Les Apolloniates qui avoient été forcés dans leurs murs lorsque le roi d'Illyrie ne s'intéressoit point à eux, oserent alors tenir la campagne & accepter la bataille que leur présenta le roi de Macédoine. Le combat fut long & meurtrier, mais enfin la victoire se déclara pour le plus grand nombre. Cassandre fut battu & obligé de se retirer dans ses Etats, après avoir perdu une grande partie de son armée.

Sa retraite facilita aux Corcyréens la conquête de Leucade, & laissa Alcétas dans un danger qui augmentoit tous les jours par sa mauvaise conduite. Mais nous ne placerons point avec Diodore ses derniers malheurs sous l'année qui finit par la défaite de Cassandre.

L'an 310. La suivante nous fournit un événement isolé, dont la liaison avec ceux

que nous venons de décrire, ne peut qu'être soupçonnée.

Les Autariates, voisins jusqu'alors des Taulantiens, & qu'on peut croire avoir été dans l'alliance de Glaucias, faisoient la guerre à Autoléon, roi des Péoniens. Ce Prince qui devoit être ou le fils, ou du moins le successeur de Langare, autrefois l'ami & l'allié d'Alexandre le Grand, étoit sur le point d'être puni de tout le mal que son prédécesseur avoit fait aux Autariates plus de vingt ans auparavant. Cassandre vola à son secours & le tira d'un très-grand danger. Diodore ajoute qu'il transporta tout ce peuple, c'est-à-dire, les Autariates sur la montagne d'Orbite. Cette colonie, hommes, femmes & enfans, ne consistoit pourtant qu'en 20000 personnes; ce qui est bien peu, si tous les ennemis d'Autoléon furent arrachés à leur patrie; car la puissance de ce Prince ne devoit pas être méprisable, puisque Pyrrhus rechercha dans la suite son alliance.

Diod. lib. XX, c. 4.

Si le mont Orbite n'est pas le mont Orbele, je ne sais où il étoit situé. J'ignore de même comment Lysimaque eut 2000 Autariates dans son armée, lorsqu'il fit la guerre en Asie contre Antigonus. Nous savons cependant qu'il les eut, puisqu'ils

Diod. lib. XX, c. 23.

l'abandonnerent pour se ranger du côté de son ennemi.

Alcétas continuoit à se rendre odieux aux Epirotes, & travailloit sans le savoir, à réparer la fortune du jeune Pyrrhus. Sans doute le bas âge de ce Prince lui ôtoit la crainte d'une révolution. Mais les Epirotes se lasserent de la dureté de son gouvernement, & ne compterent point les années de Pyrrhus. Ce fut vers l'an 304, onze ans ou environ après la fuite de ce jeune Prince, qu'Alcétas fut investi dans son palais, & que ses sujets poussés à bout par ses cruautés, l'étranglerent avec deux de ses fils, Hérionée & Nisus, qui étoient déjà à la fleur de leur âge.

Id. lib. xix, c. c. 24. Pausan. lib. 1, c. 11.

Cassandre régnoit encore sur la Macédoine; mais depuis long-tems Glaucias avoit appris à ne le pas redouter. Dès qu'il sut qu'Alcétas n'étoit plus peut-être même avant la mort de ce tyran; il mit sur pied une puissante armée, passa en personne dans l'Epire, & rétablit dans ses Etats le fils d'Æacidas, qui n'étoit encore âgé que de douze ans.

Plutarc. 6.

Cinq ans se passerent sans que Pyrrhus sortît de l'Epire; mais au bout de ce tems il se crut assez affermi sur le thrône, quoiqu'il n'eût encore que 17 ans, & quitta sa ville capitale pour aller

en Illyrie, où il vouloit ſe trouver aux nôces d'un des fils de Glaucias, avec leſquels il avoit été élevé. Les Moloſſes profitant de ſon abſence, ſe révolterent encore, chaſſerent tous ſes amis, pillerent ſes biens, & ſe donnerent à Néoptoleme.

Apparemment Glaucias n'étoit plus, ou bien ſon grand âge ne lui permit point alors d'entreprendre une nouvelle guerre.

Il y avoit environ 35 ans qu'il avoit combattu Alexandre le Grand, & il étoit peut-être alors le ſeul Prince qui pût ſe vanter de n'avoir été écraſé ni par la fortune de ce conquérant, ni par les débris de ſon empire. Nous ignorons d'ailleurs le tems de ſa mort & le nom de ſon ſucceſſeur.

Si nous écrivions la vie de Pyrrhus, nous dirions comment il ſe réfugia chez Démétrius qui étoit devenu ſon beau-frere par ſon mariage avec Déidamie; comment il paſſa de-là à la cour du roi d'Egypte, où il épouſa Antigone, fille de Bérénice; comment enfin cette alliance contribua à ſon rétabliſſement. Mais nous nous bornerons ici à remarquer que la mort de Déidamie, & plus encore le voiſinage, changerent la liaiſon étroite qu'il y avoit eue entre lui

& Démétrius, en une haine déclarée ; & lui firent contracter avec Lysimaque cette alliance qui lui valut le royaume de Macédoine. Nous avons déjà vû que le roi de Thrace, devenu son ennemi par une raison semblable à celle de la haine qu'il porta à Démétrius, le chassa à son tour de la Macédoine après un regne de sept mois.

Syncell. p. 212.

Plutarq. p. 19.

Cependant Pyrrhus perdit aussi sa femme Antigone, & alors seulement il épousa plusieurs femmes pour rétablir ses affaires, & augmenter sa puissance par les grandes alliances qu'il contractoit.

Lanassa, fille d'Agathocle, tyran de Syracuse, lui apporta en dot l'île de Corcyre, dont son pere s'étoit emparé. On ne dit point ce que lui valurent deux autres mariages qu'il contracta, l'un avec Bircenna, fille de Bardullis, roi des Illyriens, & l'autre, avec la fille d'Autoleon, roi des Péoniens.

Nous avons déjà parlé du dernier de ces Rois. Le nom du premier est le même que celui de Bardylis, contemporain & vainqueur d'Amyntas, grand-pere d'Alexandre. Mais il est incertain s'il descendoit de lui, & s'il régnoit sur les mêmes Illyriens qu'avoit gouvernés Clitus ; ou s'il étoit fils de Glaucias,

auquel on avoit aussi donné le titre de roi d'Illyrie. En supposant que Pyrrhus cherchoit de riches dots plutôt que des femmes & des alliés puissans, on pourroit conjecturer que Pyrrhus épousa Bircenna pour devenir l'héritier de son pere, & que ce fut à la faveur de cette alliance qu'il ajouta à ses Etats toute la côte maritime de la Macédoine dans l'Epire, qui étoit une conquête des Macédoniens, & plusieurs autres pays qui étoient à sa bienséance. Celui des Eordes qu'avoit possédé Clitus, dut être de ce nombre, & peut-être Pyrrhus n'en fit-il l'acquisiton que parce qu'il hérita de son beau-pere, fils de Clitus, & qu'il fut en état de ne pas reconnoître pour cette partie de ses possessions la supériorité des rois de Macédoine. Au-moins paroît-il certain que depuis lors le pays des Eordes ne fut plus regardé comme faisant partie de l'Illyrie.

CHAPITRE VIII.

Premieres expéditions des Gaulois dans l'Orient de l'Europe. Examen de leur date & de leurs causes. 1°. Que les Tectosages, qui en furent les premiers au-

teurs, ne sortirent de chez eux que vers l'an 302 avant notre ere. 2°. Qu'après avoir erré pendant quatre ans ils voulurent se fixer en Italie. 3°. Qu'ils en sortirent pour conquérir la Pannonie. 4°. Qu'ils furent joints dix ou onze ans après par les Sénonois d'Italie & par d'autres Gaulois, sur-tout par les plus braves des Boiens. 5°. Que ce fut après cette jonction, consommée en 282, qu'ils commencerent les grandes expéditions dont les Historiens grecs ont parlé. Premiere expédition. Cambaules en fut le chef. Il la termina dans la Thrace, & alla rejoindre les Gaulois. Que cette expédition fut heureuse, & pourquoi? Les compagnons de Cambaules déterminent les Gaulois à une seconde expédition. Ils se partagent en trois corps, dont un est destiné contre la Macédoine. Ce que firent les deux autres. Politique des Gaulois conforme à leurs mœurs.

chap. 1. J'AI dit que Ptolémée Ceraunus, fils du grand Ptolémée, roi d'Egypte, monta sur le trône de Macédoine en 280, ou au plus tard en 279. Ce fut dans le même tems ou peu après que Pyrrhus passa en Italie. Ainsi nous touchons au moment de la grande irruption des Gaulois dans l'Illyrie, la Macédoine, la Grece, & la Thrace.

Lorſque nous avons parlé de l'ambaſſade qu'Alexandre le Grand reçut de leur part, étant campé ſur le bord du Danube, nous nous ſommes contentés d'obſerver que ceux des Gaulois qui la lui envoyerent, habitoient alors près du golphe Adriatique. Nous ne déciderons point encore ici ſi c'étoit en Italie ou en Illyrie qu'ils avoient leurs établiſſemens, quoiqu'il nous paroiſſe plus probable qu'il n'y avoit point encore alors de Gaulois à l'orient du golphe.

La ſeconde ambaſſade qu'Alexandre reçut de leur part, lorſqu'il ſéjournoit déjà à Babylone, où il devoit bientôt mourir, peut donner lieu au même doute. Il ſemble cependant que dès-lors les Gaulois s'étoient approchés davantage de la Grece, puiſqu'ils commençoient ſeulement à être connus des Grecs, ainſi que s'exprime Diodore.

Au reſte la ſolution de ces deux doutes dépend beaucoup de l'opinion qu'on embraſſera ſur le tems où les Gaulois d'au-delà des Alpes devinrent redoutables aux Gaulois ciſalpins, qui après avoir conjuré cet orage par des préſens, ſe déterminerent à le tourner contre les Romains. Mais puiſque je me ſuis décidé pour la ſeule opinion qui peut concilier Polybe avec Tite-Live, je dirai

que ce fut en l'an 298 avant notre ere ; que les Toscans voulurent se liguer avec ces Gaulois qui erroient depuis très-long-tems sans avoir de demeure fixe ; qu'en la même année les Gaulois d'Italie avoient traité avec eux pour les engager à chercher un établissement dans le pays de leurs ennemis, soit Romains, soit Toscans, & que quatre ans auparavant, c'est-à-dire en 302 ou environ, ils leur avoient envoyé des présens pour les détourner de la résolution où ils paroissoient être de fondre sur l'Italie.

Nous pouvons donc nous flatter d'avoir à-peu-près la date du grand mouvement imprimé à plusieurs peuples gaulois par une des différentes causes auxquelles on attribue leurs migrations.

Ce fut en 302 au plutôt que les Gaulois d'Italie tremblerent pour leurs possessions, en apprenant que d'autres Gaulois moins heureux qu'eux s'ébranloient & paroissoient leur envier un pays fertile, qu'eux-mêmes ils avoient envié à ses anciens possesseurs.

La grande difficulté est maintenant de savoir d'où étoient partis ces Gaulois transalpins, dont parle Polybe. Habitoient-ils dès-lors sur les bords du Danube ? ne faisoient-ils que d'y arriver ?

ou bien menaçoient-ils l'Italie du même côté par lequel étoient entrés Bellovese & ses compagnons ?

En considérant l'état de l'Illyrie au tems d'Alexandre, & lorsque ce Prince venoit de monter sur le thrône, il est aisé de voir qu'un ennemi aussi redoutable que l'étoient les Gaulois n'attiroit point encore sur lui toute l'attention & toutes les forces de l'illyrie. Ainsi les combats terribles que se livrerent les Pannoniens & les Gaulois, dès qu'ils furent voisins, n'étoient pas encore commencés, lorsque le Roi de Macédoine fit la guerre au nord & à l'occident du mont Hœmus. Il y a même apparence qu'ils n'avoient point encore eu lieu, lorsque les Autariates attaquoient les Pœoniens avec succès, & que Glaucias soutenoit les efforts de Cassandre & reconduisoit Pyrrhus dans ses Etats. Il n'en fut peut-être pas de même lorsque le roi d'Epire alla voir son bienfaiteur, & il y auroit lieu de croire que le roi d'Illyrie ne put pas secourir ce jeune Prince, vû le danger où se trouvoient ses voisins de succomber sous les efforts des Gaulois. Mais on étoit alors à l'an 299 avant notre ere; & il y avoit près de trois ans que ces peuples erroient sans trouver de demeure où ils pussent se fi-

xer. On pourroit donc supposer qu'ils ne faisoient alors que d'arriver dans les contrées qu'arrose le Danube.

Mais souvenons-nous que Justin paroît conduire à-travers l'Italie les Gaulois qui depuis envahirent la Grece & la Macédoine, & que ces défilés de l'Illyrie dont il parle, ne peuvent être différens des défilés des Alpes entre cette contrée & l'Italie. Remarquons encore que ces Gaulois, qui après avoir erré long-tems, demanderent des terres aux Toscans, firent une tentative sur l'Italie avant de réussir à se fixer ailleurs, & concluons de là qu'ils ne venoient point d'un pays voisin des Alpes, que leur invasion en Italie ne fut pas leur coup d'essai, & que depuis près de quatre ans qu'ils erroient, ils avoient pû s'approcher des Alpes & en tenter le passage par plus d'un endroit.

Je n'ai pas nié la migration des Gaulois sous la conduite de Sigovese, quoiqu'elle me paroisse très-douteuse. J'ai encore moins nié que dès le tems de Bellovese il y eût dans la Germanie ou des peuples Gaulois, ou des peuples, qui sans avoir jamais habité les Gaules, ressembloient aux Gaulois & avoient la même origine. Mais j'ai dit que la migration des Tectosages & de leurs alliés

appartient à un ſiécle beaucoup moins reculé qu'on ne le croit communément, & que ce fut cette migration qui imprima aux nations déjà établies ſur le Danube cette impulſion nouvelle & violente, dont l'Europe orientale reſſentit les terribles effets.

D'après ces conſidérations il eſt aſſez indifférent que les Tectoſages, reſſerés & chaſſés en partie de chez eux par les Aquitains, ſe ſoient d'abord préſentés pour paſſer les Alpes du côté du Rhône, que les Gaulois d'Italie aient alors détourné ce danger par une ambaſſade & par des préſens; qu'alors auſſi les Tectoſages ſoient remontés vers le nord, pour tourner enſuite à l'orient, & menacer encore une fois l'Italie du côté du Danube, & y entrer même de concert avec les autres Gaulois; il eſt, dis-je, aſſez indifférent que telle ait été la marche des Tectoſages, ou que s'étant arrêtés ſur le Rhône, tant que les Ciſalpins s'excuſerent de les recevoir, ils aient paſſé les Alpes par la même route, par où Belloveſe les avoit paſſées, dès qu'ils purent le faire ſans oppoſition de la part des Gaulois ciſalpins. Dans l'une & l'autre ſuppoſition il reſte toujours certain, 1°. que les Tectoſages ne commencerent à faire trembler l'I-

talie que vers l'an 302. 2°. Que pendant les quatre années suivantes ils ne trouverent point à se fixer. 3°. Qu'ayant erré pendant long-tems ils entrerent en Italie, & s'avancerent jusques dans la Toscane, dont ils voulurent partager les terres après s'être fait bien payer pour ne la pas ravager. 4°. Qu'ils ne s'établirent point en Italie où ils ne reparurent pas depuis. 5°. Qu'ils avoient déjà parcouru cette contrée, lorsqu'ils forcerent les défilés des Alpes pour entrer en Illyrie. 6°. Que ce ne fut qu'alors qu'ils se résolurent à tourner tous leurs efforts contre la Pannonie qu'il leur falloit traverser pour entrer dans l'Illyrie proprement dite, dans la Thrace ou dans la Macédoine.

Je dois observer sur le quatrieme fait, que si en 295 les Toscans s'allierent avec les Gaulois, à la sollicitation des Samnites, ce ne fut point avec les Gaulois errans qu'ils traiterent, avec ces hommes féroces & inconnus qu'ils n'avoient pas voulu avoir pour voisins, mais bien avec les Gaulois d'Italie, qui avoient pris Rome & rançonné les Romains, avec les Boïens & les Sénonois, dont les Samnites leur avoient conseillé de s'approprier la fortune en s'unissant à eux.

Quant à la résolution que prirent les

Gaulois errans de tourner tous leurs efforts contre la Pannonie, elle ne suppose pas nécessairement qu'ils ne retournerent jamais chez eux en tout ou en partie, ni qu'ils ne furent point secondés par les Gaulois d'Italie, ni qu'ils ne les secoururent point à leur rour.

Ils n'avoient point été chassés de la Gaule par leurs concitoyens ; ils en étoient sortis, parce qu'ayant perdu leur pays, ils s'étoient vûs dans la nécessité d'aller chercher fortune ailleurs. Lorsqu'ils eurent fait un assez grand butin pour être en état de vivre pendant quelque tems dans l'oisiveté, ils purent très-bien retourner chez eux pour y jouir de leur fortune. Ils en repartirent après avoir tout consommé & recommencerent leurs courses & leurs exactions au point où ils les avoient laissées.

* Ce qui me feroit croire que, dans leurs guerres contre les Pannoniens & les Illyriens, ils furent secondés par les Gaulois d'Italie, c'est la longue paix dont ceux-ci laisserent jouir les Romains depuis l'an 295 jusqu'en 285 av. J.C. Il est vraisemblable que les Cisalpins toujours avides de guerre & de butin, mais las de luter contre les Romains sans beaucoup de fruit, coururent où les appelloient le bruit des armes & l'espoir de

s'enrichir. Il l'est aussi que lorsqu'en 285 la guerre recommença entre eux & les Romains, ils appellerent à leur secours ceux qu'ils avoient eux-mêmes secourus. Mais il est incertain s'ils réussirent à les faire combattre avec les Romains, & il y a du moins apparence que les secours qu'ils en tirerent, furent très-foibles.

Justin. l. XXIV, c. 4.

Depuis que les Gaulois errans avoient franchi les Alpes pour entrer en Illyrie, ils étoient venus à bout de subjuguer les Pannoniens au prix de beaucoup de sang, & sans doute cette conquête avoit commencé à les fixer, en même tems qu'elle leur avoit donné des intérêts nouveaux & des ennemis nécessaires. Ils firent la guerre pendant plusieurs années à leurs nouveaux voisins; mais ils la firent de maniere à répandre au loin la terreur de leur nom; ce qui ne suppose pas qu'ils eussent lutté pendant plusieurs siécles contre quelques petits peuples de l'Illyrie. S'il en eût été ainsi, leur nom n'auroit pas été nouveau & terrible dans ces contrées. Tous les peuples & tous les Rois n'auroient pas été saisis d'effroi à leur approche. Cette vérité devient encore plus incontestable, dès que l'on sait que les Pannoniens étoient une tribu des Pœoniens,

& peut-être en partie la même ſur laquelle avoit régné Langare ; car les Agrians étoient eux-mêmes une tribu des Pœoniens.

Je crois cependant que la guerre des Gaulois contre les Illyriens acquit un nouveau degré de vivacité par un événement qui lui paroiſſoit étranger. Nous avons dit que les Romains avoient fondé des colonies dans le pays des Sénonois dès avant l'an 284, & qu'en cette année ils acheverent la conquête de ce pays. Les Sénonois ne furent point détruits, ils furent ſeulement chaſſés de leur pays, forcés de quitter l'Italie, & réduits à la condition des Gaulois errans. Ils durent ſe retirer chez ceux de leurs alliés, qui n'ayant point encore de patrie aſſurée, ne pouvoient pas les craindre & devoient les recevoir à bras ouverts, comme un renfort qui leur aſſuroit la victoire, & qui leur devoit être très-utile, ſoit qu'ils vouluſſent faire des conquêtes ſolides & les défendre, ſoit qu'ils ne miſſent point de bornes à leurs courſes & à leurs eſpérances.

Ce fut après cette jonction que les Gaulois enhardis par le ſuccès, ſe partagerent en pluſieurs corps d'armée pour entrer en même tems dans la Grece &

Juſtin. ubi ſup.

dans la Macédoine. Ainsi il fut vrai de dire que les mêmes Gaulois qui avoient pris & brûlé Rome, envahirent aussi la Grece, & pillerent le temple de Delphes. Les Senonois étoient les seuls auxquels on ne put contester la gloire d'avoir pris Rome & assiégé le capitole. S'ils partagerent l'honneur d'être arrivés jusqu'à Delphes, il paroît qu'on ne put leur disputer la part que leur donnent dans cette entreprise les Historiens, qui disent que les mêmes Gaulois qui avoient pris Rome, attaquerent aussi le temple de Delphes. Diodore en particulier ne permet pas qu'on leur enleve cette partie de leur gloire, puisqu'il attribue la prise de Rome & de Delphes à ce qu'il appelle les Gaulois septentrionaux; nation qu'il distingue des Celtes, & dont les Senonois firent plus certainement partie qu'aucun des peuples Celtiques qui sortirent alors de la Pannonie.

P. 209. Le Syncelle donne deux ans de regne à Ptolémée Ceraunus; mais il compte quelques mois pour une année. Justin ne donne à ce Prince qu'un regne très-court, & Polybe nous a appris qu'entre le passage de Pyrrhus en Italie, & l'expédition des Gaulois en Grece, il ne s'écoula que deux années. Ainsi on peut rapporter à la fin de l'an 279, ou

au commencement de l'année suivante, l'invasion des Gaulois dans la Macédoine.

Il n'y eut donc qu'un intervalle de cinq ou six ans entre la fuite des Senonois & l'irruption des Gaulois dans la Grece. Mais après ce que j'ai dit de la rapidité de leurs succès qui les rendit si terribles, on trouvera peut-être cet intervalle encore trop long, sur-tout si l'on fait réflexion que les Senonois fugitifs ne furent pas apparemment le seul renfort qu'ils reçurent, & que plus ils devenoient nombreux, plus s'augmentoit pour eux la nécessité de faire tous les jours de nouvelles entreprises.

Pausanias dit positivement que ce furent les Gaulois, dans le pays desquels couloit l'Eridan, qui, après avoir rassemblé toutes leurs forces entrerent en Illyrie, & subjuguerent tout ce qu'il y avoit de pays jusqu'à la Macédoine. Il est vrai que cette assertion qui certainement est trop vague, peut être entendue en ce sens, que tous les Gaulois qui entrerent en Illyrie, avoient séjourné en Italie, ou du-moins sortirent de cette contrée pour entrer par les Alpes dans la Pannonie qui en étoit voisine. Mais cette explication dont a besoin l'assertion de Pausanias, ne nous

Lib. 1. c. 4.

empêchera pas d'avancer comme un fait pour le moins très-vraiſemblable, qu'un grand nombre de Gaulois inquiets & amoureux de nouveautés ſe joignirent à ces braves avanturiers qui avoient tenté vainement de s'établir dans la Toſcane ; que dans les années ſuivantes le bruit de leurs ſuccès en attira un plus grand nombre encore ; & qu'enfin lors de l'expulſion des Senonois, & dans l'année ſuivante, lorſque les Boïens eurent été forcés de faire la paix avec les Romains, les malheurs domeſtiques, une paſſion démeſurée pour la guerre, l'eſpérance d'un ſort plus heureux, firent paſſer en foule dans le camp des Tectoſages les plus braves des Gaulois, & ſur-tout des Boïens, qui après les Senonois avoient le plus ſouffert. Une preuve de ce fait vraiment digne d'attention, c'eſt que la Gaule épuiſée ne donna plus d'ennemis aux Romains pendant les quarante-cinq années qui ſuivirent la concluſion de la paix entre eux & les Boïens. Je ne nierai point que les Gaulois, après avoir franchi les Alpes, n'ayent pu auſſi paſſer le Danube & s'étendre dans la Germanie. Peut-être même doit-on rapporter à ce tems pluſieurs migrations que l'on croit avoir fait partie de celle dont on veut que

Sigovese ait été le chef. Mais il est toujours vrai que les Gaulois, maîtres de la Pannonie, tournerent principalement leurs vues du côté de l'Illyrie; & qu'ainsi un intervalle de six ans est un espace bien long entre cette affluence des Gaulois d'Italie dans le camp des Tectosages, & la premiere expédition d'éclat qu'ils aient tentée à l'orient de la Pannonie.

Disons donc que leur entreprise sur la Grece & sur la Macédoine ne fut pas leur premier coup d'essai. Avant que Brennus fût à leur tête, un autre chef nommé Cambaulès les avoit conduits jusques dans la Thrace. Mais, ajoûte Pausanias, ils n'oserent pas pour lors s'attirer sur les bras les peuples d'au-delà, parce qu'ils sentoient leur propre foiblesse, & combien les Grecs leur étoient supérieurs en nombre. Ainsi ils retournerent dans le pays d'où ils étoient partis, & ce ne fut qu'après avoir eu des succès qui les invitoient à de nouvelles courses, & qui les mettoient en état de déterminer leurs concitoyens à y prendre part.

Pausan. lib. x. c. 19.

Cette expédition fut la premiere dont le bruit retentit jusques dans la Grece; mais elle ne tarda pas à être suivie d'une autre dont le succès fut beaucoup plus éclatant. Je ne parle point encore de

celle dont le pillage de Delphes devoit être le fruit. Pausanias ne compte celle-là que pour la troisieme ; & l'on s'est efforcé inutilement de la faire envisager comme une dépendance de la seconde, dont elle fut séparée, comme la premiere l'avoit été de celle-ci, par le retour & la réunion des Gaulois dans leur pays.

Vindic. Celtica. §. 64.

Les Gaulois que Cambaulès avoit ramenés de Thrace, ne manquerent pas de représenter à leurs concitoyens la facilité avec laquelle ils avoient pénétré jusques dans un pays très-éloigné, combien peu il leur en avoit couté pour se faire abandonner un riche butin & pour se faire payer des contributions, encore plus aisées à recueillir. Ces heureux brigands s'étoient accoutumés à vivre de rapines, habitude cependant qu'ils n'avoient pas seuls contractée, ainsi que paroît l'insinuer Pausanias. Ils ne pouvoient, ajoute-t-il, renoncer à cette vie licencieuse, & ils entraînerent leurs concitoyens par leur exemple & par leurs discours.

Si l'on compare deux passages différens où cet Auteur parle des expéditions Gauloises, on trouvera qu'il fait partir les Gaulois de la côte occidentale du golfe Ionien, où il les fait aussi

Lib. 1, c. 4.

retourner après chacune de leurs expéditions, & qu'il distingue toujours celle qui les rendit maîtres de tout le pays qui les séparoit de la Macédoine & de la Macédoine elle-même, d'avec celle qui fut encore plus fameuse par le danger qui menaça le temple & l'oracle de Delphes. En considérant l'expédition de Cambaulès du côté de la Thrace, où elle se termina, nous ne serons pas surpris que ce chef des Gaulois ait pénétré dans un pays que ses divisions & le nombre de ses maîtres avoient toujours tenu ouvert aux étrangers. Mais nous aurons lieu de croire, ou que Lysimaque n'étoit plus, ou qu'il étoit occupé ailleurs, & qu'en son absence ses sujets virent leurs biens en proie à ce nouvel ennemi, tandis que ses ennemis traiterent avec les Gaulois pour ne pas s'affoiblir par une résistance dangereuse, & s'assurer en même tems un allié contre ce tyran étranger & plus dangereux encore qui prenoit le titre de roi de Thrace. Dès-lors sans doute on vit des Rois, & ceux même que les Gaulois n'attaquoient pas, qui acheterent la paix en leur payant de grandes sommes d'argent. Cambaulès & ses compagnons apprirent encore par cet essai que la division étoit entre les

Justin. l. XXIV. c. 4.

peuples aux dépens desquels ils vouloient s'enrichir ; qu'il ne falloit que se montrer pour tirer des uns des tributs considérables, & pour accabler les autres qu'auroient abandonnés des voisins envieux ou ennemis, & qu'enfin il ne leur avoit manqué que de plus grandes forces pour mettre à contribution toutes ces contrées qu'Alexandre avoit remplies de sa gloire, & où il n'avoit laissé que des furies.

Une seconde expédition fut résolue, on mit sur pied une armée prodigieuse tant d'infanterie que de cavalerie ; & comme aucun des peuples qu'on devoit attaquer, ne méritoit qu'on employât contre lui d'aussi grandes forces, on partagea cette armée en trois corps.

Le premier fut donné à Ceréthrius qui devoit marcher contre les Thraces, & contre les Triballes.

Brennus & Acichorius commandoient le second & devoient entrer dans la Pannonie ; soit qu'il restât une partie de cette contrée à conquérir, soit qu'il faille entendre ceci de la Péonie, voisine de la Macédoine ; soit enfin que Pausanias ait nommé mal-à-propos la Pannonie, lorsqu'il devoit parler d'une autre partie de l'Illyrie. Cette derniere opinion est celle qui me paroît la plus

vraisemblable, parce que Pausanias faisant partir les Gaulois des plaines qu'arrosoit l'Eridan, & des côtes du golfe Ionien, paroît avoir cru que la Pannonie n'obéissoit point encore aux Gaulois.

Bolgius ou Belgius eut le commandement du troisieme corps, & fut destiné à combattre les Macédoniens & les Illyriens, ou à les mettre à contribution.

Il y a tout lieu de croire que la conduite que tint Belgius, fut aussi celle des autres chefs, c'est-à-dire, qu'ils offrirent la paix pour de l'argent aux Peuples & aux Rois, dont ils ne demandoient que les dépouilles.

Cette maniere de faire la guerre devoit paroître bien barbare à ceux qui admiroient la réponse qu'Alexandre avoit faite à Parménion. Mais on pouvoit être très-sage & ressembler davantage à Parménion qu'à son maître.

Les Gaulois rappellés pour la plûpart à leur premier genre de vie, ne différoient presque en rien des Saces & des Scythes Nomades. Ils n'avoient que de l'or & des troupeaux, richesses qu'ils préféroient à toutes les autres, parce qu'elles étoient les plus mobiles. Lorsqu'ils avoient assis leur camp dans une vaste plaine où ils faisoient paître leurs

troupeaux, ils n'avoient besoin que de réparer la diminution que souffroient ceux-ci par une grande consommation, & d'augmenter la masse de leur or dont ils faisoient un grand usage, & dont sans doute ils n'ignoroient pas non plus l'utilité pour le commerce.

Dès qu'un peuple leur offroit de l'or, ils n'avoient plus rien à lui demander, car ils n'étoient pas possédés de la fureur de donner des loix. On leur eût parlé un langage inconnu, si on leur eût conseillé de donner un gouverneur & des magistrats à une province qui avoit son Roi, & qui savoit se gouverner sans eux; si on leur eût dit que, pour contenir un peuple, il falloit qu'une partie des vainqueurs se rendît prisonniere, qu'elle s'enfermât dans des murs, pour dominer de-là sur une ville opulente & sur un grand pays.

Un chef Gaulois ne se croyoit point appellé au gouvernement d'un autre peuple dont il ignoroit les loix & méprisoit les usages.

Les Rois & les Nations qui avoient eu recours aux armes, pour ne pas subir le joug d'Alexandre; ceux qui avoient défendu leur liberté contre ses successeurs, n'employerent pas les mêmes moyens contre les Gaulois. La terreur

que cette nation inspiroit, jointe à l'espérance d'être encore libre après l'avoir contentée, & peut-être au desir de se venger des Grecs & des Macédoniens, désarma tous les rois de l'Illyrie & de la Thace. Ceux même qu'ils n'attaquerent pas, se hâterent de les prévenir par des présens. Ptolémée fut le seul qui ne prit point ce sage parti. Ainsi le seul exploit de guerre qui rendit cette expédition fameuse, fut celui qui renversa le thrône de Macédoine.

CHAPITRE IX.

Crimes de Ptolémée Ceraunus, roi de Macédoine. Ambassade que lui envoyent les Gaulois. Réponse qu'il leur fait. Il refuse le secours que lui offre le roi des Dardaniens. Il court avec précipitation au supplice qu'il méritoit. Défaite des Macédoniens & leur état déplorable. Les Gaulois sortent de la Macédoine, de la Péonie & de la Thrace, après y avoir commis de grands désordres. Ils retournerent tous chez eux après cette seconde expédition. Qui étoit ce Brennus à qui la Péonie étoit échue. Qu'il étoit Prause. Conjectures sur ce peuple. Qu'il doit avoir été une tribu des Sénonois,

De la cavalerie Gauloise. Comparaison des Tectosages avec les Saces.

PUISQUE nous allons voir la punition d'un scélérat fameux, il nous est permis de retracer ses forfaits.

Ptolémée Ceraunus, forcé de quitter l'Egypte où regnoit son frere, s'étoit réfugié chez Seleucus à qui il avoit d'anciennes obligations. Il en avoit été reçu avec bonté; il étoit resté chez lui en qualité de son hôte & de son suppliant pendant dix-sept mois, & au bout de ce tems, il l'avoit fait assassiner. Devenu maître, par une suite de son crime de la plus grande partie de la Macédoine, d'où il avoit chassé Antigonus, fils de Cassandre, & où il s'étoit affermi en faisant la paix avec Antiochus, & en scellant celle qu'il fit aussi avec Pyrrhus par le mariage de sa fille avec ce voisin dangereux; son premier soin fut de se rendre maître de Cassandrie que tenoit encore Arsinoë sa sœur, & de faire périr les enfans que cette Princesse avoit eus de Lysimaque.

Justin. l. XXIV, c. 1. Pausan. lib. X, c. 19. Syncell. p. 212.

Ptolémée étoit petit-fils d'Antipater par Eurydis sa mere; mais les droits des fils de Lysimaque pouvoient être comparés avec les siens, & la possession de Cassandrie pouvoit être pour eux le

principe d'une plus grande fortune. Arsinoë, avant de prendre confiance en lui, exigea un serment solemnel qu'il l'épouseroit; que tant qu'elle vivroit, il ne prendroit point d'autre femme; qu'il auroit pour ses enfans la même affection que s'ils avoient été à lui, & qu'il leur conserveroit l'héritage de leur pere.

Ptolémée jura tout; le mariage fut célébré avec beaucoup de pompe; Arsinoë fut couronnée & déclarée Reine en présence de toute l'armée; & remplie d'une confiance qui ne devoit pas entrer dans une ame telle que la sienne, elle invita son mari à venir dans Cassandrie recevoir ses hommages & ceux de ses enfans. Elle l'y précéda pour lui préparer une réception magnifique. Lysimaque, âgé de seize ans, & Philippe qui n'en avoit que treize, tous deux fils d'Arsinoë & de Lysimaque, allerent au-devant de leur oncle, qui étoit aussi le mari de leur mere & leur pere adoptif. Il les embrassa avec tendresse, entra avec eux dans la ville, & sur-le-champ donna ordre à ses gens de s'emparer de la citadelle, & de massacrer les deux Princes. Ils eurent le tems de se refugier chez leur mere, les meurtriers les y suivirent, & les assassinerent dans

c. 3.

ses bras. On la chassa elle-même de la ville ; & suivie seulement de deux esclaves, elle se réfugia à Samothrace, sans avoir pû obtenir ni la mort ni la permission d'ensevelir ses fils. Ainsi périt ce qui restoit de la nombreuse famille de Lysimaque, roi de Thrace ; ainsi Ptolémée qu'on surnomma *le Foudre* à cause de son audace, avoit cru s'affermir sur le trône de Macédoine.

Si les fautes, plus que les crimes, sont toujours punies dans les Rois, les forfaits atroces, qui sont tout à la fois des crimes & des fautes, ne restent jamais impunis. Ils détruisent les liens les plus sacrés de la société, & laissent dans l'ame de leurs auteurs des furies qui les traînent rapidement au supplice.

Ptolémée Ceraunus étoit encore teint d'un sang que respectoient la Macédoine & la Thrace, lorsqu'il reçut une ambassade des Gaulois ; Belgius avant d'entrer dans ses Etats, la lui avoit envoyée pour lui offrir la paix s'il vouloit l'acheter. Tous les autres Rois avoient accepté une proposition semblable, ou l'avoient prévenue ; Ptolémée qui avoit tant de raisons pour croire que tous les hommes étoient ses ennemis mortels, la rejetta avec mépris. « Je ne vous ac-

» corderai la paix, dit-il aux Ambassa-
» deurs, que lorsque vous m'aurez don-
» né tous vos Princes en ôtage, & li-
» vré toutes vos armes. Je ne me fierai
» à vous que quand je vous verrai desar-
» més ».

Cependant il rassembloit à la hâte une troupe d'hommes sans discipline. On eût dit qu'il se préparoit à un parricide facile, & qu'il ne lui falloit que des bourreaux. Il étoit déjà en marche pour aller au-devant des Gaulois, lorsqu'il reçut une ambassade des Dardaniens. Ils lui faisoient offrir un corps auxiliaire de vingt mille hommes. Ptolémee le refusa, & n'épargna pas même dans sa réponse un Roi, qu'il devoit ménager s'il le craignoit, ou un ami, dont la générosité avoit du moins quelque prix. « La Macédoine, dit-il, seroit bien
» malheureuse, & il faudroit désespé-
» rer de son salut, si après avoir dompté
» tout l'orient, elle avoit besoin des
» Dardaniens pour défendre ses fron-
» tieres. Sachez, ajouta-t-il, que mes
» soldats sont les enfans de ceux qui
» sous Alexandre, ont été les vain-
» queurs du monde entier ». Lorsqu'on eut rapporté cette réponse au roi des Dardaniens, il dit qu'en effet il désesp

péroit du salut d'un état que gouvernoit un jeune téméraire.

Je ne sais comment les Dardaniens se trouvoient alors en état d'offrir vingt mille hommes à Ptolémée. N'avoient-ils rien à craindre pour eux-mêmes ? leur Roi avoit-il déja acheté la paix, & vouloit-il se mettre en état de ne la plus acheter, en contribuant à la défaite des Gaulois ? ou bien s'étoit-il mis en sûreté dans les montagnes, & cherchoit-il une armée, à laquelle il pût joindre la sienne pour combattre ailleurs que chez lui, avec plus davantage & moins d'inconvénient ? Ces deux dernieres conjectures me paroissent les plus vraisemblables.

Le retour des ambassadeurs Gaulois au camp de Belgius n'y porta point l'épouvante que Ptolémée avoit cru leur inspirer. Un éclat de rire suivit le récit des ambassadeurs. On s'écria de toutes parts, que Ptolémée verroit bien-tôt si les Gaulois avoient eu en vue son avantage ou le leur, en lui offrant la paix. Cependant Ptolémée profitoit de la démarche qu'ils avoient faite, pour persuader aux Macédoniens que leur ennemi étoit foible, puisqu'il offroit la paix. Il le persuada peut-être à des

gens qui croyoient ressembler à leurs peres par le seul droit de la naissance. Mais si c'en fut assez pour qu'ils le suivissent au combat, il falloit une autre discipline, un autre chef, d'autres auspices, pour rendre au-moins le succès douteux. Les Gaulois s'étoient mis en marche aussi-tôt après le retour de leurs députés. Ptolémée marchoit de son côté, & ne vouloit pas démentir le surnom terrible qu'on lui avoit donné. C'étoit laisser aux Gaulois tout leur avantage que de confier le sort d'une bataille à l'impétuosité du premier choc. Ptolémée ne les fatigua point par une défensive lente & ennuyeuse. Dès qu'il vit les Gaulois, il les combattit & fut vaincu. Plusieurs blessures qu'il reçut, & le malheur qu'il eut d'être pris dès le commencement de l'action, prouverent sa témérité & sa fureur beaucoup plus que son courage. Les Gaulois lui couperent aussi-tôt la tête, & l'ayant mise au bout d'une lance, ils la firent porter d'un bout à l'autre du champ de bataille. La plus grande partie de l'armée Macédonienne resta sur la place ou au pouvoir de l'ennemi. La fuite sauva le reste.

Diodor extr. p. 17.

Rien n'étoit plus déplorable que l'état où se trouvoit alors la Macédoine. Sans

armée, sans chef, sans espérance, elle alloit être la proie des Gaulois, irrités par la résistance & l'insolence de Ptolémée. Mais la sécurité & le mépris de l'ennemi étoient passés des vaincus aux vainqueurs, & l'infortune ne tarda pas à les suivre.

Le Syncelle prétend que Méléagre, fils du grand Ptolémée, ou son frere, ce qui est encore moins vraisemblable, monta avec précipitation sur le thrône chancelant de la Macédoine, qu'il en tomba de même, qu'Antipater qui lui succéda, ne regna que quarante-cinq jours, & que Sosthenès lui fut substitué.

Justin ne parle que de ce dernier, & il est en effet le seul qui ait mérité que son nom passât à la postérité.

Justin. Les Gaulois, au lieu d'achever la conquête de la Macédoine qui étoit infaillible, mais qu'ils n'ambitionnoient peut-être pas, s'étoient livrés à une joie prématurée, & à la débauche qui en est la suite. Sosthenès saisit cet instant pour rassembler la plus brave jeunesse, & attaqua les ennemis si à-propos, qu'il les chassa de la Macédoine, ou que du moins il eut l'honneur d'avoir hâté & ensanglanté leur retraite.

Pausan. lib. x, c. 20. Ils avoient commis dans cette malheureuse contrée des désordres qui avoient

fait

fait trembler les Grecs. La Péonie & la Thrace attaquées par Brennus, Acichorius & Céréthrius avoient donné à la Grece les mêmes sujets de craindre la visite de cette nation redoutable. Mais pour cette fois ses alarmes furent vaines. « Les Gaulois à cette seconde » tentative, n'ayant osé aller plus avant » ni attaquer les Grecs, non plus qu'à la » premiere, s'en retournerent bien-tôt » chez eux ».

Pausan. ibid. c. 19.

Il ne falloit donc pas confondre cette seconde tentative, à laquelle à la vérité Brennus eut part, avec l'expédition de ce général Gaulois dans la Grece; d'autant qu'ayant été envoyé dans la Péonie, il étoit moins à portée que Belgius d'entrer dans la Grece. Il ne falloit pas, non plus, confondre l'expédition de Céréthrius dans la Thrace, avec celle de Lomnorius & de Lutarius qui fut postérieure. Enfin c'est contredire sans raison une autorité respectable, que de supposer que quelqu'une des trois armées Gauloises laissa des colonies dans les contrées qu'elle parcourut. Elles eurent toutes les trois de grands succès, & commirent de grands désordres; mais elles retournerent toutes les trois dans le pays d'où elles étoient parties, pour s'y reposer, y concerter de nouveaux pro-

jets, & jouir, en attendant, du riche butin qu'elles avoient fait.

Le nom de Brennus qu'on trouve ici parmi ceux des chefs qui conduisirent les Gaulois à cette seconde expédition, mérite encore quelque attention de notre part. Ce nom est le même que tous les anciens ont donné au chef des Sénonois qui conduisit cette nation jusqu'au pied du Capitole. Cedrenus est le seul qui l'appelle Brisus, ainsi que je l'ai observé. Mais ceux-là ne rejetteront certainement pas ce nom, qui croient que celui de Brennus est un titre équivalent à celui de Roi ou de Généralissime, & non un nom propre. Je conviens que la conjecture est très-forte, puisqu'elle est fondée sur la signification de ce mot en langue Celtique. Mais il me semble qu'au moins ce mot ne dut pas être d'un usage général chez les Gaulois, puisque les Romains donnerent le titre de Roi en leur langue, avec un nom propre très-différent de ce titre, à plusieurs chefs des Gaulois, ce qui n'auroit pas dû arriver, si tous les rois des Gaulois eussent porté le titre de Brennus, & que les Romains ignorant la signification de ce mot, l'eussent pris pour un nom propre.

Il faut donc dire, ce me semble, ou que le mot Brennus ne fut employé que

par un peuple Gaulois dans le ſens de ſon étymologie, & que de-là vint la mépriſe des hiſtoriens; ou que ce fut véritablement un nom propre qui eut une ſignification, comme tous ceux qu'on employoit alors.

Dans le premier cas le titre de Brennus dut être en uſage chez les Sénonois, qui ſeuls prirent la ville de Rome; & il indique que les Sénonois réfugiés dans le camp des Tectoſages eurent part à la ſeconde expédition des Gaulois, & qu'ils furent chargés de ravager la Péonie. Mais il eſt toujours aſſez extraordinaire que le compagnon d'Acichorius ſoit le ſeul dont on ait ſupprimé le nom propre pour lui ſubſtituer celui de ſa dignité, tandis qu'en cette occaſion il ne paroît nullement qu'il ait été le généraliſſime des Gaulois; ajoûtons à cela que la commiſſion dont il fut chargé, doit avoir été la moins difficile & la moins importante, & qu'il la partagea encore avec un autre chef. Mais ſi Brennus fut un nom propre, Cedrenus a donc eu tort de dire que le prince Gaulois qui prit Rome & la ſaccagea, s'appelloit Briſus; & l'on peut toujours ſoupçonner que le ſecond Brennus ne s'appella ainſi, que parce qu'il deſcendoit du premier, ou qu'il régnoit ſur la

même nation, à la tête de laquelle l'ancien Brennus avoit assiégé le Capitole. Car, ainsi que je l'ai dit, le même peuple qui avoit pris Rome, attaqua aussi le temple de Delphes.

Strab. l. IV, pag. 130. Mais voici une autre difficulté. Il y avoit des auteurs qui disoient que ce Brennus qui attaqua Delphes, étoit Prause de nation ; & Strabon citoit ces auteurs pour prouver qu'il avoit autrefois existé des peuples Gaulois que l'on ne retrouvoit plus nulle part.

Quelque Auteur n'avoit-il point dit aussi que le Brennus qui prit Rome, étoit Prause ? Si cela étoit, ou si quelque historien avoit pris le nom national de ce Prince pour son nom propre, nous saurions pourquoi Cedrenus, ou par une méprise qui lui seroit particuliere, ou en suivant la méprise d'un autre, auroit dit que le vainqueur des Romains s'appelloit Brisus, car il n'y a pas loin de ce mot à celui de Prausus. Mais ni l'un ni l'autre Brennus n'étoit donc Sene ou Sénonois, ou bien les Sénonois obéirent deux fois à des chefs étrangers. Le raisonnement n'est pas juste, puisque les Prauses purent être une tribu des Sénonois & même en être la tribu dominante dont le nom est parvenu jusqu'à nous, parce qu'elle produisit les deux grands

hommes qui donnent lieu à cette remarque. Cette tribu comme la plus attachée à ces deux Princes, fut aussi celle qui eut le plus de part à l'infortune du second; ou plutôt, si elle fut ou détruite ou dispersée, il ne lui arriva rien qui ne soit aussi arrivé à tous les Sénonois qui étoient sortis d'Italie pour passer dans le camp des Tectosages.

On ne trouve, il est vrai, dans les Gaules aucun peuple dont le nom rappelle celui des Prauses; mais c'est ce qu'on ne doit pas prétendre, s'ils ne furent qu'une tribu des Sénonois. Dans la Germanie, où il y eut aussi des Sénonois, des Semnons, des Senes, des Sannes ou des Samnes, tous ces noms n'en firent qu'un, suivant une conjecture dont les preuves seroient déplacées ici: dans la Germanie, dis-je, & dans une contrée qui ne fut pas éloignée du pays des Sénonois Germains dans la même région, où Diodore place les Gaulois septentrionaux qui prirent Rome, & pillerent le temple de Delphes, on trouve un peuple dont le nom est celui des Prauses, prononcé comme il a du l'être dans le dialecte de cette contrée. Les Prussiens ou Prusses que les Allemands appellent Preusses, sont les Prauses; & ces deux noms au pluriel

Lib. v, c. 21.

ont la même prononciation, laquelle peut être rendue en notre langue par le mot Praiſſes ou Praëſſes. Si j'oſois avancer ici une autre conjecture, qui de l'Inde ſeptentrionale qu'habiterent autrefois les Gaulois ſeptentrionaux ſous le nom de Cimmériens, nous feroit remonter juſques dans l'Inde orientale, nous trouverions des Senes dans l'une & l'autre, & dans la derniere, les Praſiens dont le nom ne ſeroit pas fort différent de celui des Prauſes. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de nous arrêter à des conjectures ſi hardies, & nous devons enfin revenir au grand Brennus qui ravagea la Péonie, & qui porta ce nom, lorſqu'il n'étoit que le quatrieme chef des Gaulois, comme il le porta encore, lorſqu'il fut leur généraliſſime & n'eut de collegue que celui qui l'avoit déja été dans l'expédition de la Péonie.

Je conclus de ce que je viens de dire, que ſon nom propre fut Brennus, qu'il fut Sénonois & de la tribu des Prauſes, qu'il avoit combattu les Romains en Italie, que c'étoit lui qui avoit conduit les Sénonois au nord & à l'orient des Alpes, & qu'il dut à ſon courage, à cette eſpece de férocité que donne l'infortune quand on n'y ſuccombe pas, & qui dut caractériſer les Sénonois, l'honneur qu'il

eut de partager le commandement des armées Gauloises avec Belgius & Cérétrius, & d'être ensuite leur chef suprême, lorsqu'il eut été résolu qu'on attaqueroit enfin les Grecs dans le centre de leur puissance & de leur religion.

Mais puisque j'ai déja interrompu le fil de ma narration, pour me livrer à des remarques particulieres, j'ajouterai ici celles que Pausanias a faites à cette même occasion sur la discipline des Gaulois.

Leur cavalerie étoit beaucoup moins nombreuse que leur infanterie, elle faisoit cependant plus d'un quart de leur armée, si aux cavaliers qui l'étoient par état, on joignoit ceux qui combattoient à cheval, quoique par leur naissance ils n'eussent pas ce droit. Il y avoit donc chez eux une classe de citoyens, dont le privilege étoit de faire la guerre à cheval; & comme cette classe étoit aussi celle des nobles dont les droits réduisoient le reste de la nation à une espece de servitude, il semble qu'on ne puisse méconnoître dans l'origine de cette double distinction, une conquête qui avoit soumis les vaincus à une nation accoutumée à ne combattre qu'à cheval. Tels étoient les Saces, dont les Tectosages ou Tectosaces conservoient le nom.

Pausan. lib. X, c. 19.

Lucian. tom. II, p. 323.

Mais de même que chez les Saces ou Scythes Nomades, l'usage n'étoit pas qu'on eût plus de deux amis, de même aussi chez les Gaulois chaque cavalier n'avoit que deux compagnons, avec cette différence seulement, que les Saces ne s'unissoient qu'à leurs égaux, parce qu'ils étoient sans mêlange, au lieu que les Gaulois s'associerent des hommes qui leur étoient inférieurs en naissance ou en fortune, parce que chacun d'eux eut des sujets. Les deux serviteurs d'un cavalier Gaulois étoient montés comme lui, & devoient être aussi entendus que lui à manier leurs armes & leurs chevaux. Durant le combat ils se tenoient à la queue des escadrons; si le cavalier perdoit son cheval, l'un de ses deux compagnons lui en donnoit un autre dans le moment; s'il étoit tué le compagnon prenoit sa place; si le maître & le premier cavalier servant avoient le même sort, le second leur succédoit; si le maître étoit seulement blessé, l'un des deux serviteurs le tiroit de la mêlée & le portoit au camp, pendant que l'autre combattoit à sa place. « Je crois, ajoute » Pausanias, que les Gaulois avoient ins- » titué cette milice à l'imitation de ces » dix mille, qui servoient dans l'armée » des Perses, & que l'on nommoit les

» immortels, avec cette différence pour-
» tant, que les Perſes ne remplaçoient
» leurs morts qu'après le combat, au
» lieu que dans la cavalerie Gauloiſe les
» morts étoient remplacés durant le com-
» bat même. Les Gaulois appelloient
» cette milice Trimarceſia, du mot
» *Marca*, qui en langue Celtique ſigni-
» fioit un cheval », d'où vient encore
le mot franc ou teuton *maréchal*, qui ſi-
gnifie *ſerviteur des chevaux*.

Pauſanias ne dit rien de l'infanterie Gauloiſe, mais apparemment la bravoure de cette infanterie, & la diſcipline qu'elle obſervoit, ne la rendoient pas inférieure aux meilleures troupes, puiſque Belgius avec un tiers de l'armée Gauloiſe défit Ptolémée, lequel, outre des forces très-conſidérables, avoit mené contre eux des éléphans. La vue de ces animaux & leur maniere de combattre, ne durent pas déconcerter les Gaulois, puiſque leur victoire fut également prompte & complete.

Syncell. p. 212.

CHAPITRE X.

Pourquoi les Gaulois avoient preſque autant de chefs nouveaux qu'ils entreprenoient d'expéditions différentes? Bren-

nus leur persuade de faire la guerre aux Grecs, & on lui défere le commandement d'une armée, qui devient très-nombreuse. Il entre en Macédoine & bat Sosthènes. Il ravage la Thessalie. Etat des Grecs, & quelle armée ils mettent sur pied pour défendre les Thermopyles. Celle de Brennus étoit déjà diminuée de vingt mille hommes, qui s'en étoient séparés sous la conduite de Lomnorius & de Lutarius, & de tout ce qu'elle avoit perdu en Macédoine & en Thessalie. Brennus passe le Sperchius malgré les Grecs, se débarrasse de la garnison d'Héraclée, & arrive aux Thermopyles. Combat sanglant qui se livre en cet endroit, & dans lequel les Gaulois sont repoussés.

TOUS les événemens que nous venons de raconter arriverent avant la seconde année de la 125e olympiade ; &, suivant toutes les apparences, le dernier, c'est-à-dire, la défaite & la mort de Ptolémée Céraunus, arriva au commencement de l'année précédente, ou l'an 278 avant notre ere. Les Gaulois retournerent chez eux vers la fin de cette même année.

Il paroît que cette nation avoit plutôt des généraux que des rois, & que raf-

femblée elle compofoit une maffe de puiffance, qui fe partageoit différemment, felon qu'il fe préfentoit un nombre plus ou moins grand de chefs, qui s'offroient de la mener à la guerre, & que ces chefs étoient plus ou moins accrédités. Il dut arriver de-là, que tel prince, qui, dans le cours d'une expédition avoit commandé une armée formidable, ne parut plus dans les entreprife fuivantes, foit qu'il eût perdu la confiance des troupes, foit qu'il n'eût pas voulu fe mettre à la tête d'une expédition hazardeufe, foit enfin qu'il eût préféré le repos à de nouveaux dangers. S'il étoit roi il ne ceffoit pas de l'être, mais il ne commandoit chez lui qu'à fes fujets, & même il en voyoit une partie applaudir à la réfolution qu'il défapprouvoit, & fe ranger fous les étendarts d'un chef plus audacieux, qui les avoit gagnés par la grandeur de fes promeffes.

Ainfi Cambaulès n'a paru qu'une fois à la tête des Gaulois; nous ne retrouverons plus ni Céréthrius, ni Belgius, & nous allons voir Brennus, qui l'année précédente n'avoit commandé que les troupes deftinées pour la Péonie, conduire dans la Gréce une armée de plus de deux cens mille hommes.

Pausan. lib. x, c. 19.

Ce général profita du tems où tous les Gaulois étoient ensemble pour les faire entrer dans ses vûes. Tantôt il haranguoit dans l'assemblée du peuple, tantôt il sollicitoit séparément les particuliers les plus accrédités; mais soit en public, soit en secret, il ne cessoit de faire tous ses efforts pour engager la nation à prendre les armes contre les Grecs.

Il représentoit d'un côté la Gréce épuisée d'hommes par les guerres qu'elle avoit eu à soutenir, de l'autre l'opulence de ses villes qu'on ne pouvoit mettre en comparaison avec celles de la Gaule, la richesse de ses temples remplis par la superstition de plusieurs siécles, en un mot la quantité d'or & d'argent monnoyé & non monnoyé, qui alloit devenir la proie des vainqueurs, s'ils entreprenoient de l'être, après avoir défait totalement les Macédoniens que les Grecs avoient reconnus pour leurs vainqueurs & leurs maîtres.

Brennus offroit de grandes espérances aux Gaulois, il prouvoit la facilité du succès, & la persuadoit, parce qu'il parloit avec cet enthousiasme que produisent la confiance & l'ambition. Ceux qui l'écoutoient, étoient des Gaulois accoutumés à vain-

cre, & plus accoutumés encore à mépriser leurs ennemis. Ils lui surent gré d'avoir tout espéré de leur courage, & approuverent ses projets, dont ils lui confierent l'exécution en lui laissant le choix de ceux qui devoient commander sous lui. Il choisit les plus qualifiés de la nation, & sur-tout Acichorius, qu'il avoit déja eu pour collégue dans son expédition en Péonie. On nomme encore Thessalorus & Emanus parmi les chefs qui partagerent la confiance de Brennus & le commandement des troupes.

Elles consistoient en cent cinquante-deux mille hommes d'infanterie, & en vingt mille quatre cens cavaliers, je dis cavaliers par état, car ils étoient en tout plus de soixante mille.

Justin ne compte que cent cinquante mille fantassins, & quinze mille cavaliers. Mais Pausanias paroît avoir été mieux instruit que Justin, & est entré dans des détails qui supposent au moins quelques recherches de sa part.

Aucun historien n'a fait le dénombrement des peuples Gaulois qui suivirent Brennus. On avoit pourtant écrit avant Strabon, que les Tectosages s'étoient mis de la partie, & avoient porté depuis jusqu'à Toulouse les dépouilles des dieux de la Gréce.

Strab. l. IV, p. 130.

Mais il vaudroit autant examiner quels peuples Gaulois purent y prendre part, que de rechercher quels furent ceux qui le firent. Une armée de deux cens douze mille hommes qu'avoient formée la persuasion & l'espoir du butin chez un peuple libre, devoit contenir tout ce qu'il y avoit de plus brave & de plus déterminé dans cette multitude errante & belliqueuse, & sans doute il n'y eut aucun peuple Gaulois qui ne donnât des compagnons à Brennus, comme il n'y en eut peut-être aucun, qui se rangeât tout entier sous ses drapeaux.

De Bello Illyr. p. 495.

Mais, si Appien ne s'est pas trompé, Brennus trouva des alliés ou des complices ailleurs que chez ses concitoyens. Les Illyriens, & entre les peuples compris sous ce nom, les Autariens ou Autariates se joignirent à lui & le suivirent jusqu'à Delphes.

Pag. 22.

Nous lisons dans un extrait de Diodore, que son armée ne consistoit qu'en cent cinquante mille hommes armés de boucliers, & en dix mille hommes de cheval, mais qu'à ces troupes, qui méritoient véritablement ce nom, s'étoit jointe une foule de gens ramassés, dont plusieurs avoient été marchands forains, & qu'outre cela elles étoient suivies de deux mille chariots.

Brennus avoit désapprouvé publiquement la conduite de Belgius, qui, après avoir vaincu les Macédoniens, avoit abandonné si-tôt la Macédoine, & avoit si mal profité d'une victoire qui lui livroit toutes les dépouilles de l'orient entassées dans ce royaume. C'étoit donc par la conquête & le saccagement de ce royaume qu'il devoit commencer les grands & utiles exploits qu'il avoit promis à ceux qui voudroient le suivre. Ce fut aussi ce qu'il fit, ou du moins ce qu'il tenta, car les historiens ne sont pas d'accord sur le succès de cette premiere entreprise. Justin prétend qu'à son arrivée dans la Macédoine, il ravagea le plat-pays sans rencontrer d'abord aucun obstacle, qu'ensuite Sosthenès ayant mis ensemble une armée de Macédoniens, mais peu nombreuse, & encore plus mal assûrée, Brennus le battit sans peine, & continua de ravager la Macédoine, pendant que ses habitans consternés se tenoient cachés derriere leurs remparts.

Justin. l. XXIV. c. 5.

Dans l'extrait de Diodore, que j'ai déja cité, mais qui m'est suspect, il est dit que Brennus s'étant jetté dans la Macédoine, il en fut repoussé avec une grande perte, & que de-là il passa dans la Gréce, déja affoibli par ses défaites précédentes.

Pag. 29.

Pausan. lib. X, c. 19.

Au sortir de la Macédoine Brennus entra dans la Thessalie, dont il traita les habitans avec une rigueur qui fit sentir aux Grecs toute la grandeur du danger dont ils étoient menacés. Il ne s'agissoit plus de défendre leur liberté, comme ils l'avoient défendue contre les Perses ; ce n'étoit plus le tems où en donnant la terre & l'eau, ils pouvoient rendre leur condition meilleure ; il falloit ou combattre jusqu'au dernier soupir, ou s'exposer à tous les maux, qui depuis un an avoient désolé la Thrace, la Péonie, la Macédoine & la Thessalie.

Id. lib. I, c. 10.

Cependant la Gréce n'étoit nullement en état de résister à un ennemi si formidable. Elle étoit épuisée par les guerres qu'elle avoit eu à soutenir contre Alexandre, & avant lui contre Philippe, & tout récemment encore contre Antipater & Cassandre, qui lui avoient porté des coups mortels ; de sorte que les divers états dont elle étoit composée, trouvoient dans leur foiblesse des raisons pour ne pas concourir à la défense commune.

Pausanias après avoir tracé ce tableau lorsqu'il écrivoit les antiquités d'Athènes, avoit ajouté que les Athéniens furent presque les seuls qui penserent

autrement, & qui, tout affoiblis qu'ils étoient par plusieurs combats malheureux, résolurent d'aller défendre les Thermopyles avec les autres Grecs qui voudroient être de la partie, & prirent Callippe pour chef de cette expédition.

Mais lorsque ce même auteur décrit les antiquités de la Phocide, où étoit le temple de Delphes, il dit bien que jamais les Grecs ne furent plus consternés; mais il ajoute que la grandeur du danger dont ils étoient menacés, ne fit que leur ouvrir les yeux, & leur inspirer à tous la généreuse resolution de défendre leur patrie; que les villes & les particuliers se persuaderent sans peine que dans cette fatale conjoncture, il falloit ou vaincre ou périr; & que les Grecs firent beaucoup mieux leur devoir en cette occasion, & contre ces barbares venus des bords de l'Océan, qu'ils ne l'avoient fait au tems de Xerxès, & contre l'armée innombrable de ce monarque oriental. Les Béotiens fournirent dix mille hommes d'infanterie & cinq cens chevaux; les Phocéens trois mille fantassins & aussi cinq cens chevaux; les Locriens sept cens hommes de pied seulement; les Mégariens

quatre cens hommes, & quelque cavalerie; les Etoliens étoient les plus nombreux & les plus exercés dans toutes sortes de combats. On ne sait pas au juste à quoi montoit leur cavalerie, mais leur infanterie étoit composée au moins de sept mille hommes.

Les Athéniens armerent trois cens cinq galeres, & ne joignirent à l'armée de terre que mille hommes d'infanterie & cinq cens chevaux. Cependant on leur donna le premier rang dans l'armée à cause de leur ancienne prééminence. Les Rois donnerent aussi du secours; il vint de Macédoine cinq cens hommes envoyés par Antigonus, le même sans doute, qu'on surnomma Gonatas, & qui régna en Macédoine: il vint aussi d'Asie cinq cens Syriens, qui étoient sujets du roi Antiochus.

On peut évaluer toutes ces troupes, sans compter celles qui montoient les galéres d'Athènes, à vingt-quatre mille hommes d'infanterie, & à trois mille de cavalerie. C'étoit peu de chose, si on comparoit l'armée des Grecs à celle des Gaulois; mais c'étoit plus de monde qu'il n'en falloit pour défendre le pas des Thermopyles, où Callippe prévint Brennus de plusieurs jours. Les Grecs avoient

mis à profit pour se rassembler le tems que les Gaulois avoient employé à ravager la Macédoine & la Thessalie.

Cependant l'armée de Brennus n'étoit plus aussi nombreuse qu'elle l'avoit été, lorsque ce prince s'étoit mis en campagne.

Si nous devons en croire Tite-Live, une sédition s'étoit élevée dans son camp, avant même qu'il entrât dans la Macédoine, & lorsqu'il étoit encore dans la Dardanie, & vingt mille hommes l'avoient quitté sous la conduite de deux princes, nommés Lomnorius & Lutarius. Je dirai dans la suite ce que firent & ce que devinrent ces deux chefs avec les Gaulois qui les avoient suivis.

Lib. 38.

La guerre de Macédoine & le pillage de la Thessalie durent encore coûter quelques milliers d'hommes à Brennus. Ainsi on ne se trompera pas beaucoup, si l'on suppose que son armée étoit réduite à cent quatre-vingt mille hommes, lorsqu'il arriva sur les confins de la Magnésie & de la Phthiotide.

Callippe n'eut pas plutôt appris que Brennus campoit en cet endroit, qu'il détacha mille hommes d'infanterie légere, & ce qu'il avoit de meilleure cavalerie, avec ordre d'aller gagner le Sperchius pour en disputer le passage

aux Gaulois, après avoir rompu tous les ponts. Ce dernier ordre fut exécuté ponctuellement, & le détachement campa sur le bord du fleuve pour y attendre Brennus. Mais ce prince étoit trop habile & avoit trop d'expérience, pour entreprendre de passer une riviere rapide en présence de l'ennemi, lorsqu'il pouvoit l'amuser dans un endroit, & passer dans un autre.

Il se mit peu en peine des ponts qu'on avoit rompus, & n'entreprit point de les rétablir. Mais dès la nuit suivante il fit descendre jusqu'à l'embouchure du Sperchius un corps de dix mille hommes dont les uns savoient parfaitement bien nager, & les autres étoient de la plus haute taille, avantage qu'il trouvoit aisément dans ses troupes, mais qui ne me paroît pas avoir dû être aussi grand en cette occasion, que le suppose Pausanias. L'essentiel pour les Gaulois étoit que les Grecs ne se doutassent point qu'ils entreprenoient de passer le fleuve à son embouchure, & qu'en cet endroit son lit étoit beaucoup plus large & moins profond que dans tout le reste de son cours. On remarque à cette occasion que, suivant le génie des Barbares, Brennus étoit assez fertile en ruses & en expédiens, lorsqu'il s'agissoit de trom-

per l'ennemi. Mais c'étoit aussi à quoi ne manquoient pas les Grecs, lorsqu'ils avoient des généraux habiles, qui connoissoient le prix de la valeur, & qui savoient ne la point prodiguer.

Le stratagême de Brennus eût tout le succès qu'il en avoit espéré. Ses dix mille hommes passerent le fleuve pendant la nuit, partie à la nage ou à la faveur de leurs boucliers qui leur servoient comme de nacelles, & partie à gué, la grande taille dont ils étoient leur en donnant la facilité. Les Grecs qui étoient campés plus haut, ayant appris par leurs coureurs que ces dix mille hommes avoient passé le fleuve, décamperent aussi-tôt, & allerent rejoindre le gros de l'armée. Brennus commanda alors aux Grecs, qui habitoient dans les environs du golphe Maliaque, de jetter un pont sur le Sperchius, ce qui fut exécuté avec beaucoup de diligence, parce que ces Grecs avoient une impatience extrême de voir ce Gaulois sortir de leur pays, où un plus long séjour de sa part ne pouvoit manquer de leur être funeste.

Pausan. lib. X, c. 21.

Toute l'armée Gauloise passa sur ce pont & s'avança du côté d'Héraclée, pillant tout ce qu'elle rencontroit, ce qui n'est pas surprenant. On ajoûte que les Gaulois tuoient autant d'hommes

qu'ils en trouvoient dans la campagne. Mais on ne dit point d'où leur venoit cette nouvelle fureur, ce qu'il falloit pourtant dire, puisqu'ils n'en avoient pas usé ainsi dans les environs du golphe Maliaque.

Héraclée étoit si près des Thermopyles, qu'on ne pouvoit approcher de ce défilé sans passer sous ses murs. Il importoit donc beaucoup à Brennus ou de s'en rendre maître, ou de s'assurer du moins que la garnison resteroit tranquille. Malheureusement pour lui les Etoliens s'en étoient emparés un an auparavant, & y avoient mis garnison. Ils la renforcerent en cette occasion, parce qu'ils regardoient cette ville comme leur domaine. Ce fut-là ce qui empêcha les Héracléotes d'ouvrir leurs portes à Brennus, mais il réussit à chasser des remparts la garnison Etolienne qui auroit pû l'empêcher de gagner le pas des Thermopyles & passa sous les murs d'Héraclée sans en recevoir aucune incommodité. On voit bien qu'il manque ici quelque chose au récit des historiens Grecs; car il n'est pas aisé de comprendre comment sans se rendre maître d'une ville, ou sans traiter avec ses habitans, on chasse de ses remparts une garnison chargée de les défendre. Nous rappor-

terons dans la ſuite un fait qui pourra expliquer cette énigme d'une maniere très-peu avantageuſe aux Héracléotes, mais plus propre encore à juſtifier les Gaulois des cruautés & de la barbarie qu'on leur reproche.

Depuis qu'Héraclée n'étoit plus un obſtacle au paſſage des Gaulois, tout paroiſſoit ſe réduire de part & d'autre à l'attaque & à la défenſe des Thermopyles.

Brennus inſtruit très-exactement par les transfuges du véritable état des Grecs, ſe moqua de leur petit nombre, & réſolut de les attaquer dès le lendemain au lever du ſoleil. Il ne conſulta aucun devin Grec ſur cette réſolution, elle ne fut précédée d'aucun ſacrifice qui pût lui rendre les dieux favorables; c'étoit de quoi ces barbares ſe mettoient fort peu en peine, dit gravement l'auteur que je copie ici.

Mais Brennus pouvoit avoir ſes devins, & ſans doute il ne ſe mettoit pas fort en peine des dieux de la Grece qu'il ſe propoſoit de dépouiller, avec moins d'impiété ſans doute qu'il n'y avoit de témérité à annoncer un pareil projet. Puiſque les dieux ſont ſi riches, diſoit-il en plaiſantant, il eſt bien juſte qu'ils donnent quelque choſe aux hom-

Juſtin. ubi ſup.

mes. Ils n'ont pas besoin de toutes ces richesses, ajoutoit-il ; tout ce qui est vraiment en leur pouvoir, ils le donnent aux mortels. Qui nous a dit qu'ils aient voulu s'approprier ce que les hommes ont eu la vanité de leur donner ? Ainsi parloit publiquement Brennus, en quoi il faisoit paroître moins de mépris pour les dieux qu'il ne marquoit d'imprudence, en ajoutant au courage de ses ennemis & à la nécessité où il les mettoit de défendre leurs biens & leur liberté, le fanatisme, qui lui seul fait des héros, & qui met les armes à la main des peuples les moins belliqueux.

Les Grecs, qui ne doutoient pas que Brennus ne les attaquât au moment où il avoit en effet résolu de le faire, présenterent en avant du défilé une tête d'infanterie pesamment armée, qui formoit une phalange profonde, & dont les rangs étoient très-serrés. Ils jetterent sur leur aîle gauche les frondeurs & les archers, qu'ils placerent sur la pente de la montagne, qui commençoit à s'abaisser dans cet endroit. Leur droite étoit appuyée à la mer, & les galéres d'Athènes vinrent se placer un peu en-avant & très-près du rivage, d'où elles pouvoient prendre en flanc l'armée

l'armée ennemie. La cavalerie fut inutile de part & d'autre, non-seulement parce que le terrein étoit trop étroit, mais parce qu'il falloit marcher sur des roches naturellement très-glissantes, & qui l'étoient encore devenues davantage par les pluies continuelles qui étoient tombées depuis quelques jours.

Mais ce ne fut pas seulement en rendant inutile la brave & nombreuse cavalerie de Brennus, que ces pluies furent avantageuses aux Grecs. Ils avoient devant leur aile droite des marais contigus à la mer, & qui les couvroient de ce côté-là, ou les Gaulois, s'ils osoient se placer entre eux & ces marais, s'engageoient dans un terrein trop étroit, où le moindre désordre ne pouvoit être réparé, & devoit avoir des suites funestes.

Une position si avantageuse, ne permetroit pas à Brennus de mépriser le petit nombre des Grecs, mais elle ne lui fit point change de résolution. Il ne vit dans les avantages que l'ennemi avoit su se procurer, que la fâcheuse nécessité de sacrifier un plus grand nombre de ses braves compagnons, & ne douta point qu'au prix d'un sang dont ils étoient prodigues, les premiers qui combattroient n'ouvrissent le passage à ceux qui de-

voient les suivre. Il fit sonner la charge ; & les Gaulois se précipiterent sur la phalange Grecque, qui les reçut sans s'ébranler. Ce choc impétueux & secondé par l'élévation de leur taille, étoit tout ce qu'ils savoient faire pour mériter la victoire. Ils n'avoient pour toute arme défensive qu'un grand bouclier qui n'étoit pas à l'épreuve. Leurs armes offensives étoient de même très-défectueuses ; mais la mort ne les effrayoit point, & ses approches ne paroissoient pas même diminuer leurs forces. On en vit, qui pourfendus à coups de hache, ou percés de coups d'épée, ne lâchoient pas prise, & ne perdoient point encore l'air menaçant & opiniâtre qui leur étoit naturel ; ils étoient furieux & féroces jusqu'au dernier soupir. Il y en eut qui arracherent de leurs plaies le trait mortel dont ils étoient atteints, pour le lancer contre les Grecs, ou pour en frapper ceux qui étoient à leur portée.

Cependant tant de courage & de constance nuisoit peu aux Grecs, & faisoit périr un nombre prodigieux de Gaulois, moins encore par le fer de la phalange ennemie, que par une nuée de traits que faisoient pleuvoir sans cesse sur eux les troupes légeres & les Athéniens qui montoient les galéres. C'étoient autant d'ennemis qui portoient

des coups incertains, d'autant plus qu'ils n'avoient rien à craindre, puiſqu'il étoit impoſſible aux Gaulois de les attaquer.

Enfin Brennus comprit qu'il enverroit en vain des troupes fraîches pour remplacer celles qui avoient déja combattu, que le déſordre de la premiere ligne ſe communiqueroit à la ſeconde dès qu'elle voudroit prendre ſa place, & que des monceaux de morts & de mourans ſont un rempart pour l'armée qui ſe défend, & que ce ſpectacle glace les vengeurs qu'on leur envoye. Il auroit dû faire cette réflexion plutôt, & en conclure qu'il eſt des cas où le grand nombre & le courage ne ſervent qu'à rendre la défaite plus ſanglante.

Les généraux Gaulois firent ſonner la retraite qu'il falloit préparer en ouvrant un paſſage à la premiere ligne avant de lui donner le ſignal de la fuite. Elle fut précipitée & auſſi ſanglante que le combat. Les Gaulois devoient ſe retirer par leur aile droite, & la gauche devoit paſſer ſur tout le front de l'armée ennemie, avant de s'en éloigner. L'embarras & la confuſion furent extrêmes dans l'endroit par où devoient ſe retirer tous les corps qui avoient combattu, & qu'occupoient encore ceux qui ſe préparoient à combattre. Il ſe fit là un

grand carnage, plusieurs tombant les uns sur les autres donnerent & reçurent la mort sans répandre de sang. Les Gaulois les plus avancés vers la mer furent encore plus malheureux. L'épouvante qui succede rapidement au courage quand toute espérance est perdue, fut pour eux un mauvais guide; ils prirent pour se soustraire aux coups de l'ennemi la route la plus courte, & se précipiterent dans le marais qu'ils avoient derriere eux. On ne put savoir combien ce marais en avoit englouti, mais on pouvoit compter ceux qui étoient restés sur le champ de bataille. On ne dit pourtant point quel en fut le nombre, c'est une raison de croire qu'il ne fut pas si grand que le prétendirent les Grecs; car, suivant eux, ils ne pouvoient dire combien les Gaulois avoient perdu dans cette action, parce que ceux qui étoient restés dans le marais ne se retrouverent point, & qu'il y en étoit péri un grand nombre : le reste ne méritoit donc pas d'être compté. On se le persuadera aisément, si l'on ajoute foi à ce que disoient les Grecs, que de leur côté il n'y avoit eu que quarante hommes de tués.

Les Athéniens furent ceux de tous les Grecs qui se distinguerent le plus dans

cette journée. On nomme entre les plus braves Cydias, qui faisoit pour lors ses premieres armes, & que sa valeur ne sauva pourtant pas. Ses proches consacrerent son bouclier à Jupiter libérateur. Cependant ce ne fut point aux Thermopyles que la Gréce fut délivrée, ni par le combat que nous venons de décrire.

Les Grecs remarquerent avec étonnement, que les Gaulois n'avoient point demandé la permission d'enterrer leurs morts, & chercherent des raisons de cette négligence, tant ils étoient étonnés de tout ce qui n'étoit point dans leurs mœurs, & tant il leur étoit aisé de multiplier les traits dont ils composoient cette idée de barbarie qu'ils attachoient aux mœurs de toutes les nations.

CHAPITRE XI.

Les Gaulois tentent de passer le mont Æta par un sentier étroit, & sont repoussés avec perte. Brennus envoye un gros détachement en Etolie pour faire diversion. Excès que les Gaulois commettent à Callion. Leur retraite. Ils rentrent dans le camp d'Héraclée. Les Etoliens ayant quitté les Grecs, Brennus profite de leur

départ pour tenter encore le passage du mont Æta à la tête de quarante mille hommes. Cette seconde tentative lui réussit ; il met en fuite les Grecs, qui se réfugient sur les galeres d'Athènes & se dispersent. Brennus se met aussi-tôt en marche vers Delphes, sans attendre Acichorius, qui le suit de loin, après avoir laissé une partie de l'armée à la garde du camp d'Héraclée. Attaque de Delphes, suivant Pausanias & Justin. Fuite des Gaulois jusqu'au camp d'Héraclée. Mort de Brennus, suivant les mêmes auteurs & suivant Diodore.

L'ACTION des Thermopyles avoit été une bataille dans les formes pour les Grecs, & n'avoit été qu'un combat pour les Gaulois, dont la moindre partie y avoit eu part. Après cet échec ils rentrerent dans leur camp entre le défilé & la ville d'Héraclée, & là ils délibérerent tranquillement sur le parti qu'ils avoient à prendre. Il y fut résolu qu'un gros détachement de troupes fraîches repasseroit sous les murs d'Héraclée, & prendroit la route de Trachine, ville ruinée dès-lors, mais au-dessus de laquelle étoit un temple de Minerve très-riche, & que les Gaulois devoient piller en passant. Un sentier étroit condui-

soit à ce temple à-travers des montagnes & des précipices effroyables, & une poignée de braves gens pouvoit y faire périr l'armée la plus nombreuse. Les Gaulois avoient compté de le trouver dégarni, mais ils s'étoient trompés. Télésarque qui commandoit les Syriens, avoit été chargé de le garder, & il s'en acquitta avec toute l'intelligence & toute la bravoure que demandoit une commission aussi importante. Un grand nombre de Gaulois périt dans ce défilé, mais Télésarque lui-même y fut tué, peut-être pour avoir voulu faire trop de mal aux ennemis qu'il suffisoit d'arrêter. Cependant la perte qu'il fit essuyer aux Gaulois ayant abbattu le courage de leurs chefs, sa mort n'eût pas été inutile si Brennus n'avoit eu une ame supérieure à un pareil revers.

Il savoit que les troupes Etoliennes faisoient une partie considérable de l'armée ennemie, & il imagina que s'il pouvoit les en détacher par une diversion, il lui seroit plus facile de franchir les défilés du mont Æta & de finir la guerre dans le cœur de la Gréce. Il fit donc un détachement de quarante mille hommes de pied & de huit cens chevaux, dont il donna le commandement à Orestorius

& à Combutio, avec ordre de repasser le Sperchius, de prendre leur chemin par la Thessalie, & d'aller en Etolie mettre tout à feu & à sang.

Ces deux généraux exécuterent ponctuellement ses ordres, & Callion, ville d'Etolie, dont ils s'emparerent en arrivant, devint un exemple fameux de tous les malheurs de la guerre. Il importoit aux Gaulois de les multiplier ces malheurs, & de les aggraver pour hâter le retour des troupes Etoliennes. Leurs généraux n'avoient donc garde de mettre des bornes à la licence du soldat, & dès-lors les excès de celui-ci n'avoient plus rien qui dût surprendre dans les troupes les moins barbares & les mieux disciplinées. Les hommes qui étoient dans la force de l'âge, furent privés de ce qui renouvelle les nations & répare leurs pertes; les vieillards furent égorgés, les enfans à la mammelle furent arrachés du sein de leurs meres & tués inhumainement. On ajoute que les Gaulois burent le sang de ceux qui paroissoient les mieux nourris, & se rassasierent de leur chair. Il paroît en effet, qu'entre les peuples divers qui composoient cette nation, il y en eut qui porterent à cet excès la barbarie & l'abus de la victoire.

La pudeur des femmes & des filles attaquée, & les extrémités auxquelles quelques-unes d'entre elles se porterent pour sauver leur honneur, le venger, ou n'y pas survivre, pouvoient de même entrer dans le tableau affreux d'une ville prise d'assaut par les Grecs eux-mêmes. Du reste les Gaulois auroient abrégé les déclamations des Grecs, s'ils les eussent imités en faisant passer au fil de l'épée toute la jeunesse de Callion, & en ne se reservant que les femmes & les enfans pour les vendre ou pour donner des rivales à leurs femmes.

Les Etoliens avertis de ce qui se passoit à Callion, quitterent aussi-tôt les Thermopyles, & revinrent chez eux en diligence. Ils furent joints par tout ce qu'il y avoit d'hommes & de vieillards, qui pouvoient encore porter les armes; les femmes même, plus furieuses que les hommes, s'armerent pour la vengeance. Mais peu s'en fallut que l'occasion de l'exercer ne leur échappât. Les Gaulois après avoir pillé & brûlé Callion, les temples comme le reste, instruits que la diversion qu'ils venoient de faire avoit eu tout le succès qu'ils en avoient attendu, s'étoient mis en marche pour aller rejoindre le gros de leur armée. Ils

étoient chargés d'un riche butin & marchoient dans un pays fourré & très-inégal. Le hasard voulut qu'une troupe d'Achéens sortie de Patras, les rencontrât lorsqu'elle ne pensoit qu'à s'aller joindre aux Etoliens. Le combat fut aussi-tôt engagé, & quoique ces braves Achéens eussent sur les Gaulois l'avantage d'une armure excellente, & qui ne leur ôtoit rien de leur légéreté, ils étoient sur le point d'être accablés par un ennemi trop supérieur, lorsque les Etoliens survinrent très-à-propos pour profiter du tems que les Achéens avoient fait perdre aux Gaulois, & dégager ces braves gens.

Orestorius & Combutio ne crurent pas que ce fût-là l'occasion de livrer une bataille, qui ne leur auroit pu être d'aucune utilité. Ils se hâtoient de rejoindre Brennus, & tout ce qu'ils pouvoient faire étoit de se battre en retraite avec le moins de désavantage qu'il étoit possible. Mais le pays qu'ils avoient à traverser avant de rentrer dans la Thessalie, rendoit cette manœuvre très-dangereuse. Il n'y avoit point de montagne, dont le passage ne leur coûtât un combat, point de chemin creux où ils ne fussent accablés d'en-haut par une grêle de traits que leur lançoient à l'envi les

hommes & les femmes, & dont aucun ne portoit à faux, parce qu'ils marchoient serrés, & que leurs mauvais boucliers les en garantissoient mal. Enfin ils arriverent dans les plaines de la Thessalie, où les Etoliens perdirent une partie de leurs avantages, & rentrerent dans le camp des Thermopyles, diminués de plus de moitié, si l'on en croit Pausanias. Ce seroit pourtant encore environ vingt mille hommes qui seroient rentrés dans ce camp.

Du bas des Thermopyles on pouvoit gagner le sommet du mont Æta par deux chemins. L'un étoit ce sentier étroit & très-rude, qui menoit au-dessus de Trachine, & que Télésarque avoit défendu contre les Gaulois. L'autre plus facile, & par lequel on pouvoit même conduire une armée, passoit par les terres des Ænianes. C'étoit ce dernier qu'avoit tenu le Mede Hydarnès, avant d'envelopper le détachement avec lequel Léonidas avoit pris la résolution de périr ou de défendre les Thermopyles contre toute l'armée de Xerxès.

Les Héracléotes & les Ænianes qui s'ennuyoient d'avoir les Gaulois chez eux, enseignerent cette route à Brennus & lui répondirent du succès, s'il vouloit suivre les guides qu'ils offroient

de lui donner. L'entreprise étoit périlleuse par elle-même, & plus encore avec de tels guides ; une entreprise pareille venoit d'échouer & avoit coûté beaucoup de monde. Brennus, pour inspirer plus de confiance à ceux qu'il vouloit en charger, se mit lui-même à leur tête, & laissa Acichorius dans le camp, après être convenu avec lui que dès qu'il auroit gagné le sommet de la montagne, & qu'il seroit prêt à attaquer le camp des Grecs, il le lui feroit savoir, afin qu'il les attaquât en même tems de son côté. Il ne prit avec lui que quarante mille hommes, & laissa tout le reste à Acichorius, qui fut encore joint par ce qui restoit du détachement envoyé en Etolie.

Les Grecs instruits par le malheur arrivé autrefois à Leonidas, n'avoient point fait la même faute que leurs peres avoient faite alors. Les Phocéens dans le pays desquels étoit cette route que devoit suivre Brennus, avoient été chargés de la fermer aux Gaulois, mais un brouillard épais leur déroba la vue de l'ennemi, qu'ils eurent sur les bras avant de savoir qu'on marchoit à eux. La surprise, la confusion qui la suit, l'impossibilité d'être secourus à tems, les illusions de la frayeur & de l'obscurité, rendi-

rent inutile le courage des Phocéens, & après un combat qu'un instinct de valeur leur fit soutenir, avant que la réflexion les déterminât à la fuite, ils se précipiterent du haut de leurs rochers dans le camp des Grecs, où ils porterent l'épouvante & la consternation. Brennus les suivoit de près, & les défenseurs des Thermopyles furent aussi-tôt attaqués qu'avertis qu'ils alloient l'être. Les Gaulois les envelopperent de toutes parts, & les pousserent avec furie du côté de la mer. C'étoit le seul débouché qui restoit aux Grecs. Mais les galeres d'Athènes étoient envasées dans le golphe de Lamia, qui étoit très-bourbeux aux environs des Thermopyles, & il falloit du tems pour les mettre à flot. Les premieres qui furent à portée du camp, furent bientôt surchargées des Grecs, qui s'y jettoient en foule avec tout leur attirail à mesure qu'ils se sauvoient de la mêlée, & peu s'en fallut qu'elles ne coulassent à fonds sous le poids de tant de fuyards. On dit que les Athéniens soutinrent avec courage la furie des Gaulois, & que dans cette déroute générale ils se montrerent encore dignes de leur nom.

Pausan. lib. 1, c. 4.

Les Grecs échappés à ce danger, se

dispersèrent aussi tôt après, & chacun s'en retourna chez soi.

Brennus saisissant l'occasion, & emporté par la chaleur du combat, n'avoit pas eu le tems d'avertir Acichorius, & avoit remporté seul cette grande victoire, qui dut ne lui coûter que très-peu de monde. Il en donna aussi tôt avis à son ami, & lui fit dire de le suivre; mais il ne l'attendit pas, parce qu'il falloit un tems considérable à Acichorius pour partager son armée, en laisser une partie à la garde du camp d'Héraclée, & faire passer le reste avec les bagages par un défilé aussi étroit que l'étoit le pas des Thermopyles. Brennus crut que le tems étoit trop précieux pour le sacrifier ou à la complaisance ou à un excès de précaution. Quarante mille hommes qu'il avoit avec lui, étoient plus que suffisans pour exécuter l'entreprise qu'il méditoit.

Ce fut alors qu'on sut à n'en point douter, que son projet étoit de piller le temple de Delphes qui passoit pour être très-riche, quoique les Phocéens eux-mêmes l'eussent déja pillé au tems de Philippe, pere d'Alexandre le Grand.

Ce temple étoit bâti sur le mont Parnasse, dans une petite plaine qui étoit à

mi-côte & au-dessous de laquelle étoient des précipices affreux. Autour du temple étoit une ville assez considérable, si on en jugeoit par le nombre des habitans, mais elle n'avoit ni murs ni défenses, & c'étoit plutôt un amas de maisons qui n'étoient défendues que par la hauteur du rocher. Ce rocher formoit en cet endroit une espece de demi-lune, au fond de laquelle étoit le temple, ensorte qu'au pied de la montagne, & en face de cet antre fameux, d'où sortoient les oracles, il y avoit un écho le plus beau du monde, mais aussi le plus terrible, lorsqu'il renvoyoit des cris tels que les jettoient les Gaulois en allant au combat, ou lorsque le tonnerre se multiplioit & sembloit devenir plus bruyant dans le creux de cet immense rocher.

A la marche de Brennus, vers ce lieu si respecté, commencent les prodiges & les fables dont les Grecs ont rempli cette partie de leur histoire.

Nous allons copier Pausanias, Justin, & un fragment de Diodore, sur cette fameuse expédition, après quoi nous ferons quelques remarques sur cet événement.

Au premier bruit qui se répandit de la marche de Brennus, les habitans de Delphes eurent recours à l'oracle, & l'in-

Pausan. lib. x, c. 23.

terrogerent sur leur sort & sur le sien.
Le dieu leur répondit qu'ils n'avoient rien à craindre, & les assura de sa protection. Cependant on prenoit des mesures pour défendre le dieu lui-même. Chaque ville de la Phocide envoya du secours ; Amphise donna quatre cens hommes d'infanterie pesamment armés.

Les Etoliens n'envoyerent d'abord que peu de troupes, à quoi ils ajouterent depuis un corps de douze cens hommes. Ils n'en donnerent pas davantage, parce qu'ils s'étoient chargés de retarder la marche d'Acichorius, dont il importoit d'empêcher la jonction avec Brennus.

Ce chef des Gaulois n'avoit donc avec lui que le corps d'armée avec lequel il avoit passé le mont Æta, & battu les Grecs aux Thermopyles. Ceux qui étoient accourus à la défense du temple, se rangerent en bataille, mais on ne dit point en quel endroit. Justin assure qu'ils n'étoient en tout que quatre mille hommes, ce qui réduiroit à environ deux mille hommes toutes les troupes qu'avoit fournies la Phocide. Il ajoûte avec aussi peu de vraisemblance, que l'armée de Brennus étoit de soixante-cinq mille hommes.

Arrivé devant le temple, Brennus

délibéra s'il donneroit auſſi-tôt le ſignal de l'attaque, ou s'il attendroit au lendemain, pour laiſſer à ſes troupes, fatiguées d'une marche précipitée, le tems de ſe refaire. Emanus & Theſſalorus furent d'avis qu'il falloit profiter de la frayeur & du déſordre des ennemis, qu'une nuit ſuffiſoit pour les raſſurer, qu'il pouvoit leur arriver des renforts; & que l'on riſqueroit, en différant l'attaque, de trouver tous les chemins fermés ou défendus par des troupes nombreuſes. Mais ſi l'on en croit Juſtin, cet avis ne fut point ſuivi, parce qu'il fut impoſſible à Brennus de raſſembler ſes ſoldats épars dans la campagne. Ils y avoient trouvé toutes ſortes de vivres, & ſurtout du vin en abondance, & c'étoit, dit-on encore, par le conſeil de l'oracle, qu'on avoit laiſſé aux Gaulois tout ce qu'il falloit pour les exciter à la licence après une longue diſette qu'ils avoient éprouvée. Le tems qu'ils perdirent fut mis à profit par les Grecs, qui pendant la nuit arriverent en foule à Delphes, & ſe préparerent à une défenſe vigoureuſe.

Ce n'eſt pourtant pas là le ſentiment de Pauſanias, qui veut que dès le premier jour où Brennus parut à la vûe du temple, les Grecs fuſſent déja raſſem-

blés, & que les Gaulois eussent éprouvé la colere du dieu & le courage des Phocéens.

On vit tout-à-coup, dit-il, des signes évidens de la colere du ciel contre les Barbares. Car en premier lieu tout le terrein qu'occupoit leur armée, fut agité d'un violent tremblement de terre, qui dura une bonne partie du jour. Ensuite il y eut un tonnerre & des éclairs continuels, qui non-seulement effrayoient les Gaulois, mais les empêchoient encore d'entendre la voix de leurs généraux.

La foudre tomboit fréquemment sur eux, & ne tuoit pas seulement celui qui en étoit frappé : une exhalaison enflammée se communiquoit à ceux qui étoient auprès, & les réduisoit en poudre avec leurs armes.

On vit paroître en l'air des héros de l'ancien tems, qui animoient les Grecs & combattoient eux-mêmes contre les Barbares, je veux dire Hypérochus, Laodocus & Pyrrhus, auxquels les habitans de Delphes ajoutent encore Phylacus, qui fut autrefois un de leurs citoyens. Cependant les Phocéens perdirent beaucoup de braves gens, entre autres Aleximaque, jeune homme qui, joignant une grande force de corps à un

grand courage, avoit fait un horrible carnage des ennemis.

Les Gaulois après avoir essuyé tant de craintes & de malheurs durant tout le jour, passerent une nuit encore plus funeste. Il fit un froid mortel, auquel se joignit une grande quantité de neige qui couvrit la terre. Et comme si tous les élémens eussent conjuré leur perte, il se détacha du mont Parnasse de grosses pierres, ou, pour mieux dire, des rochers entiers, qui en roulant sur eux, en écrasoient trente & quarante à la fois, selon qu'ils étoient ou commandés pour faire sentinelle, ou attroupés ensemble pour prendre quelque repos.

Ce fut ainsi, que suivant Pausanias, les Gaulois passerent le jour & la nuit que Justin leur fait employer à boire & à cuver leur vin. Ce dernier auteur ne les mene au combat qu'une fois, & seulement le lendemain de leur arrivée, & prétend que dans cette seule action ils éprouverent le courage des Phocéens, qui les accabloient de pierres & de traits à mesure qu'ils tentoient de franchir une montagne escarpée; & les armes puissantes, non de quelques héros de l'ancien tems, mais d'Apollon lui-même, de Diane & de Minerve; & la chûte d'un rocher

énorme, qui écrasa des bataillons entiers ; & un orage épouvantable accompagné de grêle & suivi d'un froid excessif, qui fit périr les blessés, & tout de suite vient la déroute des Gaulois & la mort volontaire de Brennus.

Pausanias ne va pas si vîte ; il a déja fait combattre les Gaulois contre les hommes, les héros, & les élémens pendant un jour entier, il leur a fait passer une très-mauvaise nuit, il ne leur ramene la lumiere du soleil que pour éclairer de nouveaux malheurs.

« Le soleil, dit-il, ne fut pas plutôt » levé, que les Grecs qui étoient dans » la ville, firent une vigoureuse sortie, » tandis que ceux qui étoient au-dehors, » attaquoient l'ennemi par-derriere ». On ne sait qui étoient ces ennemis du dehors, qui attaquoient les Gaulois par-derriere. Ce n'étoient ni les habitans de Delphes, ni les Phocéens, car « en » même tems ceux-ci descendirent du » Parnasse à travers les neiges par des » sentiers qui n'étoient connus que d'eux, » & prenant les Barbares en queue, ils » en tuerent une infinité à coups de flé» ches, sans qu'ils pussent seulement se » défendre. Il n'y eut que les gardes de » Brennus, tous gens choisis & d'une » taille prodigieuse, qui résisterent mal-

» gré le froid dont ils étoient transis, &
» & qui se faisoit sentir encore plus vi-
» vement à ceux qui étoient blessés ».
Mais Brennus reçut lui-même une blessure dangereuse, & déja il tomboit en défaillance. Ses gardes ne songerent plus dès ce moment qu'à le couvrir de leurs corps & à l'emporter hors de la mêlée. Alors les Gaulois pressés de toutes parts prirent la fuite, &, pour ne pas laisser en la puissance des Grecs ceux qui étoient blessés, ou qui ne pouvoient suivre, ils les tuerent tous impitoyablement; c'étoit-là une attention bien remarquable de la part de gens qui fuyoient en déroute, & que l'ennemi pressoit de toutes parts.

Dans leur fuite ils camperent dans les lieux où la nuit les surprit, & cette nuit-là même une terreur panique les saisit. La crainte s'empara d'abord de quelques soldats, qui crurent entendre un bruit de chevaux & voir l'ennemi derriere eux. Bien-tôt elle se communiqua à toute l'armée, ensorte que tous prirent les armes, & que se divisant en plusieurs pelotons, ils se battirent & s'entretuerent croyant se battre contre des Grecs. Leur trouble étoit si grand, qu'à chaque mot qui frappoit leurs oreilles, ils s'imaginoient d'entendre parler grec, com-

me s'ils eussent oublié leur propre langue. Cette erreur, qui ne pouvoit être qu'un effet de la colere des dieux, dura toute la nuit, & causa aux Barbares une très-grande perte.

Des Phocéens qui gardoient leurs troupeaux dans la campagne, furent les premiers qui s'en apperçurent, ils en donnerent avis aux Grecs, & les Phocéens n'en mirent que plus de courage à poursuivre l'ennemi. On ne laissa plus les bestiaux dans les champs, & l'on fit ensorte que les Barbares ne pussent avoir ni grain, ni aucune sorte de provision, qu'à la pointe de l'épée, ce qui les affama bien-tôt.

Le combat qui s'étoit donné dans la Phocide, leur avoit coûté près de six mille hommes. Le froid de la nuit suivante, & la terreur panique dont je viens de parler, en avoient fait périr plus de dix mille. L'extrême disette à laquelle ils furent réduits en emporta bien encore autant. C'étoit donc environ vingt-six mille hommes que Brennus avoit perdus, en admettant le calcul de Pausanias, qu'on ne soupçonnera pas d'être trop modéré.

Cependant les Athéniens avoient appris tout ce détail par des couriers qu'ils avoient envoyés à Delphes, & sur cette

nouvelle ils s'étoient mis en marche vers la Béotie, & avoient joint leurs forces à celles de leurs voisins. Lorsqu'ils furent tous ensemble, ils eurent encore le tems d'aller se mettre en embuscade sur le passage des Gaulois, dont ils attaquerent l'arriere-garde, & à qui ils tuerent encore beaucoup de monde.

Ce n'étoit que de la nuit précédente qu'Acichorius avoit joint Brennus. Il avoit laissé une partie de son armée dans le camp d'Héraclée, pour y garder le riche butin qu'il y avoit mis en dépôt, & avoit conduit le reste dans la Phocide. Mais sans cesse harcelé par les Etoliens qui évitoient le combat, il avoit eu à défendre tantôt ses bagages qu'ils pilloient, tantôt son arriere-garde qu'ils attaquoient avec avantage, & outre qu'il avoit perdu beaucoup d'hommes & de chevaux, il n'avoit pu marcher que très-lentement. Mais l'armée de Brennus qui fuyoit, auroit dû faire plus de diligence, & cependant on veut que ces deux généraux ne se fussent joints que pendant la nuit qui précéda le combat auquel les Athéniens eurent part, quoiqu'ils ne fussent partis de chez eux que sur la nouvelle qu'ils eurent de ce qui s'étoit passé à Delphes.

Malgré cette jonction, dit-on encore,

les Barbares eurent bien de la peine à regagner le camp d'Héraclée, & il ne s'y en sauva qu'un fort petit nombre.

Brennus n'étoit pas sans espérance de guérison, quoique, suivant Diodore, il eût reçu trois blessures dans les différens combats qu'il avoit livrés, pour s'ouvrir l'entrée du temple de Delphes. On dit, ajoute Pausanias, que, s'accusant de tous les malheurs arrivés aux Gaulois, & craignant le ressentiment de ses concitoyens, il s'empoisonna lui-même. Justin le fait mourir d'un coup de poignard qu'il se donna pour mettre fin aux douleurs aiguës que lui causoient ses blessures.

Fragm. pag. 23.

Diodore dit, que se voyant près de sa fin, il fit assembler ses Gaulois autour de lui, & leur conseilla de tuer tous leurs blessés, sans l'excepter lui-même, & de brûler tous leurs chariots de bagages, afin que rien ne les empêchât de retourner incessamment dans leur pays. Qu'ensuite il nomma Acichorius pour son successeur, qu'après ces dispositions, Brennus ayant bu autant de vin qu'il lui fut possible, se poignarda lui même, mais il auroit pu s'en dispenser, puisqu'il avoit donné ordre qu'on le tuât avec les autres blessés.

Ou Cichorius.

Acichorius, continue Diodore, prit soin

soin de sa sépulture, & fit égorger tous les blessés, ainsi que ceux que le froid ou la faim avoient mis hors d'état de marcher. Les uns & les autres formoient le nombre de vingt mille hommes. Justin n'en compte que dix mille, qui, suivant cet Historien, avoient été les auteurs de cette malheureuse entreprise, & en furent punis par le collegue de Brennus qui les fit égorger. Pausanias ne parle point de cette boucherie terrible, mais il en avoit créé une semblable au pied du Parnasse, & à la vue du dieu que ces impies avoient outragé.

Laissons un moment les Gaulois dans le camp d'Héraclée, pour examiner avec un peu plus d'attention tout ce qui s'étoit passé depuis la défaite des Grecs aux Thermopyles.

CHAPITRE XII.

Examen de ce qu'ont écrit sur l'expédition des Gaulois Pausanias, Justin & Diodore. Qu'il falloit pour la rendre aussi malheureuse qu'on l'a prétendu, plusieurs prodiges que nous ne sommes pas obligés de croire. Que loin qu'Apollon ait défendu son temple, les Gaulois le

pillerent effectivement. Sentiment des mêmes auteurs sur la fuite des Gaulois & sur leur destruction totale. Qu'ils se contredisent eux-mêmes, & ne sont pas d'accord les uns avec les autres dans ce qu'ils en disent. Qu'il est faux que tous les Gaulois aient péri. On révoque même en doute la mort de Brennus que l'on croit avoir passé en Asie aussi-tôt après la déroute de son armée. Car on ne nie point que la fin de cette expédition n'ait été malheureuse. Témoignage décisif de Posidonius.

LA guerre, source féconde de tant de maux, est encore l'écueil de la bonne foi & de la raison par la vanité de ceux pour qui la gloire a plus de charmes que la vérité, & par la crédulité des peuples, qui consacrent sans examen les mensonges les plus absurdes, & qui regarderoient comme un mauvais citoyen quiconque entreprendroit de dissiper une illusion qui les flatte. Aujourd'hui encore que tous les peuples ont des écrivains, combien d'opinions ne sont des vérités que dans un pays, & deviennent des erreurs dès qu'on a passé la frontiere.

L'hommage superstitieux que nous avons voué depuis long-tems aux Grecs

& aux Romains, a fait de leurs erreurs populaires & des mensonges de leurs chefs autant de vérités pour nous, & nous avons contracté l'habitude de condamner nos peres sur la foi de leurs ennemis & sur leur silence.

Dans le grand événement, dont je viens de rendre compte, & sur lequel je vais faire quelques remarques, tout est merveilleux & plus qu'humain; la gloire même des Grecs ne tient que le second rang. C'est à leurs dieux qu'ils rendent hommage d'un succès qu'ils n'ont pu devoir qu'à leur protection.

Cette pieuse modestie seroit peut-être une preuve de sincérité, si l'on ne savoit pas combien la religion elle-même a fait écrire de mensonges, & combien celle des Grecs, fille de l'imposture, eut toujours besoin d'être allaitée par sa mere.

Retranchons les miracles de l'expédition de Brennus, & nous pouvons les retrancher sans scrupule; quel que soit le sort de la grande question sur les oracles de la Grece, il ne restera qu'une narration pompeuse de cet événement, un tissu d'assertions incroyables & de contradictions.

Après la déroute des Thermopyles, les Grecs s'étoient dispersés, & étoient

retournés chacun chez soi. Les Phocéens, au nombre de trois mille hommes d'infanterie & de cinq cens cavaliers, avoient été mis en fuite les premiers; ils s'étoient réfugiés dans le camp des Grecs; ils durent encore se réfugier comme eux sur les galeres d'Athènes. Brennus, sans perdre de tems, sans même attendre Acichorius, marcha droit à Delphes, dont il avoit une envie extrême de piller le temple.

En quelque lieu que les Phocéens eussent repris terre après leur embarquement précipité, ils étoient plus loin de Delphes en débarquant, que Brennus ne l'étoit au moment de sa victoire. Il ne dut donc rencontrer aucun ennemi qui retardât sa marche, & plus il avoit envie de piller le temple de Delphes, moins il y a lieu de croire qu'il se fût arrêté en chemin.

Mais je suppose encore que le zele de la religion ait donné des aîles aux Phocéens, & que ceux d'entre eux qui défendirent Delphes n'aient pas été de nouvelles troupes levées à la hâte dans toutes les villes de la Phocide; je veux encore que les défenseurs de la ville & du temple y soient arrivés avant Brennus, il est difficile que les douze cens Etoliens qui y vinrent les

derniers aient devancé le chef des Gaulois ; & on aura peine à croire que les Phocéens dont toutes les villes étoient en danger, aient envoyé à Delphes plus de troupes qu'ils n'en avoient envoyé aux Thermopyles. On ne croira pas plus aisément que les Etoliens soient arrivés à tems pour inquiéter Acichorius dans sa marche, tandis qu'ils n'avoient pu harceler Orestorius & Cambutis dans leur retraite qu'en les suivant jusque dans la Thessalie, & que par cette route ils avoient cinq ou six fois plus de chemin à faire pour venir se poster sur la route que devoit tenir Acichorius, que ce général n'en avoit à faire des Thermopyles à Delphes.

Ce seroit ôter à Brennus toute l'habileté que les Grecs ne lui refusent point, que de supposer qu'il eût attendu le retour de son détachement pour passer le mont Æta. Il le passa dès qu'il sut que les Etoliens avoient quitté le camp des Grecs, & il paroît que ses espions le servoient très-bien.

Il est donc évident que les Grecs avoient besoin de plusieurs miracles pour sauver Delphes, qui de l'aveu de Justin, étoit sans défense, lorsque Brennus arriva au pied du mont Parnasse. Il en falloit encore davantage, pour que

les Gaulois après même avoir été repoussés, fussent mis en déroute & poursuivis par quatre ou cinq mille hommes qui avoient défendu la ville.

Aussi les historiens n'ont-ils pas été avares de prodiges. Un tremblement de terre qui dure toute une journée, qui effraye les Gaulois dans la plaine, & qui n'ébranle pas même la montagne, qui ne renverse ni le temple ni la ville, des foudres qui tuent un grand nombre de Gaulois, & qui épargnent les défenseurs du Dieu, une portion de montagne qui s'écroule lorsque le tremblement de terre ne se fait plus sentir, de la grêle, de la neige, un froid perçant qui met plusieurs milliers de Gaulois hors d'état de combattre & de marcher, & qui les maltraite au point, qu'après être rentrés dans le camp d'Héraclée, ils doivent encore être égorgés pour ne pas retarder la fuite de leurs compagnons; enfin une terreur panique qui met les Gaulois aux mains les uns avec les autres, au lieu de hâter leur fuite; & qui dure assez long-tems pour qu'il en reste dix mille sur la place. Ce sont-là les prodiges dont les historiens Grecs ont eu besoin pour détruire une armée de quarante mille hommes, sans lui opposer plus de quatre à cinq mille Phocéens

rassemblés à la hâte. C'est sans doute encore par une suite de la colere des Dieux, que les Athéniens arriverent assez tôt pour harceler les deux armées réunies de Brennus & d'Acichorius, avant qu'elles eussent repassé les Thermopyles. De Delphes à Athènes il y avoit environ trois fois plus loin que de la premiere de ces villes au Thermopyles. Les couriers Athéniens porterent chez eux la nouvelle de ce qui s'étoit passé à Delphes, les Athéniens se mirent en campagne, se firent joindre par leurs voisins & arriverent devant le camp des Gaulois quelques heures après la jonction des deux généraux, c'est-à-dire, que Brennus qui fuyoit, employa autant de tems pour faire environ la moitié du chemin de Delphes aux Thermopyles, qu'il en fallut aux couriers & aux troupes d'Athènes pour parcourir un espace seize fois plus grand.

Mais s'il est facile de prouver que les historiens Grecs nous en ont imposé, pouvons-nous espérer aujourd'hui de rétablir les faits qu'ils ont défigurés? & ne restera-t-il pas toujours certain que les Gaulois furent mis en déroute à Delphes, puisqu'ils n'allerent pas plus loin, & qu'ils ne pillerent point le temple qui rendit cette ville si fameuse?

Je conviens que les Gaulois ne paroissent point avoir pénétré dans la partie de la Grece qui étoit à la gauche de Delphes & au-delà de cette ville. Je suis encore persuadé qu'ils ne se retirerent pas tranquillement, & qu'ils essuyerent quelque échec qui a donné lieu à tout ce qu'on a dit de leurs malheurs ; car le mensonge, tout impudent qu'il est, rougiroit de lui-même, s'il ne se montroit pas en compagnie de la vérité.

Lib. v. c. 21.

Mais je crois que le temple de Delphes fut pillé, & je me fonde sur le témoignage de Diodore lui-même qui, parlant des Gaulois septentrionaux, dit que ce furent eux qui prirent Rome, & pillerent le temple de Delphes. On opposeroit envain à ce passage le fragment que j'ai cité. Ce fragment n'est qu'un extrait très-abrégé & peut-être mal fait ; l'auteur duquel on l'a tiré ayant très-bien pu citer Diodore, & suivre dans le même endroit l'opinion la plus généralement reçue, quoiqu'elle ne fût pas celle de cet historien.

Mais une preuve encore plus forte de ce que j'avance ici, est la tradition qui vouloit que l'or de Toulouse devenu fameux par les malheurs de Cœpion, fût en partie celui que les Tectosages avoient enlevé du temple de Delphes,

& qu'ils avoient consacré dans leur patrie pour faire cesser le châtiment de leur sacrilege. Comment une pareille tradition auroit-elle pu s'établir & être adoptée par plusieurs auteurs, s'il eût été notoire que le temple de Delphes n'avoit pas été pillé, & que le Dieu lui-même avoit défendu son bien par des prodiges étonnans, & dont la mémoire auroit du passer à la postérité la plus reculée ?

Cependant cette preuve est encore foible, si on la compare à celle qui nous reste à alléguer. Strabon rapporte la tradition dont nous venons de parler, lorsqu'il traite des Tectosages; & comme dans cet endroit il cite Timagenes qui avoit composé un ouvrage exprès sur les antiquités des Gaulois, il y a apparence, que c'étoit l'opinion de cet auteur que l'or de Toulouse étoit en partie la dépouille du temple de Delphes. Mais, ajoute Strabon, ce que dit à ce sujet Posidonius, est bien plus croyable, savoir, que l'on trouva à Toulouse environ quinze mille talens d'or & d'argent brut, dont une partie étoit dans les trésors sacrés & le reste dans un lac voisin du temple; qu'aucune partie de ces métaux n'étoit travaillée, & ne pouvoit par conséquent avoir été enlevée du

Lib. IV. p. 130.

temple de Delphes, où il ne restoit point de richesses de cette nature, les Phocéens les ayant toutes enlevées dès le tems de la guerre sacrée. Mais quand les Gaulois y en auroient encore trouvé, elles auroient été partagées entre un si grand nombre de peuples, que difficilement on eût pu en rassembler une partie tant soit-peu considérable. Posidonius parloit ainsi long-tems avant que Pausanias, Trogue-Pompée, suivi par Justin & Diodore lui-même écrivissent les fables dont nous venons de rendre compte. Il étoit Grec & très-savant. Or ayant à combattre l'opinion de Timagene, il avoit une raison très-forte de mettre en doute, si le temple de Delphes avoit été pillé, & dès qu'il ne l'a pas fait, il est clair qu'il ne pouvoit le faire. Si les Gaulois, dit-il, trouverent de l'or & de l'argent à Delphes, ils le partagerent entre eux. Ils se rendirent donc maîtres de ce temple, & Posidonius en convenoit contre l'intérêt de la cause qu'il défendoit.

Il semble après cela que Strabon auroit du parler du pillage de Delphes par les Gaulois, lorsqu'il traite de ce temple fameux en particulier. Il prouve que dès le tems d'Homere il renfermoit de grandes richesses, il allegue aussi la grandeur des lieux destinés à la garde des

Lib. IX. p. 289.

tréſors, & la guerre ſacrée qui ne fut entrepriſe que pour punir les Phocéens de l'avoir pillé. Il va même juſqu'à conjecturer avec pluſieurs auteurs qui avoient écrit avant lui, que les Phocéens n'avoient pas été les premiers qui euſſent vuidé ces tréſors, puiſque lorſqu'ils les pillerent, ils n'y trouverent aucune offrande qui eût été conſacrée au tems d'Homere ou avant le ſiecle où ce poëte avoit vécu. Il étoit naturel qu'il fît entrer dans cette diſcuſſion ce qu'il ſavoit du ſuccès qu'avoit eu l'entrepriſe des Gaulois. Cependant il n'en dit pas un mot en cet endroit, à moins qu'on ne leur applique ce qu'il ajoute, que le chef des Phocéens ayant commencé à fouiller dans le temple pour en tirer les tréſors qu'il croyoit cachés ſous terre, un tremblement de terre qui ſe fit ſentir au même inſtant, l'obligea de renoncer à cette recherche, & que l'on diſoit qu'un pareil prodige avoit plus d'une fois épouvanté avec le même ſuccès d'autres ſcélérats qui avoient formé une ſemblable entrepriſe. Mais les Gaulois méritoient bien qu'il les nommât, ſur-tout après qu'il avoit déja cité Poſidonius; & de ce qu'il ne l'a pas fait, je conclus qu'il étoit du ſentiment de cet auteur, & que peut-

être on commençoit dès-lors à débiter sur le compte des Gaulois ces fables absurdes que Pausanias & Justin nous ont transmises, & que Strabon n'a pas voulu combattre dans un livre & dans un endroit consacrés à la description de la Grece & à la gloire du dieu de Delphes.

S'il importoit davantage de diminuer les mensonges des Grecs, je dirois que les Gaulois reçurent en effet un échec à Delphes, mais que ce ne fut point à l'attaque du temple, puisqu'elle réussit; qu'après l'avoir pillé ils attaquerent Lycorée ou la ville qu'habiterent anciennement les Delphes, car ce nom étoit aussi celui d'un peuple; que cette ville qui étoit située au-dessus du temple, fut mieux défendue que le temple même, parce que l'accès en étoit plus difficile, & que les Gaulois échouerent dans cette entreprise.

Mais il n'est pas certain que la ville de Lycorée fût encore habitée au tems des Gaulois, & si on pouvoit le prouver, le parti que prirent ses habitans de l'abandonner pour aller s'établir autour du temple, seroit peut-être une preuve que leur ancienne demeure avoit été détruite par le même ennemi qui avoit pillé leur temple.

Brennus réussit donc dans l'entreprise qu'il avoit proposée aux Gaulois, mais il ne leur fit point trouver les richesses qu'il leur avoit promises, parce que dès-lors ce temple étoit très-pauvre, & ne contenoit plus que des offrandes de bronze, de pierre, ou d'autres matieres qui n'étoient ni cet or ni cet argent qui avoit du être le prix de leurs travaux.

Cependant la saison étoit déja avancée, il étoit tems de penser au retour, & les Grecs qui se rassembloient pouvoient s'emparer des défilés, & faire repentir les Gaulois du séjour qu'ils auroient fait dans leur pays.

Le camp d'Héraclée renfermoit déja un riche butin qu'il falloit mettre à couvert; peut-être même la pauvreté du temple de Delphes, qui répondoit si mal à sa réputation, donnoit-elle aux compagnons de Brennus une très-mince idée des richesses de la Grece.

Une seule de ces raisons suffisoit pour le déterminer à la retraite; réunies, elles la rendoient nécessaire. Il ne faut plus demander pourquoi les Gaulois ne passerent pas plus avant. On peut même soupçonner qu'ils céderent trop tard aux motifs qui devoient les engager à repasser les Thermopyles, & que par-là ils donnerent aux Grecs le

tems de se rassembler pour les reconduire jusque sur la frontiere. Je ne nie point qu'il ne se soit donné un combat dans lequel Brennus ait été blessé, & qu'il n'ait perdu beaucoup de monde avant de rentrer dans le camp d'Héraclée. C'est-là que je l'ai laissé, j'ai même déja dit qu'il se tua, ou que du moins Justin, Pausanias & Diodore le veulent ainsi. Je dois maintenant suivre ces trois historiens dans le récit qu'ils font de la fuite des Gaulois.

Justin. l. XXIV, cap. ult.

Le premier continue à leur faire éprouver tous les maux les plus capables de détruire une armée : leur frayeur, dit-il, ne les quittoit point, ils ne passerent pas une seule nuit à couvert, pas un seul jour sans travaux & sans dangers. Des pluies continuelles, une gelée très-forte, une neige endurcie par le froid, la lassitude, & surtout les veilles, achevoient de ruiner cette armée que la fortune avoit déja tant maltraitée. Pour comble de malheur tous les peuples, toutes les nations dont les Gaulois traverserent les terres, se mirent à leurs trousses, assommant ceux qui s'écartoient, & affamant ceux qui restoient ensemble. Tant de malheurs réunis firent périr jusqu'au dernier ces hommes, à qui leur nombre &

leurs forces avoient peu auparavant inſpiré l'audace d'attaquer les dieux mêmes. Il n'en reſta pas un ſeul qui pût conſerver le ſouvenir d'un auſſi grand déſaſtre.

Pauſanias avec des moyens plus ſimples parvient au même but. Après la mort de Brennus, dit-il, les Gaulois s'expoſerent à de nouveaux dangers en tentant de repaſſer le Sperchius, quoique toujours pourſuivis par les Etoliens. Quand ils eurent paſſé ce fleuve, les Theſſaliens & les Maliens leur dreſſerent une embuſcade, où les ayant ſurpris, ils ſe baignerent, pour ainſi dire, dans leur ſang, & en firent une ſi horrible boucherie qu'il ne s'en ſauva pas un ſeul.

Il faut avouer que la fuite d'un ennemi auparavant trop redouté, rend beaucoup de courage à ceux qui trembloient devant lui; mais ce n'eſt rien en comparaiſon de l'aſſurance qu'elle inſpire quelquefois aux hiſtoriens. La déroute qui ſuivit le pillage du temple de Delphes, & celle qu'on prétend avoir ſuivi le ſac & l'incendie de Rome, en ſont deux exemples mémorables. On crut & on aſſura que dans l'une & l'autre rencontre tous les Gaulois avoient péri, ſans qu'il en reſtât un ſeul. Mais en ſup-

posant que les historiens qui l'ont dit, fussent de bonne foi, il seroit encore permis de croire qu'ils se sont trompés, & que cette destruction totale n'étoit qu'une fuite rapide dans un pays éloigné ; & que cette fuite ayant été précédée d'un combat meurtrier, & ayant fait disparoître l'ennemi, on en avoit conclu trop légerement qu'il étoit anéanti.

On débiteroit encore aujourd'hui de pareils contes, s'il pouvoit y avoir un champ de bataille, au-delà duquel se trouvât un pays inconnu, & des peuples qui n'eussent aucun commerce avec les nations qui font imprimer des relations. Mais avant d'accuser d'erreur ou de mensonge les deux auteurs que nous venons de citer, consultons le troisieme dont nous avons déja fait usage.

Pag. 23. Après que Cichorius eut égorgé de sang froid vingt mille Gaulois, c'est Diodore qui parle, il reconduisit le reste par le même chemin par lequel il étoit venu. Mais les Grecs se postant à côté de l'endroit le plus difficile de leur passage, les prirent en queue, les taillerent en pieces, & leur enleverent tout leur bagage. Ceci arriva avant que les Gaulois eussent repassé les Thermopyles ; ainsi suivant ce fragment de Diodore, Bren-

nus ne retourna pas dans le camp d'Héraclée, & le massacre de vingt mille Gaulois malades ou blessés se fit dans la Phocide. On en trouve la preuve dans ce que Diodore ajoute, que les malheureux Gaulois étant arrivés aux Thermopyles, où leurs vivres avoient fini, perdirent là vingt autres mille hommes. On ne sait comment ils firent une perte si prodigieuse ; mais enfin ceux qui en échapperent, passerent dans la Dardanie d'Europe. Ils ne périrent donc pas tous dans la Thessalie ; mais ne soyons pas encore tranquilles sur leur sort. Tout le reste, ajoute Diodore, périt dans la Dardanie, & il n'y eut pas un seul homme de cette nombreuse armée qui revît jamais sa patrie.

Plus ce dernier historien, si pourtant on l'a extrait fidelement, recule la ruine totale des Gaulois qui avoient suivi Brennus, moins il y a lieu de croire qu'elle fut aussi complette qu'il le prétend ; & cependant son témoignage détruit celui de Pausanias, qui ne veut pas qu'un seul Gaulois soit sorti de la Thessalie.

Mais Pausanias lui-même, après avoir dit que l'irruption & la défaite des Gaulois arriverent en la deuxieme année de la 125e olympiade, ajoute aussi tôt

qu'en l'année suivante ces barbares firent voile une seconde fois en Asie. Cependant il n'a point encore dit, ni qu'il y eût à portée de l'Asie d'autres Gaulois que ceux qu'il a fait périr impitoyablement, ni qu'ils eussent déja fait voile en Asie, à moins qu'il ne se soit souvenu en cet endroit de ce qu'il avoit écrit dans le premier livre de ses Voyages, ce qu'il semble avoir oublié dans les autres passages du dixieme que nous avons transcrits. Après avoir décrit dans ce livre l'expédition des Gaulois contre Delphes d'une maniere aussi merveilleuse, mais un peu moins tragique que dans le dixieme, il ajoute ces paroles remarquables. « Après cette déroute, » les Gaulois pour la plûpart ayant » regagné leurs vaisseaux, passerent en » Asie, dont ils infesterent long-tems » la partie maritime; mais dans la suite » les Pergameniens les obligerent à s'é» loigner de la côte ».

C. 4.

Il est difficile de dire comment les Gaulois avoient déja des vaisseaux lorsqu'ils entrerent dans la Grece. Mais comme les Héracléotes & les Enianes purent leur donner des guides pour les conduire dans la Phocide, de même on peut croire que les autres villes de la Thessalie & même de la Macé-

doine leur fournirent des vaisseaux pour passer en Asie, d'autant qu'elles avoient plus de raison d'espérer qu'ils ne reviendroient pas de-là pour les mettre une seconde fois à contribution.

Nous verrons bien-tôt que les Gaulois passerent encore en Asie dans le courant de l'année suivante. Mais je dois observer ici, que si Pausanias est croyable lorsqu'il parle d'une premiere & d'une seconde expédition des Gaulois en Asie, il accuse lui-même de mensonge une relation qui paroît lui avoir été fournie par les prêtres de Delphes, & nous donne lieu de révoquer en doute la mort de Brennus.

Nous avons déja vu que les historiens ne s'accordent ni sur le genre ni sur le lieu de cette mort. En diminuant les malheurs du chef des Gaulois, nous avons en quelque sorte diminué la certitude de la fin tragique qu'on lui attribue. Le trait suivant que nous tirons d'un ouvrage qui porte le nom de Plutarque, doit fortifier le doute que nous formons ici, ou même le faire cesser, si on ne veut pas supposer qu'il y eût alors deux Brennus, rois des Gaulois. Je sais que cette difficulté n'arrêtera point ceux qui veulent que ce nom ait

été le titre que les Gaulois donnoient à leurs princes ; mais ils doivent pourtant considérer que les Grecs firent un nom propre de ce prétendu titre, & qu'ainsi l'historien qui parloit d'un Brennus, roi des Gaulois, au tems où vécut celui qui avoit pillé Delphes, paroît avoir voulu parler de ce Brennus le plus fameux de tous dans la Grece. Remarquons encore que les exploits du prince dont nous allons parler, ressembloient parfaitement aux expéditions maritimes que Pausanias attribue aux Gaulois échappés de Delphes, dans un endroit où il ne dit point que Brennus y eût perdu la vie. Voici maintenant le passage que j'ai promis.

Collat. d'aucunes hist. rom. §. 15. œuvr. moral. de Plutarq. tom. III.

« Brennus, roi des Gaulois, pillant & » saccageant l'Asie, arriva à la ville » d'Ephèse qui lui ferma ses portes ; là » il devint amoureux d'une jeune fille » de famille Plébeienne qui lui promit » des faveurs, & même de lui livrer » Ephèse, sa patrie, s'il lui donnoit des » colliers, des bracelets, & les autres » joyaux d'or dont les femmes avoient » coutume de se parer. Brennus or- » donna aussi-tôt à ceux de ses compa- » gnons qu'il avoit autour de lui, de » jetter sur le giron de cette fille trop » avide, tout ce qu'ils avoient de

» joyaux d'or. Les Gaulois obéirent
» sur le champ, & la jeune Ephésienne
» expira sous le poids des ornemens
» d'or dont on l'accabla ».

J'ai d'autant moins de peine à croire que ce Brennus est le même qui avoit pillé le temple de Delphes, que les Gaulois qui passerent en Asie l'année suivante, eurent d'autres chefs dont nous savons les noms, & qu'aucun historien n'a parlé de ce premier transport de Gaulois qui avoit envahi la Grece avant de passer en Asie. C'est peut-être une preuve qu'ils ne s'y fixerent point, ou qu'ayant eu beaucoup à souffrir, ils se joignirent aux Gaulois qu'ils n'avoient précédés en Asie que d'une année. J'aimerois autant croire que le chagrin qu'eut Brennus du mauvais succès de son expédition, lui fit prendre la résolution téméraire de passer la mer avec les plus fideles de ses compagnons, que d'accorder aux historiens Grecs qu'il se donna la mort, lorsqu'il avoit lieu d'espérer la guérison de ses blessures. Mais la gloire du dieu de Delphes exigeoit que Brennus ne portât pas loin le châtiment de son crime, & qu'une fin aussi prompte que tragique vengeât sa divinité outragée.

Nous avons déja remarqué une con-

tradiction palpable entre deux passages de Pausanias, où il parle des Gaulois. Diodore, autant qu'on en peut juger sur un fragment, est tombé dans une contradiction semblable. Il ne nous reste plus qu'à convaincre Justin de la même faute, & nous aurons confondu par leur propre témoignage ces trois panégyristes d'Apollon Pythien.

Mais le passage de cet auteur que nous devons opposer à celui que nous avons cité, appartient à l'histoire d'Illyrie, pour laquelle nous le réservons. Nous omettons ici par une raison semblable, plusieurs autres preuves qui acheveront de démontrer que les Gaulois ne périrent pas tous à beaucoup près dans la guerre qu'ils avoient déclarée aux dieux de la Grece.

Je finirai cette discussion, qui peut-être est déja trop longue, par un raisonnement semblable à celui que j'ai employé, pour prouver que le temple de Delphes fut réellement pillé par les Gaulois.

Posidonius qui vouloit prouver que l'or de Toulouse n'étoit pas celui dont ce temple avoit été dépouillé, & qui avoit pourtant été obligé de convenir du fait qu'ont nié Pausanias & Justin, avoit une objection décisive à opposer

aux conjectures de Timagenes, s'il eût osé avancer comme un fait certain, qu'il n'étoit pas échappé un seul des Gaulois qui avoient porté leurs mains sacrileges sur les trésors d'Apollon. Les Tectosages, auroit-il dit, ne purent consacrer dans leurs temples & dans leurs lacs les richesses qu'ils avoient ravies au dieu de Delphes, puisqu'aucun n'échappa à la vengeance de ce dieu ; mais à cette démonstration Posidonius substitue une simple vraisemblance. « Il n'est pas vraisemblable, dit-il, que les Tectosages soient retournés sains & saufs dans leur patrie, puisqu'après leur départ de Delphes ils furent en butte à plusieurs calamités, & que la division s'étant mise entre eux, ils se disperserent les uns d'un côté & les autres de l'autre ».

Strab. l. iv, p. 130.

On ne conçoit pas, après ce que je viens de dire, comment un auteur moderne a pu avancer, comme un fait certain, la destruction totale des Gaulois. Croyoit-il dans ce moment au pouvoir vengeur d'Apollon ? L'enthousiasme donne quelquefois aux savans des dévotions très-singulieres.

Vindiciæ Celticæ. §. 64.

CHAPITRE XIII.

Remarque générale sur la dispersion des Gaulois, que Brennus avoit commandés. Histoire de Lomnorius & de Lutarius, qui l'avoient quitté dans la Dardanie. Ils battent les Triballes & les Getes, & proposent à Antigonus, roi de Macédoine, d'acheter la paix. Sur son refus ils entrent dans ses Etats. Leurs succès. Echec qu'ils reçoivent. Ils font la paix avec lui. Antigonus & Pyrrhus prennent des Gaulois à leur solde. Lomnorius & Lutarius font des conquêtes en Thrace, & se brouillent ensemble. Lutarius passe en Asie. Lomnorius l'y suit, appellé par Nicomede, & se réconcilie avec lui. Ils rendent l'Asie tributaire. Critique de Tite-Live que Lomnorius & Lutarius durent être joints par Brennus & les Tolistobogiens. Des Trocmes. Des Tectosages. On appelle ces trois peuples réunis Galates ou Gallogrecs, & pourquoi.

L'Expédition des Gaulois dans la Grece finit comme avoient fini les précédentes, par le retour de la plupart d'entre eux dans le pays d'où ils étoient partis.

partis. Il n'est pas même certain que Brennus ait été plus malheureux que Belgius & les autres chefs qui avoient commandé les Gaulois avant lui. Si cette nation se donnoit des commandans généraux lorsqu'elle entreprenoit une expédition importante, & si c'étoit un crime aux particuliers & aux chefs subalternes d'abandonner le chef suprême, lorsqu'il marchoit à l'ennemi, & même pendant tout le cours de l'expédition, il n'est pas certain qu'il fût défendu de s'en séparer, lorsque le retour avoit été annoncé, & qu'il ne fût pas alors permis à chaque peuple & à chaque chef de prendre pour retourner chez lui la route qui lui convenoit le mieux. Si cela est, ces divisions qui devinrent funestes à la puissance de Brennus, & qui occasionnerent la dispersion des Gaulois pourroient bien n'avoir rien eu d'extraordinaire. Cette puissance finissoit avec l'expédition, pour laquelle tous les Gaulois qui n'étoient ni ses sujets, ni ses compagnons, s'étoient engagés à lui. Acichorius qui tenoit le premier rang dans l'armée après lui, n'eut pas besoin qu'il le désignât son successeur. Il remena chez eux ses compagnons, & les autres Gaulois qui voulurent bien rester avec lui. Brennus qui ne respiroit

que la guerre & les grandes entreprises, & qui peut-être n'avoit pas lieu d'être content de celle qu'il venoit de terminer, ne voulut imiter en rien la conduite de Belgius, qu'il avoit blâmée. Il proposa une seconde expédition, dont il offrit encore d'être le chef. Ceux qui gouterent la proposition promirent de le suivre, & il s'embarqua avec eux pour l'Asie. Les autres contens de ce qu'ils avoient fait & souffert sous ses auspices, se donnerent d'autres chefs, & prirent des routes différentes.

Mais l'ordre des tems nous rappelle à l'histoire de Lomnorius & de Lutarius, qui avoient quitté Brennus, lorsqu'il étoit encore dans la Dardanie. Strabon appelle Léonorius le premier de ces chefs, & dit que ce fut principalement sous ses auspices, que passerent en Asie les Gaulois qui s'y fixerent, & qu'on appella Galates ou Gallogrecs.

L. XII. p. 390.

Justin ne fait monter qu'à quinze mille hommes d'infanterie & à trois mille cavaliers, l'armée qui suivit Lomnorius & Lutarius, & ne dit pas qu'elle se fût séparée de Brennus à la suite d'une sédition, mais que c'étoit Brennus lui-même, qui avoit laissé ces Gaulois à la garde de leur pays, ce qui n'est pas vraisemblable. Ce n'étoit point à Brennus à

L. XXV, c. 1.

faire garder les frontieres du pays, où il laiſſoit d'autres Gaulois & d'autres chefs. Sa commiſſion ſe bornoit à conduire dans le pays ennemi ceux qui l'avoient choiſi pour leur chef uniquement dans cette vue.

Ce ne fut donc point pour ſortir de l'oiſiveté dans laquelle il les avoit laiſſés, que Lomnorius & Lutarius formerent de grandes entrepriſes. Ils déſapprouvoient celle que Brennus vouloit faire, ou plutôt, après s'être brouillés avec lui, ils ne vouloient plus le ſuivre. Mais il falloit donner de l'occupation aux Gaulois, dont ils étoient devenus les chefs ſuprêmes depuis leur déſertion. Ils les menerent contre les Gétes & les Triballes qu'ils défirent, & par le pays deſquels ils entrerent dans la Thrace méridionale pour s'approcher de la Macédoine.

Brennus étoit déja ſorti de ce royaume, après avoir vaincu & peut-être tué le brave Soſthenès; & Antigonus Gonatas, fils de Demetrius, étoit monté ſur le thrône que ſon pere avoit autrefois occupé. Ce fut à lui que Lomnorius & Lutarius envoyerent des ambaſſadeurs, de la frontiere où ils étoient déja, pour lui offrir la paix, s'il vouloit l'a-

cheter, & pour reconnoître en même tems ses forces.

Antigonus reçut les ambassadeurs Gaulois avec une magnificence qui leur ôta l'envie de faire la paix beaucoup plus que l'ostentation qu'il leur fit de ses forces ne leur ôta celle de lui déclarer la guerre.

Sur le rapport de ces ambassadeurs, les Gaulois n'hésiterent point à entrer dans la Macédoine, où ils comptoient trouver plus d'or que de fer. Ils eurent d'abord tout lieu de se confirmer dans cette idée, lorsqu'ils pillerent le camp des Macédoniens qui l'avoient abandonné, & qu'ayant pénétré jusqu'à la mer, ils pillerent de même les vaisseaux qu'ils trouverent sur le rivage. Mais comme ils le faisoient sans aucune précaution, les équipages de ces vaisseaux joints à quelques troupes qui s'étoient cachées dans les environs, tomberent sur eux avec furie, & en firent un grand carnage.

Cet échec que les Gaulois ne pouvoient attribuer qu'à leur imprudence, leur fit rabattre beaucoup de leur fierté. Le caractere propre de cette nation fut toujours de se porter avec impétuosité aux plus grandes entreprises, de suivre

rapidement la fortune, & de céder aux premiers revers.

Antigonus mit à profit l'occasion qui se présentoit de faire une paix avantageuse avec les Gaulois. Il y a même apparence, que dès-lors il prit à sa solde un corps de cette milice redoutable, au moins est-il certain qu'il avoit des Gaulois dans son armée, lorsqu'il fit la guerre à Pyrrhus quelque tems après. Le roi d'Epire ayant remporté quelque avantage sur eux, fut si content d'avoir vaincu les Gaulois, qu'il fit choisir les plus belles & les plus riches de leurs dépouilles, & les consacra dans un temple avec cette inscription.

Plutarq. Pyrrhus.

« Pyrrhus, roi des Molosses, consa-
» cre à Minerve Itonienne ces boucliers
» des fiers Gaulois, après avoir défait
» l'armée entiere d'Antigonus, & ce
» n'est pas merveille qu'il ait remporté
» une si grande victoire. Les Eacides
» sont encore aujourd'hui ce qu'ils
» étoient autrefois, les plus vaillans
» hommes du monde ».

Cependant Pyrrhus en cette même occasion avoit des Gaulois dans ses troupes, & il leur eut tant d'obligation, ou les craignit à un tel point, qu'au risque d'indisposer tous les Macédoniens, il laissa impunie l'audace sacrilege de ces

Barbares, qui avoient fouillé dans les tombeaux des rois de Macédoine, en avoient enlevé toutes les richesses qu'ils y avoient trouvées, & avoient jetté au vent les cendres de ces princes. Car, ajoute Plutarque, les Gaulois sont les plus avares & les plus avides de tous les hommes.

Je ne sais si ce reproche est bien fondé, mais il me semble que les Gaulois, sans être les plus avides de tous les hommes, pouvoient piller des temples qu'ils ne respectoient pas, & enlever à des morts les richesses dont on avoit rempli inutilement leurs tombeaux. Au reste la nécessité où ils étoient de vivre de butin, & la vie errante qu'ils menoient, pouvoient leur avoir fait une habitude de piller, sans que pour cela ils fussent plus avares que les Macédoniens & les Grecs, qui savoient aussi piller quand ils le pouvoient. Je pourrois rapporter encore quelques exploits des Gaulois soudoyés, mais peu nous importe de savoir ce qu'ils firent à la suite de ces princes forcenés, qui déchirerent la Grece & la Macédoine. Suivons-les dans ce qu'ils firent pour eux-mêmes, & dans ce qu'ils devinrent.

Tite-Live, l. 38.

Lomnorius & Lutarius, depuis qu'ils s'étoient séparés de Brennus, & qu'ils

avoient pris leur route par la Thrace, avoient combattu & vaincu à la tête de vingt mille hommes tous les peuples qui avoient entrepris de leur résister, sans en excepter les Macédoniens, & avoient imposé un tribut à tous ceux qui leur avoient demandé la paix, peut-être aussi sans en excepter les Macédoniens.

Après avoir traité avec Antigonus, ils se rejetterent avec toutes leurs forces sur la Thrace, & s'avancerent jusqu'à Byzance. Ils parurent se fixer alors dans cette contrée, où ils rendirent tributaires toutes les villes de la Propontide.

L'envie leur vint ensuite de passer en Asie sur ce qu'ils avoient oui dire de la fertilité extraordinaire du pays. Ils s'emparerent par adresse de Lysimachie, & s'étant rendus maîtres de toute la Chersonnèse de Thrace, ils s'avancerent jusqu'à l'Hellespont. Lorsqu'il n'y eut plus entre eux & l'Asie que ce bras de mer, ils desirerent encore plus qu'auparavant de franchir ce dernier obstacle, & envoyerent pour ce sujet une ambassade à Antipater, gouverneur de ces contrées. Mais comme la négociation traînoit en longueur, il s'éleva encore une sédition dans l'armée Gauloise, & Lomnorius se sépara de Lutarius pour retourner à

Byzance avec la plus grande partie de l'armée.

Lutarius resté seul reçut une ambassade d'Antipater, qui lui avoit envoyé quelques Macédoniens moins pour traiter sérieusement avec lui que pour reconnoître ses forces.

Lutarius opposant la surprise à la surprise, fut assez heureux pour s'emparer de deux vaisseaux couverts & de trois chaloupes, sur lesquels étoient venus les ambassadeurs. Aussi-tôt il y fit embarquer des troupes, qui passerent en Asie, & renvoyerent les cinq bâtimens pour un second transport. La même manoeuvre fut continuée sans interruption pendant quelques jours, au bout desquels toutes les troupes de Lutarius se trouverent en Asie.

Tite-Live ajoute que peu après Lomnorius passa aussi le détroit avec l'aide de Nicomede, roi de Bithynie, qui étoit alors en guerre avec Tybæas, aussi roi d'une partie de la Bithynie; que les troupes de Lutarius jointes à celles de Lomnorius, ne montoient plus alors qu'à dix mille hommes; qu'elles eurent cependant la plus grande part à la victoire que Nicomede remporta sur Tybæas, & qui le rendit maître de toute la Bithy-

nie ; qu'ensuite les Gaulois s'avancerent plus loin dans l'Asie, où tous les peuples d'en-deçà du Taurus, se soumirent à eux, quelques-uns même sans les avoir jamais vus ; qu'alors ils firent trois portions de l'Asie, suivant le nombre de leurs tribus ; que la côte de l'Hellespont tomba en partage aux Trocmes ; que les Tolistobogiens eurent l'Eolie & l'Ionie ; que le milieu des terres fut mis dans la dépendance des Tectosages, mais que ce partage fut celui des tributs que payoit aux Gaulois toute l'Asie, située en-deçà du Taurus, & non celui des terres que devoient habiter les trois peuples, puisque tous les trois s'établirent dans le pays qu'arrosoit l'Halys ; que bien-tôt après leur nombre s'accrut avec leur puissance, jusque-là que les rois de Syrie eux-mêmes ne rougirent pas d'être leurs tributaires.

La date de ces événemens ne peut être fixée avec précision. Celle du plus important de tous, qui est le passage des Gaulois en Asie, n'est pas même sans difficulté.

Dans un endroit que j'ai déja cité, Polybe place le même événement trois ans avant le passage de Pyrrhus en Italie, & cinq ans avant la déroute des Gaulois à Delphes, ce qui suppose un

intervalle de deux ans entre ce passage & cette déroute. Ailleurs il dit, que les Tarentins appellerent Pyrrhus un an avant l'irruption des Gaulois dans la Grece, leur défaite à Delphes, & leur descente en Asie. Ici l'intervalle n'est que d'un an entre le passage de Pyrrhus & celui des Gaulois, qui avoient été défaits auparavant à Delphes. Mais ce qui mérite le plus d'être remarqué, est que Polybe, d'accord avec Pausanias, fait passer en Asie les mêmes Gaulois qui avoient été défaits à Delphes, & les y fait passer dans l'année même de leur défaite.

Lib. 1, c. 1.

La seconde irruption des Gaulois en Asie arriva dans le courant de l'année suivante, ou la troisieme année de la 125e olympiade suivant Pausanias. Cette irruption est celle dont Tite-Live a parlé. Il ne dit rien de la premiere, aussi a-t-il été obligé d'ajouter, que le nombre des Gaulois s'accrut beaucoup par la multiplication prodigieuse de leur postérité. Il étoit en effet assez difficile de comprendre comment dix mille hommes avoient subjugué toute l'Asie jusqu'à la Syrie par leurs armes & par la terreur.

Mais l'expédient de faire multiplier les Gaulois est aussi insuffisant qu'ex-

traordinaire, si l'on considere que ce fut dans ses commencemens que leur domination fut le plus étendue, & que dans un tems où ils pouvoient en effet s'être multipliés, les Pergaméniens leur firent perdre une grande partie de leurs conquêtes.

« Attalus, dit l'historien Romain, fut » le premier roi d'Asie, qui osa refuser » le tribut aux Gaulois. La fortune, » contre l'opinion de tous les gens sen- » sés, seconda une entreprise si té- » méraire, & il vainquit les Gaulois, » mais il ne les abattit pas tellement, » qu'ils renonçassent pour cela à l'em- » pire de l'Asie ». Attalus lui-même fit tant de cas de leur bravoure, qu'on le vit parcourir l'Elide avec une armée toute composée de Gaulois Tectosages.

Polyb. l. V, c. 16

Pausanias a aussi parlé de cette victoire d'Attalus sur les Gaulois. Il prétend même qu'elle avoit été prédite 25 ou 30 ans avant que les Gaulois passassent en Asie. Cette prédiction étoit de Phaënnis, espece de sibylle, dont j'ai parlé ailleurs. Elle mérite d'être rapportée ici.

Lib. x; c. 15.

« Une multitude innombrable de Gau- » lois couvrira l'Hellespont & viendra » ravager l'Asie. Malheur sur-tout à

» ceux qui se trouveront sur leur passa»
» ge, & qui habitent le long des côtes.
» Mais bien-tôt Jupiter prendra soin de
» les venger. Je vois sortir du mont
» Taurus un généreux prince qui exter-
» minera ces Barbares ». A cette multi-
tude innombrable on ne reconnoît pas
les dix mille hommes, dont parle Tite-
Live. Du reste ce nourrisson du Taurus,
ainsi que l'avoit appellé Phaënnis, étoit
Attalus, roi de Pergame, qu'Apollon
qualifia aussi de prince, lequel avoit les
cornes & la force d'un taureau. Durant
tout son regne, dit ailleurs Pausanias,
il ne fit rien de plus mémorable que de
chasser les Gaulois des côtes maritimes
de l'Asie, & de les obliger à se conten-
ter du pays qu'ils occuperent toujours
depuis. Ce fut sur les Gaulois qui habi-
toient les côtes de l'Asie, sur ceux qui
avoient fait le malheur des anciens ha-
bitans de ces côtes, qu'Attalus remporta
la victoire, ce qui rendit son nom immor-
tel. Ces Gaulois étoient les mêmes, qui,
après avoir été mis en déroute dans la
Phocide, étoient passés en Asie, & en
avoient infesté la partie maritime pen-
dant long-tems. Mais dans la suite, ajou-
te encore Pausanias dans un endroit que
j'ai déja cité, les Pergaméniens les obli-
gerent à s'éloigner de la côte. Alors ces

Lib. 1, c. 8.

Ibid. c. 4.

Barbares s'étant rendus maîtres d'Ancyre, allerent s'établir au-delà du fleuve Sangar, dans la Phrygie, où étoit Ancyre. Ils s'emparerent encore de Peſſinunte, ville ſituée ſur le mont Agdiſtis, & célebre par le tombeau d'Atys. Il paroît donc qu'ils ne poſſéderent point en même tems les contrées que Tite-Live leur fait partager, & le pays auquel ils donnerent leur nom. Mais ſi Attalus vainquit les Gaulois qui occupoient la côte, ce furent les Toliſtobogiens qu'il en chaſſa, & dès-lors nous avons lieu de croire que cette tribu des Gaulois s'étoit trouvée au ſac de Delphes, & avoit fait la meilleure partie de l'armée, qui reſta fidele à Brennus, & paſſa avec lui en Aſie. Il n'y a pas lieu d'en être ſurpris, ſi les Toliſtobogiens étoient les plus braves des Boïens, ainſi que le ſignifie leur nom, & qu'ils euſſent habité l'Italie avec les Sénonois avant de paſſer les Alpes pour ſe joindre aux Gaulois errans. C'eſt un des peuples dont Strabon croit que le nom avoit été éteint dans leur ancienne patrie. Ailleurs il avance que les Toliſtobogiens furent appellés ainſi du nom d'un de leurs chefs. Il varie de même ſur le nom des Trocmes, mais nous n'avons pas de même une étymologie, du moins plauſible, à

substituer aux deux opinions qu'il a embrassées successivement sur ce dernier nom. Peut-être les Trocmes & les Tectosages entrerent-ils en Asie, partagés entre les deux chefs qui avoient quitté Brennus, ensorte que les uns obéirent à Lutarius & les autres à Lomnorius. Ces deux princes se reconcilierent ensemble après être entrés en Asie. On peut croire de même que l'un & l'autre se reconcilierent avec Brennus, & que tous ensemble ils formerent une puissance plus capable de faire trembler l'Asie que ne le pouvoient ces dix mille hommes, dont parle Tite-Live. Quelque valeur que l'on suppose à une troupe si peu nombreuse, il ne paroît pas possible qu'elle soutienne des guerres continuelles dans un pays tout ennemi, qu'elle répande par-tout la terreur, que par-tout elle se fasse obéir également pendant plusieurs années, & que cependant elle prenne des accroissemens considérables. On appella Gallogrecs les Gaulois établis en Asie, parce que, dit-on, c'étoit une nation mêlée de Gaulois & de Grecs. Ce mêlange n'a rien de surprenant, si l'on considere que les Gaulois firent un long séjour dans la Grece Asiatique, & qu'aisément les peuples subjugués prennent au moins en

partie les mœurs & les inclinations de leurs vainqueurs, sur-tout si c'est un moyen de s'égaler à eux. Peut-être même y eut-il des Grecs, qui, après avoir ouvert la Phocide aux Gaulois, & avoir vécu avec eux en trop bonne intelligence, craignirent le ressentiment de ceux qu'ils avoient abandonnés, fournirent des vaisseaux à Brennus, & passerent avec lui en Asie. Il n'est pas même impossible que de-là soient venus ces Ænianes que nous trouvons en Asie, & qui, au tems de Strabon, conservoient encore en partie les mœurs de la Grece, & le souvenir de leur origine.

Si je ne me trompe point dans ces deux conjectures, les Gaulois durent être en effet très-redoutables par leur nombre; leur valeur & la lâcheté des Asiatiques firent le reste.

Il n'étoit pas surprenant, disoit à ce sujet un général Romain, qui subjugua les Galates, qu'une nation féroce qui, après avoir parcouru les armes à la main une grande partie de la terre, étoit venue se fixer au milieu des peuples les moins belliqueux de l'univers, eût exercé sur eux un empire absolu. Une grande taille, une chevelure aussi longue qu'éclatante, de grands boucliers, des épées d'une longueur demesurée, les chants

Tite-Live, l. 38.

guerriers qu'ils faisoient retentir en allant au combat, leurs hurlemens, leurs danses, le cliquetis effroyable de leurs armes qu'ils frappoient les unes contre les autres, tout cet appareil enfin destiné à inspirer l'effroi, avoit dû produire cet effet sur des Grecs, des Phrygiens & des Cariens, pour qui il étoit nouveau; il avoit eu le même effet sur les Romains, & sans le bonheur qu'ils eurent de posséder assez d'or pour acheter la paix, ainsi que les Etoliens le leur reprocherent, il auroit été décidé pour les Romains comme pour les autres peuples, que les yeux sont toujours les premiers vaincus, & que les Gaulois savoient par leur courage achever la victoire que commençoient leur figure terrible, leurs chants, le bruit de leurs armes, & leurs danses guerrieres.

Mais c'est assez parler des Gaulois, qui, par leur passage en Asie, sont sortis du plan que nous nous sommes prescrit. Il est tems que nous retournions en Europe, pour y voir quelles furent les autres suites de la fameuse expédition de Brennus.



CHAPITRE XIV.

Autres ſuites de l'expédition de Brennus. Retour des Autariates dans leur pays. Prodige des grenouilles. Abrégé de l'hiſtoire de ce peuple. Que l'alliance des Gaulois le fit parvenir à une grande puiſſance, que les Gaulois lui firent perdre dans la ſuite. Ceux-ci furent les Scordiſques. Leur hiſtoire. Elle eſt liée avec celle des Tectoſages, qui retournerent dans leur ancienne patrie, pour la quitter encore. Opinions de Juſtin & d'Appien ſur ces deux événemens. Bathanate, chef des Scordiſques, les fixe au confluent du Danube & de la Save. Loi ſinguliere qui proſcrit l'or chez les Scordiſques. Son inutilité. Quelle part ils eurent aux malheurs de la Thrace.

IL me reſte à parler des Gaulois, qui ſe ſéparerent de Brennus auſſi-tôt après la déroute de l'armée qu'il avoit conduite dans la Phocide. Je dois auſſi leur joindre les Autariates, puiſque, ſuivant Appien, ils accompagnerent Brennus jusque devant la ville de Delphes, où arriva leur diſperſion & celle des Celtes ou Cimbres, qu'ils avoient ſuivis. Un

De Bel. Illyr. p. 495.

orage affreux commença leur déroute, & plusieurs même s'enfuirent avant d'avoir combattu. De retour chez eux, continue cet historien, les Autariates furent assaillis d'une quantité prodigieuse de grenouilles, qui, en se corrompant, gâterent les eaux des rivieres, & mirent la peste dans tout le pays. Ce nouveau fléau se fit sentir généralement dans toute l'Illyrie, mais il fut sur-tout funeste aux Autariates, qui se virent obligés de quitter leur patrie; & comme ils ne trouverent pendant long-tems aucun peuple qui voulût les recevoir, ni les souffrir dans son voisinage à cause de l'infection qu'ils portoient avec eux, ils s'enfuirent jusqu'à vingt-trois jours de marche de chez eux, & s'arrêterent enfin dans un pays marécageux & inhabité, non loin de celui qu'occupoient les Bastarnes, ensorte que leur nom disparut entierement de l'Illyrie.

Voilà encore un de ces prodiges par lesquels Apollon prouva ce caractere vindicatif qui s'étoit manifesté en lui dès le tems de Niobé, & dont il avoit fait ressentir les terribles effets aux ravisseurs de Chryséis. Mais au lieu des fleches qu'Homère lui prêtoit, on ne lui donne ici pour armes que des grenouilles. Si Appien seul le disoit, on pour-

roit ne l'en pas croire, mais Diodore, entre plusieurs exemples qu'il cite de calamités semblables, qui avoient forcé des peuples entiers à abandonner leur pays natal, rapporte celui des Autariates. Des grenouilles, dit-il, qui s'étoient formées dans les nues, & qui ensuite étoient tombées en maniere de pluie, obligerent les peuples nommés Autariates de s'enfuir dans l'endroit qu'ils habitent actuellement.

Lib. III, c. 15.

Diodore lui-même avoit tiré ce fait d'Agatharchide, dont il ne nous reste qu'un extrait: on y trouve cependant encore presque tous les exemples de migrations singulieres qu'allegue cet historien, & en particulier celui des Autariates, chassés de chez eux par des grenouilles. Ainsi nous ne devons à Appien que l'occasion & le tems de cet événement extraordinaire. Mais quoiqu'il nous soit indifférent de marquer en quel tems les grenouilles désolerent les Autariates, nous révoquerons en doute la liaison qu'Appien met entre leur alliance sacrilege avec les Gaulois & leurs derniers malheurs.

Géogr. Graec. min. p. 44.

Strabon compte à la vérité les Autariates entre les peuples qui, après être parvenus autrefois à une très-grande puissance, étoient tombés dans la plus

Lib. VII, p. 218.

extrême foiblesse, & dans une espece d'oubli ; mais lorsqu'il nous donne un abrégé de leur histoire, il s'en faut beaucoup qu'il s'accorde avec Appien.

P. 220. « Il y eut, dit il, un tems, où les Au-
» tariates furent la plus grande & la
» plus puissante nation de toute l'Illy-
» rie. Ils avoient alors des guerres con-
» tinuelles avec les Ardiéens pour des
» salines qui étoient sur les frontieres
» des deux peuples, dans une vallée
» qui en faisoit la séparation. C'étoient
» des fontaines salantes, dont il falloit
» puiser l'eau au printems. Cette eau,
» gardée pendant cinq jours dans des
» vases, déposoit le sel dont elle étoit
» imprégnée. Les deux peuples étoient
» convenus qu'ils jouiroient alternati-
» vement de ce bienfait de la nature ;
» mais le plus souvent ils oublioient
» leurs traités, & alors les armes déci-
» doient qui des deux devoit faire du
» sel. Dans la suite les Autariates ayant
» subjugué les Triballes, dont le pays
» s'étendoit depuis celui des Agrians
» jusqu'au Danube, par un espace de
» quinze journées de chemin, ils affec-
» terent la domination de toute l'Illyrie
» & même de la Thrace, dont les Tri-
» balles faisoient partie, & sur laquelle
» ils prétendirent s'être acquis des droits

» par la défaite de cette puissante na-
» tion, & plus encore par la supériorité
» de leur puissance ».

On pourroit croire que les Autariates avoient déja perdu cette supériorité, lorsque Langare, ami d'Alexandre-le-Grand, les lui peignoit comme le peuple le moins belliqueux & le plus méprisable de toute l'Illyrie. Si cela étoit, ce que nous disons ici n'auroit rien de commun avec l'histoire du tems dont il s'agit ici; mais il est au contraire certain que les Autariates ne devinrent si formidables à leurs voisins que depuis le regne d'Alexandre, puisque ce furent les Gaulois Scordisques qui leur firent perdre l'empire de l'Illyrie. Il est également certain que s'ils quitterent leur pays, à cause de la peste qui les y tourmentoit, ils ne s'enfuirent point au-delà du Danube, puisque les Romains acheverent de les accabler, ainsi que nous l'apprend encore Strabon. Si donc ils s'établirent auprès des Bastarnes, où ceux-ci habiterent en effet pendant un tems au midi du Danube, il faut en conclurre qu'ils occuperent la rive opposée au pays marécageux, ou que les Autariates se bâtirent de nouvelles villes. La vérité est, je crois, que la grande puissance des Autariates

commença par leur alliance avec les Gaulois; car peu avant l'arrivée de ceux-ci, ils avoient encore essuyé un échec qui prouvoit bien plus leur ambition & leur foiblesse que leur puissance; que ce fut avec l'assistance des Bastarnes qui étoient Gaulois qu'ils subjuguerent les Triballes, après que ceux-ci eurent auparavant été défaits par les compagnons de Lutarius & de Lomnorius; que, conjointement avec les Gaulois dont nous parlerons dans un moment, ils affecterent l'empire de la Thrace & de l'Illyrie; que s'ils quitterent leur patrie, ce ne fut point comme des fugitifs, mais qu'ils en conquirent une nouvelle sur les Triballes & sur les Gétes tout à la fois, & qu'ils la partagerent avec les Bastarnes, & cette autre tribu Gauloise qui n'étoit point différente des Bastarnes, & qu'on appella Paucins, parce qu'ils eurent pour leur part d'une conquête commune l'île de Peucé, qui, au tems d'Alexandre, appartenoit aux Triballes & à Syrmus leur Roi.

Je suis très-porté à croire que ce fut alors que les Triballes enveloppés dans la même infortune que les Gétes, mais plus malheureux qu'eux, se refugierent chez leurs alliés, ainsi que le dit Appien. Mais comme cet historien veut que les

Scordisques aient été les auteurs de ce dernier malheur des Triballes, je n'oserois rien assurer, puisqu'il est très-possible que les Triballes aient recouvré leur liberté & une partie de leur puissance, après que les Autariates furent déchus de la leur, & qu'ils s'en soient servis contre les Scordisques leur libérateurs qui les en punirent.

Il est cependant encore plus vraisemblable que les Scordisques eurent part à la défaite des Triballes par les Autariates & les autres Gaulois, & que ce ne fut point après avoir humilié les Autariates que les Scordisques forcerent les Triballes à se réfugier chez les Gétes d'au-delà du Danube. La preuve en est, que depuis lors on les retrouve dans leur pays natal, à côté des Scordisques & des Mysiens, & sur la rive droite du Danube.

Strab. l. VII, p. 220.

On peut prouver de même que les Autariates n'abandonnerent jamais entierement leur ancienne patrie, & que, s'ils parurent se déplacer, ce fut par une extension qui fut le fruit de leurs conquêtes, plutôt que par une migration qui ressemblât à une fuite. Au tems de Strabon ils avoisinoient d'un côté les Besses, d'un autre les Dardaniens; & à l'occident les Désarétiens & les Hybrians qui les avoient séparés des Ar-

Ibidem.

diéens depuis qu'ils n'étoient plus aussi puissans qu'autrefois, mais dont le pays étoit alors un désert inculte. Les Ardiéens étoient un peuple maritime, ainsi il y avoit bien loin de ce pays des Autariates à cette retraite qu'Appien leur fait trouver près des Bastarnes. Ajoutons, que si Agatharchides a dit ce qu'on trouve dans Diodore, qu'une pluie de grenouilles avoit obligé les Autariates de s'enfuir dans l'endroit qu'ils habitoient de son tems, le pays qu'ils avoient quitté nous est inconnu, & le tems de cette migration très-antérieur à tout ce que nous savons des Illyriens.

Nous avons vu quelle avoit été pendant long-tems la puissance des Triballes, mais nous n'avions point encore dit jusqu'ici à quelle nation ils appartenoient. Tite-Live les compte entre les peuples d'Illyrie, & en avoit parlé plus au long dans un endroit de son histoire que nous n'avons plus. Mais il paroît qu'en décidant qu'ils étoient Illyriens, il avoit eu plus d'égard à la position de leur pays qu'aux caracteres distinctifs par lesquels on doit juger de l'origine des peuples. Strabon plus exact que lui, les compte entre les Thraces, lorsqu'il dit, que les Autariates les subjuguerent &

Lib. XXXI.

Lib. VII, p. 220.

& s'attribuerent aussi une espece d'empire sur les autres Thraces. Mais il les distingue encore plus positivement des Illyriens, lorsqu'il fait le dénombrement des peuples, qui dans ces régions étoient tombés d'un très-haut degré de puissance dans une extrême foiblesse. Il partage ces peuples en trois nations. Entre les Gaulois, il nomme les Boïens & les Scordisques ; entre les Illyriens il fait mention des Autariates, des Ardiéens & des Dardaniens. Les Triballes sont les seuls d'entre les Thraces dont il parle, comme ayant essuyé les mêmes revers après avoir joui de la même prospérité. Lomnorius & Lutarius furent les premiers auteurs de leur abaissement, si pourtant on n'a pas attribué à ces deux chefs ce que firent quelque tems après d'autres Gaulois qui les suivirent & les remplacerent dans la Thrace.

Strab. l. c. p. 218.

De ce nombre furent ceux qu'on appella Scordisques, & dont Justin écrit ainsi l'histoire, sans se soucier de ce qu'il avoit dit auparavant de la destruction totale de l'armée de Brennus. « Après, » dit-il, que les Gaulois eurent fait » aux Delphes une guerre malheu- » reuse, & que la mort de Brennus leur » général, leur eût fait sentir la puis-

Lib. XXXII. c. 3.

» fance des dieux, beaucoup plus qu'ils
» n'avoient éprouvé le courage de leurs
» ennemis, les uns passerent dans l'Asie,
» les autres se retirerent dans la Thra-
» ce; tous ressemblerent plus à des fu-
» gitifs qu'à des conquérans. Enfin ils
» prirent pour retourner dans leur an-
» cienne patrie, la même route qu'ils
» avoient suivie pour en sortir ».

Justin dit ici ce que je n'ai osé avancer en parlant des conquêtes de Brennus dans l'Asie; savoir, qu'après s'être dédommagés par le pillage de l'Asie, de la pauvreté du temple de Delphes qui avoit trompé leurs espérances, la plûpart des Gaulois qui avoient suivi Brennus dans cette nouvelle expédition, retournerent en Europe, suivant l'usage où ils étoient de reporter leur butin dans leur patrie, & de se rejoindre après chaque expédition à ceux de leurs concitoyens qui n'y avoient point pris de part. L'antiquité de cet usage est attesté par Suetone, avec des circonstances très-remarquables. « Drusus, dit-il,
» rapporta de la Gaule à Rome, tout
» l'or qui avoit été donné autrefois aux
» Gaulois, lorsqu'ils avoient assiégé le
» capitole ». Camille ne leur avoit point arraché cet or, comme la renommée le publie, & ainsi que voulurent

le faire croire Tite-Live & Plutarque, quoique ce dernier paroisse en douter dans son livre de la fortune des Romains. Ce que dit ici Suetone, prouveroit qu'aux Senonois qui resterent en Italie, s'étoient joints contre les Romains d'autres Gaulois qui retournerent dans leur pays, ou qu'une partie seulement des Senonois se fixa dans leur nouvelle conquête, tandis que les autres retournerent dans la Germanie, d'où je crois qu'ils étoient partis, & passerent ensuite dans les Gaules où ils s'établirent, après y avoir porté avec eux la rançon des Romains.

« Les Tectosages, continue Justin, » étant revenus à Toulouse, leur an- » cienne patrie, y furent attaqués de » la peste, & ne purent faire cesser » ce fléau qu'en consacrant aux dieux, » suivant l'ordre que leur en don- » nerent leurs aruspices, & en jet- » tant dans le lac de Toulouse tout l'or » & tout l'argent qu'ils avoient acquis » dans une guerre impie & sacrilege. » Cependant la plûpart d'entre eux ne » se corrigerent point encore. Un pen- » chant plus fort que le souvenir de » leurs maux, les reconduisit dans l'Il- » lyrie où ils saccagerent le pays des » Istriens, & s'établirent dans la Pan- » nonie ».

De Bel. Illyr. p. 495.

Appien ne fait pas faire moins de chemin aux Gaulois, & enchérit encore sur le châtiment dont Justin vient de parler. Apollon, selon lui, ébranla le pays des Celtes par des tremblemens de terre si violens, que plusieurs de leurs villes furent englouties. Ce fléau ne finit point qu'ils n'eussent pris le parti d'abandonner leur patrie pour aller rejoindre les Illyriens qui avoient été complices de leurs crimes. Ils les trouverent déja très-affoiblis par la peste qui ravageoit l'Illyrie, & n'eurent pas de peine à les vaincre. Mais en pillant leurs effets, ils gagnerent bien-tôt la contagion dont ils étoient infectés, & furent encore obligés de fuir. Cette fuite dans l'opinion d'Appien, n'est pas différente de la grande migration des Cimbres & des Teutons; ensorte que ces peuples du nord sont, selon lui, les mêmes qui avoient pillé le temple de Delphes, d'où il faut conclure que la terre des Celtes qu'Apollon ébranla, n'est point le pays des Tectosages où les Cimbres ne se retirerent qu'après avoir battu les Illyriens, mais l'ancienne patrie de ces peuples septentrionaux. Cette opinion qui ne differe pas beaucoup de celle de Diodore, toute extraordinaire qu'elle paroît, ne doit pas être

rejettée ſans examen. Nous y reviendrons, lorſque nous ſerons arrivés au tems où les Cimbres commencerent à ſe rendre redoutables aux Romains.

Les Scordiſques ne ſuivirent point les Tectoſages, lorſque ceux-ci emporterent dans leur pays les dépouilles de la Grece.

« Une troupe de ces barbares, dit » encore Juſtin, s'arrêta au confluent » du Danube & de la Save, & voulut » qu'on l'appellât Scordiſques ». Il eſt aſſez vraiſemblable que ce ne fut point un nom nouveau qu'adopta cette colonie Gauloiſe, mais qu'elle l'avoit porté avec moins d'éclat, lorſqu'elle n'étoit qu'une colonie d'un grand peuple. Les Sordes, les Sordiques ou les Sordicénes, qui près des Pyrenées étoient un peuple voiſin des Tectoſages, peuvent avoir ſuivi la fortune de ces derniers, & n'avoir été connus ſous leur nom particulier que quand ils s'en furent ſéparés. Les lettres S. Sc. Sch. & C. ont tant d'affinité, ſuivant la conformation de l'organe, ou l'affectation de ceux qui les prononcent, qu'on peut compter leur ſubſtitution réciproque entre les clés de l'antiquité. Athénée appelle Cordiſtes, le même peuple que tous les autres auteurs appellent Scordiſques. Je ne

nierai pourtant point que ce peuple, comme les Peucins & peut-être les Bastarnes, n'ait pu prendre son nom dans le pays où il s'établit, & où l'on trouvoit le mont Scordus & d'autres noms analogues à celui-là; mais c'est-là tout ce que cette question mérite d'attention de notre part. Il doit être plus intéressant de connoître les Scordisques, que de savoir l'étymologie de leur nom.

Lib. VI. c. 5. Athénée s'accorde avec Justin en ce qu'il dit, qu'ils étoient un reste de Gaulois qui avec Brennus avoient fait la guerre à l'oracle de Delphes.

Bathanate fut le chef qu'ils se donnerent à la suite de cette entreprise, ou qui les avoit déja commandés sous l'autorité de Brennus. Il les reconduisit sur le bord du Danube, & les y fixa, d'où vint qu'ils appellerent la voie Bathanate, le chemin qu'ils avoient suivi dans cette retraite. Elle dut être fameuse dans l'histoire des Scordisques, cette retraite, & la reconnoissance de ces peuples pour le chef auquel ils avoient été redevables de leur salut, dut égaler la grandeur du service qu'il leur avoit rendu, puisqu'ils appellerent Bathanates tous ses descendans, & leur donnoient encore ce nom lorsqu'Athénée écrivoit. Ce fut un effet singulier de leurs anciens malheurs, ou plutôt du

danger qu'ils avoient couru, que l'aversion qu'ils prirent pour ce métal précieux, pour l'amour duquel ils avoient tant fait & tant souffert. Une loi sévere, ou seulement un préjugé populaire plus fort qu'une loi, défendit à tous les Scordisques de rapporter de l'or dans leur pays. Cependant ils ne cesserent pas pour cela d'être des agresseurs injustes & des brigands impitoyables. Ils n'avoient point proscrit l'argent, parce qu'ainsi que je l'ai remarqué ailleurs, ils n'avoient jamais fait que très-peu de cas de ce métal, & que le desir d'en acquérir n'étoit entré pour rien dans les entreprises dont ils se repentoient. L'or une fois proscrit & devenu même une espece d'abomination, l'argent prit sa place; & pour en acquérir, ils commirent sans scrupule toutes sortes d'injustices. S'ils l'eussent encore proscrit, ils auroient entrepris des guerres injustes pour avoir de l'airain & du fer; & telle étoit la fureur de cette nation pour la guerre & pour le brigandage, qu'au défaut de l'airain & du fer, ils auroient encore trouvé assez de motifs pour prendre les armes, dans le desir de se procurer sans travail des alimens & les autres choses nécessaires à la vie. Nous verrons en effet, combien peu les voi-

fins des Scordisques s'apperçurent qu'ils avoient une passion de moins. Ils conserverent celle qui étoit la plus atroce, parce qu'elle tenoit à leur religion. Ils immolerent leurs prisonniers à Bellone & à Mars, & burent avidement dans le crane de leurs ennemis, le sang de ces malheureuses victimes. Tout étoit horrible dans leurs cérémonies religieuses, & dans l'abus qu'ils faisoient de la victoire.

Amen. l. XXVII. p. 623.

Ce n'est que sur une conjecture que j'ai compté les Scordisques entre les peuples qui désolerent alors la Thrace, à-moins qu'on ne donne à ce pays toute l'étendue que lui donnoient les anciens. Si on regarde les Triballes comme le dernier peuple de la Thrace à l'occident & au nord, on pourra dire encore que les Scordisques envahirent la Thrace, puisque suivant toutes les apparences, une partie de leur pays fut une conquête qu'ils firent alors sur cette nation. Du reste, comme ils se repentirent d'avoir été trop audacieux, il y a quelque apparence que dans le premier moment de ce repentir, ils n'entreprirent point une guerre inutile contre les Thraces les plus éloignés du pays qu'ils avoient choisi pour s'y fixer. Mais du-moins, en se l'appropriant, ils favori-

ſerent les entrepriſes de leurs concitoyens, comme à leur tour ceux-ci en ſubjuguant les Thraces, leur procurerent le repos dont ils avoient beſoin, pour ſe refaire de leurs pertes & reprendre leur ancienne audace.

CHAPITRE XV.

Autres ſuites de l'expédition de Brennus. Hiſtoire de la Thrace. Orole, roi des Gétes, eſt battu par les Baſtarnes. Que ceux-ci durent faire partie des Gaulois qui ſubjuguerent la Thrace, ſous la conduite de Comontorius. Ce Prince eſt le premier roi Gaulois de Thrace. L'empire qu'il avoit fondé ſubſiſta pendant ſoixante ans au-moins juſqu'à Cavarus, ſon dernier Roi. Idée de cet empire. Remarque ſur la maniere dont les Gaulois faiſoient la guerre.

L'HISTOIRE de Thrace depuis le regne de Lyſimaque, ne nous offre qu'une légere idée des plus grands malheurs que puiſſe éprouver une nation. Nous ſavons qu'elle fut en proie à l'armée du Gaulois Cambaulès, à celle de Céréthrius; & que la défection de Lomnorius & de Lutarius, fut pour

M v

elle une source abondante de nouveaux malheurs. Cependant, soit négligence des historiens, soit lâcheté de la part des Thraces, nous ne savons point qu'aucun peuple se soit armé pour la défense de cette patrie commune de tant de peuples belliqueux, qu'aucun Roi se soit fait un rempart de ses troupes contre tant d'invasions, & en ait garanti ses états, ou soit mort pour ceux dont le salut lui étoit confié. Le regne funeste de Lysimaque avoit-il avili cette nation ? la puissance qu'il s'étoit créée au milieu d'elle, lui étoit-elle devenue nécessaire ? & son anéantissement avoit-il laissé dans cette grande contrée un vuide dont les Gaulois profiterent pour y pénétrer ? Une domination violente ne laisse que des ruines après elle, & c'est parce qu'elle énerve & désunit les peuples, qu'en peu de tems elle devient un mal nécessaire.

La résistance des Triballes & celle des Gétes également malheureuses, sont les seuls vestiges qu'on trouve alors de cette ancienne bravoure que l'on a vantée dans les Thraces. Aussi ces deux peuples étoient-ils les seuls qui n'eussent pas subi le joug de Lysimaque. J'ai déja douté que Lomnorius

& Lutarius avec dix-huit ou vingt mille hommes aient eu l'honneur de vaincre les Triballes & les Gétes ; si on ne doit pas le leur refuser, au-moins paroît-il certain que d'autres Gaulois qui eurent les Autariates pour alliés, formerent la même entreprise, & eurent un succès encore plus complet.

Justin qui ne parle que d'une défaite des Gétes, l'attribue aux Bastarnes, près desquels s'établirent les Autariates, devenus errans & conquérans avec les Gaulois. Orole régnoit alors sur les Gétes. Son nom étoit le même qu'avoit porté le pere de Thucydide, ainsi que le prouvoit l'épitaphe de son fils Halimusius, rapportée dans la vie de ce célebre historien. Ainsi ce nom étoit Thrace, & paroît devoir être aussi substitué à celui d'Olore que nous avons donné à un roi de Thrace.

Les Gétes, sur qui régnoit Orole, s'étant laissés battre par les Bastarnes; ce Prince pour les punir de leur lâcheté, les condamna lorsqu'ils se coucheroient pour dormir, à mettre les pieds où ils devoient avoir la tête, & à servir leurs femmes comme ils avoient auparavant coutume d'en être servis.

Justin. l. XXXII. c. 3.

Il n'y a que des lâches qui se révoltent contre un pareil châtiment. Orole

fut obéi, parce qu'il punissoit de braves gens d'un moment de foiblesse qu'ils se reprochoient eux-mêmes. Ils continuerent à observer l'ordre qui leur avoit été donné, jusqu'à ce que par leur courage, ils eussent réparé l'affront qu'ils avoient reçu, & qui sans doute avoit été l'effet de la premiere terrreur que leur inspira un ennemi nouveau, qui commençoit toujours par être vainqueur.

J'ai une raison assez forte pour croire que les Gaulois qui battirent les Gétes sous le regne d'Orole, furent en partie les mêmes qui remplacerent Lomnorius & Lutarius dans la Thrace. Nous savons à peu-près les noms de tous les peuples qui fournirent des compagnons à ces deux chefs, sur-tout, si nous joignons aux Tolistobogiens, aux Trocmes & aux Tectosages dont nous avons déja parlé, les Votures, les Ambituens & les Teutobodiaces que Pline compte aussi entre les peuples Gaulois de l'Asie.

Lib. v. n. 42.

Les Bastarnes, nation Gauloise qui devint très-puissante, ne furent jamais comptés entre les Galates, & nous ignorons le nom des Gaulois qui s'emparerent de la Thrace après le départ de Lomnorius; mais s'il en resta quelques-uns dans le monde après la destruc-

tion de leur empire, ce furent les Boïens, les Baſtarnes & les Peucins. Ainſi une victoire attribuée aux Baſtarnes doit avoir appartenu aux ſucceſſeurs de Lomnorius, plutôt qu'à ſes compagnons.

Comontorius fut le chef de cette armée Gauloiſe, dont l'irruption dans la Thrace mit le comble aux malheurs de ce pays, & à ceux des Byzantins en particulier. Les Gaulois qu'il conduiſoit, étoient du nombre de ceux qui étoient ſortis de leurs foyers ſous la conduite de Brennus, & qui avoient échappé aux périls dont ils avoient été menacés à Delphes. Polybe dit, qu'après leur déroute ils s'enfuirent vers l'Helleſpont, où ils s'arrêterent; mais il n'eſt gueres vraiſemblable que dans le premier moment de leur frayeur, ils aient pris la route de la Macédoine & de la Thrace, où ils étoient sûrs de trouver des ennemis puiſſans, & une réſiſtance qu'ils n'étoient pas en état de vaincre. Je crois plutôt qu'ils retournerent dans le pays d'où ils étoient partis, & peut-être même juſque dans leur ancienne patrie, & que ce ne fut qu'au retour & après avoir repris une nouvelle confiance dans leurs forces, qu'ils ſe joignirent aux Autariates, &

Polyb. liv. IV. c. 11.

entrerent dans la Thrace, d'où étoient déja sortis Lomnorius & Lutarius. Les environs de Byzance leur parurent si charmans qu'ils ne penserent point à passer en Asie, à l'exemple de ces deux autres chefs. Ils aimerent mieux se rendre maîtres de la Thrace, à quoi ils réussirent ; &, ayant établi le siége de leur empire à Tylé, ils réduisirent les Byzantins aux dernieres extrémités. Cette ville qu'on appelloit aussi Tylis, étoit située dans la Thrace, à peu de distance du mont Hæmus, & assez loin de Byzance. Aussi Polybe donne-t-il le nom d'irruptions aux premieres entreprises que fit Comontorius, le premier roi Gaulois de Thrace, sur le territoire des Byzantins. Ceux-ci lui donnerent tantôt trois, tantôt cinq, & tantôt dix mille pieces, pour empêcher qu'il ne fît le dégât sur leurs terres. Enfin ces contributions se convertirent en un tribut ordinaire qui fut fixé à quatre-vingts talens par an, & que les Byzantins payerent jusqu'à la fin de cette monarchie.

Stephan. Byz.

Depuis Comontorius, nous ne connoissons d'autre roi des Gaulois en Thrace que Cavarus, qui fut contemporain de Philippe, roi de Macédoine, & sous lequel finit cette monarchie.

Comp. Polyb. l. IV, c. 1 & 4. Et l. IV. c. 12.

Cavarus vivoit, & son empire existoit encore en la 140e olympiade. Ainsi l'on peut compter que les Gaulois furent maîtres de la Thrace pendant quinze olympiades, ou pendant soixante ans au-moins; mais leur domination n'anéantit ni la liberté, ni le gouvernement des anciens habitans.

On voit les Thraces faire le siége de Byzance sous le regne de Cavarus, & prendre ouvertement parti dans une guerre, dans laquelle ce prince resta neutre, & qu'il termina par sa médiation, après être entré librement dans Byzance, pendant même que les Thraces assiégeoient cette ville du côté de terre & la serroient de très-près.

Il y a donc beaucoup d'apparence que la royauté de Comontorius n'anéantit point celle des princes naturels de la Thrace, & qu'ils en furent quittes pour reconnoître la supériorité des rois Gaulois & pour leur payer tribut.

Je suis tenté de croire qu'il y eut de grandes liaisons entre les Gaulois de Thrace & ceux de l'Asie. Il me paroît même certain que ces Tectosages, dont se servit Attalus, roi de Pergame, étoient venus de la Thrace, ou bien Polybe a donné ce nom au même peuple, auquel Tite-Live donne celui de

Trocmes, lorsqu'il dit, que les Trocmes eurent pour leur part de l'Asie, la côte de l'Hellespont. Je trouve le fondement de ma conjecture, ou la preuve d'une double erreur de Tite-Live dans ce que Polybe raconte de ces Tectosages, qu'Attalus avoit engagés à le suivre.

Polyb. lib. V, c. 16.

« Pendant que ce roi de Pergame » campoit sur le Mégiste, il arriva une » éclipse de lune, & les Gaulois la pri- » rent pour un prodige qui ne leur per- » mettoit pas d'aller plus loin. La vérité » étoit que depuis long-tems ils étoient » las de tout le chemin qu'Attalus leur » avoit fait faire, parce que, dit Poly- » be, leurs femmes & leurs enfans les » suivent à la guerre dans des chars. » Attalus ne tiroit d'eux aucun service, » mais leurs campemens séparés, leur » désobéissance & leur orgueil, ne lais- » serent pas de le jetter dans un très- » grand embarras. D'un côté il crai- » gnoit que se joignant à Achée, son en- » nemi, ils ne se jettassent sur les terres » de sa domination; & de l'autre il ne » vouloit pas se perdre de réputation en » faisant égorger des soldats, qui, par » affection pour lui, l'avoient suivi jus- » qu'en Asie. Il se servit donc du pré- » texte qu'ils lui fournissoient, & leur

» promit de les ramener où il les avoit
» pris, de leur donner un terrein com-
» mode pour s'y établir, & de se mon-
» trer toujours disposé à les obliger tou-
» tes les fois qu'ils lui demanderoient
» des choses qu'il seroit juste de leur
» accorder. Il les fit conduire en effet à
» l'Hellespont », où par conséquent il
les avoit pris; ce qui ne suppose pas que
les Trocmes eussent eu pour leur part la
côte de l'Hellespont, & encore moins
que dès le tems de Lomnorius tous les
Gaulois se fussent fixés sur les bords de
l'Halys. Mais qui sont ces Tectosages,
qui, au tems d'Attalus, avoient encore
besoin qu'on leur donnât un terrein com-
mode pour s'y établir, & qui, par ami-
tié pour le roi de Pergame, l'avoient
suivi, ou plutôt l'étoient venus trouver
jusqu'en Asie? Mais sans nous borner ici
à une conjecture, empruntons de Po-
lybe lui-même, la meilleure réponse
qu'on puisse faire à cette question. Cet
historien nous apprend d'où étoient ve-
nus ces Tectosages & ce qu'ils devin-
rent. Attalus les avoit lui-même tirés
d'Europe pour les employer dans la
guerre qu'il avoit alors avec Achæus.
Ils l'avoient ensuite quitté pour les
raisons que nous avons dites. Après
cette séparation ils firent des ravages

Polyb. liv. v. c. 21.

affreux dans l'Hellespont, & sur-tout dans la Troade, d'où ils furent chassés par les Alexandrins que commandoit un brave chef, nommé Theniftas. Ils se jetterent alors dans Arisbe, ville de l'Abydène, & ils se disposoient à entrer par force dans les autres villes du pays. Mais Prusias, roi de Bithynie, mena une armée contre eux, & leur livra bataille. Tout ce qu'il y avoit de soldats fut taillé en piéces, les femmes & les enfans furent égorgés dans le camp, & tous les équipages, qui composoient seuls le domaine de ce peuple errant, furent la proie des vainqueurs. Par-là, continue Polybe, Prusias délivra d'une grande crainte les villes de l'Hellespont, & *apprit aux Barbares de l'Europe à ne point hasarder si facilement de passer en Asie.*

Ces dernieres paroles supposeroient que les Tectosages, dont il s'agit ici, étoient entrés en Asie de leur propre mouvement, & qu'ainsi ou bien Attalus ne les y avoit pas appellés, ce qui paroît pourtant certain, ou bien ils étoient repassés en Europe après l'avoir quitté, & étoient ensuite rentrés en Asie, sans que personne les y appellât. Mais il est toujours prouvé que les compagnons de Lomnorius ne furent pas les derniers Gaulois qui passerent de la

Thrace en Asie. Il l'est aussi, que les Tectosages furent au moins une des tribus Gauloises, qui, sous les auspices de Comontorius, fonderent en Thrace une nouvelle monarchie; ou bien Attalus leur manqua de parole, ou ils ne profiterent point de l'établissement fixe & solide qu'il avoit voulu leur donner. Ce furent pendant tout leur séjour en Asie, de véritables Nomades, qui traînerent avec eux leurs femmes & leurs enfans, & dont leur camp renfermoit toutes les richesses. Cette colonie des Tectosages fut détruite en la quatrieme année de la 140e olympiade, &, si je ne me trompe, lorsque la monarchie de Thrace étoit sur le penchant de sa ruine. La même nation dut essuyer ces deux malheurs, & cette nation dut être celle des Tectosages, qui dès-lors ne fut pas renfermée toute entiere dans la Galatie.

CHAPITRE XVI.

Extinction de la maison de Pyrrhus, roi d'Epire, & d'une partie de l'Illyrie. Grande révolution dans cette contrée, où Agron, fils de Pleuratus, devient très-puissant. Pirateries des Illyriens dans la Grece & sur les côtes de l'Italie.

Agron s'allie avec Demetrius, roi de Macédoine. Son dernier exploit. Teuta, sa veuve, & tutrice de Pinnès, gouverne après lui. Elle force les Epirotes & les Acarnaniens à entrer dans son alliance; s'empare de Corcyre & d'Apollonie. Une brouillerie qui avoit commencé entre Agron & les Romains, dégénere en une guerre déclarée, par l'imprudence de Teuta. Elle fait mal la guerre. Demetrius de Phare l'abandonne. Les Romains divisent ses états, en remettant en liberté les peuples & les princes qu'Agron avoit assujettis. Sa mort. Demetrius de Phare, épouse une autre veuve d'Agron, mere de Pinnès, & devient tuteur de ce prince.

J'AI laissé les Gaulois d'Italie dans la résolution de cultiver la paix avec les Romains ; j'ai conduit jusqu'en Asie une partie de ceux qui avoient envahi l'Europe orientale ; j'ai fixé les autres dans la Thrace pour environ soixante ans ; j'ai indiqué les révolutions intérieures de l'Illyrie, auxquelles eurent part d'autres Gaulois, qu'on appella Scordisques. Je dois donc enfin laisser la nation Gauloise dans l'inaction apparente à laquelle l'a réduite le silence des historiens, & m'occuper désormais d'une autre partie de l'Illyrie, qui paroît avoir

été inacceffible aux Gaulois, & par laquelle entrerent dans cette partie de l'Europe d'autres ennemis plus dangereux, parce qu'ils furent moins violens, plus habiles ou plus perfides, & plus syftématiquement injuftes.

Ce fut vers l'an de Rome 510, 242 ans avant notre ere, 36 ans ou environ après le fac de Delphes par les Gaulois, & lorfque les Boïens d'Italie avoient encore trois ou quatre ans à refter en paix. Ce fut alors, dis-je, que les Romains entrerent en guerre avec les Illyriens, à l'occafion que je vais dire.

Nous avons vû que Pyrrhus, roi des Moloffes, avoit époufé une fille de Bardullis, roi d'Illyrie, pour augmenter fa puiffance & fes alliances.

Il eft donc très-croyable que ce fut à ce mariage qu'il dut l'acquifition d'une partie confidérable de l'Illyrie qu'il poffféda, & fur laquelle Agron régna après lui. Mais pour favoir comment cette acquifition retourna à un roi d'Illyrie, fils de Pleuratus, il eft à propos de dire, quelle fut la deftinée de l'Epire ou de la Thefprotie après la mort de Pyrrhus.

Appien de Bell. Illyr. p. 496.

Ce prince avoit eu trois fils, Ptolémée, Alexandre & Hélénus, & une fille nommée Olympias, qui époufa fon frere Alexandre. De ce mariage naqui-

Plutarq. Pyrrhus; Juftin. l. 28. c. 1.

rent deux princes, dont Olympias fut tutrice, son frere & son mari, qui avoit regné sur les Epirotes, étant morts avant elle. Pour se faire un protecteur contre les Etoliens, qui vouloient enlever à ses fils la partie de l'Acarnanie que le grand Pyrrhus avoit jointe à ses Etats, elle donna sa fille Ptie en mariage à Demetrius, fils d'Antigonus II. & petit-fils de ce Démetrius, qui fut si fameux par ses exploits & par son surnom de Poliorcete. Cependant les Acarnaniens comptant peu sur la protection des Epirotes, eurent recours à celle des Romains, qu'occupoit alors la premiere guerre punique, & je dirois même que ce fut la premiere fois qu'un peuple de la Grece implora l'assistance des Romains, si je ne trouvois qu'ils avoient auparavant reçu une ambassade des Apolloniates, que je crois être les mêmes qui avoient été soumis à Glaucias, roi d'Illyrie.

Tite-Liv. Br. lib. xv.

Justin. ibid. c. 2.

Les Etoliens se moquerent des Romains, qu'avoient si souvent battus les Gaulois, tandis qu'eux-mêmes prétendoient avoir détruit cette puissante nation; Olympias avoit cédé l'autorité suprême à son fils Pyrrhus, qui, par une mort prématurée, la laissa à son frere Ptolémée. Celui-ci mourut aussi,

lorsqu'il marchoit contre ses ennemis, & toute la maison du grand Pyrrhus se trouva réduite à deux filles du dernier Pyrrhus, l'une qu'avoit épousée Gelon, roi de Syracuse, l'autre nommée *Laodomie*, qui fut assassinée dans une révolte semblable à toutes celles qui avoient si souvent ébranlé le thrône des Molosses. La mort de Laodomie laissa toute l'autorité entre les mains du peuple, qui, devenant tous les jours plus insolent, parce qu'il n'étoit plus accoutumé à une aussi grande liberté, poussa la licence jusqu'à mépriser l'autorité des magistrats. Les Illyriens qui habitoient les bords de la mer Ionienne au-dessus de l'Epire, profitant de la conjoncture, firent une irruption dans le pays & le subjuguerent. Après quoi, comme ils avoient une fois goûté le plaisir de commander aux autres, ils ne songerent plus qu'à étendre leur domination. Ils firent provision de bâtimens propres à courir les mers, & après avoir pillé tout ce qui se trouvoit à leur portée, ils allerent faire une descente dans le Péloponnèse, d'où ils enleverent tous les habitans de la ville de Mothone dans la Messénie.

Ou Deidamie, *suivant Pausan.*

Pausan. Voy. *de la Messenie*, c. 35.

Mais si l'on en croit Polybe, Agron ne régnoit plus sur les Illyriens lorsqu'ils

Lib. II, c. 1.

abuserent ainsi de leur puissance. Ce prince avoit accru ses forces de terre & de mer au-delà de ce qu'en avoit jamais eu aucun de ses prédécesseurs. Il s'étoit rendu célebre dans la Grece par la délivrance de Mydionie, que les Etoliens avoient assiégée avec de grandes forces, & qu'il s'étoit résolu de secourir sur les instances de Démetrius, second roi de Macédoine, lequel l'avoit engagé à cette entreprise à force d'argent. Cinq mille Illyriens transportés sur cent vaisseaux, & débarqués pendant la nuit près de Mydionie, avoient défait toute l'armée des Etoliens, & les avoient contraints de lever le siége. Cet exploit d'autant plus glorieux, que les Etoliens étoient plus fiers de leur puissance, fut le dernier de ceux qui signalerent le regne d'Agron. S'étant adonné au vin & à d'autres plaisirs semblables, il gagna une pleurésie, qui en peu de jours le mit au tombeau.

Dion. Cass. fr. 151. t. I, p. 63. † Polyb. ubi sup.

Sa femme nommée Teuta, succéda à toute sa puissance, comme tutrice de Pinnès, fils d'Agron; mais elle n'avoit point ses talens pour le gouvernement. Ses amis exercerent sous son nom la plus grande partie de l'autorité royale, qui, détournée par de pareils canaux, differe souvent trop peu de la tyrannie, & avec une

une présomption que les succès ne donnent qu'aux petites ames. Teuta crut profiter sagement de la derniere victoire des Illyriens, en permettant à ses sujets de pirater sans aucun égard pour les états voisins. Elle rassembla elle-même de grandes forces de terre & de mer, avec lesquelles ses généraux exercerent toutes sortes d'hostilités contre ceux de leurs voisins qu'il leur plaisoit d'attaquer.

Les Eléens & les Messéniens se ressentirent les premiers de la licence avec laquelle ce peuple nouveau entre les grandes puissances abusoit de sa fortune présente. Jamais ni les uns ni les autres n'étoient en sûreté contre les Illyriens, parce que la côte étant fort étendue, & les villes qui avoient intérêt de la défendre étant trop éloignées, les secours arrivoient toujours trop tard. Une autre descente des Illyriens dans l'Epire eut encore des suites plus considérables que n'en avoit eu la premiere qu'ils firent dans la Messénie. S'étant approchés de Phénice, où il y avoit une garnison de huit cens Gaulois, ils traiterent avec ceux-ci, qui leur livrerent la ville. Les Epirotes s'assemblerent à cette nouvelle, & vinrent camper en face des Illyriens, ayant une riviere entre

deux. D'un autre côté Scerdilaïde vint au secours de ceux-ci à la tête de cinq mille hommes. Les Epirotes instruits de sa marche firent un gros détachement pour s'assurer d'une ville, qui fermoit les défilés par où devoit passer ce chef des Illyriens, & resterent dans leur camp, où ils faisoient mauvaise garde, comptant que les Illyriens ne se hasarderoient point à passer la riviere. Leur confiance les perdit, ils en furent punis par une défaite qui ne leur laissa d'espoir que dans l'assistance des Etoliens & des Achéens. Ces deux peuples marcherent en effet à leur secours, mais Scerdilaïde avec les troupes qu'il avoit amenées, & auxquelles il avoit joint celles qui avoient pris Phénice, alla à leur rencontre dans le dessein de les combattre. Il avoit déja assis son camp devant le leur, lorsqu'il eut ordre de retourner en Illyrie. Cet ordre lui avoit été envoyé, parce qu'une partie des Illyriens s'étoit révoltée contre Teuta, & s'étoit liguée avec les Dardaniens. Ainsi Scerdilaïde reprit la route de l'Epire, qu'il ravagea une seconde fois. Les Epirotes firent alors avec lui une treve qui les remit en possession de Phénice, en même tems qu'ils racheterent pour une certaine somme les personnes libres, qui étoient tom-

bées au pouvoir des Illyriens. Ceux-ci garderent les esclaves & un butin immense qu'ils chargerent sur leurs vaisseaux, & Scerdilaïde retourna par terre dans l'Epire avec les troupes qu'il avoit amenées.

Les Epirotes, loin de se venger des Illyriens, envoyerent des ambassadeurs à Teuta, &, de concert avec les Acarnaniens, ils firent alliance avec cette reine, dont ils embrasserent depuis les intérêts contre les deux peuples qui avoient pris les armes pour leur délivrance.

Voilà, si je ne me trompe, en quel sens il faut entendre ce que dit Pausanias de la réduction des Epirotes sous le joug des Illyriens. Mais en ce cas, il a changé l'ordre des choses, & il faut retrancher la conquête de l'Epire, des exploits par lesquels Agron avoit signalé son regne.

Mais d'un autre côté, si nous en croyons Dion Cassius & Zonatas, qui l'a suivi, il faudra dire, que Teuta n'avoit fait que suivre l'exemple de son mari, lorsqu'elle avoit permis aux Illyriens de troubler le commerce de leurs voisins par des pirateries continuelles. Entre ceux qui avoient à s'en plaindre, étoient les négocians de Brindes, qui ne pouvoient se montrer sur mer sans être

Dion. Cass. fr. 151.

exposés à devenir la proie des Illyriens.
Le sénat de Rome ne fit pas d'abord beaucoup d'attention à leurs plaintes, mais comme elles devinrent plus fréquentes, & qu'à ce premier grief il s'en joignit un autre qui leur étoit plus sensible, le sénat envoya une ambassade à Agron pour lui demander raison de ces violences. Le second grief dont j'ai parlé, n'étoit pas aussi légitime que le premier.

Polyb. ubi sup. c. 2.

Issa étoit une île de la mer Adriatique, qui avoit appartenu à Agron, mais les Isséens s'étant révoltés contre leur souverain légitime, s'étoient donnés aux Romains, ce qui leur avoit attiré de la part d'Agron tous les mauvais traitemens auxquels ils avoient dû s'attendre.

Les Romains qui étoient déja mécontens des Illyriens à cause de leurs pirateries, ne manquerent pas de protéger les Isséens, & ces deux affaires furent l'objet de l'ambassade qu'ils envoyerent au roi d'Illyrie. Mais ce prince étoit déja mort, & Teuta ayant fait rentrer dans leur devoir ses sujets révoltés, & vu revenir ses vaisseaux avec les riches dépouilles de l'Epire, venoit de mettre le siége devant Issa, quand les ambassadeurs Romains arriverent à sa cour. Teuta les

reçut avec beaucoup de hauteur, & après les avoir laissé parler autant qu'ils voulurent, elle leur répondit qu'elle tâcheroit d'empêcher que leur république n'eût dans la suite sujet de se plaindre de son royaume en général; mais que ce n'étoit pas la coutume des rois d'Illyrie de défendre à leurs sujets d'aller en course pour leur utilité particuliere.

Les deux ambassadeurs paroissent avoir été freres, & s'appelloient l'un Caïus, & l'autre Lucius Coruncanius. Celui qui étoit le plus jeune, ne put entendre, sans en être ému, la réponse de Teuta, &, avec une liberté qui n'étoit que déplacée, « chez nous, dit il à la reine, la coutume est de venger en commun les torts faits aux particuliers, & nous ferons ensorte que de vous-même vous réformiez bien-tôt les coutumes des rois d'Illyrie ». A la maniere dont la reine prit cette réponse, on vit qu'elle étoit femme, dit Polybe. Elle en fut tellement irritée, que, sans égard pour le droit des gens, elle fit poursuivre les ambassadeurs, & assassiner celui qui l'avoit offensée.

Après une action de cette nature, la guerre étoit inévitable, & les Romains s'y préparerent en levant des troupes, & en équipant une flotte.

Teuta augmenta aussi ses forces maritimes, mais ce ne fut que pour envoyer sur les côtes de la Grece deux escadres qui devoient s'emparer d'Epidamne & de Corcyre. La ville d'Epidamne fut en effet surprise, & les Illyriens étoient déja au milieu de ses remparts, lorsque les Epidamniens coururent aux armes pour les repousser. Le combat fut opiniâtre & meurtrier, mais enfin les Illyriens furent forcés de regagner leurs vaisseaux. Ils allerent se joindre à ceux qui avoient fait voile vers Corcyre, & y firent une descente qui fut suivie du siége qu'ils mirent devant la ville du même nom.

Les Corcyréens eurent recours aux Etoliens & aux Achéens, auxquels s'adresserent aussi dans le même tems les Epidamniens & les Apolloniates, qui craignoient une seconde tentative de la part des Illyriens. Les deux peuples se rendirent aux instances des Corcyréens. Sept vaisseaux de guerre qu'avoient les Achéens furent aussi-tôt équipés, leurs alliés y en joignirent d'autres, & tous ensemble ils firent voile vers Corcyre.

De leur côte les Illyriens s'étoient fait joindre par sept vaisseaux de guerre que les Acarnaniens avoient dû leur fournir en vertu des traités qu'ils avoient

avec eux, & s'étoient avancés à la rencontre des Grecs. Les Acarnaniens furent opposés aux Achéens, & de part & d'autre on combattit à la maniere des Grecs. Aussi ne fut-ce point par cet endroit que la victoire commença à se déclarer.

La manœuvre des Illyriens fut absolument barbare. Ils lierent leurs vaisseaux quatre à quatre, se défendirent mal, & présenterent le flanc aux vaisseaux ennemis. Ceux-ci en profiterent & donnerent avec violence contre les vaisseaux Illyriens, dans lesquels leurs éperons s'engagerent. En même tems les Barbares les accrocherent de telle sorte, qu'ils ne pouvoient plus se débarrasser, & alors seulement le combat commença du côté des Illyriens. Il fallut que l'équipage d'un seul vaisseau ou de deux au plus, soutînt l'abordage de tout ce qu'il y avoit de soldats sur quatre vaisseaux Barbares. Ceux-ci sauterent sur le pont des vaisseaux Grecs, & la supériorité du nombre décidant alors de la victoire, elle se déclara toute entiere pour les Illyriens, & fit cesser par la fuite des Achéens le combat qui duroit encore entre eux & les Acarnaniens. La reddition de Corcyre fut la suite de

cette bataille. Les Corcyréens reçurent garnison Illyrienne dans leur ville & avec elle Demetrius de Phare, après quoi les Illyriens retournerent à Epidamne, dont ils commencerent le siége.

Demetrius n'étoit pas Illyrien, autant qu'on en peut juger par son surnom, qu'il tiroit de cette colonie de Paros, dont Denys le tyran avoit protégé l'établissement. Mais comme Issa étoit alors la seule place qui, sur toute cette côte, tînt encore contre les Illyriens, il est certain que Phare avoit passé sous la domination des rois d'Illyrie, & que Demetrius, qui paroît avoir tenu le premier rang dans sa patrie, étoit un des principaux officiers de Teuta.

Cette princesse qui étoit enivrée de sa puissance & de ses succès, fut assez mal habile pour offenser Demetrius au moment où elle avoit besoin de tout le monde; & celui-ci qui craignit de plus grands maux encore, ne différa pas un moment à entamer une négociation avec les Romains.

Dion. Cass. fr. ubi sup.

Cependant Teuta justifia par sa conduite tous les reproches de légereté qu'on a jamais pu faire à son sexe. Dès qu'elle eut appris que les Romains avoient résolu de lui faire la guerre, elle promit de leur rendre tous les Ro-

mains qu'elle tenoit dans les fers, & protesta que, si quelques-uns d'eux avoient été tués, des brigands sans aveu, étoient les auteurs de ce crime, auquel elle n'avoit eu aucune part.

Là-dessus les Romains suspendirent leurs préparatifs, & demanderent que la reine d'Illyrie leur livrât les assassins. Leur modération rendit à Teuta toute son insolence. Elle répondit qu'elle ne livreroit personne, & en même tems elle renvoya une armée dans l'île d'Issa.

Il fut alors résolu que les deux consuls Romains passeroient au plutôt dans l'Illyrie. Caïus Fulvius eut le commandement de la flotte, avec laquelle il fit voile vers Corfou, comptant ou qu'il y arriveroit avant que les Illyriens s'en fussent rendus maîtres, ou qu'il les en chasseroit avec le secours de Demetrius. Ce fut aussi ce qui arriva. Les Romains ayant débarqué dans l'île, on les y reçut à bras ouverts, &, de l'avis de Demetrius, on leur livra la garnison Illyrienne.

Teuta sachant que les consuls étoient prêts à mettre en mer, avoit témoigné qu'elle étoit prête à se soumettre à telles conditions qu'il plairoit aux Romains de lui imposer; mais lorsqu'elle sut que Fulvius avoit fait voile vers Corcyre, elle

N v

reprit courage, & fit entreprendre le siége d'Epidamne.

Aulus Posthumius, le second des Consuls, passa alors la mer avec les troupes de débarquement, qui consistoient en vingt mille hommes de pied, & deux mille chevaux. A peine les deux consuls parurent ensemble devant Apollonie, où les avoit conduits Demetrius, que cette ville les reçut avec joie; après quoi ils s'avancerent vers Epidamne, pour en faire lever le siége. Les Illyriens ne les attendirent point; & sans rencontrer aucun obstacle, les Romains entrerent dans le pays des Ardyéens, qui, suivant Dion Cassius, donnoient leur nom à tous les sujets de Teuta, sans doute parce qu'ils étoient le peuple dominant qui avoit rangé les autres sous ses loix.

Les Ardyéens subirent le joug que les Romains voulurent leur imposer, & leur exemple fut suivi par les Atintariens, les Parthins, & plusieurs autres peuples, qui reconnurent les Romains pour leurs maîtres.

Teuta avoit encore une armée qui continuoit le siége d'Issa, & qui étoit composée partie d'Illyriens & partie de Phariens. Mais les Romains dissiperent sans peine cette armée, dont une partie

se rendit à eux, & fut renvoyée dans l'île de Pharos à la priere de Demetrius; le reste fut dissipé, & se retira à Arbon. Quelques places situées sur le continent, tomberent ensuite au pouvoir des Romains, entre autres celle de Nytrie, qui leur coûta beaucoup de monde, mais dans le port de laquelle ils trouverent vingt brigantins chargés d'un riche butin.

A cette nouvelle Teuta perdit encore une fois courage, & promit d'en passer par tout ce qu'on exigeroit d'elle; mais ayant appris que la flotte Romaine avoit beaucoup souffert en doublant le cap Atyrius, & faisant réflexion que l'hiver approchoit, elle espéra encore de lutter contre la puissance Romaine, & ne fit rien de ce qu'elle avoit promis.

Fulvius avoit en effet repris la route de l'Italie avec la flotte & la plus grande partie de l'armée romaine; mais Posthumius étoit resté à Epidamne, où il avoit rassemblé une autre flotte & une autre armée; & Demetrius, auquel les Romains donnoient tout ce qu'ils enlevoient à Teuta, continuoit à lui enlever autant de villes & autant de peuples qu'il pouvoit.

Dans cette extrémité la reine d'Illyrie renonça à la royauté, si on en croit

Dion Cassius; mais plus vraisemblablement elle abandonna le reste de ses Etats pour se retirer à Rizon, petite place située sur une riviere du même nom, & où elle espéroit d'être en sûreté, parce qu'elle étoit éloignée de la mer.

Cependant le retour du printems auroit pu amener les Romains avec Demetrius jusque dans sa derniere retraite. Elle le prévint en envoyant à Rome des ambassadeurs qui demanderent la paix aux conditions suivantes: 1°. que Teuta payeroit le tribut qui lui avoit été imposé; 2°. qu'à l'exception de quelques places, elle quitteroit toute l'Illyrie; 3°. que passé le Lissus, elle ne pourroit mettre en mer que deux brigantins sans armes.

La paix fut conclue à ces conditions, dont la derniere sur-tout fut très-agréable aux Grecs, avec lesquels les Romains firent alliance à cette occasion pour la premiere fois.

Il est bien étonnant que les Illyriens ayant été jusqu'alors les ennemis déclarés de tous les Grecs, il ne se fût pas trouvé dans toute la Grece assez de vaisseaux, ou assez de courage, pour ruiner leur marine naissante.

Mais la puissance des Grecs étoit alors dans son siecle de décadence, &

celle des Illyriens auroit vraisemblablement pris le dessus pour long-tems, s'ils n'avoient pas eu pour reine une Teuta, & que Démétrius ne les eût pas trahis.

La guerre dont nous venons de rendre compte, fut achevée dans le courant de l'an 228 avant notre ere; & la paix fut conclue avec Teuta au commencement de l'an 227.

Il est difficile de dire au juste dans quel état se trouva l'Illyrie après la conclusion du traité dont nous venons de rendre compte; on peut seulement observer que la clause de ce traité, qui limitoit la navigation des Illyriens, lioit Demetrius & ses sujets, aussi-bien que Teuta & les autres princes de l'Illyrie; qu'entre ces princes étoit Scerdilaïdas, qui jusqu'ici n'a paru être qu'un officier de Teuta; mais qui depuis joua le rôle de prince indépendant, sans doute parce qu'ayant toujours régné sur un peuple d'Illyrie, & étant de maison royale, puisqu'il étoit parent du roi des Athamanes, il avoit recouvré son ancienne liberté par l'abandon que Teuta avoit fait d'une grande partie de l'Illyrie.

Polyb. lib. IV. c. 4.

On peut conclure de-là que la politique des Romains divisa la monarchie Illyrienne, en détruisant la puissance

du peuple dominant, & en ôtant au chef de ce peuple l'empire qu'il s'étoit acquis sur les autres chefs. C'est sans doute en ce sens qu'Eutrope a dit que les deux consuls, dont nous avons parlé, reçurent les soumissions des rois d'Illyrie.

Lib. III.

Ainsi la seule régence de Teuta renversa ce grand édifice qui Agron avoit élevé pendant un regne également brillant & heureux.

Nous ignorons combien d'années cette princesse vécut encore après être devenue tributaire des Romains; mais il paroît certain qu'elle mourut avant l'an 217, & que dès-lors Demetrius avoit épousé Tritautha, aussi veuve d'Agron & mere de Pinnès, dont il avoit pris la tutele en qualité de son beau-pere.

Dion. Cass. fr. 46, p. 21.

Je dois ajouter sur le regne de Teuta ou Teutana, ainsi que l'appelle Florus, que, suivant cet historien, la régente d'Illyrie avoit fait périr par la main d'un bourreau les ambassadeurs Romains, & qu'en même tems on avoit brûlé quelques capitaines de vaisseaux Romains sur lesquels il paroît que ces ambassadeurs étoient venus en Illyrie.

Lib. II, c. 5.

Cet historien ajoute que plusieurs princes Illyriens furent immolés aussi par la main des bourreaux aux mânes

des ambassadeurs Romains; mais c'est ce qu'il est assez difficile de concilier avec l'histoire de Teuta, telle que nous venons de l'écrire, à moins que ces princes Illyriens n'aient été des prisonniers de guerre.

CHAPITRE XVII.

Les Etoliens profitent de l'affoiblissement des Illyriens pour tyrannifer la Grece. Demetrius & Scerdilaïdas à la tête des Illyriens profitent des divisions de la Grece pour la ravager. Le second se ligue avec les Etoliens; le premier, avec les Achéens leurs rivaux. Philippe, roi de Macédoine, prend le parti de ces derniers. Ancêtres de ce Prince, & ses commencemens. Il détache Scerdilaïdas de l'alliance des Etoliens. Les Romains déclarent la guerre à Demetrius de Phare, & le dépouillent de ses Etats & de la régence de l'Illyrie, où Pinnès commence à régner sous leur protection. Demetrius se refugie chez Philippe, qui refuse de le rendre. Guerre entre les Byzantins & les Rhodiens, finie par l'entremise de Cavarus, roi des Gaulois de Thrace.

ON a pu remarquer qu'au tems où les Illyriens avoient été unis sous une

seule domination, les Etoliens avoient été leurs rivaux, parce qu'ils étoient le seul peuple de la Grece qui pût contre-balancer leur puissance. L'affoiblissement des Illyriens mit donc les Etoliens au-dessus de tous leurs voisins, & parut leur assurer une supériorité qu'il ne tenoit qu'à eux de conserver: mais il falloit profiter de l'exemple des Illyriens, & ne pas abuser, comme eux, de leur puissance. On répétera toujours en vain que l'injustice est l'écueil du pouvoir pour les nations & pour les hommes, les exemples s'accumulent tous les jours pour le prouver; & cette maxime ne se trouve encore que dans les livres des philosophes & dans la bouche des foibles; elle cessa d'être celle des Etoliens, dès qu'ils se virent les plus forts.

Polyb. lib. IV. c. 4.

« Ils pilloient sans cesse la Grece & portoient la guerre chez plusieurs peuples, sans qu'on en sût la raison; & quand on vouloit leur en faire un procès, ils ne daignoient pas seulement se défendre : ils se moquoient de ceux qui leur demandoient raison de ce qu'ils avoient fait, ou de ce qu'ils avoient dessein de faire ».

Les Achéens, qui après eux étoient la premiere puissance de la Grece, furent nécessairement leurs ennemis, comme eux-mêmes l'avoient été des Illy-

riens par une raison semblable.

Ceux-ci ne désespererent pas de mettre à profit les troubles de la Grece. Vers l'an 220 Scerdilaïdas & Demetrius de Pharos sortirent des ports d'Illyrie avec quatre-vingt-dix vaisseaux, passerent le Lissus contre le traité fait avec les Romains, & débarquerent à Pyle, dans l'espérance de s'en rendre maîtres; mais n'ayant pas réussi, ils se séparerent.

Demetrius avec cinquante vaisseaux fit voile vers les îles Cyclades, dont il ravagea une partie, & gagna l'autre à force d'argent.

Scerdilaïdas reprit la route d'Illyrie, & s'arrêta en passant à Naupacte, qui appartenoit à Amyras, son parent & roi des Athamanes. Il traita de-là avec les Etoliens, & convint de se joindre à eux pour fondre sur l'Achaïe, à condition qu'ils partageroient avec lui le butin qu'on feroit dans cette guerre. Le traité fut exécuté de bonne foi de la part de Scerdilaïdas. Il joignit ses troupes à celles des Etoliens, & l'irruption fut faite dans le pays des Achéens.

Polyb. ubi sup. c. 5.

Dans le même tems Demetrius étoit venu mouiller à Cenchrées avec un riche butin qu'il avoit fait dans les Cyclades, mais avec peu de gloire, les Rhodiens l'ayant forcé de mettre fin à son expé-

dition plutôt qu'il ne l'avoit projetté. On lui proposa de secourir les Achéens contre les Etoliens ; & pour faciliter cette nouvelle entreprise, on transporta ses vaisseaux d'une mer à l'autre pardessus l'isthme de Corinthe. Mais il arriva deux jours trop tard, les Etoliens s'étoient retirés, & tous ses exploits se bornerent à quelques dégâts qu'il fit sur leurs côtes. Il revint ensuite à Corinthe, où étoit alors Philippe, roi de Macédoine. Ce Prince étoit fils de Demetrius, petit-fils d'Antigonus Gonatas, & arriere-petit-fils de ce Demetrius, fils d'Antigone, qui s'étoit rendu fameux entre les successeurs d'Alexandre. Antigonus Gonatas doit avoir commencé à régner pendant l'expédition de Brennus, & par conséquent en 278. Son regne fut de quarante-quatre ans suivant le Syncelle, & par conséquent dut finir en 234. Son fils Demetrius lui succéda, & régna dix ans.

La deuxiem. année de l'olymp. 125, p. 213.

A Demetrius devoit succéder Philippe ; mais comme il étoit encore en très-bas âge, Antigone son tuteur s'empara du trône qu'il occupa pendant douze ans, ou pendant neuf ans seulement selon Diodore. Ce dernier calcul donne l'an 215 pour le premier du regne de Philippe. Cependant nous n'en som-

mes encore qu'à l'an 220, ſuivant le calcul de Polybe, qui compte pour le premier hiver de la 140e. olympiade celui qui ſuivit l'expédition de Demetrius.

Lib. IV. c. 4.

Cet hiver fut auſſi celui qui précéda le ſiége de Sagunte, ſelon le même auteur. Ce calcul ne s'accorde pas tout-à-fait avec celui que nous fourniſſent les faſtes conſulaires; mais cette difficulté ne doit pas nous arrêter.

Lib. IV. c. 9 & 15.

Philippe, qui n'étoit âgé que de dix-ſept ans, commençoit dès-lors à être l'arbitre de la Grece, & il y étoit venu pour ſecourir les Achéens contre les Etoliens.

On délibéra beaucoup à Corinthe, où s'étoient aſſemblés tous les ennemis des Etoliens; on les accuſa de grand nombre d'injuſtices; & il fut décidé qu'on reprendroit ſur eux tout ce qu'ils avoient envahi depuis le regne de Demetrius, pere de Philippe. Le reſte de l'année & l'hiver ſuivant furent employés à faire les préparatifs de la guerre qui devoit être la ſuite de ce decret. Entre ces préparatifs la négociation que Philippe entama avec Scerdilaïdas, ne fut pas la moins importante.

Ibid. & 7.

Les Etoliens avoient refuſé à ce Prince la part du butin qui lui apparte-

noit, Philippe n'eut pas besoin de toute son éloquence pour lui faire détester les Etoliens. Cependant il exigea qu'on lui donnât vingt talens chaque année, & trente vaisseaux pour attaquer les Etoliens par mer. Ainsi Scerdilaïdas & Demetrius furent encore une fois liés d'intérêt; mais cette ligue qui les unissoit, ne sauva point Demetrius, à qui les Romains déclarerent la guerre au printems de l'an 219. Demetrius étoit hardi & brave; mais sa bravoure avoit quelque chose de brutal, & sa hardiesse étoit sans prudence. La fortune l'avoit longtems favorisé; les Romains en avoient fait un puissant Prince; la mort de Teuta lui avoit livré toutes les forces de l'Illyrie; il étoit ami du roi de Macédoine, & il trouvoit une occasion qui paroissoit très-favorable pour se débarrasser de l'amitié des Romains. Il avoit commencé par en abuser en ravageant les terres de ses voisins, & en opprimant tous ceux qui étoient moins puissans que lui. On s'apperçut qu'il méprisoit les Romains, lorsqu'il commença à ravager & à renverser les villes d'Illyrie qui leur appartenoient, & lorsque, contre la foi des traités, il passa le Lissus avec cinquante vaisseaux, &

Polyb. lib. III, c. 4.

I. an. de l'olymp. 140.

Dion. Cass. fr. 46. pag. 21.

Polyb. lib. III, c. 4.

alla faire le dégât dans la plûpart des îles Cyclades.

Il ne faut point demander pourquoi Demetrius fut ingrat; mais quoiqu'il fût très-audacieux, on peut demander pourquoi il poussa l'audace jusqu'à braver les Romains. Il avoit vû dans quelle consternation les avoit jettés une irruption des Gaulois, & il savoit que dans ce tems-là même ils étoient très-embarrassés de la guerre qu'Annibal commençoit en Espagne contre leurs alliés. Il avoit cru que dans ce moment il pouvoit tout oser, & que le succès de son entreprise qui lui paroissoit infaillible, le mettroit en état de ne pas craindre les Romains, si jamais ils avoient le loisir de l'attaquer. Mais ou Demetrius s'aveugla, ou il vit mieux que les Romains la grandeur du danger qui les menaçoit; ce fut parce que ceux-ci firent une faute essentielle que la politique de Demetrius se trouva en défaut.

Les Romains crurent que la résistance des Saguntins leur donneroit le tems d'aller chercher Annibal en Espagne, & de fixer le théatre de la guerre entre l'Ebre & les Pyrénées; & dans cette fausse opinion, ils voulurent commencer par pacifier & s'assurer les provinces situées à l'orient de l'Italie.

Demetrius étoit alors le seul ennemi qu'ils eussent de ce côté-là. Ils envoyerent contre lui Lucius Emilius avec une bonne armée.

Sur la nouvelle qu'en eut Demetrius, il jetta dans une de ses plus fortes places, appellée Dimale, une nombreuse garnison & toutes les provisions nécessaires pour soutenir un long siége ; il fit mourir les gouverneurs des villes qui lui étoient contraires ; mit à leur place des personnes dont il étoit sûr ; & ayant choisi entre ses sujets ceux sur la bravoure desquels il comptoit le plus, au nombre de six mille, il s'enferma avec eux dans l'île & dans la ville de Pharos. Le Consul Romain, instruit de ces dispositions, crut qu'il falloit commencer la guerre par une entreprise d'éclat ; il assiégea Dimale, qui passoit pour une place imprenable, & la prit d'assaut, après sept jours de siége. C'en fut assez pour desarmer la plupart des Illyriens ; ils vinrent aussi-tôt de toutes les villes se rendre aux Romains, & se mettre sous leur protection. Le Consul leur accorda les conditions qu'il crut les plus convenables.

Il paroît que la plus générale fut qu'ils obéiroient dorénavant à Pinnès, fils d'Agron, & que celui-ci seroit tri-

butaire des Romains. La preuve en est que deux ans après, & sous le consulat de ce même Flaminius qui perdit contre Annibal la bataille de Trasymene, les Romains envoyerent une ambassade à Pinnès, pour exiger de lui le payement du tribut qu'il leur devoit, & dont le terme étoit échu, & pour recevoir de lui des ôtages, s'il demandoit un délai.

Tit. Liv. lib. XXII.

Ou Pinnæus.

Æmilius ayant réduit la guerre au siége de Pharos, pensa aussi-tôt à s'épargner cette entreprise qui pouvoit être longue, & dans laquelle il prévoyoit de grandes difficultés. Il débarqua de nuit dans un endroit écarté de l'île, où il cacha la plus grande partie de son armée; & lorsque le jour fut venu, il se présenta avec le reste devant un port peu éloigné de la ville.

Demetrius en sortit aussi-tôt pour s'opposer à la descente; & comme le combat s'opiniâtroit, il fit venir à plusieurs reprises des troupes fraîches qu'il tiroit de la ville jusqu'à ce qu'elle fût entierement dégarnie. Ce fut alors que les troupes qui étoient en embuscade, vinrent se placer sur une hauteur qui étoit entre la ville & l'endroit de la côte où l'on combattoit. Demetrius ne les eut pas plutôt apperçues qu'il tourna tous ses efforts de ce côté-là; mais le Consul

ayant fait sa descente, les Illyriens se virent bientôt enveloppés; le désordre se mit dans leurs rangs, & enfin ils prirent la fuite. Une partie se dispersa dans l'île, le reste se réfugia dans Pharos, qui fut prise d'emblée & rasée; après quoi Æmilius acheva sans peine la conquête de l'Illyrie, & retourna à Rome à la fin de l'été.

Demetrius avoit profité du tems qu'il y avoit eu entre le désordre arrivé dans son armée, & son entiere déroute, pour gagner quelques frégates qu'il tenoit à l'ancre dans des endroits cachés, & avoit fait voile vers l'Epire.

Polyb. lib. IV, c. 14.

Philippe sortoit de l'Etolie, où il avoit fait la guerre avec succès, & s'en retournoit en Macédoine, lorsqu'en passant le golphe d'Ambracie, il rencontra Demetrius, qui, chassé de ses Etats, s'enfuioit dans une chaloupe. Il le reçut avec bonté, & l'envoya devant lui en Macédoine, où il devoit l'attendre.

Philippe retournoit alors dans ses Etats pour les délivrer d'un ennemi moins redoutable que les Romains, mais qu'il ne devoit pas mépriser.

Les Dardaniens croyant qu'il avoit des vues sur le Péloponnèse, & qu'il resteroit long-tems éloigné de la Macédoine,

doine, avoient levé des troupes & fait de grands préparatifs de guerre, pour entrer dans ce royaume pendant son absence.

Sur l'avis que Philippe en avoit eu, il s'étoit mis en marche pour s'opposer à eux, & il arriva à Pella, lorsqu'ils étoient sur le point d'entrer dans ses Etats. La frayeur saisit alors les Dardaniens, & ils congédierent leur armée. Philippe en fit autant, & envoya ses soldats chez eux pour faire la moisson; ce qui prouve que Demetrius n'avoit pas soutenu long-tems la guerre qui lui fit perdre tous ses Etats.

Deux ans après, & lorsque les Romains envoyerent une ambassade à Pinnès, ils en envoyerent une autre à Philippe, pour qu'il leur livrât Demetrius; mais le roi de Macédoine le refusa, & garda auprès de lui ce malheureux Prince jusqu'au moment de sa mort qui fut comme tous ses autres malheurs, le fruit de sa témérité.

Tite-Live, l. XXII.

La fortune de Scerdilaïdas ne souffrit point du changement arrivé dans celle de Demetrius, quoiqu'il continuât à être l'allié ou du-moins le pensionnaire de Philippe, ainsi que nous le dirons dans la suite.

La même année, qui fut la derniere

du regne de Demetrius, fut encore remarquable par la guerre que les Rhodiens firent aux Byzantins, pour les forcer à renoncer au droit de péage qu'ils s'étoient attribué sur tous les vaisseaux qui passoient le Bosphore.

Polib. lib. IV. c. 9.

Les Byzantins avoient eu recours à cet expédient pour se mettre en état de contenter l'avidité des Gaulois qui régnoient alors dans la Thrace. Sur quoi Polybe observe qu'il ne tenoit qu'à eux de priver la Grece d'une branche considérable de son commerce, soit qu'ils fermassent le Bosphore avec leurs seules forces, soit qu'abandonnant le pays, ils laissassent le Bosphore au pouvoir des Barbares, soit enfin qu'ils se liassent d'intérêt avec les Gaulois ou plutôt avec les Thraces.

C. 10.

Ces dernieres paroles supposeroient qu'il y avoit encore des Gaulois dans la Thrace au tems de Polybe. Il dit cependant en un autre endroit que la monarchie Gauloise en Thrace finit sous Cavarus, qui vivoit au tems dont nous parlons, & qui, cette même année, vint à Byzance pour mettre fin à la guerre commencée par les Rhodiens. Il y réussit en se rendant médiateur entre les Byzantins & Prusias, allié des Rhodiens.

C. 10.

Mais on voit auſſi par l'hiſtoire de cette guerre, comme nous l'avons déjà obſervé, qu'il y avoit des Thraces qui apparemment n'étoient pas entierement ſoumis à Cavarus, puiſque s'étant mis à la ſolde de Prusias, ils preſſoient les Byzantins du côté de l'Europe, pendant que le roi de Bithynie les preſſoit du côté de l'Aſie.

CHAPITRE XVIII.

Deſtruction de la Monarchie Gauloiſe en Thrace. S'il eſt vrai, comme le dit Polybe, que la race des Gaulois y ait été exterminée? On ſe détermine pour l'opinion contraire, & on prouve que les Baſtarnes & les Peucins étant Gaulois, quoi qu'en ait dit Tacite, & ayant habité le nord de la Thrace, ils furent un reſte des Gaulois qui avoient opprimé les Thraces. Autres Gaulois qui reſterent mêlés avec les Thraces, ſur-tout au nord du Danube. Galatie ſeptentrionale ſituée ſur le Tanaïs. Explication d'un paſſage de Jornandès, qui fait venir les Boiſques ou Bavarois des bords du Danube. Flux & reflux des Gaulois depuis l'Arménie juſqu'à la Toſcane. Il ceſſe par la deſtruction de la

Monarchie Gauloise en Thrace. Suite de cette révolution.

Lib. IV, c. 2.

« PENDANT le regne de Cavarus, » dit Polybe, les Gaulois tomberent à » leur tour sous la puissance des Thra-» ces, qui ne firent quartier à aucun, » & qui en éteignirent entierement la » race ».

C'est là tout ce que le laconisme Grec, qui n'a lieu que lorsqu'il s'agit des Barbares, nous permet de savoir sur la destruction de cette puissante monarchie qui avoit remplacé celle de Lysimaque, comme celle-ci avoit remplacé l'empire des Odryses. Mais ce récit me paroît aussi défectueux qu'il est abrégé. Le tems de la grande révolution, qui y est marqué, n'est indiqué que très-vaguement. Nous savons seulement qu'elle fut postérieure à la premiere année de la 140e. olympiade.

La maniere dont elle s'opéra, n'est pas bien éclaircie, quand on dit que les Gaulois tomberent à leur tour sous la puissance des Thraces; ce qui doit signifier qu'ils furent vaincus, qu'ils se trouverent les plus foibles, & que leurs ennemis profiterent de leur supériorité pour les exterminer, & non pour les tyranniser.

Mais en disant que les Gaulois furent exterminés, que la race en fut entierement éteinte, on s'est dispensé de nous apprendre en quel pays se retirerent ceux qui ne périrent point par le fer des Thraces.

Cependant n'accusons point Polybe de notre ignorance, & ne lui reprochons pas d'avoir été trop laconique & trop peu exact dans un endroit où il n'a fait qu'indiquer un grand événement dont il se proposoit de rendre compte, lorsqu'il en seroit venu au tems où cet événement arriva. Je juge qu'il en avoit fait de même dans son huitieme livre dont il ne nous reste que des fragmens, & d'où Athénée a tiré une anecdote sur Cavarus, qui prouve que dans ce même livre Polybe avoit écrit l'histoire de ses derniers malheurs. Ce Prince Gaulois, avoit-il dit, étoit naturellement bon; mais un de ces hommes pervers qui font trop souvent les délices des Rois, & qui font leur fléau, un Grec, natif de Chalcédoine & nommé Sostrate, l'ayant perverti par ses flatteries, le précipita sans doute dans les fautes & les malheurs qui firent périr son Empire. Polybe rendoit compte dans ce même livre de la prise de l'Achradine par Marcellus, & de celle de Tarente par An-

Lib. VI, c. 13.

L'an de Rome 545 ou avant J. 242 ou 211.

nibal. Ainsi on doit rapporter les derniers malheurs de Cavarus à la troisieme ou à la quatrieme année de la 141[e]. olympiade.

C'est là tout ce qu'on sait de cette révolution. Nous osons pourtant assurer que les Gaulois ne périrent pas tous en Thrace, & nous employons pour le prouver l'autorité de Polybe lui-même. Une des raisons, selon lui, qui engagerent les Romains à accorder la paix à ce même Philippe, roi de Macédoine dont nous avons déjà parlé, fut l'importance dont il étoit pour eux, & encore plus pour la Grece, que la Macédoine restât en état de contenir les Gaulois & les Thraces, qui sans cela n'auroient pas manqué de l'envahir, comme ils l'avoient déjà fait plus d'une fois. Les Gaulois étoient donc encore très-puissans dans les contrées que la Macédoine séparoit de la Grece. Ils se réduisoient pourtant à la seule tribu des Scordisques, si tous ceux qui avoient opprimé la Thrace avoient été exterminés.

Ambass. de Pol. n. 6.

Mais j'ai déjà observé qu'une pareille assertion ne doit point nous en imposer, puisque des Barbares errans, tels que les Gaulois, étoient alors pour les Grecs & pour les Romains, ce que sont aujourd'hui pour les Européens

les Sauvages de l'Amérique. Lorſqu'ils avoient été maltraités dans un pays, la fuite les déroboit à la pourſuite & à la connoiſſance de leurs vainqueurs ; & ceux-ci qui ne les revoyoient plus, ne manquoient pas de dire qu'ils avoient détruit toute la nation. Ainſi furent détruits tous les Gaulois qui avoient oſé attaquer le temple de Delphes ; ainſi périrent tous ceux qui avoient tyranniſé la Thrace.

Par la poſition même que Polybe aſſigne à ces derniers, il eſt aiſé de voir comment il s'eſt trompé, ou plutôt comment il nous induiroit en erreur, ſi nous prenions à la rigueur ce qu'il en dit. Il ne parle de la monarchie fondée par Comontorius, qu'à l'occaſion des Byzantins. Ainſi il ne conſidere les Gaulois que dans la Thrace méridionale, & ne fait attention qu'à ce qui leur arriva dans cette contrée. Ce furent les Thraces voiſins de Byzance, qui ſe ſouleverent contre les Gaulois, & qui délivrerent les Byzantins de leur voiſinage. Par rapport à ces derniers les Gaulois furent exterminés, leur race fut éteinte dans le midi de la Thrace ; mais le ſiége de leur Empire avoit été à Tylé près du mont Hæmus. Le nord leur fut donc ouvert, & de ce côté-là ils ne fu-

rent pas éloignés des Scordisques, qui étoient alors très-puissans. Ils ne furent pas même éloignés des Bastarnes, puisque ceux-ci étoient voisins des Autariates, qui jamais ne passerent le Danube. Mais je vais encore plus loin, & j'ose avancer que les Bastarnes eux-mêmes furent un reste de ces Gaulois qui avoient opprimé la Thrace, & que tout au plus ils ne furent distingués des oppresseurs des Byzantins, que parce qu'ils étoient restés dans le nord de cette contrée. On cite avec trop de confiance sur l'origine des Bastarnes & des Peucins un passage de Tacite, qui les compte entre les nations Germaniques. On ne conçoit pas comment des Germains dans le sens que Tacite donne à cette dénomination, avoient pu tirer leur surnom de l'île de Peucé, que formoit l'embouchure du Danube. Or les Peucins étoient une tribu des Bastarnes.

J'avoue que ce nom n'est pas plus connu dans les Gaules, que le nom des Trocmos & celui des Tolistobogiens, à-moins qu'on ne croye en trouver des traces dans ceux des Bastules & des Bastalans qui étoient deux peuples d'Espagne. Mais il en faudroit dire autant des noms de Basta & des Basterbins, qui étoient ceux d'une ville & d'un peuple

de l'Italie méridionale. Et comme dans la même contrée on trouvoit aussi les Peucetiens, qui étoient originaires d'Illyrie, cette double ressemblance prouveroit encore mieux que le nom des Bastarnes fut celui d'un peuple d'Illyrie ou de la Thrace septentrionale. Mais quand cela seroit, on ne pourroit en conclure que les Bastarnes fussent un peuple Germain, & il faudroit se borner à dire qu'on leur donna le nom d'un peuple ou d'un pays qui n'avoit rien de commun avec la Gaule, comme une partie d'entre eux prit celui de l'île de Peucé. Ajoutons qu'en langue Celtique & peut-être en langue Thrace, le mot Bastarne avoit une signification effrayante, & que ce nom pouvoit être un de ceux qu'on imagina pour inspirer la terreur, ou que la frayeur des vaincus donna aux vainqueurs.

Plutarque dit positivement que les Gaulois, dont Persée, fils de Philippe, rechercha l'alliance, étoient appellés Basternes; & dans un autre endroit, parlant du secours que les Gaulois lui envoyerent, il les nomme encore Basternes.

Paul Emile, p. 93.

Pag. 98.

Diodore de Sicile appelle seulement Gaulois ou Celtes les Barbares qui passerent le Danube, pour venir au secours

Extraits p. 244. & seq. & p. 250.

de Persée ; & quoiqu'il en parle jusqu'à trois fois, il ne varie point dans la dénomination qu'il leur donne.

Lib. XL. Cependant ces Barbares sont certainement les mêmes que Tite-Live, en parlant des projets de Philippe, appelle Bastarnes, & qu'il nomme ensuite *Lib. XLIV.* Gaulois, en leur donnant pour roi le même Clondicus, qu'il dit dans le premier passage avoir régné sur les Bastarnes.

Il est vrai que Polybe paroît distinguer les Gaulois des Bastarnes dans un fragment que nous transcrirons ailleurs en entier ; mais outre que ce passage peut avoir été altéré, il est évident que par les Gaulois dont il y est parlé, il faut entendre les Scodisques, qui pouvoient être plus communément desi-gnés par ce nom général, que les Bastarnes, & il n'en résulte qu'une preuve de plus en faveur de l'opinion que je soutiens ici. Car mieux il est prouvé que les Scordisques étoient Gaulois, ce dont il me semble qu'on ne peut dou-*Lib. XL.* ter, plus il est certain que les Bastarnes l'étoient aussi. Tite-Live dit positivement que les Bastarnes & les Scordisques avoient les mêmes mœurs, & parloient la même langue.

Nous ignorons en quel tems & com-

ment les Baſtarnes paſſerent le Danube pour aller s'établir au nord de ce fleuve; mais la reſſemblance parfaite qu'il y avoit encore entre eux & les Scordiſques au tems de Perſée, me perſuade qu'ils avoient été du nombre de ces Gaulois qui envahirent l'Illyrie, la Grece & la Macédoine ſous les ſucceſſeurs d'Alexandre; & c'eſt auſſi en partie ſur quoi je me fonde pour dire qu'ils devoient être les mêmes qui avoient tenu l'Empire de la Thrace pendant un grand nombre d'années, & qui en furent chaſſés ſous le regne de Cavarus, & lorſque Philippe régnoit déjà en Macédoine. Une autre preuve de cette vérité, encore plus déciſive, eſt qu'un peuple, qui ne fut point différent des Baſtarnes, une tribu de cette nation Gauloiſe, prit le nom l'île de Peucé qu'elle avoit habitée, & qui faiſoit partie de la Thrace ſéptentrionale. Il ne faut pas chercher loin de là la contrée que les autres Baſtarnes occuperent dans le même tems. La victoire qu'ils remporterent ſur les Gétes, dut leur ouvrir le pays ſitué au nord du Danube. Les Gétes eurent ſans doute leur revanche, mais trop peu complétement ou trop tard, pour que la Scythie fût fermée aux Baſtarnes,

lorsque la Thrace méridionale secoua le joug de Cavarus.

Au reste nous ne sommes pas réduits à chercher les anciens maîtres de la Thrace sous le seul nom des Bastarnes ou des Peucins. Les Thraces, disoit Strabon sous le regne de Tibere, tant ceux qui habitent au midi, que ceux qui sont au nord du Danube, mais surtout ces derniers, sont mêlés de peuples Scythes, Sarmates & Bastarnes; ils le sont aussi de peuples Celtiques, tels que les Boïens, les Scordisques & & les Taurisques. D'où venoit ce mêlange des Thraces avec tant de peuples Gaulois, si ce n'étoit pas-là un reste de l'oppression, sous laquelle les avoient fait gémir les Bastarnes & les autres Gaulois? Nous apprenons encore de-là que les Boïens eurent part à l'Empire de la Thrace & aux malheurs qui renverserent le thrône de Cavarus; que cependant ce revers ne fut pas assez accablant pour entraîner leur destruction totale, ni même pour dissoudre la société qu'ils composoient, au point de faire disparoître leur nom.

L. VII. p. 204.

Cette remarque jointe à celle que nous fournit un monument antérieur au déplacement total des Barbares du

nord, peut donner lieu à une conjecture ſinguliere. La table de Peutinger place ſur les bords du Tanaïs & vers la ſource de ce fleuve une contrée qu'on appelloit Galatie, nom que les Grecs donnoient à tous les pays qu'occupoient des Gaulois. Ne pourroit-on pas dire que les peuples Gaulois, qui ne firent pas corps avec les Baſtarnes ou Peücins, compoſerent dans le voiſinage des Scythes une nation ou une confédération particuliere, qui donna ſon nom à la Galatie ſeptentrionale ? En ce cas, les Boïens durent faire partie de cette nation ; & dès-lors Jornandès n'a rien avancé que de très-croyable, lorſqu'il a dit que les Huns, comme un tourbillon impétueux, arracherent des bords du Tanaïs les Boiſques & les Tuncaſſes, & les entraînerent avec eux ſur les bords du Danube.

Si l'on ne veut pas riſquer de manquer la route que tinrent les Boïens, auxquels on a donné le nom de Bavarrois, on ne doit pas négliger celle-ci qui même a l'avantage de rendre raiſon de leurs traditions en apparence les plus fabuleuſes.

Tacite, qui, comme nous l'avons dit, fait des Baſtarnes ou Peucins un peuple Germain, héſite pourtant entre

Germ cap. ult.

les Germains & les Sarmates, à cause de la ressemblance qu'ils avoient avec l'une & l'autre nation. Mais il se détermine sur une plus grande ressemblance à les compter entre les Germains. Leur langue, dit-il, leur maniere de se mettre, la position de leur pays, l'usage où ils sont d'avoir des demeures fixes, toutes choses en quoi ils different des Sarmates, déposent en faveur de l'origine Germanique. Il paroît que leur ressemblance avec ces derniers, attribuée par Tacite aux mariages qui se faisoient entre les chefs des deux nations, se réduisoit à la maniere dont l'une & & l'autre faisoit la guerre, & à l'usage qui leur étoit commun, d'être toujours à cheval. Je conjecture que les Bastarnes ou Basternes, dont le pays avoisinoit davantage les montagnes, substituerent, au-moins en certains cas, les litieres aux chars des Sarmates, & que ce fut ce qui fit donner à cette espece de voiture le nom de basterne, sous lequel il en est parlé dans Symmaque & dans les capitulaires de nos Rois.

Il n'est pas impossible que les Gétes aient été un grand nombre d'années sans prendre leur revanche sur les Bastarnes; que jusque-là ceux-ci aient occupé le pays qu'ils leur avoient enlevé, &

qu'une nouvelle migration dont nous parlerons dans la ſuite, les ayant affoiblis, une ſuite de leur défaite par les Gétes ait été la néceſſité où ils ſe trouverent d'abandonner l'île de Peucé dont ils conſerverent le nom, & de ſe retirer du côté de la Germanie à l'orient des monts Riphéens, & au nord des monts Carpathiens.

On verra que la migration, dont je viens de parler, ſe fit de l'orient à l'occident. Cette direction n'étoit peut-être pas nouvelle; je conjecture même qu'elle avoit commencé dès l'an 238, & même un peu auparavant. On va en voir la preuve dans l'hiſtoire des Gaulois d'Italie. Il n'eſt peut-être pas auſſi facile d'en aſſigner la raiſon, puiſque la monarchie Gauloiſe en Thrace ne fut détruite que plus de 20 ans après cette époque.

On peut pourtant ſuppoſer que les Gaulois, outre leur légereté naturelle, conſerverent toujours le deſir de retourner dans leur patrie avec les richeſſes qu'ils avoient amaſſées; que chaque revers qu'ils eſſuyerent, augmenta ce deſir dans une partie d'entre eux; & que tant que ſubſiſta leur monarchie en Thrace, & que leurs différentes colonies formerent une chaîne non interrompue depuis la Toſcane &

le Rhin d'un côté, jusqu'à l'Arménie de l'autre, il se fit un flux & reflux continuels d'aventuriers qui allerent en orient chercher des richesses, & qui en revinrent pour porter dans leur patrie celles qu'ils avoient amassées, ou pour y retrouver le repos, après lequel ils soupiroient.

Si dans cet intervalle les Gaules leur furent fermées, si même il en sortit encore de nouvelles peuplades, le point mitoyen entre cette contrée & l'Arménie dut se trouver surchargé du grand nombre de ces guerriers errans, qui s'y rendoient de l'orient & de l'occident, & leur concours dut produire dans ce point mitoyen un double effort, suivant deux directions opposées, l'une vers le midi & contre l'Italie; l'autre vers le nord & contre la Germanie.

La destruction de la monarchie Gauloise en Thrace, arrivée dans ces circonstances, produisit un double effet. Elle ferma l'Europe aux Gaulois, qui étoient alors en Asie, & les força de s'y fixer & de s'y étendre le long du Pont Euxin. Mais d'un autre côté elle ferma l'Asie aux Gaulois qui se trouvoient en Europe, & ne leur laissa d'autres routes à prendre que celles de l'occident & du nord. Ils tenterent pourtant

encore de pénétrer dans la Grece, mais nous verrons avec quel succès. Quelques-uns d'eux resterent mêlés avec les Thraces, ainsi que je l'ai déjà dit; d'autres se fixerent aussi sur le Danube, mais beaucoup plus loin de son embouchure. Il est très-possible qu'entre les uns & les autres il s'en soit trouvé qui eussent déjà fait la guerre en Asie; & dès-lors on ne peut rejetter absolument les fables des Boïens qui faisoient entrer l'Arménie dans leurs anciennes aventures.

CHAPITRE XIX.

Paix de quarante-cinq ans entre les Gaulois d'Italie & les Romains. Cause de cette longue inaction des Gaulois. Leurs chefs s'en ennuient, & ne pouvant déterminer leurs sujets à la guerre, ils cherchent querelle aux Romains, & appellent les Gaulois d'au-delà les Alpes. Sédition dans laquelle sont tués deux rois des Boïens. Les Gaulois transalpins sont battus & chassés. Conquête du Picénum par les Romains. Les Boïens s'alarment de leur voisinage, se liguent avec les Insubriens, & appellent les Gésates à leur secours. Des Gésates & des Helvétiens. Armée formidable qu'ils

mettent sur pied, & avec laquelle ils se joignent aux Insubriens & aux Boïens. Les Cénomans & les Vénetes se déclarent contre eux. Leurs forces. Celles des Romains. Premiere bataille, dans laquelle les Gaulois sont vainqueurs. Ils sont forcés à une seconde & battus. Réduction des Boïens. Les Romains passent le Pô pour la premiere fois. Après deux campagnes les Insubriens sont aussi subjugués.

L'an 238 av. J.C.

Polyb. lib. 11, c. 4.

IL y avoit quarante-cinq ans que les Boïens avoient fait un traité de paix avec les Romains après l'expulsion des Senonois, & dès ce tems-là les Gaulois d'Italie étoient restés tranquilles, & avoient vécu en bonne intelligence avec les Romains. Ce tems avoit été celui de la grande agitation dans laquelle nous avons vu les conquérans de l'Illyrie, de la Thrace & de l'Asie; celui de leurs exploits, de leurs défaites & de leurs conquêtes. Ce furent autant d'occasions qu'eurent les Gaulois d'Italie d'exercer leur courage, de contenter leur inquiétude, & de payer de leur sang l'espece de fureur qui les entraînoit aux combats.

Mais chez une nation vive & légere, chaque folie n'a qu'un tems. Une par-

tie des Gaulois errans se fixa, les autres ne furent plus que des aventuriers; peu-à-peu ces expéditions lointaines furent aussi décriées qu'elles avoient d'abord paru merveilleuses, les Princes n'y prirent plus de part; & si quelques particuliers, pauvres, avides ou malheureux chez eux, allerent encore chercher du butin ou une solde dans la Grece & dans l'Asie, les peuples qu'ils abandonnerent, délivrés de ces esprits brouillons, n'en durent être que plus portés à la paix. Cependant la difficulté de pénétrer plus avant, soit pour se porter à l'orient, soit pour retourner vers l'occident, jointe au découragement, aux dissensions, avoit entassé un grand nombre de Gaulois dans les Alpes & au nord de ces montagnes. De ce nombre devoient être ceux, par qui Justin assure que l'Istrie fut ravagée, après qu'ils eurent quitté pour la derniere fois leur ancienne patrie.

Pendant que ces choses se passoient hors de l'Italie, les anciens chefs des Gaulois qui avoient fait la guerre aux Romains, avoient fait place à une jeunesse bouillante qui n'avoit jamais éprouvé les malheurs attachés aux entreprises téméraires. Ces chefs nouveaux qui ne voyoient que leurs forces, & qui pen-

ſoient mal de celles de leurs voiſins, accuſoient de lâcheté leurs prédéceſſeurs, & condamnoient un repos qui énervoit la nation. Déja celle-ci ſe montroit lente & difficile à entrer dans leurs projets de guerre. C'étoit une démonſtration de la faute qu'avoient faite leurs peres en traitant avec les Romains, & en obſervant trop long-tems & trop ſcrupuleuſement un traité qui étoit devenu le tombeau de la valeur Gauloiſe.

Les princes Gaulois tenterent en vain de perſuader la guerre à des hommes qui, étant leurs camarades plutôt que leurs ſujets, oſoient délibérer ſur leurs propoſitions. Ils trouverent plus court de commencer par ſe brouiller avec les Romains, en leur faiſant une mauvaiſe querelle, & de compter pour le reſte ſur le reſſentiment aveugle des deux nations. Mais comme ils ne faiſoient pas beaucoup de fonds ſur la valeur de ces Gaulois trop pacifiques qui avoient refuſé d'enfreindre un traité ſolemnel, ils traiterent ſecrétement avec les Gaulois des Alpes, & les engagerent à paſſer ces montagnes pour venir ſe joindre à eux. Ils comptoient que cette impulſion étrangere, la confiance, la néceſſité, engageroient leurs ſujets à prendre auſſi les armes. Les Gaulois Tranſal-

pins s'avancerent jusqu'à Rimini, & furent apparemment joints en chemin par une partie des peuples qui leur avoient accordé le passage, & qui étant plus éloignés des Romains, avoient moins éprouvé leur valeur & en avoient moins à craindre. Il n'en fut pas de même des Boïens; ils regarderent ces nouveaux venus comme des ennemis, & leurs chefs qui les avoient appellés, comme des traîtres qui vouloient leur arracher par ruse & par force un consentement auquel ils n'avoient pu les déterminer par la solidité de leurs raisons. Une sédition fut le premier effet de l'obstination des chefs & du ressentiment des peuples indignement trompés. Atis & Galatus, roi des Boïens, furent les victimes que ce peuple outragé sacrifia à sa liberté & à ses vrais intérêts. Aussi-tôt après il se donna d'autres chefs, sous la conduite desquels il commença une guerre plus juste.

Une bataille dans les formes se donna entre les Boïens & les Gaulois Transalpins. On ne dit point quel en fut le succès; mais puisque les Boïens resterent en possession de leur pays, & que la guerre ne fut point portée jusque sur les terres des Romains, il est évident que la victoire se déclara pour le parti le

plus juste, & que les Boïens qui n'avoient point voulu la guerre, furent pourtant assez braves pour défendre leurs foyers, & pour battre ces Gaulois féroces & turbulens qui étoient venus leur apprendre que la paix énerve les courages, & qu'il faut faire souvent la guerre pour en éviter les malheurs. Les Boïens donnerent une leçon bien différente aux peuples qui entendirent parler de cette catastrophe singuliere. Les Romains en profiterent pour lors; ils avoient été alarmés de l'orage qui avoit paru se former contre eux, & avoient mis une armée en campagne. Instruits de ce qui s'étoit passé, ils oublierent volontiers les sujets de mécontentement que leur avoient donnés les princes Boïens qui n'étoient plus, & retournerent chez eux.

L'an de Rome 454.

Suivant le calcul de Polybe, ceci se passa quarante ans après la déroute de Delphes, & par conséquent à la deuxieme année de la 135e olympiade.

L'an de Rome 525.

Dans ce qui suit cet Historien paroît s'être mépris doublement. Il ne met qu'un intervalle de cinq ans entre ce que nous venons de raconter & le consulat de Marcus Lepidus, quoique ce Consul ait donné son nom à la premiere année de la 137e olympiade. Il

suppose ensuite que ce fut seulement sous ce consulat que les Romains partagerent entre eux les terres du Picénum, d'où ils avoient chassé les Senonois. Ce fut, ajoute-t-il, C. Flaminius qui, pour se concilier la faveur du peuple, introduisit cette nouvelle loi, que l'on peut regarder comme la principale cause de la corruption des Romains, & ensuite de la guerre qu'ils eurent avec les Senonois. Sans examiner, si l'usage d'envoyer des colonies dans le pays conquis, put corrompre les mœurs de Rome, autant qu'il fut utile à sa puissance; j'observerai seulement que plus de quarante-cinq ans auparavant Sena avoit été fondée dans le pays des Senonois, & cette nation entierement chassée de l'Italie. Polybe lui-même nous l'a appris, & lorsqu'il parle de la guerre qu'il vient d'annoncer, il n'assigne aucun poste aux Senonois.

La vérité est, qu'en l'an de Rome 520, le consul Sempronius battit les Picentins, prit Asculum qui étoit leur ville principale, & reçut les soumissions de trois cens soixante mille hommes, en quoi consistoit encore cette nation.

232 av. J. C.

Flor. l. 1, c. 19.

Plin. l. III, n. 18.

M. Æmilius Lepidus fut Consul après Sempronius, & en la premiere année de la 137e olympiade, suivant les fastes

capitolins. Je veux bien croire que sous ce consulat, Flaminius conseilla encore l'envoi de quelques colonies, & que les Boïens prirent l'alarme en voyant les Romains se multiplier dans leur voisinage, car leurs terres étoient limitrophes du Picénum, qui cessoit d'être une barriere pour eux. Ils se persuaderent dès-lors, ainsi que les autres Gaulois, qu'il ne s'agissoit plus entre eux & les Romains de l'empire & de la domination; qu'il falloit ou mourir, ou vivre esclaves & misérables, ou abaisser un peuple qui ne savoit plus vaincre que pour exterminer, qui acquéroit des terres comme les acquiert un particulier pour en exclure l'ancien propriétaire & s'établir à sa place; un peuple enfin qui se multiplioit pour avoir des citadelles & des soldats, où il n'avoit eu auparavant que des ennemis. Ce fut ainsi que raisonnerent les Gaulois, & sur-tout les Insubriens & les Boïens qui étoient les deux plus grands peuples de cette nation en Italie. Ils se liguerent ensemble pour prévenir le malheur qu'ils prévoyoient, & ne se croyant pas encore assez forts, ils envoyerent des députés aux Gaulois qui habitoient le long des Alpes & du Rhône, & qu'on appelloit Gésates, parce qu'ils servoient
pour

pour une certaine solde, ce que signifioit proprement ce mot, qui n'étoit le nom d'aucun peuple en particulier. Le restaurateur de la langue Celtique fait voir que le nom des Helvetiens avoit précisément la même signification; & il en conclut qu'ils n'étoient pas différens des Gésates. Mais il est assez difficile d'imaginer, comment un usage qui étoit commun à tous les Gaulois, avoit donné le nom à un peuple particulier, à-moins que les Helvetiens n'aient été dans leur origine une bande nombreuse de soldats mercenaires qui s'étoient attroupés pour faire la guerre à leur profit, après avoir long-tems vendu leur sang, & qui s'étoient procuré un assez mauvais établissement vers les sources du Rhin & du Rhône. Il est possible qu'en ce cas on leur ait conservé le nom de leur premier état; mais j'aurai toujours de la peine à croire qu'une langue barbare ait fourni deux mots aussi différens pour signifier la même chose.

M. Bullet.

Pline raconte des Helvétiens quelque chose de semblable à ce qu'on a dit de Bellovèse & de ses compagnons, & paroît croire que ce furent eux qui les premiers passerent les Alpes pour se répandre en Italie. Les Alpes, dit-il, étoient encore regardées comme une barriere

Lib. XII. n. 2.

impénétrable, & un rempart qui mettoit l'Italie à couvert de toute insulte. Cependant un Helvétien, nommé Hélicon, étoit venu s'établir à Rome pour y apprendre ou y exercer l'art de la menuiserie. En retournant dans sa patrie, il y porta avec lui des figues seches, des raisins, du vin & de l'huile, qui étoient autant de productions que la nature accordoit à l'Italie, & refusoit à l'Helvétie. Peut on condamner les Helvétiens d'avoir pris les armes & franchi les premiers les Alpes pour inonder un pays qui possédoit de pareils trésors ?

Si l'on fait quelque fond sur mes conjectures, les Helvétiens firent partie des peuples que déplaça l'invasion des Volces & des Tectosages ; ils se réfugierent avec Bellovèse dans les montagnes, qui leur offroient alors un asyle, & qui bien tôt après semblerent s'entr'ouvrir pour leur livrer un passage qui les conduisît en Italie. Le retour d'Hélicon fit partie de ce commerce, par lequel commencerent les liaisons des Gaulois avec les Italiens, ou, si l'on veut, les fruits qu'il rapporta, furent un appas particulier pour les Helvétiens, dont le pays étoit le plus ingrat de tous ceux qui avoient servi d'asyle aux Gaulois fugitifs.

- Ceux des Helvétiens qui resterent dans leurs montagnes purent dès-lors se partager entre les guerres qu'ils entreprenoient en corps pour reculer leurs frontieres, & celles que se faisoient leurs voisins, auxquels ils vendirent leurs services. En ce sens ils furent Gésates, & il est même assez vraisemblable, que, si on donna ce nom à quelques peuples Gaulois plutôt qu'à d'autres, ils en composerent la meilleure partie. Polybe nous autorise à croire que le métier des Gésates étoit alors réservé à deux peuples principaux, qui avoient chacun leur roi. L'un s'appelloit Concolitan, & l'autre Anéroeste. Ce fut à eux que la confédération Gauloise envoya des députés qu'elle chargea de leur remettre une somme considérable pour les engager à armer contre les Romains. Les députés devoient encore leur mettre devant les yeux la grandeur & la puissance de cette république, qui méritoit bien qu'on fît les plus grands efforts pour l'abattre, & qui en offroit la récompense par les richesses immenses qu'elle renfermoit, & qui seroient la proie du vainqueur. Les confédérés promettoient solemnellement de partager avec les Gésates tous les périls de cette guerre, ils leur rappelloient les exploits de leurs ancêtres,

qui avoient attaqué ces mêmes Romains, les avoient défaits, avoient pris d'emblée la ville de Rome, en étoient restés les maîtres pendant sept mois entiers, ne l'avoient rendue aux Romains que de leur plein gré & par un excès de générosité, qui avoit mérité toute la reconnoissance des vaincus; & s'en étoient retournés dans leur patrie sains & saufs, & chargés d'un riche butin.

Les Helvétiens conservoient sans doute le souvenir de ces exploits de leurs peres, mais en les leur retraçant avec force, on les échauffa tellement, que toute la nation parut prête à prendre les armes pour s'emparer une seconde fois de cette ville superbe, qui avoit trop tôt oublié ses malheurs.

Jamais, dit Polybe, on ne vit sortir de ces provinces une armée plus nombreuse & composée de soldats plus braves & plus belliqueux. Cependant elle n'avoit pas encore passé les Alpes, elle n'étoit peut-être pas encore formée, que les Romains trembloient déja pour leurs foyers, faisoient des magasins pour en nourrir les défenseurs s'il falloit soutenir un siége, & levoient une armée nombreuse pour attendre l'ennemi sur la frontiere, & tenter le hazard du combat avant de courir les risques d'un siége.

Il y avoit huit ans que les terres du Picénum avoient été partagées, on comptoit la derniere année de la 138e olympiade, & l'an de Rome 528. L. Æmilius Papus & C. Atilius Régulus, étoient consuls, lorsque les autres Gésates & les Gaulois franchirent les Alpes, & vinrent camper sur le Pô. Leur armée étoit nombreuse & superbement équipée. Les Insubriens & les Boïens, fideles à leurs engagemens, se joignirent à eux avec leurs meilleures troupes, qui étoient également braves & nombreuses.

Polib. l. II, c. 5. 224, av. J. Ch.

Mais les Romains avoient eu le tems de se préparer à soutenir ce terrible assaut; & comme il s'agissoit de tout pour eux, & que la sécurité ne les aveugla jamais tant qu'ils eurent quelque chose à craindre de la part des Gaulois, ils n'avoient rien négligé de ce qui pouvoit leur épargner une partie du danger. Ils avoient pourvû par un traité aux petits intérêts qu'ils avoient dès-lors en Espagne. Une ambassade avoit été envoyée aux Cénomans & aux Vénetes, & avoit gagné ces deux peuples, qui se rangerent du côté des Romains; le premier, parce qu'il n'avoit jamais aimé les Gaulois; le second, parce qu'il s'étoit vû enlever par les Boïens une partie de ses possessions qu'il vouloit recouvrer,

ou peut-être parce qu'il étoit plus Vénete que Gaulois, & qu'il s'étoit lié étroitement avec ceux de ses voisins qui lui ressembloient davantage.

Quoi qu'il en soit, l'ancienne jalousie ou la défection de ces deux peuples, firent une diversion fâcheuse aux forces des Gaulois. Ils furent obligés de laisser une partie de leur armée dans le pays pour le garder contre les Vénetes & les Cénomans. Ce qui leur resta de troupes étoit pourtant encore assez considérable. Ils prirent le chemin de la Toscane avec cinquante mille hommes de pied, vingt mille chevaux, & autant de chariots. On pourroit faire un calcul, suivant lequel cette armée auroit été de cent soixante-dix mille hommes. Mais ces forces étoient peu de chose en comparaison de celles que les Romains pouvoient leur opposer, dès que leurs alliés leur restoient fidéles; & malheureusement pour les Gaulois la terreur de leur nom étoit si grande & si générale, qu'il n'y eut aucun peuple, qui ne crût combattre pour ses femmes, ses enfans, sa liberté, ses biens & ses temples, en se joignant aux Romains contre eux. On redoutoit sur-tout ces Gaulois Transalpins, qu'on soupçonnoit d'être assez mal chez eux, & dont le nombre pouvoit

s'augmenter à l'infini, s'ils voyoient jour à s'établir sous un climat plus heureux.

J'ai donné ailleurs le tableau intéressant des forces que la république Romaine avoit alors à sa disposition. Il formera dans la suite un contraste frappant avec celui que nous fournira l'empire Romain. Je me bornerai ici à observer que les Romains & leurs alliés mirent en campagne cent quarante mille hommes d'infanterie, & sept mille deux cens chevaux, y compris vingt mille hommes que fournirent les Vénetes & les Cénomans & que l'on plaça sur les frontieres de la Gaule, afin que se jettant sur les terres des Boïens, ils détachassent des autres, & rappellassent chez eux ceux qui en étoient sortis.

Outre cela les Romains tenoient dans leur ville ou aux environs, de peur de surprise, cinquante mille hommes d'infanterie, & trois mille cinq cens hommes de cavalerie. Toutes les forces qu'ils pouvoient employer successivement en cas de besoin, montoient à sept cens mille hommes de pied, & à soixante-dix mille chevaux.

Lucius Emilius campoit près de la mer Adriatique, où il attendoit les Gaulois, pendant que ceux-ci faisoient tranquille-

ment le dégât dans la Toſcane, & y amaſſoient un butin immenſe. Enfin ils s'avancerent vers Rome, & ils étoient déja à Cluſium, ville célebre dans l'hiſtoire de leurs ancêtres, & qui n'étoit qu'à trois journées du Capitole, lorſqu'ils s'apperçurent qu'une armée les ſuivoit. C'étoient cinquante mille hommes d'infanterie, & quatre mille chevaux Sabins & Toſcans, qu'on avoit envoyés dans cette partie ſous la conduite d'un préteur. Les Gaulois retournerent auſſitôt ſur leurs pas pour livrer bataille à la premiere armée qu'ils euſſent encore vûe. Elle ſe donna le lendemain, & fut toute entiere à l'avantage des Gaulois, qui étoient & plus braves & plus nombreux. Mais ils firent une grande faute en n'attaquant pas ſur le champ ce qui s'étoit raſſemblé de fuyards dans un poſte aſſez avantageux, s'il y en avoit pour des troupes conſternées. Ils remirent la partie au jour ſuivant, & dès la nuit même le conſul Æmilius arriva à la vûe des deux camps. Les chefs Gaulois qui virent ſes feux auſſi-bien que les aſſiégés, tinrent auſſi-tôt conſeil ſur ce qu'ils avoient à faire. Aneroeſte, l'un des rois Géſates, repréſenta à ſes collégues l'immenſité du butin qu'ils avoient fait en beſtiaux, en priſonniers & en

bagages, ce qu'ils perdroient en perdant une bataille, l'embarras que leur causeroit cet attirail immense, s'il falloit en venir aux mains. Il conclut par proposer une prompte retraite. Nous irons, dit-il, déposer dans notre patrie ces richesses dont nous sommes surchargés, & si on le trouve bon, nous reviendrons ensuite plus lestes, plus tranquilles & plus nombreux, attaquer les Romains, & gagner par une victoire le butin que nous avons fait, & celui que nous ferons encore. Tous les Gaulois se rangerent à l'avis d'Aneroeste; ils décamperent avant le jour, & prirent leur route par la Tyrrhénie le long de la mer. Le consul, après s'être fait joindre par les restes de l'armée vaincue, ne se crut pas encore assez fort pour livrer une bataille rangée, & se contenta de suivre les Gaulois de près pour être à portée de les harceler & de leur enlever une partie de leur butin, s'ils lui en fournissoient eux-mêmes l'occasion. Le hasard le servit mieux qu'il n'avoit osé l'espérer. Les deux armées marchoient à la suite l'une de l'autre sans aucune envie de se rapprocher, lorsque le consul Atilius, qui revenoit de Sardaigne, débarqua à Pise avec son armée. Son chemin le conduisoit à la rencontre des Gaulois,

& il ne tarda pas à en être inſtruit. Auſſi-tôt il mit ſes légions en bataille, &, après leur avoir donné ordre de le ſuivre, il prit le devant avec ſa cavalerie, pour s'emparer d'une hauteur, au pied de laquelle les Gaulois devoient paſſer. Ceux-ci firent auſſi avancer leur cavalerie pour lui diſputer ce poſte; Æmilius envoya encore la ſienne, qui attaqua les Gaulois de ſon côté, pendant que le conſul rangeoit ſon armée en bataille.

Les Gaulois en firent autant, & ſe reglerent ſur la poſition où ils ſe trouvoient. Leur infanterie formoit deux corps de bataille adoſſés l'un à l'autre, & préſentoit deux fronts. Les Géſates & les Inſubriens faiſoient face à Æmilius, les Tauriſques & les Boïens ſe trouvoient oppoſés à l'armée d'Atilius. Les chariots bordoient les aîles, & le butin étoit dépoſé dans les montagnes voiſines avec un détachement pour le garder.

Cependant on combattoit ſur la hauteur, Atilius tomboit percé de coups, & les Romains reſtoient pourtant en poſſeſſion du poſte dont ils s'étoient emparés les premiers.

Cette premiere action n'étoit pas encore finie, lorſque le combat commença

entre l'infanterie des trois armées. Les Gaulois avoient pour eux la néceſſité de vaincre, la bonté de leur ordonnance, leur courage, & la frayeur des Romains. C'étoit quelque choſe d'épouvantable que le bruit que faiſoit un nombre infini de cors & de trompettes, joint aux cris de guerre des Gaulois & répétés par les échos. L'air & les mouvemens des ſoldats qui étoient aux premiers rangs n'étoient pas moins effrayans. On voyoit à nud ces corps élevés, bien conformés & vigoureux, qu'animoit une bravoure impétueuſe. Car les Géſates avoient quitté leurs habits pour combattre avec moins d'embarras. Mais il n'y avoit point de ſoldat aux premiers rangs, qui n'eût le cou & les bras ornés de colliers & de bracelets d'or, objets auſſi propres à exciter l'avidité du ſoldat Romain, que le reſte étoit capable de l'effrayer. C'étoit pourtant encore pour eux un grand motif d'eſpérance que cette rencontre heureuſe, qui avoit enfermé les Gaulois entre deux armées. Leur avantage le plus réel conſiſtoit dans la bonté de leurs armes & ſur-tout de leurs épées, qui frappoient d'eſtoc & de taille, tandis que celles des Gaulois ne frappoient que de taille.

Les Géſates s'étoient mis aux pre-

miers rangs dans l'espérance d'en venir aux mains, mais ils furent déconcertés, lorsque les archers Romains commencerent le combat de loin par une grêle de traits, dont ils ne pouvoient se garantir. Quelques-uns sortirent de leurs rangs pour aller périr en se vengeant au milieu des rangs ennemis; le plus grand nombre abandonna son poste, & laissa aux Insubriens l'honneur de former la premiere ligne. Ceux-ci, les Taurisques & les Boïens, malgré l'inégalité des armes, soutinrent le combat avec la plus grande opiniâtreté jusqu'au moment où la cavalerie Romaine, après avoir mis en fuite celle des Gaulois, prit l'infanterie en flanc, entra dans ses rangs, & y porta la mort, le désordre & la terreur. Concolitan, roi des Gésates, fut fait prisonnier. Aneroeste, son collegue, se retira dans un lieu écarté avec ses fideles compagnons, qui furent témoins de la mort qu'il se donna, & qui l'imiterent. Quarante mille Gaulois resterent sur la place, dix mille eurent le sort de Concolitan. Æmilius entra dans le pays des Boïens par la Ligurie, & l'abandonna à l'avidité & à la fureur de ses soldats.

On a pu remarquer entre les Gaulois, ces Taurisques dont Polybe n'avoit

point encore parlé, lorsqu'il les a fait combattre à côté des Boïens. C'étoit un peuple d'au-delà des Alpes, dont le pays s'étendoit jusqu'au Danube, & qui, suivant nos conjectures, étoit Taure ou Ligurien d'origine, & s'étoit mêlé avec les Gaulois, & sur-tout avec les Boïens, dont il fut toujours le fidele allié. On peut conclure de-là qu'entre les Gaulois Transalpins, qui firent alors la guerre aux Romains, il dut aussi y avoir quelques bandes de ces Gaulois errans qui avoient pénétré jusqu'en Asie, ou qui du moins avoient été jusque dans la Thrace, où il resta des Taurisques, aussi-bien que des Boïens sur les deux rives du Danube.

Les Taurisques ne furent peut-être pas les seuls alliés que les Gaulois d'Italie se procurerent au-delà des Alpes Orientales. On a remarqué que Demetrius de Pharos profita de l'embarras qu'ils donnerent aux Romains pour conquérir l'Istrie que les Gaulois ravagerent, suivant Justin.

La victoire de Télamon, car c'est ainsi qu'on a appellé la bataille dont nous venons de rendre compte, cette victoire la plus complete que les Romains eussent encore remportée sur les Gaulois, leur fit espérer des succès plus

solides & de nouvelles conquêtes. Le Pô devoit désormais leur servir de frontiere, & les Boïens devoient dès-lors être exterminés ou réduits en servitude. L'an de Rome 529, fournit aux Romains de nouvelles raisons d'espérer ce succès d'autant plus important, qu'en se le procurant, ils étendoient moins leurs Etats, qu'ils ne reculoient un objet de terreur continuelle.

223, av. J. Ch.

Les Boïens, attaqués par les deux consuls à-la fois, se rendirent, dit-on, à discrétion.

222 av. J. Ch.

Cependant lorsque, l'année suivante, deux autres consuls voulurent entrer dans le pays des Insubriens, ils prirent leur route par un canton qu'habitoient les Anamares du côté de Marseille, engagerent ce peuple à se déclarer en leur faveur, passerent le Pô vers sa source, & ensuite l'Addua vers son confluent avec ce fleuve. Cette route n'étoit ni la plus courte, ni la plus commode, si les Boïens étoient subjugués.

Les Romains, après avoir beaucoup souffert au passage de l'Addua, souffrirent encore davantage dans leurs différens campemens, & furent réduits au point de ne pouvoir ni combattre, ni sortir du mauvais pas où ils s'étoient engagés, que du consentement des Insu-

briens. Ils l'obtinrent par un traité qui dut être honteux, & qu'ils n'observerent pas ; car après plusieurs jours de marche, ayant passé le Cluson, ils entrerent dans le pays des Cénomans leurs alliés, se firent joindre par un corps d'armée qu'ils leur fournirent, remonterent vers le pied des Alpes, & rentrerent par-là dans le pays des Insubriens qu'ils venoient de traverser sur la foi d'un traité.

A cette perfidie ils joignirent les hostilités les plus atroces pour forcer les Insubriens à une bataille. Ils y réussirent enfin, parce qu'ils furent assez inhumains pour leur prouver qu'il falloit ou périr ou combattre. Cette résolution prise, les chefs des Insubriens rassemblerent en un même endroit tous leurs drapeaux, même ceux qui étoient relevés en or, & qu'ils appelloient les drapeaux immobiles. On les tira alors du temple de Minerve, pour annoncer au peuple que tout devoit courir les risques du combat. Tous les préparatifs répondirent à celui-là, & en peu de tems cinquante mille hommes furent sous les armes, & allerent se camper à la vûe des Romains avec un appareil terrible.

Les dispositions du consul Flaminius

furent aussi mauvaises que toute sa conduite l'avoit été jusqu'alors.

Mais dès-lors le soldat Romain connoissoit trop bien les Gaulois pour ne pas profiter des avantages que son armure lui donnoit sur eux. Polybe remarque encore à cette occasion, comme la seule cause de leur défaite, que leurs épées n'avoient point de pointe ; qu'elles ne frappoient que de taille ; & que même le fil s'en émoussoit, & qu'elles se plioient dans toute leur longueur, de maniere que si, après le premier coup, les soldats Gaulois n'avoient pas le loisir de les appuyer contre terre & de les redresser avec le pied, le second n'étoit d'aucun effet. Les tribuns reglerent là-dessus la manœuvre qu'ils firent faire à leurs cohortes, & les Gaulois furent vaincus sans que le consul eût eu aucune part à leur défaite. Le butin fut immense, & Flaminius passa pour être un grand général. Il ne profita pourtant pas de sa victoire, parce qu'il l'avoit remportée trop tard, mais dès le commencement de l'année suivante, les Gaulois demanderent la paix. Elle leur fut refusée, & trente mille Gésates qu'ils prirent à leur solde, passerent encore les Alpes. Les deux consuls de cette an-

L'an de Rome 531, 221. av. J. Ch.

née menerent auſſi les Romains au-delà du Pô pour la ſeconde fois. Ils firent le ſiége d'Acerres & en occuperent ſi bien les avenues, que les Inſubriens ne purent ſecourir cette ville. Ils eſpérerent pourtant de la ſauver en paſſant eux-mêmes le Pô, pour entrer ſur les terres des Adréens, où ils aſſiégerent Claſtidium. Mais un des conſuls s'étant détaché pour leur faire lever ce ſiége, ils abandonnerent une entrepriſe qui leur avoit déja réuſſi, puiſqu'elle leur fourniſſoit l'occaſion de combattre. Ils attaquerent le conſul avec toute l'impétuoſité qui leur étoit naturelle, mais la rapidité de leurs mouvemens & la violence de leur choc, n'étoient plus qu'un vain épouvantail qu'un peu de patience rendoit inutile. Ils furent encore taillés en pieces, & la garniſon d'Acerres n'eut plus d'autre parti à prendre, que d'abandonner la ville & de ſe retirer à Milan, qui étoit la capitale des Inſubriens. Le conſul qui étoit reſté au ſiége, ſe mit auſſi-tôt à ſes trouſſes, & la pourſuivit juſqu'aux portes de Milan, où tout reſta tranquille tant que les Romains ne ſongerent pas à ſe retirer. Mais ils ne ſe furent pas plutôt mis en mouvement pour reprendre le chemin d'Acerres, que les Inſubriens ſortirent de leurs

murs, attaquerent l'arriere-garde, en tuerent une partie, & mirent le reste en fuite. C'en étoit assez pour un combat, dont le hasard leur avoit offert l'occasion; mais ils eurent l'imprudence d'attendre le consul qui revint sur ses pas, chargea en bon ordre des gens qui n'en gardoient point, parce qu'ils ne s'étoient pas préparés à une bataille, & qu'ils étoient vainqueurs. Ils soutinrent cependant le premier choc avec courage, mais leur défaite n'en fut que plus complette & plus malheureuse. Le consul eut le tems de leur couper la retraite vers Milan, & il ne leur resta d'autre parti à prendre que celui de se réfugier dans les montagnes. Les Romains après les avoir poursuivis & avoir ravagé le pays, revinrent devant les murs de Milan, qui n'avoient plus qu'un petit nombre de défenseurs, & emporterent de force cette grande ville, qui étoit le dernier rempart des Insubriens.

Après tant de pertes consécutives & si accablantes, les chefs de ce peuple infortuné se rendirent aux Romains à discrétion, & il ne resta de Gaulois indépendans que dans quelques endroits qui étoient au pied des Alpes.

Je suis persuadé, dit Polybe à cette occasion, que ceux qui nous ont laissé l'hi-

ftoire de l'irruption des Perſes dans la Grece, & des Gaulois à Delphes, ont beaucoup contribué au ſuccès des combats que les Grecs ont ſoutenus pour maintenir leur liberté. Quand on voit des armées ſi nombreuſes, ſi aguerries, ſi bien pourvues de tout ce qui peut faire réuſſir une grande entrepriſe, ne tirer aucun fruit de tous ces avantages par la réſolution, l'adreſſe & l'intelligence d'un petit nombre de citoyens qui défendent leurs foyers, il n'eſt aucun peuple qui ne doive eſpérer de défendre ſa patrie avec le même ſuccès, quelque formidables que ſoient les armées qui menacent ſa liberté.

Nous ne dirons point avec Polybe, que ces exemples fameux doivent apprendre à nos neveux à ne pas craindre les incurſions ſubites & irrégulieres des Barbares, parce qu'elles durent peu, & qu'il eſt aiſé de s'en débarraſſer en leur tenant tête & en mettant plutôt tout en œuvre que de leur rien céder. Ce conſeil étoit ſage, & les Romains ſe repentirent long-tems après de ne l'avoir pas ſuivi. Mais il fut un tems où ils ne pouvoient plus le ſuivre, parce qu'ils avoient fait les mêmes fautes, qui mirent les Gaulois hors d'état de ſe défendre chez

eux, après avoir tant de fois fait trembler les Romains.

Il n'y a point aujourd'hui de Barbares, à moins qu'on ne donne ce nom à tous les agresseurs injustes qui veulent envahir. Les Gaulois en ce sens furent long-tems barbares, mais lorsque la crainte d'un danger encore éloigné leur fit prendre les armes, étoient-ils plus barbares que nous ne le sommes aujourd'hui ? Ils voulurent détruire cette même puissance, dont ils redoutoient les accroissemens, c'est-à-dire, qu'ils la craignirent & qu'ils la mépriserent tout-à-la-fois. Ils mirent les Romains dans la dure nécessité de les combattre, & ils armerent contre eux-mêmes toute l'Italie, qui n'auroit pas secondé leurs ennemis avec autant de zele, s'ils les eussent attendus chez eux.

Une fois vaincus, la frayeur des Romains une fois dissipée, ils furent eux-mêmes obligés de se défendre ; ils eurent d'abord dans cette nouvelle guerre une partie des avantages qu'a toujours un peuple qui défend sa patrie. Un traité imprudent les leur fit perdre, & tout le reste de leur conduite fut méprisable. Ils se livrerent à leur impétuosité lorsqu'il ne falloit que de la patience ;

& ils ne virent pas que la terreur de leur nom étant dissipée, les Romains ayant appris à les combattre, il falloit apprendre d'eux l'art de s'armer, de se ranger, d'obéir. Il eût été plus sage de faire cette réforme dans le sein de la paix, & d'attendre pour repousser les Romains, que ceux-ci les attaquassent. Mais, semblables en ce point à tant de peuples qui n'ont pas profité de leur exemple, ils aimerent mieux racheter des périls éloignés & incertains par un danger certain, que d'étudier en silence la conduite de leurs rivaux, d'examiner ce qui les leur rendoit si redoutables, & de leur dérober leur secret, en empruntant d'eux ce qu'il y avoit de meilleur dans leur armure, dans leur discipline, dans leur conduite, & même dans leur gouvernement.

Si un homme vaut intrinsequement un autre homme, (& dans le fond un Gaulois plus grand & plus fort qu'un Romain valoit mieux que lui), ce plan étoit le plus sensé, celui dont le succès étoit le plus sûr. Il étoit même le premier qui devoit se présenter à l'esprit de ces chefs qui avoient tué les rois des Boïens, parce qu'ils vouloient entraîner leur peuple dans une guerre inutile, injuste & téméraire.

CHAPITRE XX.

Premiere guerre des Liguriens contre les Romains. Raisons pour lesquelles on ne rendra point compte des autres guerres qu'ils soutinrent contre Rome. Premiere guerre d'Istrie. Quelle en fut l'occasion & le succès. Projets & marche d'Annibal. Espérance des Gaulois d'Italie. Tentative des Boïens contre les deux nouvelles colonies de Plaisance & de Crémone. Annibal passe les Alpes. Remarques sur l'opposition qu'il éprouva de la part des habitans de ces montagnes. Elles donnent lieu à une conjecture sur le pays qu'habitoient les Gésates, & sur l'histoire ancienne des Helvétiens, dont le pays étoit habité par les Ardyens au tems de Polybe. Les Gaulois se déclarent lentement & les uns après les autres pour Annibal.

ON est peut-être étonné de n'avoir pas trouvé le nom des Liguriens dans toutes les guerres dont nous venons de rendre compte, soit entre les alliés des Gaulois, s'ils redoutoient aussi la puissance & l'ambition de Rome, soit entre ceux des Romains, si le voisinage des

Gaulois leur étoit plus odieux, & si, resserrés pour la plûpart dans des montagnes stériles, ils envioient à ceux-ci la fertilité des plaines qu'ils habitoient.

Nous savons qu'ils ne furent pas toujours leurs amis; mais les guerres que se firent ces deux nations, appartiennent à une antiquité trop obscure, pour devoir entrer dans l'histoire des Barbares. On nomme pour la premiere fois les Liguriens, à l'occasion d'une guerre que leur firent les Romains, après avoir achevé la conquête de la Toscane par la réduction des Falisques & des Volsiniens. Les premiers s'étoient révoltés & étoient rentrés dans leur devoir après une guerre de six jours. Les Volsiniens étoient le peuple le plus opulent de la Toscane; mais soit que la corruption des mœurs qui étoit extrême chez les Toscans, en donnant à des services honteux un prix qu'ils n'ont point chez les peuples vertueux, eût fait multiplier les affranchissemens; soit que les Volsiniens dans la nécessité de se défendre contre une invasion étrangere, eussent appellé leurs esclaves aux armes & à la liberté; les affranchis se trouverent en si grand nombre chez eux qu'ils s'emparerent du gouvernement, & réduisirent leurs anciens

Tite-Live, brev. l. xx.

Tite-Live, l. c. lib. xix. Flor. l. I, c. 21.

maîtres à une espece de servitude. Ceux-ci implorerent l'assistance des Romains, qui punirent également, & les maîtres de leur lâcheté, & les affranchis de leur insolence. Cette conquête fut la derniere que les Romains firent sur un peuple d'origine Italienne. Florus qui le dit, ne comptoit donc pas les Liguriens entre ce qu'il appelle les peuples *Italiques*. Il paroît que les Liguriens avoient été en possession de mettre la Toscane à contribution. Les Romains leur contesterent ce droit, & pour la *premiere fois* ils envoyerent une armée contre eux. On ne dit point quel fut le succès de cette expédition, mais selon toute apparence ce succès se borna à réprimer les courses des Liguriens Apuans qui habitoient le mont Apennin, dans l'endroit où il s'approche de la mer & ferme la Toscane du côté du nord.

Les autres guerres des Romains contre les Liguriens que nous connoissons très-imparfaitement, n'attireront point notre attention dans la suite de cette histoire. Nous en avons dit ce qu'il y a de plus intéressant en écrivant les antiquités de la Ligurie, & comme elles finirent très-tard, qu'elles ouvrirent à peine l'entrée des Gaules aux Romains, que même la conquête de cette grande contrée

trée n'entre point dans notre plan; comme enfin ces guerres ne conduisirent point les Romains à celles qu'ils firent ou qu'ils soutinrent contre ces Barbares qui devoient un jour détruire leur empire, nous pouvons les négliger ici sans manquer notre but, d'autant que les Liguriens partagerent la fortune des Romains dans les grandes révolutions dont nous nous proposons principalement d'écrire l'histoire. Ils ne méritent donc aucune préférence sur les Samnites, les Sabins, les Espagnols & les Gaulois qui attendirent deux fois la servitude auprès de leurs foyers. Il n'en fut pas de même des Gaulois d'Italie, de ceux d'Illyrie, ni d'une partie des Illyriens & des Thraces; d'ailleurs la réduction de ceux d'entre ces peuples qui subirent le joug des Romains, conduisit ceux-ci jusque sur le Danube qu'ils ne devoient passer que pour irriter des peuples, auxquels il étoit réservé de renverser leur empire.

La guerre d'Istrie suivit de près celle qui avoit été si funeste aux Insubriens par leur défaite, par la mort de leur chef Viridomare que le consul Marcellus tua de sa main, & par la prise de Milan. La seule cause de cette nouvelle guerre qu'il nous soit possible d'i-

maginer, eſt le malheur qu'avoient eu les Iſtriens d'être ſubjugués par Demetrius de Phare, en haine de leur alliance avec les Romains. En comparant exactement les dates de ces divers événemens, on trouve que Demetrius ayant ſaiſi pour attaquer les Iſtriens, le tems où les Gaulois donnoient beaucoup d'occupation aux Romains, & où les Vénétes étoient ligués avec ceux-ci contre leurs voiſins, Demetrius peut très-bien avoir fait alliance avec les Gaulois, & s'être engagé à attaquer les Iſtriens qui étoient les alliés des Vénétes, ſi même ils n'étoient pas une tribu de la même nation. Demetrius réuſſit dans ſon entrepriſe; mais comme les Gaulois échouerent complétement dans la leur, que les Cénomans & les Vénétes perſiſterent dans l'alliance des Romains, & leur donnerent paſſage ſur leurs terres, il fut facile à ces derniers d'entrer dans l'Iſtrie par la Vénétie & d'en chaſſer Demetrius. Ainſi ils ne conquirent pas tant l'Iſtrie qu'ils la délivrerent, ou la détacherent de l'alliance inégale qu'elle avoit été forcée de contracter avec le prince de Pharos. Mais on n'avoit point impunément les Romains pour libérateurs; & leurs hiſtoriens accoutumés à entendre par les

alliés de Rome des ſujets & preſque des eſclaves, ont ſouvent donné le nom de conquête à ce qui n'en eût pas été une, ſi l'on eût pu être allié des Romains ſans être leur ſujet. Lors donc que Tite-Live, ou ſon abbréviateur, a dit que les Iſtriens furent ſubjugués, il a parlé improprement, puiſque leur réduction ſe réduiſit à la néceſſité où ils ſe trouverent de rentrer dans l'alliance des Romains; mais il ne s'eſt pas beaucoup écarté de la vérité, parce qu'il n'y avoit pas fort loin d'une pareille alliance à la ſervitude.

Cette guerre précéda celle d'Illyrie & en fut le prélude. Après avoir enlevé l'Iſtrie à Demetrius, on l'attaqua chez lui, on conquit ſes états, on délivra Pinnès de ſa dangereuſe tutele, &, en conſidération de ce jeune prince, on pardonna aux Illyriens qui ſe ſoumirent aux Romains, & ſous leur autorité, à Pinnès qui étoit leur Roi légitime.

Annibal marchoit vers Sagonte, pendant que les Romains envoyoient Lucius Emilius en Illyrie, l'an de Rome 534, ſuivant les faſtes Capitolins; & ſuivant Polybe, au printems de la premiere année de la 140e olympiade, ou l'an de Rome 533. J'ai déja remarqué cette difficulté chronologique, qui ſe

Polyb. lib. III, c. 4.

218 av. J. C.

219 av. J. C.

réduit à savoir si Lucius Emilius & son collegue M. Livius Salinator furent Consuls la premiere année de la 140[e] olympiade comme le veut Polybe, ou seulement dans la 2[e] comme le supposent les fastes capitolins.

A-peu-près dans ce même tems, & vraisemblablement lorsqu'Annibal assiégeoit encore Sagonte, il vint de sa part dans les Gaules des émissaires qui devoient s'informer de ce qu'il avoit à craindre ou à espérer de la part des Gaulois. Il les avoit chargés de tirer d'eux toutes les connoissances qui pouvoient lui être utiles, & déja quelques Gaulois lui avoient promis de l'instruire de tout ce qu'il lui importoit le plus de savoir.

Polyb. lib. III, c. 7.

Il vouloit apprendre quelle étoit la fertilité du pays situé au pied des Alpes & le long du Pô ; quel étoit le nombre des habitans ; si c'étoient des gens belliqueux ; s'il leur restoit quelque ressentiment de la guerre que les Romains leur avoient faite peu de tems auparavant. Il comptoit beaucoup sur les Gaulois. Aucun Roi de cette nation, soit qu'il eût ses états en-deça des Alpes, soit qu'il régnât dans ces montagnes, n'échappa à son attention. Il leur envoya à tous des députés, & sans doute quel-

qu'un de ses émissaires pénétra jusqu'en Italie, puisqu'un petit roi Gaulois, nommé Magile, partit des environs du Pô pour aller à la rencontre d'Annibal, & se trouvoit déja dans son camp, lorsque ce général eut passé le Rhône.

Polyb. l. III. c. 9.

Cependant il s'étoit écoulé une année entiere depuis que les Romains savoient qu'Annibal étoit leur ennemi mortel, & ils n'avoient profité de ce tems que pour mettre ordre aux affaires de l'orient. Peut-être regarderent-ils encore comme une précaution très-sage, pour se mettre en sûreté du côté du nord, la résolution qu'ils prirent d'envoyer deux colonies, chacune de six mille personnes dans les environs du Pô. Ils l'exécuterent au commencement de l'année qui suivit la guerre d'Istrie & d'Illyrie. On enferma de murailles les deux villes, & l'on donna ordre à ceux qui devoient les habiter de s'y rendre dans l'espace de trente jours.

L'an de Rome 535, 217 av. J. C.

Une de ces villes fut bâtie au midi du Pô, & on l'appella Plaisance; l'autre appellée Crémone, fut bâtie au-delà de ce fleuve, dans un canton qui paroîtroit avoir dû appartenir aux Cénomans; mais comme c'étoit une conquête que les Romains avoient faite sur les Gaulois, & qu'ils n'avoient pas été dans le

Tit. Liv. Brev. l. XX.

cas de rien ôter aux Cénomans, il est plus vraisemblable que le territoire de Crémone avoit appartenu aux Boïens, aussi-bien que celui de Lodi, ainsi que nous l'avons déja observé.

Une autre preuve de cette vérité est, que la fondation de Crémone & de Plaisance n'irrita pas les seuls Boïens. Nous avons vu qu'ils avoient été forcés de s'abandonner à la discrétion des Romains. Ceux-ci avoient exigé d'eux des ôtages pour gage de leur fidélité, & depuis lors, quelque desir qu'ils eussent de recouvrer leur liberté, ils n'avoient osé prendre les armes faute d'une occasion favorable. Ils crurent alors avoir trouvé l'occasion, après laquelle ils soupiroient. Ils savoient que les Carthaginois n'étoient plus fort éloignés, & ils se promettoient d'autant plus de leur secours, que le désespoir leur laissoit moins voir toute la grandeur du danger auquel ils s'exposoient. Ils abandonnerent donc leurs ôtages, & s'étant ligués avec les Insubriens qui avoient à venger des injures encore récentes, ils se jetterent avec eux sur les terres que les Romains venoient de partager, & les ravagerent. Les fuyards furent poursuivis jusqu'à Modene, autre colonie Romaine, où se trouvoient encore

Mutine.

les trois commiſſaires qui avoient préſidé au partage des terres. Ils demanderent une conférence qui leur fut accordée ; mais au moment où ils ſe diſpoſoient à rentrer dans la ville, les Boïens ſe ſaiſirent d'eux, dans l'eſpérance que ce ſeroit un moyen pour ſe faire rendre leurs ôtages.

Non loin de-là il y avoit une armée Romaine que commandoit Manlius. Il marcha précipitamment au ſecours de Modene, & entra dans une forêt où les Boïens l'attendoient ſans qu'il s'en doutât. La plus grande partie de ſon armée fut taillée en pieces ; le reſte ne ſe rallia que lorſqu'il eut gagné des hauteurs, d'où il fit ſa retraite dans un bourg appelé Tanès. Les Boïens inveſtirent auſſitôt ce bourg, & il fallut qu'on envoyât de Rome contre eux l'armée qui avoit été levée pour Scipion, & qui étoit deſtinée à arrêter Annibal au paſſage du Rhône.

Ce Conſul eut ordre de lever une autre armée, & cependant Annibal paſſa le Rhône, traverſa les Alpes malgré la réſiſtance des Allobroges, & arriva dans la Gaule Ciſalpine. Le ſoulevement des Boïens fut donc un très-grand ſervice qu'ils rendirent à Annibal ; mais ce général étoit encore trop

éloigné pour les seconder, & ils abandonnerent leur entreprise sur le bourg de Tanès, dès qu'ils furent qu'il venoit un renfort à Manlius. Scipion de retour en Italie, après avoir manqué Annibal au passage du Rhône, se fit joindre par les légions qu'on avoit envoyées contre les Boïens, qui n'oserent alors prendre ouvertement le parti des Carthaginois.

Tite-Live, lib. XXI.

On ne doit pas être surpris de la résistance qu'Annibal éprouva de la part des Allobroges & des autres peuples qui habitoient les Alpes. Il avoit pris parti dans une guerre civile entre deux princes Gaulois, & avoit dû se faire par-là autant d'ennemis que d'amis. D'ailleurs il n'étoit, pour la plûpart de ces peuples, qu'un avanturier inconnu & auquel il paroissoit dangereux d'accorder le passage. Peut-être même les montagnards espérerent-ils de le dépouiller ou de le rançonner. C'étoit-là à quoi ils ne manquoient point, lorsqu'ils étoient les plus forts; & l'armée Carthaginoise réduite à vingt mille hommes d'infanterie & à six mille chevaux, ne pouvoit pas en imposer beaucoup à ces peuples. Le plus petit nombre devoit être de ceux qui comprenoient qu'un ennemi des Romains étoit essentiellement leur ami.

Les autres dont les peres n'avoient fait la guerre aux Romains que pour s'enrichir à leurs dépens, se soucioient fort peu qu'un étranger saisît la proie qui leur avoit échappé, & aimoient mieux piller son bagage, puisque la fortune sembloit le leur livrer, que de laisser passer tranquillement celui que les Gaulois d'Italie regardoient déja comme leur libérateur.

Il y a même tout lieu de croire qu'entre les peuples dont Annibal traversa les terres depuis le Rhône jusque dans la Gaule Cisalpine, les Gaulois Cisalpins avoient beaucoup d'ennemis & d'envieux. Nous savons certainement que tels étoient les Taurins, avec qui les Insubriens étoient actuellement en guerre, lorsque le général Carthaginois entra dans leur pays. Son premier soin fut de réconcilier ces deux peuples; mais comme il ne put vaincre par ses exhortations ni la méfiance, ni l'animosité des Taurins, il alla camper devant une de leurs villes, l'emporta en trois jours, & passa au fil de l'épée tous ses habitans. Cette exécution, ajoûte-t-on, jetta une si grande terreur parmi les Barbares voisins, qu'ils vinrent tous d'eux-mêmes se rendre à discrétion. Ces Barbares n'étoient pas les Gaulois d'Ita-

Polyb. lib. III, c. 12.

lie qui soupiroient après l'arrivée d'Annibal. Ce devoient être ou des Liguriens ou d'autres peuples qu'on a confondus avec eux.

Il est assez remarquable qu'en traversant les Gaules, & sur-tout le pays situé entre le Rhône & les Alpes, Annibal n'eut pas occasion d'appercevoir que cette contrée fût le pays de ces Gésates, qui, peu de tems auparavant, avoient été les alliés des Insubriens & des Boïens, contre les Romains & contre toute l'Italie méridionale. Polybe ne nomme pas même les Gésates à cette occasion; mais ce qu'il y a encore de plus remarquable est, qu'en décrivant le cours du Rhône, il ne nomme pas même les Helvétiens.

Polyb. l. 3. c. 9. « Le Rhône, dit-il, a ses sources au-» dessus du golfe Adriatique; il coule » vers l'occident, après être sorti de » cette partie des Alpes qui regarde le » septentrion. Ses eaux traversent dans » toute sa longueur une vallée, dont les » Gaulois, appellés Ardyens, occu-» pent le côté septentrional. Son côté » méridional est bordé par les Alpes » qui sont vers le septentrion. Elle » est séparée des plaines qu'arrose le » Pô, par ces mêmes Alpes qui s'éten-» dent depuis Marseille jusqu'à l'extrê-» mité du golfe Adriatique ».

En ſuppoſant que Polybe ait bien connu le cours du Rhône, le pays qu'il aſſignoit aux Ardyens, eſt préciſément celui qu'occuperent les Helvétiens; ce qui nous autoriſeroit à croire, ou que les Ardyens n'avoient pas encore pris ce nom, ou qu'ils étoient réellement différens des peuples auxquels on le donna. Cette conjecture eſt d'autant plus forte, que Polybe, pour mieux connoître les pays dont il devoit parler dans ſon hiſtoire, avoit voyagé dans l'Afrique, dans l'Eſpagne, dans les Gaules & ſur la mer extérieure dont tous ces pays étoient environnés. Mais ſi l'on fait réflexion que ſa curioſité ne dut pas le conduire juſqu'aux ſources du Rhône, & qu'il les a reculées vers l'orient beaucoup au-delà de leur véritable poſition; ſans nier ce qu'il dit des Ardyens, on ſera tenté de croire qu'il n'a placé les Géſates entre le Rhône & les Alpes, que parce qu'il donnoit à ce fleuve un cours d'orient en occident beaucoup plus long qu'il n'étoit réellement, & parallele à la direction des Alpes ſeptentrionales; auquel cas il n'eſt pas ſurprenant qu'en conduiſant Annibal à travers les Gaules, il n'ait point rencontré les Géſates, & il devient au contraire très-vraiſemblable que cette nation, ſi on peut l'ap-

C. II.

peller ainsi, habitoit au nord & non à l'occident de l'Italie.

J'ajouterai, comme une conjecture qui me paroît naître de celle-là, que les peuples qu'on appella Gésates dans une langue qui n'étoit pas celle de tous les Gaulois, s'étendirent au nord du Danube, à côté des Boïens septentrionaux; que, pressés par les Germains, ils perdirent une partie du terrein qu'ils avoient occupé, se retirerent peu-à-peu vers les sources du Rhin & du Rhône, occuperent enfin le pays des Ardyens, où on les appella Helvétiens, dans le même sens, mais dans une autre langue, & que leur entreprise sur les Gaules ne fut qu'une suite de leurs pertes, & une continuation de la marche rétrograde qui les avoit conduits jusques dans un mauvais pays trop étroit pour les contenir.

Cette idée s'accorde très-bien avec l'histoire des Helvétiens, telle que nous la connoissons depuis le tems où écrivoit Polybe; elle s'accorde également bien avec celle des Gésates, puisque nous voyons par-là comment les Taurisques se trouvent tout-à-coup faire partie d'une armée qui ne devoit être composée que des Boïens, des Insubriens & des Gésates. Si pourtant on

ne veut pas dire que les Taurifques fuffent eux-mêmes Géfates, ce qui n'a d'ailleurs aucun inconvénient, on concevra du-moins que les Gaulois d'Italie durent plutôt tirer de grands fecours du nord des Alpes, que de l'occident de ces mêmes montagnes. Puifque de ce dernier côté elles étoient remplies de peuples ennemis, qu'au-delà les Infubriens n'avoient point d'alliés, & que, fuivant toutes les apparences, les Géfates n'habitoient point cette partie des Gaules, qu'elles féparoient en cette endroit des plaines du Pô, tandis que *les Alpes du feptentrion*, au pied defquelles Polybe faifoit auffi couler le Rhône, étoient remplies de peuples Gaulois, & occupées en partie par ces mêmes Taurifques qui, avec les Géfates, vinrent au fecours des Boïens & des Infubriens, tandis encore que ceux des Gaulois d'Italie qui fortirent de leur patrie pour ne pas fubir le joug des Romains, chercherent une retraite & la trouverent, non dans la Gaule proprement dite, mais entre les Alpes & le Danube, & dans le voifinage des Taurifques.

Annibal, vainqueur des Alpes & des Taurins, ne vit point encore les Gaulois d'Italie accourir dans fon camp

Polyb. lib. III, c. 12.

comme il l'avoit espéré, & comme ils l'avoient eux-mêmes projetté.

Pour s'être trop hâtés d'arrêter les progrès de la puissance Romaine & n'avoir pas assez compté sur le tems, ces peuples s'étoient mis hors d'état de profiter, comme ils l'avoient dû, d'une conjonćture qui alloit être décisive. Quelques-uns d'entre eux se trouvoient réduits en tel état, qu'ils devoient prendre les armes pour leurs oppresseurs, contre le libérateur que l'Afrique leur envoyoit. Les autres n'avoient osé tenir la campagne pour arrêter l'armée Romaine & donner au Général Carthaginois le tems de se joindre à eux, & s'étoient bornés à dresser aux Romains des embuscades qu'ils avoient évitées, & qu'ils ne craignoient plus sur les bords du Tesin, où ils se trouvoient entre les Gaulois & les Carthaginois, & d'où ils empêchoient leur jonćtion.

Que seroit devenue l'armée Romaine, si les Insubriens & les Boïens eussent encore été ce qu'on les avoit vus peu d'années auparavant ? & quelle espérance de salut restoit-il à la république, si Annibal avec ses vingt-six mille hommes, & sur-tout avec son génie, eût pu se joindre à cent cinquante mille

Gaulois accoutumés encore à vaincre les Romains, diriger ce grand corps, l'animer, & apprendre de lui le chemin du Capitole?

L'inaction & la timidité des Gaulois ne découragea point le général Carthaginois. Il comprit que c'étoit à lui à leur rendre la confiance qu'ils avoient perdue, en leur prouvant que les Romains pouvoient encore être vaincus, & il marcha, sans balancer, à la rencontre de Scipion, qui avoit déja passé le Pô.

Un combat de cavalerie dans lequel Scipion fut blessé, & qui lui réussit peut-être d'autant plus mal, que les Gaulois faisoient partie du corps qui combatit, rendit Annibal maître de la rive gauche du Pô, & suffit pour attirer dans son camp une foule d'ambassadeurs que lui envoyerent tous les Gaulois du voisinage. Bien-tôt après ils vinrent eux-mêmes à l'envi se joindre à lui, suivant leur premier projet, & ils lui fournirent abondamment toutes les provisions dont il avoit besoin, en même tems qu'ils grossirent considérablement son armée.

Polyb. l. c. c. 13.

Annibal de son côté ne tarda pas à passer le Pô & à s'approcher de Plaisance, où Scipion s'étoit retiré. C'étoit aux Gaulois à mériter à leur tour la

confiance d'Annibal, & à entraîner dans le parti qu'ils avoient pris, ceux de leurs concitoyens qui balançoient encore. Pour remplir ces deux objets, ils résolurent de faire quelques exploits dont les Carthaginois ne partageassent point la gloire, & que les Romains ne pussent reprocher qu'aux Gaulois. Ils sortirent du camp à la pointe du jour au nombre de deux mille hommes d'infanterie & d'environ deux cens cavaliers, & fondirent sur les Romains les plus proches du camp, lesquels n'étoient pas sur leurs gardes. Ils en tuerent un grand nombre, en blesserent un plus grand nombre encore, & ayant coupé les têtes de ceux qui étoient restés sur la place, ils les apporterent au général Carthaginois.

Annibal reçut comme il le devoit, ce gage sanglant de leur zele, & leur promit des récompenses proportionnées aux services qu'ils continueroient à lui rendre. Mais en même tems ils les exhorta à retourner chez eux pour instruire leurs concitoyens des avantages qu'il avoit déja remportés, & les engager à faire alliance avec lui. Ils suivirent avec joie ce conseil, parce qu'il leur importoit que toute la nation se rendît leur complice, & ils réussirent d'autant plus

aiſément, que les Romains pardonnoient moins aux peuples les fautes des particuliers, & qu'un affront qu'avoit reçu une armée conſulaire, paroîtroit toujours être le crime de la nation, plutôt que celui de quelques aventuriers. Ces raiſons devoient ſur-tout faire impreſſion ſur les Gaulois d'au-delà du Pô qui commençoient à ne plus craindre les Romains. Mais leur exemple, joint à la proximité de l'armée Carthaginoiſe, entraîna auſſi les Boïens qui vinrent ſe ranger ſous ſes drapeaux avec les Inſubriens, & qui lui amenerent les trois commiſſaires Romains qu'ils avoient arrêtés un an auparavant. Annibal fut très-ſenſible à leur bonne volonté. Il leur donna des aſſurances de l'alliance qu'il faiſoit avec eux, & leur rendit les trois Romains, en les avertiſſant de les tenir ſous bonne garde, pour retirer de Rome, par leur moyen, les ôtages qu'ils y avoient envoyés, ſelon ce qu'ils avoient d'abord projetté.

Cependant il reſtoit encore des Gaulois à détacher du parti des Romains. C'étoient ceux que couvroit l'armée Romaine, ou qui habitoient les environs de Plaiſance. Scipion, pour en impoſer aux premiers, & ſur-tout aux Boïens dont il ne ſavoit pas la défection,

Polyb. lib. III, *c.* 14.

s'approcha de la Trébie, qu'il passa, & campa sur des hauteurs, où il n'étoit pas facile de le forcer à livrer bataille. Annibal le suivit, campa à quarante stades des collines qu'il occupoit, & mit par-là derriere lui ou sur ses flancs la plus grande partie des Gaulois qui ne s'étoient pas encore déclarés. Ils partageoient déja dans leur cœur ses projets de vengeance & ses espérances. Dès qu'ils purent en sureté se livrer à leur penchant, ils lui apporterent en abondance des vivres & des munitions, & lui témoignerent combien ils étoient disposés à le seconder de leurs personnes, en partageant aussi les travaux & les périls de cette guerre. Bientôt après un traître livra Clastidium au général Carthaginois, & en fut récompensé magnifiquement. Mais vers ce même tems on découvrit que quelques Gaulois d'entre le Pô & la Trébie, qui avoient fait alliance avec Annibal, ne laissoient pas d'entretenir des liaisons avec les Romains, sans doute pour se menager une ressource en cas de malheur. Il ne convenoit pas à ce général qu'on craignît encore les Romains, ni qu'on doutât du succès de son entreprise; mais il falloit aussi que ces Gaulois trop prévoyans fussent punis par leurs conci-

toyens, comme des lâches qui trahiſſoient leur patrie. Annibal envoya chez eux un détachement compoſé pour la plus grande partie de Gaulois & de quelques Numides pour faire le dégât ſur leurs terres. Cet ordre fut exécuté ſur le champ, & le butin fut conſidérable. Mais ce qui fut encore plus utile à Annibal, les Gaulois dont on ravageoit les terres, coururent aux retranchemens des Romains pour demander du ſecours.

Ce fut une occaſion à Sempronius qui avoit joint Scipion, de propoſer une bataille. Scipion s'y oppoſa; mais Annibal rendit la tentation ſi forte que Sempronius ne put y réſiſter. On ſait le ſuccès de cette bataille, à laquelle la Trébie donna ſon nom. Annibal avoit alors dans ſon armée dix mille hommes de cavalerie, ſans compter les Numides; mais en y comprenant les Gaulois, ce qui ſuppoſe que ceux-ci en faiſoient près des deux tiers. On ne fait monter ſon infanterie qu'à vingt mille hommes, tant Gaulois qu'Eſpagnols & Afriquains; mais dans ce nombre ne ſont point compris huit mille hommes de troupes légeres qui ne furent pas mis en ligne. Ainſi ces huit mille hommes furent remplacés dans le corps de bataille par un nombre égal de Gaulois, ſans compter

Polyb. l. c. c. 15.

ce qu'Annibal avoit déja du perdre de ses vieilles troupes depuis le passage des Alpes, & ce qu'il laissa dans son camp. On ne se trompera donc pas de beaucoup, si on fait monter à douze mille hommes le nombre des fantassins Gaulois qui s'étoient déja joints à Annibal. Aussi remarque-t-on que la bataille de Trébie couta peu aux Espagnols & aux Afriquains, & que les Gaulois furent les plus maltraités, sans doute, parce qu'ils étoient en plus grand nombre, & peut-être aussi, parce qu'ils furent les plus exposés.

Polyb. c. 16. Cette nouvelle victoire acheva de déterminer les Gaulois. Tous firent alliance avec Annibal, qui passa l'hyver dans leur pays, & qui au printems parut ne céder qu'à leurs instances en les menant dans la Toscane. Ils vouloient, disoient-ils, se venger des Romains. On les soupçonnoit de vouloir encore davantage s'enrichir à leurs dépens, & Annibal en son pariticulier vouloit profiter de leur ardeur, parce qu'il se méfioit de leur légereté.



CHAPITRE XXI.

Suite de l'histoire des Gaulois d'Italie pendant la seconde guerre punique. Quelles peuvent avoir été les raisons de l'inaction dans laquelle ils paroissent être restés pendant plusieurs années, après que la bataille du lac Trasimene eut ouvert l'Italie méridionnale à Annibal, & que les Boïens eurent défait totalement une armée de vingt-cinq mille hommes. Asdrubal, frere d'Annibal, traverse les Gaules, passe les Alpes, & est joint par les Gaulois qui partagent sa défaite. Magon, autre frere d'Annibal, aborde en Ligurie avec peu de troupes, & se voit bien-tôt à la tête d'une armée nombreuse par le concours des Gaulois qui se joignent à lui. Mesures qu'il prend avec eux & avec les Liguriens. Frayeur & précautions des Romains. Magon s'avance jusque chez les Insubriens, & est défait avec les Gaulois.

LES Romains avoient eu pour alliés contre les Boïens, les Gaulois de Bresce qui n'avoient pas peu contribué à sauver les débris de l'armée de Manlius. A la bataille de la Trébie, il leur restoit

les Cénomans qui étoient les mêmes que les Gaulois de Bresce. Tous les autres Gaulois de leur plein gré, les Liguriens, pour ne pas opposer une vaine résistance à la fortune d'Annibal, avoient pris le parti de cet ennemi redoutable du nom Romain.

L'an de Rome 536, 216 av. J. Ch. Tit. Liv. l. XXII. Polyb. lib. III, c. 16.

Un corps de Gaulois assez nombreux le suivit dans la Toscane, & eut part à la victoire du Trasimene, après avoir presque succombé à la fatigue d'une marche pénible. Car on nous représente toujours ces hommes grands, robustes & valeureux jusqu'au prodige, comme des fainéans que le moindre travail rebutoit, que la fatigue abattoit & décourageoit, & qu'une résistance opiniâtre déconcertoit.

L. XXI.

Tite-Live parle encore de leur aversion extrême pour toute sorte de travail à l'occasion du siege de Modene qui ne fut qu'un blocus, les Gaulois n'ayant aucune connoissance de l'art des sieges, & leur paresse ne leur ayant pas permis de faire aucun des travaux, sans lesquels on n'ébranle pas les murailles d'une ville.

Ce seroit une preuve qu'ils n'avoient point eux-mêmes de villes fortifiées. On apprend bien-tôt l'art des sieges quand on a des places fortes, & qu'on en trouve

à chaque pas chez ses ennemis. On nous parle cependant d'une ville peu importante & encore moins connue, que le consul Servilius emporta sur les Gaulois après quelques légers combats, pendant que son collegue C. Flaminius se faisoit battre près du lac Trasimene. On fit l'honneur aux Gaulois d'envoyer l'un des Consuls contre eux, pendant qu'on opposoit l'autre à Annibal. On leur fit encore l'honneur de les comprendre dans un vœu solemnel que fit le peuple Romain après la déroute du Trasimene.

Id. ibid.

Le malheur de Rome avoit voulu qu'un général mal-habile & présomptueux eût eu l'honneur d'une victoire à laquelle il n'avoit aucune part. C. Flaminius, vainqueur des Insubriens, lorsqu'il avoit mérité d'être vaincu, étoit devenu l'homme de confiance & l'idole d'un peuple, aussi aisé à éblouir, que les Princes sont faciles à tromper. On l'avoit choisi pour en faire l'antagoniste d'Annibal. On dit qu'un Insubrien, nommé Ducarius, le reconnut dans la mêlée, faisant les devoirs de soldat beaucoup mieux qu'il n'avoit fait ceux de capitaine, & qu'en le voyant il s'écria : voilà ce Consul qui a taillé en pieces nos armées, qui a ravagé nos terres & saccagé notre ville. Dans ce moment

je cours immoler cette victime aux mânes de nos concitoyens qu'il a indignement massacrés. Il dit, &, poussant son cheval au plus épais des bataillons Romains, il les perça, pénétra jusqu'à l'endroit où combattoit Flaminius, abattit la tête de son écuyer, & le tua lui-même d'un coup de lance. Il vouloit le dépouiller, mais il en fut empêché par les soldats qui accoururent en foule pour s'abandonner bien-tôt après à une fuite honteuse.

On pourroit conclure de ce récit de Tite-Live, que dans son vingtieme livre que nous n'avons plus, il avoit attribué la prise de Milan à Flaminius. Mais l'autorité de Polybe que nous avons, doit l'emporter sur celle de Tite-Live, ou du-moins sur cette conjecture. La bataille du Trasimene ouvrit au général Carthaginois la plus grande partie de l'Italie, & il ne lui arriva plus qu'une fois de tourner les yeux vers la Gaule Cisalpine. Ce fut encore dans cette même année, lorsque la sage conduite de Servilius & du nouveau collegue qu'on lui avoit donné, eut affamé l'armée Carthaginoise.

Tite-Live, lib. XXII.

Avec Annibal les armées Romaines s'éloignerent de la Gaule, & les historiens qui les ont suivis, ont à peine pensé qu'il

qu'il restoit des Gaulois en Italie. On dit pourtant que vers la fin de cette année, le sénat envoya des ambassadeurs à Philippe pour reclamer Démetrius de Pharos; à Pinnès, roi d'Illyrie, pour lui demander de l'argent, ou des ôtages pour la sûreté du payement; & aux Liguriens, pour leur faire rendre raison de la conduite qu'ils avoient tenue en secourant Annibal, & en même tems pour voir de plus près ce qui se passoit chez les Boïens & les Insubriens.

Il paroît qu'Annibal aimoit mieux avoir les Gaulois dans son camp, car il en mena jusque dans l'Italie méridionale, que de rester avec son armée dans leur pays, où ses troupes avoient eu un très-mauvais quartier d'hiver, ayant passé dans la fange & dans l'ordure un tems précieux qui avoit été perdu pour leur rétablissement.

Polyb. lib. III, c. 20.

Id. c. 18.

Les Romains au contraire vouloient séparer les Gaulois des Carthaginois, &, pour les rappeller dans leur pays, ils envoyerent chez eux un préteur avec une légion. On ne dit pas que cette diversion ait produit aucun effet, & nous retrouvons à la bataille de Cannes les grands & beaux corps des Gaulois nuds depuis la ceinture jusqu'en haut, converts seulement de leurs boucliers, &

L'an de Rome 537, 215 av. J. Ch.

Polyb. lib. III, c. 22.

Tite-Liv. lib. XXII.

Polyb. lib. III, c. 24.

armés de sabres très-longs, mais sans pointe. Les Espagnols avoient des boucliers semblables, leurs épées étoient courtes & pointues, & ils étoient vêtus de toile de lin bordée de pourpre & d'une blancheur éblouissante. On eût pris les Afriquains pour des Romains, Annibal leur ayant donné les armes que les vaincus avoient laissées sur les bords de la Trébie & dans les défilés du Trasimene. Les Afriquains avoient-ils été plus dociles que les Espagnols & les Gaulois? ou bien le général Carthaginois avoit-il voulu leur donner cet avantage sur des troupes alliées, dont il n'étoit pas également sûr? Je crois plutôt qu'il ne put persuader ni aux Gaulois ni aux Espagnols de prendre une armure étrangere & trop différente de celle à laquelle ils étoient accoutumés. Il n'avoit pas assez de troupes pour négliger la conservation de tant de braves gens qui le servoient bien, ou pour se priver des services plus grands & plus utiles qu'ils auroient pu lui rendre, s'ils eussent eu de meilleures armes. Ceci est donc une preuve de plus de l'obstination avec laquelle la plûpart des anciens peuples garderent l'armure qu'ils avoient reçue de leurs ancêtres.

La défaite de l'infanterie Gauloise &

Espagnole que les Romains pourſuivirent, commença la victoire des Carthaginois; la bravoure de la cavalerie Gaulo fe l'acheva. Mais les Gaulois ne vainquirent à Cannes que pour Annibal, & ce général ne ſut pas profiter de ſa victoire.

Ils vainquirent pour eux dans leur pays, où le préteur qui y avoit été envoyé, tomba dans une embuſcade, & vit périr toute ſon armée par le fer des Gaulois. Mais la fortune de ceux-ci n'étoit plus que ſubalterne, elle étoit ſubordonnée à celle d'Annibal, & ſi les Romains ne ſuccomboient point dans la guerre qu'ils avoient avec lui, les Gaulois qui n'avoient plus l'audace d'entreprendre, pouvoient ſe défendre avec ſuccès pendant quelque tems, mais devoient enfin être chaſſés ou aſſervis.

S'il eſt vrai, comme le dit Tite-Live, qu'après la bataille de Cannes, tous les Gaulois Ciſalpins abandonnerent l'alliance des Romains, ils faut croire que juſqu'alors les Cénomans leur étoient reſtés fideles.

Tels furent, ſuivant Polybe, les derniers événemens qui en Italie rendirent à jamais mémorable la 140e olympiade.

Suivant les faſtes capitolins, la bataille de Cannes ne fut donnée qu'en la

premiere année de la 141e olympiade ; & je m'en tiens à la chronologie des fastes, pour ne pas être obligé ou d'ajouter une année vuide de faits, lorsque Polybe ne pourra plus me guider, ou de m'écarter jusqu'au bout du calcul le plus commode.

La défaite du préteur qu'on avoit envoyé dans la Gaule, fut remarquable par plus d'un endroit. Il étoit entré dans le pays ennemi à la tête de vingt-cinq mille hommes, dont deux légions faisoient partie. Son chemin le conduisoit à travers une forêt que les Gaulois appelloient Litana, & qui étoit très-étendue. Le nombre de ces forêts étoit grand dans la Gaule Cisalpine ; ses habitans la cultivoient mal, & ils y défrichoient encore moins, peut-être parce que leurs troupeaux faisant leurs principales richesses, & fournissant à la plus grande partie de leur subsistance, il leur étoit indifférent de les faire paître dans des forêts ou dans des herbages découverts.

Tit. Liv. l. XXIII.

Celle dont il est ici question, étoit percée par une route que suivoit le préteur, lorsque tout-à-coup les arbres les plus éloignés se renverserent sur ceux qui étoient plus près, ceux-ci sur d'autres, jusqu'à ce que cette chûte succes-

five s'étendit des deux côtés jusqu'à la route que remplissoit l'armée Romaine, en écrasa une partie, & livra le reste en désordre & consterné à l'épée des Boïens qui avoient préparé de longue main cet étrange stratagème. Ils avoient scié les arbres de maniere que la plus légere impulsion avoit suffi pour les renverser. Ils ne firent de prisonniers que ceux des Romains qui gagnerent un pont, dont ils s'étoient rendus maîtres. Dix hommes seulement échapperent. Le préteur qui venoit d'être désigné consul pour l'année suivante, fut tué en combattant. Les Boïens lui couperent la tête, qu'ils porterent avec ses dépouilles dans le plus saint de leurs temples. Là on la nettoya suivant la coutume de cette nation, & on en sépara le crâne qui fut incrusté d'or, & dont on fit un vase pour les libations solemnelles & pour l'usage du grand-prêtre & des autres ministres du temple.

Le butin fut très-considérable, car rien n'en fut perdu ni détourné, les dépouilles & les bagages s'étant trouvés en entier dans l'endroit où la chûte des arbres avoit arrêté & écrasé la plus grande partie des hommes & des chevaux. Ainsi les Boïens firent périr un consul, lorsqu'ils croyoient n'avoir tué qu'un pré-

teur, & Rome perdit une armée de vingt-cinq mille hommes qui suivit de près un autre consul & cinquante mille hommes qu'avoit coutés la bataille de Cannes.

Ces deux malheurs arrivés coup sur coup, procurerent une année de repos aux Boïens. Pendant toute l'année 538, on n'envoya contre eux ni préteurs ni consuls. L'année suivante ne nous fournit non plus aucun événement qui paroisse les avoir intéressés directement, quoique de dix-huit légions, que la république mit alors en campagne, deux eussent été destinées pour la Gaule, la Sicile & la Sardaigne. Dans le partage qu'on en fit, on eut soin qu'il y en eût une toute entiere dans le Picénum, d'où elle tint les Gaulois en respect pendant cette année & pendant la suivante. Mais par le partage des provinces fait en 541, on voit qu'outre les troupes du Picénum, la république tenoit à Rimini un préteur avec deux légions pour contenir les Gaulois ou pour les attaquer. La prise de Tarente par Annibal, arrivée en cette derniere année, nous apprend aussi que ce général avoit encore un grand nombre de Gaulois dans son camp, & qu'ils n'avoient point changé leurs armes.

214 av. J. C.

213. av. J. C.

Tit. Liv. l. XXIV.

An de Rome 540, 212 av. J. C.

211 av. J. C.

T. L. l. XXV.

En 542, on continua pour la troisie-

me fois dans le département de la Gaule & de Rimini, celui qui en avoit été chargé trois ans auparavant, quoique jusqu'alors il n'eût rien fait qui ait mérité de nous être transmis. Ses hauts faits ne remplirent pas davantage les fastes de cette année. Dans la suivante, on lui donna un successeur; & deux nouvelles légions furent substituées à celles qui avoient servi sous lui. Ce changement n'en produisit aucun dans les affaires, au-moins à en juger par le silence de Tite-Live, & en 544 on envoya encore dans la Gaule un autre préteur & d'autres troupes, sans que pour cela ce département devînt plus fécond en événemens. Le préteur de cette année fut pourtant continué dans son gouvernement, lorsque, l'année suivante, on fit le partage des provinces. Mais si l'on en excepte quelques apparences de révolte en Toscane, où d'ailleurs la république tenoit aussi deux légions, l'Italie septentrionale ne fut pas moins tranquille qu'elle l'avoit été pendant les années précédentes.

210 ans av. J.C. T. L. l. xxvi.

L'an de Rome 543, 209 av. J.C.

208 av. J.C. T. L. l. xxvii.

L'an de Rome 545, 207 av. J.C.

Je ne sais de quoi nous devons être plus étonnés ou du silence des historiens, s'ils ont négligé des événemens interessans, ou de l'inaction des préteurs Romains, ou de celle des Gaulois.

Une armée de deux légions devoit être de vingt mille hommes au-moins, & comme la Toscane étoit à portée de la Gaule Cisalpine, & avoit dans son département une armée égale à celle de Rimini, on peut compter que pendant toutes les années que nous venons de parcourir, la république tint environ quarante mille hommes sur cette partie de ses frontieres. Mais si c'étoit encore trop peu pour rien entreprendre, pourquoi les Gaulois ne profitoient-ils point de la grande diversion qu'Annibal faisoit aux forces de leurs ennemis, pour renouveller la terrible alarme de l'an 528 avec beaucoup plus d'apparence de succès? pourquoi en l'an 544, pendant que douze colonies Romaines refusoient & argent & troupes à la république, sous prétexte de leur impuissance, Crémone & Plaisance, qui étoient au milieu des Gaulois, se trouverent-elles du nombre des dix-huit autres, qui étoient en état de fournir au-delà de leur taxe en troupes & en argent?

T. L. l. XXVII.

On ne répondra point à ces deux questions d'une maniere satisfaisante, en disant que les Gaulois affoiblis n'avoient rien de mieux à faire que de rester spectateurs d'une grande guerre qui épuisoit leurs rivaux. Déja Rome envoyoit des

préteurs, des consuls même, des légions & des flottes dans la Grece. Il étoit donc clair que ses forces se rétablissoient, & que son ambition étoit toujours la même. Il est vrai que tant que dura la seconde guerre punique, elle ne pensa point à fonder de nouvelles colonies, parce qu'elle avoit plus besoin de rassembler ses forces que de les disperser, d'enrôler des soldats que de faire inscrire des colonistes. Mais Plaisance & Crémone, ces villes odieuses aux Boïens, subsistoient au milieu d'eux & étoient florissantes. Si les Gaulois Cisalpins étoient trop foibles pour rien entreprendre, n'y avoit-il donc plus de Gaulois au-delà des Alpes qu'ils pussent appeller à leur secours?

Vellej. Paterc. l. 1, c. 15.

En comparant exactement les tems, nous trouverons peut-être que cette ressource qui s'étoit autrefois présentée aux Cisalpins plus souvent qu'ils ne l'avoient voulu, leur manqua alors absolument. Ce fut vers ce tems-là que la monarchie Gauloise fut détruite en Thrace, & sans doute les Thraces ne furent pas la seule nation qui se souleva pourlors contre les Gaulois. Les Illyriens du milieu des terres, les Gétes, les Daces, & peut-être les Germains, donnerent aussi de l'occupation à ces Gaulois sep-

tentrionaux, qui, n'ayant pu s'établir en Italie, s'étoient fixés sur les deux rives du Danube depuis le confluent de l'Inn jusqu'au Pont-Euxin. D'ailleurs, suivant notre derniere conjecture sur les Helvétiens, ce dut être après la grande expédition de 528, qu'ils passerent le Danube, & s'établirent dans cette contrée, dont une partie fut depuis appellée leur désert. Dans ce nouvel établissement ils eurent de nouveaux ennemis, & furent séparés de l'Italie par un grand espace, & peut-être par des peuples ennemis.

Les Gaulois Cisalpins furent donc abandonnés à eux-mêmes, & l'éloignement d'Annibal ayant diminué l'audace que sa présence leur avoit inspirée, ils ne penserent qu'à défendre leurs frontieres, & à jouir du repos présent. Ils furent peut-être en garde contre une prévoyance qui leur avoit coûté si cher quelques années auparavant. Qui sait même s'ils ne prirent point de part aux guerres du nord, & si les Boïens en particulier ne commencerent pas dès-lors à se préparer une retraite au-delà des Alpes?

Telles sont les raisons pour lesquelles je crois que la Gaule Cisalpine fut si stérile en événement jusqu'au consulat

de Livius Salinator, & de Claudius Néron.

Les fastes capitolins rapportent ce Consulat à la deuxieme année de la 143e olympiade. Suivant Polybe, il appartiendroit à la premiere année de cette même olympiade, & Tite-Live ne nous permet presque pas de douter que Polybe n'ait raison, puisqu'il rapporte au consulat de Néron & de Livius la célébration des jeux olympiques par lesquels commença cette olympiade.

Lib. XXVII.

Mais cette année fut marquée en Italie par un événement tout autrement intéressant que les jeux olympiques de la Grece.

Dès l'année précédente on avoit eu avis qu'Asdrubal, frere d'Annibal, étoit parti d'Espagne avec une bonne armée pour entrer par les Gaules en Italie. Au commencement de celle-ci on sut par les Marseillois qu'Asdrubal étoit entré en effet dans les Gaules, & que son arrivée avoit mis en mouvement tous les Gaulois, parce que le bruit couroit qu'il avoit apporté avec lui une grande quantité d'or pour faire des levées. En renvoyant les députés Marseillois, on fit partir avec eux des ambassadeurs qui, à leur retour, rapporterent qu'ils avoient envoyé des gens à eux dans l'intérieur de la Gaule,

en les faisant accompagner par des Marseillois qui avoient des liaisons d'hospitalité avec quelques princes Gaulois; que, par ce moyen, ils avoient appris, à n'en pouvoir douter, qu'Asdrubal avoit rassemblé une armée nombreuse, avec laquelle il se proposoit de passer les Alpes, dès que le printems auroit ouvert ces montagnes, dont le passage ne lui étoit plus fermé que par les neiges & par les glaces.

Au premier avis que les Romains avoient eu de la marche d'Asdrubal, la frayeur dont ils avoient été saisis, les avoit réunis dans le choix des deux consuls qui méritoient le mieux cette dignité suprême, & leur avoit fait ordonner qu'aucun d'eux ne sortiroit cette année de l'Italie. La Gaule & Asdrubal échurent à Livius. Le midi de l'Italie & Annibal à Claudius Néron. Cependant on nomma un préteur pour la Gaule suivant l'usage, & on lui donna deux légions.

On pressa les préparatifs de la campagne & le départ des consuls, afin que l'un retînt Annibal dans le midi de l'Italie, & l'empêchât d'aller à la rencontre de son frere, & que l'autre se trouvât en présence d'Asdrubal, au débouché des Alpes, pour lui ôter le moyen de se

faire joindre par les Gaulois Cisalpins, & d'entraîner à une défection manifeste les Toscans qui étoient déja très-suspects.

Ces mesures parurent déconcertées par l'avis qu'on reçut du nouveau préteur de la Gaule Cisalpine, qu'Asdrubal étoit déja sorti de ses quartiers d'hiver, qu'il passoit actuellement les Alpes, que huit mille Liguriens étoient déja enrôlés & armés pour son service, & qu'ils se joindroient infailliblement à lui dès qu'il auroit passé les Alpes, si on n'envoyoit contre eux assez de troupes pour leur donner de l'occupation dans leur pays. Le préteur ajoutoit, que quelque foible que fût son armée il s'avanceroit autant qu'il pourroit le faire avec sûreté. Cet avis obligea les consuls à accélérer leurs préparatifs & à hâter leur départ pour ne pas manquer le grand objet qu'ils se proposoient, celui de tenir les deux freres séparés, & de fixer chacun d'eux dans les deux extrémités de l'Italie.

Ils l'auroient cependant manqué, si Annibal ne se fût pas trompé le premier sur le tems où son frere devoit arriver en Italie. Il se rappelloit toutes les difficultés qu'il avoit été obligé de surmonter pour passer le Rhône, les obstacles sans nombre que lui avoient opposé dans les

Alpes la nature & les féroces habitans de ces montagnes. Cinq mois entiers lui avoient à peine suffi pour achever une route si longue & si pénible, & il ne croyoit pas que son frere dût y employer moins de tems. Asdrubal lui-même ne s'y étoit pas attendu; mais les Arvernes le reçurent chez eux comme un hôte & un ami, & leur exemple fut suivi par les autres peuples Gaulois, & par ceux des Alpes qui même se mirent pour la plûpart à sa suite. La raison de cette différence étoit que depuis douze ans, qu'Annibal faisoit la guerre en Italie, la route qu'il avoit frayée, avoit été beaucoup plus fréquentée que par le passé, ensorte que les habitans du pays s'étoient accoutumés à voir des étrangers & à traiter avec eux. De plus, ils étoient convaincus que ce n'étoit pas à eux qu'Asdrubal en vouloit, au lieu qu'en voyant arriver Annibal avec une armée, ils n'avoient point douté que son intention ne fût de conquérir leurs rochers, de s'emparer de leurs châteaux, d'enlever leurs troupeaux & de les emmener eux-mêmes captifs. Mais la guerre terrible dont l'Italie étoit le théatre avoit rendu trop fameuse la querelle des Romains & des Carthaginois, pour que les habitans des

Alpes se trompassent sur le véritable objet que se proposoit Asdrubal.

Cependant tout le tems que ce général avoit gagné par ces facilités, il le perdit en entreprenant le siége de Plaisance, dont il crut trop légerement que la conquête lui seroit facile. Annibal avoit fait la même entreprise après sa victoire de la Trébie, & avoit échoué.

Il y a grande apparence que les deux freres firent la même faute par le même motif, & que le desir de s'attacher les Gaulois les détermina l'un & l'autre à une entreprise dont ils virent trop tard la difficulté. Au moins est-il certain que les Gaulois Cisalpins se joignirent à l'armée d'Asdrubal, comme ils s'étoient rangés sous les drapeaux de son frere.

Mais ce ne fut que pour échouer au siége de Plaisance, & se rendre de-là sur un champ de bataille où resterent cinquante-six mille hommes, tant Gaulois, qu'Espagnols & Liguriens, & où les Romains firent cinq mille quatre cens prisonniers. Asdrubal se fit tuer dans la mêlée pour ne pas survivre à tant de braves gens qui l'avoient suivi, & ce qui resta de Gaulois & de Liguriens prit la fuite sans être poursuivi. « *Qu'ils* » *vivent*, dit Livius, qu'on exhortoit à » les faire suivre, *& qu'ils portent chez*

» *eux la nouvelle de leur défaite & l'opi-*
» *nion que nous leur avons donnée de notre*
» *courage* ». Ce fut le lendemain de sa victoire que le consul parla ainsi, & lorsque cinqua[illegible] ennemis & huit mille Roma[illegible] champ de bataille offroien[illegible] la victoire même ne couvroit pas l'horreur. Quatre mille citoyens Romains qui étoient prisonniers chez les ennemis, & qu'Asdrubal n'avoit certainement pas amenés d'Espagne, recouvrerent leur liberté, ce qui prouve que nous ne savons pas tous les événemens de cette guerre.

Tit. Liv. lib. 28.
L'an de Rome 547. 205 av. J. C.

La punition des Gaulois, qui avoient pris parti pour Asdrubal, fut remise à l'année suivante; on chargea le préteur de la Gaule de ravager leurs terres. Mais il fallut aussi le charger de défendre le territoire de Crémone & de Plaisance, que les Gaulois ne cessoient d'infester, jusque-là que ces deux colonies avoient perdu une partie de leurs habitans, & que leurs terres étoient presque incultes.

Le malheur d'Asdrubal n'avoit point découragé les Gaulois; il semble même qu'il leur restât encore une partie de l'audace qu'il leur avoit inspirée, & qu'ils n'avoient point eue avant son ar-

rivée. J'ajouterois même que, comme ils s'étoient retirés en désordre & sans chef après la défaite d'Asdrubal, il semble qu'il leur manquât encore un chef, & qu'il ne leur [illegible] que cela pour renouvel[illegible]s des Romains.

Ce qu'il y a d'étrange est, qu'ou Asdrubal se trompa beaucoup, ou les Romains redouterent encore les Gaulois. Asdrubal, dit l'historien Romain, plaça les Gaulois à son aîle gauche vis-à-vis de Claudius Neron, dont il connoissoit l'ardeur & la vivacité, non qu'il se fiât plus à eux qu'à ses autres troupes, mais parce qu'il croyoit qu'ils inspiroient plus de terreur aux Romains.

Tite-Liv. lib. XXVII.

Je viens d'indiquer une autre raison que put avoir Asdrubal de les opposer à Claudius, & qui peut-être a échappé à Tite-Live. Il a remarqué lui-même que ce consul étoit d'une valeur bouillante & active, & qu'Asdrubal le connoissoit. C'étoit précisément ce qui pouvoit donner aux Gaulois beaucoup d'avantage sur lui. Mais l'habileté de Neron diminua l'inconvénient de sa vivacité, &, après avoir attaqué inutilement de front, il se trouva sur le flanc & sur le dos de l'ennemi avant que ses propres soldats se fussent apperçus d'une manœuvre aussi rapide que décisive. Le carnage

des Gaulois fut d'autant plus grand, qu'une longue marche les avoit déja excédés de lassitude.

L'an de Rome 548. 04 av. J. C. Tit. L. l. 28.

(a) Magon, autre frere d'Annibal.

Cependant il y avoit à peine deux ans qu'ils avoient été témoins du malheur d'Asdrubal, & qu'ils l'avoient partagé, lorsqu'un général Carthaginois (a), ayant débarqué quelques troupes sur la côte qu'occupoient les Liguriens Ingaunes, & s'étant attaché ce peuple, en prenant son parti contre les montagnards Epantériens, il se vit en peu de jours à la tête d'une armée très-nombreuse par le concours prodigieux des Gaulois, que son seul nom attira dans son camp.

A cette nouvelle le sénat fut dans les plus vives alarmes, & craignit qu'Asdrubal n'eût été vaincu inutilement, s'il n'y avoit que le nom du chef de changé, & qu'un autre général avec les mêmes alliés ne renouvellât une guerre semblable à celle qu'on avoit cru finie par la mort du premier. Les ordres furent aussi-tôt donnés pour ajoûter quatre légions à l'armée de Gaule, & Livius, qui étoit alors proconsul, eut ordre de se rendre à Rimini.

Tit. Liv. lib. 29.

On eut à Carthage la même idée des ressources que pouvoit fournir à Magon la bonne volonté des Gaulois &

des Liguriens ; dès qu'on fut l'occasion que la fortune lui offroit de réparer le malheur d'Asdrubal, on lui envoya des renforts avec ordre de rassembler le plus de troupes qu'il pourroit. Magon tenoit alors sa petite flotte entre Gènes & le pays des Liguriens Albingaunes. Aussi-tôt il appella à une assemblée les Gaulois & les Liguriens, dont le nombre étoit très-grand en cet endroit, & leur déclara qu'il avoit commission de les remettre en liberté, qu'ils voyoient eux-mêmes le renfort qu'on lui avoit envoyé pour cet effet; mais que c'étoit à eux à régler le nombre des troupes qu'exigeoit cette grande entreprise, parce qu'eux-mêmes devoient en fournir la plus grande partie ; qu'ils considérassent que les Romains tenoient dans leur voisinage deux armées, qui ne manqueroient pas de se réunir contre eux, & qu'ils réglassent là-dessus les forces qu'ils voudroient opposer à leur ennemi.

Les Gaulois répondirent qu'ils avoient une extrême envie de seconder en tout les vues de Magon, mais qu'ils le prioient d'observer : Que des deux armées, dont il leur avoit parlé, l'une étoit actuellement dans la Gaule, sous les ordres d'un préteur, & l'autre dans la Toscane, qui confinoit la Gaule ; que s'ils

se joignoient ouvertement à un général Carthaginois, ces deux armées ne manqueroient pas d'entrer aussi-tôt sur leurs terres & de les accabler avant qu'ils pussent être secourus; qu'il ne devoit donc leur demander que ce qu'ils pouvoient lui accorder sans se découvrir; que les Liguriens, dont les terres & les villes étoient éloignées de l'ennemi, n'avoient pas les mêmes ménagemens à garder; qu'ils pouvoient, sans rien risquer, faire prendre les armes à toute leur jeunesse, & qu'il étoit juste qu'ils contribuassent par-là à une guerre dont ils devoient partager le fruit. Les Liguriens consentirent à tout; mais ils demanderent deux mois pour lever les troupes qu'ils s'obligeoient de fournir.

Ces résolutions prises, Magon renvoya les Gaulois chez eux, & les fit suivre par des gens à lui, qui enrôlerent secrétement chez eux autant de soldats qu'il s'en présenta, & cependant les peuples Gaulois lui faisoient passer des provisions de toute espece, en prenant néanmoins toutes les précautions possibles pour n'être pas découverts.

Pendant que Magon prenoit ces mesures pour faire oublier aux Romains la défaite d'Asdrubal, Livius étoit sorti de la Toscane & s'étoit joint avec son

armée à celle que commandoit le préteur de la Gaule. Son parti étoit pris ; loin de quitter Rimini, tant que Magon se tiendroit caché dans ce coin des Alpes, d'où il n'étoit pas encore sorti, il se proposa d'aller à sa rencontre, dès qu'il paroîtroit vouloir s'approcher de Rome.

Cette année finit, & le peuple Romain se donna de nouveaux magistrats avant que les affaires eussent changé de face dans l'Italie septentrionale. Mais on continua Livius & le préteur de la Gaule dans le commandement de leurs armées & dans la commission dont ils avoient été chargés dès l'année précédente, d'observer Magon & de le combattre, si l'occasion s'en présentoit.

L'an de Rome 549, 203 av. J. C.

Les Toscans, qui depuis long-tems faisoient des voeux pour les Carthaginois, & assistoient les Romains contre eux, ne purent apprendre que Magon se fortifioit dans leur voisinage, sans concevoir de nouvelles espérances. Les plus considérables d'entre eux ou allerent le trouver, ou lui envoyerent des agens secrets pour traiter avec lui de la défection des peuples dont ils disposoient. On fut instruit à Rome de ce complot, & un consul fut envoyé en Toscane. Les coupables furent cités, comparurent, & furent condamnés ;

mais le consul leur laissa le tems de s'enfuir, & se contenta de confisquer leurs biens. On désapprouva si peu sa conduite, que lors du partage des provinces on le continua dans le commandement de la Gaule pour l'année suivante.

Tit. L. l. xxx.

Cette année fut la derniere des seize qu'Annibal passa en Italie. On remarque aussi qu'en cette même année Lucrétius, sous la préture duquel Magon avoit abordé en Italie, fut encore continué dans le commandement avec commission de rebâtir la ville de Gènes que Magon avoit détruite. Ce fait prouve que nous ignorons plusieurs exploits de ce général, peut-être parce qu'ils faisoient peu d'honneur au peuple Romain.

L'an de Rome 550, 202 av. J.C.

Magon étoit enfin sorti de ce coin des Alpes où les Romains l'avoient laissé si long-tems. Nous le trouvons transporté tout-à-coup dans le pays des Gaulois Insubriens, sans qu'on nous dise rien de sa marche, ni de ce qui préceda la bataille que lui livrerent le préteur & le proconsul de Gaule. La commission donnée à Lucrétius paroît seulement supposer, que dès la fin de l'année précédente, il avoit quitté la côte de Gènes pour s'avancer au-delà du Pô, & faire dé-

clarer les Gaulois Insubriens. Ce fut dans leur pays que se donna la bataille dont nous allons parler.

Le préteur & le proconsul commandoient chacun deux légions. Celles du préteur furent mises en premiere ligne, le proconsul, après avoir rangé les siennes en seconde ligne, se porta de sa personne à une des aîles de la premiere pour exhorter les troupes à enfoncer l'ennemi, pendant que le préteur en faisoit autant à l'autre aîle. Ils avoient employé vainement toute leur éloquence, le combat se soutenoit avec une égalité qui pouvoit augmenter l'audace de l'ennemi, & lui faire obtenir l'avantage que les deux généraux avoient tenté en vain de se procurer.

Enfin le préteur proposa au proconsul de faire un seul corps de toute la cavalerie des quatre légions, & de se mettre à la tête pour fondre sur l'infanterie ennemie, s'il n'aimoit mieux rester avec l'infanterie. Le proconsul ayant pris ce dernier parti, le préteur fit mettre à cheval toute la cavalerie & la mena à la charge, mais Magon qui avoit vu cette manœuvre, lui opposa ses éléphans, dont l'odeur & la vue effrayerent les chevaux Romains, qui emporterent leurs cavaliers loin du champ de bataille. Les

Numides acheverent de mettre en déroute cette cavalerie déja rompue & en désordre.

Cependant une des légions de la premiere ligne avoit beaucoup souffert & n'étoit plus retenue que par la honte de fuir. On la fit remplacer par une légion de la seconde ligne, & de son côté Magon lui opposa les Gaulois, qu'il tira de la réserve. Mais ils ne soutinrent pas long-tems le combat contre des troupes fraîches qu'ils n'effrayoient plus, & qui leur laisserent jetter leur premier feu. Leur fuite arriva très-à-propos pour donner aux piquiers Romains le tems de se rallier & d'attaquer en bon ordre les éléphans, qui après avoir mis la cavalerie en fuite, commençoient à jetter le désordre dans l'infanterie. Ils furent repoussés & rejettés dans les rangs ennemis qu'ils mirent en confusion. Ce dernier malheur fit perdre du terrein à toute l'infanterie de Magon, ce qui lui arrivoit pour la premiere fois depuis le commencement de l'action. Cependant elle se retira en bon ordre & pas-à-pas, tant que Magon, ce digne frere d'Annibal, resta aux premiers rangs. Mais dès qu'il eut reçu une blessure qui l'obligea de se faire transporter hors du champ de bataille, toutes ses troupes qui

avoient

avoient les yeux ſur lui, prirent ouvertement la fuite. Elles laiſſerent cinq mille des leurs ſur le champ de bataille, & perdirent dix-huit drapeaux. La perte ne dut pas être beaucoup moindre du côté des Romains, puiſque dans la ſeule armée du préteur on comptoit deux mille quatre cens tués.

Magon partit dès la nuit ſuivante, malgré ſa bleſſure, & arriva après pluſieurs marches forcées dans le pays des Liguriens Ingaunes. Là il trouva des commiſſaires de Carthage, qui lui apprirent qu'Annibal avoit eu ordre de quitter l'Italie, & lui enjoignoient d'en faire autant. Magon obéït avec d'autant plus de diligence, qu'il falloit que ſa retraite eût lieu avant que les Liguriens en fuſſent prévenus, de peur que ſe voyant abandonnés aux Romains, ils ne cherchaſſent à mériter leur pardon à ſes dépens. Il eſpéroit auſſi que ſur mer il auroit plus de repos, ce qui lui étoit fort néceſſaire pour la guériſon de ſa bleſſure. Mais il mourut avant d'avoir dépaſſé la Sardaigne, & avec lui périt la derniere eſpérance des Gaulois.

Un des conſuls de cette année s'étoit avancé juſque dans la Gaule, mais il étoit arrivé trop tard, & il n'eut aucune part à la gloire de cette campagne. Il en

partagea du moins le fruit par la délivrance de son pere & de son oncle que les Boïens avoient fait prisonniers il y avoit plus de seize ans, près du bourg de Tanès, & qui avoient langui depuis lors dans la servitude, sans qu'on sût s'ils étoient encore en vie, ou s'ils avoient été tués en combattant. On peut conclure de-là avec certitude, que depuis plus de seize ans les Boïens n'avoient été ni subjugués ni réduits à demander, moins encore à acheter la paix.

L'an de Rome 552, 201 av. J. C.

L'année suivante fut fameuse par la bataille de Zama, dont j'ai dû faire mention dans l'histoire des Gaulois, car c'est dans les champs de Zama que leur sort fut décidé sans retour. Du reste ils n'eurent eux-mêmes à faire qu'à un préteur & à deux légions, dont les exploits furent sans doute peu considérables, puisqu'ils ne sont point parvenus jusqu'à nous.

CHAPITRE XXII.

Histoire des Gaulois d'Italie depuis l'an 200 avant notre ere jusqu'à l'an 192. Confédération qu'ils font entre eux & avec les Liguriens par les soins du Carthaginois Amilcar. Prise & sac de Plai-

sance. Siége de Crémone. Grande bataille qu'ils perdent. Deux ans se passent sans aucun exploit mémorable. Le sénat ordonne aux deux consuls de leur faire la guerre. Campagne de l'an 196. On retrouve Amilcar à la tête des Insubriens. Trahison des Cénomans. Les Boïens après s'être séparés des premiers, se dispersent dans leurs bourgs & dans leurs châteaux qu'ils défendent avec succès. Campagne de l'an 195. Un consul est battu par les Boïens & bat les Insubriens joints à ceux de Come, dont il prend la ville. Les deux consuls unis ravagent le pays des Boïens, dont une partie se soumet. Combats & batailles sanglantes entre les Boïens & les Romains en 192 & en 191.

SI l'on a suivi avec attention la conduite des Gaulois Cisalpins, on a dû remarquer qu'au moins la plupart d'entre eux n'étoient rien moins qu'avides de conquêtes, & qu'à la vérité ils furent braves & belliqueux, mais qu'ils ne firent presque jamais la guerre, à moins que la nécessité ou le ressentiment ne leur eût mis les armes à la main. On pourroit même leur reprocher d'avoir quelquefois porté jusqu'à l'excès l'amour de la paix, sur-tout si l'on établit une distinction, fon-

dée dans leurs coutumes, entre les guerres nationales, & celles qu'entreprenoient les nobles qui avoient des vassaux ou des cliens militaires. Tel fut ce petit roi, nommé Magile, qui alla au-devant d'Annibal. Tels durent être aussi les princes, qui envoyerent des députés à ce général aussi-tôt après le combat du Tésin, & qui se joignirent à lui avant le passage du Pô.

Ainsi Magon eut un grand nombre de Gaulois dans son camp avant qu'aucun peuple de la Gaule eût osé se déclarer pour lui. Souvent ces braves, qui, de leur chef, entreprenoient ce que la nation n'auroit osé entreprendre, entraînoient leurs concitoyens dans la guerre par leur crédit ou en les mettant dans la nécessité de se défendre. Nous avons pourtant vu un exemple du contraire, lorsque deux rois Boïens payerent de leur sang la témérité qu'ils avoient eue de commencer la guerre contre le gré de la nation.

Je ne sais si je dois mettre sur le compte de la nation ou sur celui des nobles, une guerre peu importante que les Boïens eurent avec les Romains en 552, un an après la bataille de Zama. Mais je suis plus porté à croire que des particuliers avides & inquiets y donne-

L'an 200 av. J. Ch.

rent lieu, puisqu'elle se réduisit d'abord de la part des Boïens à une course assez rapide qu'ils firent sur les terres des alliés de Rome, & qui étoit déja terminée, lorsque le consul Pœtus arriva dans la Gaule. Sur les plaintes qu'on lui en fit, il leva à la hâte deux légions auxquelles il joignit quatre cohortes de son armée, & qu'il envoya sous la conduite d'un préfet des alliés, nommé Appius, dans le pays des Boïens. Appius prit son chemin par la partie de l'Ombrie, qu'on appelloit la tribu Sappinienne, & se jetta sur les terres des Boïens qu'il ravagea d'abord avec assez de succès, pendant que le Consul conduisoit par une route différente l'armée qui étoit à ses ordres.

Tit. L. L. XXXI.

On étoit alors au tems de la moisson, & Appius voulut couper les bleds que les Boïens avoient semés. Pour cet effet il choisit un poste avantageux, où il établit son magasin, & à la garde duquel il laissa toutes les troupes qu'il destinoit à rester sous les armes. Il conduisit lui-même le reste dans les champs où il vouloit faire la moisson, & ne pensa point à faire couvrir les fourrageurs par des soldats armés. Cependant les Boïens étoient alertes, & la faute que faisoit Appius ne leur échappa point. Ils fondi-

rent tout-à-coup sur les moissonneurs & sur leur chef, les envelopperent, les taillerent en pieces, poursuivirent les fuyards jusqu'aux postes qu'ils avoient derriere eux, les mirent en fuite, & les forcerent à se refugier dans le camp où ils avoient compté faire un magasin aux dépens de l'ennemi. Sept mille hommes & Appius lui-même resterent sur la place. Les autres sortirent du camp dès la nuit suivante, & après avoir abandonné à l'ennemi la plus grande partie de leurs équipages, ils allerent rejoindre le consul par un chemin qui n'étoit praticable que pour des soldats qui fuyoient.

Pœtus fit quelque dégât sur les terres des Boïens, conclut un traité d'alliance avec les Liguriens Ingaunes, & retourna à Rome avec peu de gloire.

L'an de Rome 553, 199. av. J. C.

L'année suivante dévoila un mystere, qui n'en étoit un que pour les Romains, quoiqu'il les intéressât essentiellement. Nous avons parlé leur langage, lorsque nous avons dit qu'avec Magon avoit péri la derniere espérance des Gaulois. Nous devons détromper ici nos lecteurs, puisque nous sommes arrivés au tems où les Romains furent eux-mêmes détrompés, après avoir été dans l'erreur pendant près de sept ans.

Depuis la défaite d'Asdrubal jusqu'à l'arrivée de Magon, & depuis le départ de ce dernier jusqu'à l'an 553, l'attention inquiete du sénat ne lui avoit fait rien appercevoir dans la Gaule Cisalpine qui le menaçât de ce côté-là d'une guerre offensive & dangereuse. L'excursion des Boïens arrivée l'année précédente n'avoit rien eu d'extraordinaire, &, suivant toutes les apparences, elle n'avoit effectivement aucune liaison avec le grand projet qui éclata en 553.

Le sénat & le peuple Romain n'étoient occupés que des affaires de la Grece & de la guerre de Macédoine, lorsque tout-à-coup on apprit que Plaisance n'étoit plus, que ses habitans avoient été passés au fil de l'épée ou réduits en servitude, que la ville avoit été pillée & brûlée, & que les ennemis avoient passé le Pô pour traiter de même Crémone & ses habitans.

Ces ennemis étoient les Insubriens, les Cénomans & les Boïens, auxquels s'étoient joints les Sallyens, les Illuates, & les autres peuples Liguriens. Mais, ce qui n'étoit pas moins surprenant, ils avoient à leur tête un général Carthaginois, Amilcar, qui étoit venu en Italie avec Asdrubal, & qui y étoit resté de-

puis ce tems là. On entrevoit maintenant sur quelles espérances Magon étoit venu débarquer en Italie avec peu de troupes, & comment il avoit été joint aussi-tôt par un grand nombre de Gaulois. Amilcar, alors négociateur heureux, resta dans la Gaule Cisalpine après la fuite de Magon, & ne désespéra pas de remettre une armée sur pied, sans autre secours que l'amitié des Gaulois & des Liguriens qu'il avoit su gagner, & la haine qu'ils portoient aux Romains. Il ne se trompa point dans ses espérances. Le secret fut gardé inviolablement, & au bout de trois ans, lorsque Carthage gémissoit d'une paix que la nécessité lui avoit fait acheter, Amilcar se trouva à la tête d'une armée de plus de quarante mille hommes qu'animoient la confiance, la haine, & de justes alarmes pour leur liberté.

Le premier succès d'Amilcar surpassa ce qu'avoient fait Annibal & son frere Asdrubal. Mais il n'y eut peut-être d'admirable dans la prise de Plaisance que le secret avec lequel tant de peuples s'étoient ligués ensemble, avoient rassemblé une armée, & l'avoient fait marcher jusqu'à Plaisance, dont ils trouverent les portes ouvertes & les murs sans défenseurs. Il n'en fut pas de même à Cré-

mone, dont les habitans avertis par le malheur des Plaiſantins, eurent le tems de fermer leurs portes & de courir à la défenſe de leurs remparts. En même tems ils donnerent avis à Furius Purpureo, préteur de Gaule, de la priſe de Plaiſance & du danger qui les preſſoit. Furius étoit à Rimini, où il n'avoit avec lui que cinq mille hommes de troupes alliées, le reſte de ſon armée venant d'être licencié par ordre du ſénat. Le conſul Aurelius qui raſſembloit une armée en Toſcane étoit encore à Rome. Il eut ordre de marquer le rendez-vous de ſes troupes à Rimini, & d'aller ſe mettre lui-même à leur tête, ou d'écrire au préteur pour qu'il en prît le commandement, & qu'il les conduisît en diligence au ſecours de Crémone.

En même tems on nomma des Ambaſſadeurs qui devoient ſe rendre à Carthage, & dont la commiſſion eſt remarquable par les termes dans leſquels furent conçus les ordres qu'on leur donna. Ils devoient apprendre aux Carthaginois qu'un de leurs concitoyens, nommé Amilcar, avoit été laiſſé dans la Gaule Ciſalpine ou par Aſdrubal ou par Magon; car le Sénat ne ſavoit pas préciſément ſous lequel de ces deux Généraux il avoit ſervi; que

cet Amilcar faisoit la guerre au peuple Romain, contre la teneur du dernier traité; qu'il avoit fait prendre les armes aux Gaulois & aux Liguriens contre la République; que les Carthaginois eussent donc à le rappeller & à le livrer au peuple Romain.

Cette sommation ridicule, qui n'étoit qu'une humiliation de plus pour la malheureuse Carthage, ne pouvoit ni changer le sort d'Amilcar, ni sauver Crémone que les Gaulois attaquoient vivement.

Furius ne vit pas plûtôt l'armée du Consul rassemblée à Rimini, qu'il en prit le commandement, marcha en diligence vers Crémone, & alla asseoir son camp à quinze cens pas de l'ennemi. S'il l'eût attaqué sur-le-champ, il auroit trouvé ses retranchemens très-mal garnis, & auroit pu les emporter sans beaucoup de peine. La plûpart des Gaulois s'étoient dispersés dans la campagne, & ne furent rappellés dans leur camp que par les cris de ceux qu'ils y avoient laissés. Mais Furius ne voulut rien hazarder avec des troupes excédées de lassitude.

Les Gaulois n'attendirent pas qu'on vînt les attaquer. Dès le lendemain ils se mirent en bataille; & pendant que

le Préteur rangeoit ſon armée, ils fondirent ſur lui avec une telle rapidité, qu'ils ne lui donnerent pas le tems d'achever ſes diſpoſitions. La premiere ligne de l'armée Romaine, où ſe trouvoit Furius, étoit compoſée des alliés, deux légions Romaines compoſoient la réſerve. Toute l'armée Gauloiſe ne forma d'abord qu'un énorme bataillon, dont tout le poids tomba ſur les alliés qui étoient en premiere ligne. Les Généraux Gaulois avoient eſpéré de rompre cette ligne par l'impétuoſité & la peſanteur de ce premier choc ; mais n'ayant pas réuſſi, ils changerent tout-à-coup leur ordre de bataille. On vit leur armée ſe déployer de droite & de gauche, bientôt ſes deux aîles dépaſſerent celles de l'armée Romaine qui alloit être enveloppée, ſi le Préteur n'eût fait avancer les deux légions de la réſerve, pour les placer ſur les deux flancs des alliés. Ainſi l'armée Romaine, rangée ſur une ſeule ligne, occupa un terrein à-peu-près égal à celui qu'occupoient les Gaulois.

Cette manœuvre les obligea de s'étendre encore davantage ; mais le Préteur ne ſe régla pas pour cette fois ſur les mouvemens qu'il leur voyoit faire. Il envoya ordre au lieutenant qui com-

mandoit la cavalerie, de la partager sur les deux aîles, & de faire attaquer celle de l'ennemi pour empêcher qu'elles ne se repliassent sur ses flancs. En même tems il fit avancer son centre sur celui des Gaulois qui étoit devenu très-foible, & qui ne put soutenir long-tems le choc des alliés qui combattoient serrés & sur une plus grande hauteur. La cavalerie attaqua avec le même succès; & les Gaulois rompus par-tout, n'eurent bientôt plus d'autre parti à prendre que celui de la fuite. Ils regagnerent leur camp avec la même vîtesse qu'ils en étoient sortis. La cavalerie Romaine, qui ne les quitta point, entretint le desordre & la frayeur qui leur avoient fait abandonner le champ de bataille. Les légions la suivirent de près, & forcerent le camp ennemi. Il ne se sauva pas six mille hommes de toute cette armée; plus de trente-cinq mille resterent sur la place ou furent pris. Amilcar & trois Généraux fameux parmi les Gaulois furent du nombre des premiers. On prit aussi plus de deux cens charriots chargés d'un riche butin, & on délivra deux mille Plaisantins, seul reste de cette florissante colonie. Le consul Aurelius vint aussi-tôt prendre le commandement de l'armée

victorieuſe, & ne fit pas oublier la victoire de Furius auquel il diſputa pourtant l'honneur du triomphe. Le Préteur triompha malgré ſon oppoſition, & porta dans le tréſor trois cens vingt mille livres de cuivre & cent ſoixante-dix mille livres d'argent. Apparemment ces deux ſommes furent tout ce que Furius tira de la vente du butin.

La compoſition de l'armée Gauloiſe, qui avoit coûté à l'émiſſaire de Carthage trois années de ſoins & de travaux, acheve de prouver qu'une révolution arrivée dans le nord depuis l'an 528, avoit ôté aux Gaulois Ciſalpins toute eſpérance d'être ſecourus par les Gaulois Tranſalpins. Leur entrepriſe ſur Plaiſance & ſur Crémone fut réfléchie, combinée & préparée pendant trois ans au-moins; & cependant ils ne purent engager dans leur alliance que les Liguriens leurs plus proches voiſins.

Aurelius retourna à Rome avec plus de butin que de gloire, les légions qu'il avoit menées dans le pays ennemi, n'ayant été employées qu'à le dévaſter.

Les Gaulois abandonnés à eux-mêmes & épuiſés par trois grandes défaites qu'ils avoient eſſuyées dans l'eſ-

pace de huit ans sous les auspices malheureux de Carthage, devoient s'attendre à voir tous les ans leurs terres & leurs bourgades en proie aux Romains irrités. L'ambition de tous les Consuls qui auroient le département d'Italie, devoit faire de leur pays le théâtre de la guerre, & ils ne pouvoient douter que le Sénat de Rome ne regardât desormais les Alpes comme une barriere qu'il falloit mettre entre l'Empire Romain & ce qu'il lui plaisoit d'appeller les nations barbares.

L'an 198 av. J. Ch.

Tite-Live, l. XXXII.

L. Cornelius Lentulus, premier Consul de l'an 554, eut le département dans lequel la Gaule étoit comprise. Le Préteur Bebius eut la Gaule elle-même avec les légions d'Aurélius. Il voulut, comme Furius, prévenir l'arrivée du Consul, & entra précipitamment dans le pays des Gaulois Insubriens. Mais si le Sénat pouvoit désormais mépriser cette nation depuis long-tems malheureuse, son courage & son desespoir devoient encore la rendre respectable aux Généraux Romains. Bebius fut enveloppé & perdit plus de six mille six cens hommes. Lentulus arrivé dans la Gaule après cet échec, accabla de reproches celui qui l'avoit essuyé, & ne le répara point.

Ælius Pœtus succéda à Lentulus qui eut ordre de rester dans la Gaule avec ses légions jusqu'à l'arrivée du nouveau Consul. Celui-ci ne fit pas plus que son prédécesseur ; mais sans doute l'un & l'autre imiterent Aurelius en saccageant le pays où ils n'avoient pas occasion de mériter le triomphe. Pœtus garda pourtant deux armées à ses ordres contre la volonté du Sénat qui lui avoit enjoint de licencier les légions de Lentulus. On ajoute que, contre toute espérance, la Gaule fut tranquille pendant cette année, & que le Consul l'employa presque toute entiere à faire revenir à Plaisance & Crémone ceux des habitans de ces villes que les malheurs de la guerre avoient dispersés. On craignoit donc encore les Gaulois, puisqu'il dépendoit d'eux d'être tranquilles.

L'an de Rome 555, 197 av. J. Ch.

Je crois pourtant que cette tranquillité n'étoit dès-lors que l'effet de la patience avec laquelle ils voyoient ravager leurs frontieres, peut-être sans ordre du Sénat, mais avec le consentement & par l'ordre secret des Consuls & des Préteurs, qui ne cherchoient que des occasions de vaincre.

Enfin l'an de Rome 556 fut le premier d'une guerre offensive & déclarée, qui ne devoit finir du côté des Romains,

L'an 196. av. J. C.

que par la conquête de toute la Gaule Cisalpine.

Le Sénat ordonna aux deux Consuls de faire la guerre à ceux des Gaulois cisalpins qui s'étoient révoltés contre le peuple Romain. Les deux Consuls de cette année étoient Cornelius Cethegus & Minucius Rufus. On leur donna à chacun deux légions pour cette guerre.

Ils partirent le plûtôt qu'il leur fut possible, Cethegus pour l'Insubrie, Minucius pour le pays situé sur la mer de Toscane. Ce dernier marcha droit à Gènes, & commença par attaquer les Liguriens. Deux de leurs villes, savoir Clastidium & Lithubium, & deux de leurs communautés, les Celelates & les Cerdiciates se rendirent à lui. On compte en tout quinze villes & vingt mille hommes qui subirent la loi du plus fort. Après cette conquête, tous les peuples qui habitoient au midi du Pô, se trouverent dans la dépendance de Rome, à l'exception des Illuates, peuple Ligurien, qui n'avoit pas encore subi le joug, & des Boïens, qui seuls de tous les Gaulois établis autrefois à la droite du Pô, conservoient encore une partie de leurs possessions, & avoient recouvré leur ancienne liberté.

Après la réduction des deux peuples dont j'ai parlé, Minucius entra sur les terres des Boïens qu'il trouva sans défense. Le bruit avoit couru que les deux Consuls ne feroient qu'une armée des quatre légions qu'ils commandoient. Sur ce bruit & sur l'avis qu'avoient reçu les Boïens, qu'une armée consulaire alloit entrer chez les Insubriens, ils n'avoient point hésité à passer le Pô pour aller joindre leurs forces à celles des Insubriens & des Cénomans. Ces deux derniers peuples étoient déja sous les armes, & ne composoient qu'une armée, lorsque Cethegus s'étoit mis en campagne. Mais ni de part ni d'autre on n'avoit encore rien fait d'important, quand les Boïens apprirent qu'une autre armée commandée par l'un des Consuls, étoit entrée dans leur pays, & y mettoit tout à feu & à sang. A cette nouvelle la dissension se mit entre les Insubriens & les Boïens. Ceux-ci demandoient que tous les confédérés restassent unis pour la défense de celui d'entre eux qui étoit actuellement en souffrance. Les Insubriens soutenoient que l'ennemi les menaçoit de trop près pour qu'ils fussent obligés de s'éloigner de chez eux. On ne céda ni de part ni

d'autre, & les Boïens se séparerent des Insubriens pour retourner dans leur pays.

Les Cénomans resterent avec leurs voisins, & tous ensemble allerent camper sur les bords du Mincio. Cethegus avoit aussi pris son camp aux environs de ce fleuve à cinq milles de celui qu'occupoient les Gaulois. Il envoya de-là des émissaires dans les bourgades des Cénomans & à Bresce qui étoit leur ville capitale, pour sonder les dispositions de ce peuple qui pendant si long-tems avoit été l'allié fidele de la République. Il fut bientôt instruit que la jeunesse Cénomane avoit pris parti avec les Insubriens, sans y être autorisée par les anciens, & que rien ne s'étoit fait par autorité publique. Là-dessus il fit appeller les Princes Cénomans, & n'oublia rien pour les engager à se séparer des Insubriens, & à retourner chez eux, ou même à passer dans son camp. Il n'obtint ni l'un ni l'autre; mais ces perfides lui promirent que si on donnoit bataille, les Cénomans ou seroient simples spectateurs du combat, ou même tourneroient leurs armes contre leurs alliés. Cet infâme complot ne parvint point à la connoissance des Insubriens. Ils n'étoient pourtant pas sans quelque soupçon, soit

Brixi.

qu'ils eussent des indices de la mauvaise foi des Cénomans, soit que le souvenir du passé leur inspirât de la méfiance. Ils crurent diminuer au-moins le danger d'une trahison, & en prévenir le funeste effet, en évitant de mettre les Cénomans en premiere ligne.

Si quelques historiens que Tite-Live avoit consultés, étoient bien instruits, les Insubriens eurent lieu de se repentir d'avoir placé derriere eux une armée de traîtres. Les Cénomans, disoient-ils, attaquerent les Insubriens d'un côté, en même tems que les Romains les attaquoient de l'autre. Enfermés entre deux ennemis, ces malheureux guerriers furent bientôt mis en desordre, & ne purent ni fuir ni rétablir leurs rangs. Trente-cinq mille hommes furent tués, cinq mille sept cens furent faits prisonniers; & de ce nombre fut Amilcar, général Carthaginois, qui avoit été l'auteur de cette guerre; deux cens charriots tomberent au pouvoir des vainqueurs.

On est sans doute surpris de retrouver ici un Amilcar, auteur de la guerre; mais si on compare le nombre des morts & celui des charriots qui furent pris, avec les mêmes circonstances de la défaite des Gaulois qui avoient assié-

gé Crémone, on aura tout lieu de croire que ces deux batailles ont été confondues ensemble, & qu'il y en a une dont nous ignorons les détails. La différence de cinq mille hommes ou environ qu'on trouve ici de plus, & la différence plus grande encore entre le nombre de soixante-dix drapeaux qu'on dit avoir été enlevés à la bataille de Crémone, & celui de deux cens trente qu'on prétend avoir été pris sur les seuls Insubriens; ces deux différences, dis-je, ne prouvent peut être pas suffisamment contre la confusion dont je parle.

Au reste il n'est pas impossible que ces deux batailles se soient ressemblées; mais on croira difficilement que deux Amilcars se soient succédés, & aient eu le même sort. Il seroit plus probable que l'auteur de la premiere guerre n'en avoit point été la victime, & que les Carthaginois l'ayant banni par complaisance pour les Romains, & ayant confisqué ses biens, il étoit resté dans dans la Gaule Cisalpine, où il venoit de faire reprendre les armes aux Insubriens, lorsque Cethegus marcha contre eux.

Tite-Live ajoute que les villes qui avoient eu part à la défection des Insu-

briens, se rendirent à discrétion après leur défaite.

La guerre que Minucius faisoit dans le même tems aux Boïens, étoit moins décisive. Il avoit d'abord ravagé leur pays sans mesure & sans précaution. Lorsqu'ensuite il eut appris qu'ils s'étoient séparés des Insubriens pour voler à la défense de leur pays, il rassembla son armée, & se tint enfermé dans son camp, ne doutant pas qu'il ne fût bientôt attaqué. Mais la nouvelle que les Boïens reçurent de la défaite des Insubriens, leur ôta l'envie de combattre. Tous abandonnerent & leur camp & leur chef, & se retirerent chez eux chacun pour defendre sa maison ou sa bourgade. Minucius fut donc aussi obligé de changer son plan, & d'en revenir à sa premiere façon de faire la guerre, avec cette différence peut-être qu'il ne dispersa pas autant ses troupes. On brûla des maisons, on attaqua des bourgades, Clastidium fut aussi réduit en cendres; & ce fut à quoi se bornerent les exploits de Minucius dans le pays des Boïens. Il fut plus heureux contre les Illuates qu'il attaqua ensuite; car ce peuple voyant que les Insubriens avoient été battus, & que les Boïens

étoient consternés au point de n'oser combattre, prit le seul parti que lui laissoit sa propre frayeur; il se soumit au Consul.

Tite-Live, lib. 33.

Cette campagne finit par un exemple peut être unique d'amitié & de concorde entre deux généraux d'armée. Cethegus en demandant le triomphe qui lui étoit dû, ne voulut point séparer sa cause de celle de son collegue, qui n'étoit pas à beaucoup près aussi favorable. Il soutint même que Minucius avoit eu très-grande part à sa victoire, puisqu'il la lui avoit facilitée en forçant les Boïens à se séparer des Insubriens.

Un pareil exemple de vertu n'est déplacé nulle part, & encore moins dans l'histoire d'une nation qui avoit eu à lutter contre deux généraux de ce caractere. Mais j'ai eu d'autant plus de raison d'en parler, que les débats qu'occasionna la demande de Minucius, donnerent lieu à une critique de ses opérations qui doit trouver place ici. On lui reprocha de n'avoir donné que de légers combats dans la Ligurie, & d'avoir perdu beaucoup de monde dans la Gaule. On nomma quelques officiers & plusieurs braves gens tant citoyens qu'alliés qui avoient été tués. On ajouta que

la soumission de ces villes qu'il prétendoit s'être rendues à lui, avoit été fausse, simulée, & n'étoit assurée par aucun gage qui en répondît.

Ces reproches étoient sans doute fondés, & ils nous autorisent à croire que les Boïens, quoique dispersés, s'étoient défendus avec succès, & que ce n'étoit jamais sans danger qu'on entroit dans leur pays pour le dévaster. Concluons encore de-là que rien n'est plus équivoque que ces conquêtes d'un même pays souvent répétées, dont l'histoire Romaine est remplie.

Le triomphe de Cethegus nous offre des remarques différentes, mais qui ne sont pas moins intéressantes. Lorsqu'on le lui accorda, dit Tite-Live, les Plaisantins & les Crémonois mirent le comble à l'honneur que lui faisoit la résolution unanime du Sénat en le haranguant publiquement pour lui témoigner la reconnoissance qu'ils lui devoient. Tite-Live ne cite point ici des auteurs particuliers ; il parle affirmativement de deux siéges dont il n'a pourtant pas fait la plus légere mention en décrivant les exploits de Cethegus. Ce n'est pas encore tout. Il ajoute quelques lignes plus bas : Cethegus triompha des Insubriens & des Cénomans, & fit porter devant

lui beaucoup de drapeaux enlevés à l'ennemi, & une grande quantité de dépouilles Gauloises entassées sur des charriots Gaulois. Un grand nombre de seigneurs de cette nation marcha devant son char. Il y a même des auteurs qui veulent que le Carthaginois Amilcar ait été de ce nombre. Mais ce qui attira sur-tout l'attention des spectateurs, ce furent les colonistes de Crémone & de Plaisance, qui suivoient son char en très-grand nombre avec la marque de leur délivrance.

Amilcar devoit être compté entre les ornemens de ce triomphe par ceux qui vouloient qu'il eût été pris à la bataille de Mincio. Mais les Crémonois & les Plaisantins délivrés supposent des évenemens dont Tite-Live n'a pas rendu compte. C'est encore une ressemblance entre cette campagne & celle du préteur Furius. On peut dire cependant que les Insubriens, les Cénomans & les Boïens ayant pris les armes avant que les deux Consuls se fussent mis en campagne, ils avoient été les agresseurs dans cette guerre; que cette défection dont il étoit parlé dans le decret du Sénat, n'étoit autre chose que la prise d'armes de ces trois peuples & des Liguriens, & leur invasion dans le territoire

toire de Plaisance & de Crémone; qu'ils avoient déja eu des succès, lorsque les deux Consuls arriverent dans la Gaule, & que la jonction des Boïens avec les deux autres peuples avoit été antérieure à la nécessité de repousser Cethegus, & avoit eu un autre motif. Au reste & Cethegus & Minucius ne porterent encore que du cuivre & de l'argent dans le trésor public, peut-être parce qu'ils avoient vendu l'or suivant une coutume qui dut être observée à Rome, tant que l'or n'y eut point cours dans le commerce.

Il avoit été décidé dès cette année qu'on ne rappelleroit point de Macédoine le général & l'armée, qui y faisoient la guerre, jusqu'à ce qu'ils l'eussent terminée. Ce réglement demandé par les Tribuns du peuple, & nécessaire au succès des guerres éloignées, n'étoit pas seulement un écueil pour la liberté publique, il avoit encore l'inconvénient d'ôter aux Consuls le choix des provinces qui leur avoient appartenu jusqu'alors; mais il fut sur-tout funeste aux Gaulois & aux Liguriens.

Furius, déja célebre par une grande victoire qu'il avoit remportée sur les uns & sur les autres, fut le premier Consul de l'an 557. Marcellus fut son collegue, & arriva le premier chez les

195 av. J. Ch.

Boïens. Après une marche longue & pénible il faiſoit retrancher ſon camp ſur une colline, lorſque Corolan, prince des Boïens, fondit ſur lui avec une armée aſſez nombreuſe. Il mit en fuite l'armée qui étoit rangée en avant du camp, lui tua trois mille hommes, entre leſquels ſe trouverent pluſieurs officiers du premier ordre, la pouſſa juſques dans ſes retranchemens, & l'attaqua ſur-le-champ. Cette derniere entrepriſe ne fut pas heureuſe; mais Corolan ne fut repouſſé qu'autant qu'il le falloit pour que les Romains ne fuſſent pas forcés. Il reſta en préſence du Conſul, qui pendant pluſieurs jours n'oſa ſortir de ſon camp. Enfin les Boïens, qui ne pouvoient ſouffrir l'inaction, s'ennuyerent de l'obſerver, & ſe retirerent dans leurs bourgades & dans leurs châteaux.

Marcellus paſſa auſſitôt le Pô, & conduiſit ſon armée dans le pays de Come, où campoient les Inſubriens avec les habitans de cette ville, qu'ils avoient engagés à prendre les armes. Peu s'en fallut que la fortune ne fût encore une fois contraire à ce général. Les ennemis l'attaquerent dans ſa marche avec tant d'impétuoſité qu'ils firent d'abord perdre beaucoup de terrein à ſa premiere ligne. Marcellus la fit ſoutenir

par la cohorte des Marſes, & ordonna à toute la cavalerie Latine de fondre en même tems ſur l'ennemi. Le premier choc de cette cavalerie ne changea point la face du combat. Les Gaulois pouſſoient toujours l'infanterie Romaine, & étoient ſur le point de rompre entierement, lorſque les Latins firent une ſeconde charge qui arrêta enfin l'ennemi, & donna le tems à l'infanterie de ſe remettre. Elle commença alors à combattre de pied ferme, & bientôt elle pouſſa à ſon tour les Gaulois qui prirent la fuite. Valerius d'Antium avoit écrit que les Gaulois perdirent plus de quarante mille hommes dans cette bataille, qu'on leur prit cinquante-ſept drapeaux, quatre cens trente-deux chariots, & une grande quantité de colliers d'or, entre leſquels il s'en trouva un d'un poids extraordinaire, que le Conſul conſacra dans le capitole. Tite-Live remarque dans une autre occaſion, que les anneaux, les colliers & les bracelets d'or étoient des dépouilles Gauloiſes. Marcellus enleva certainement des dépouilles de cette eſpece, ainſi que nous venons de le voir, & cependant il ne porta que du cuivre & de l'argent au tréſor public. On trouvera peut-être le nombre des

Lib. 14.

chariots bien considérable en comparaison de ce que les Gaulois en avoient perdu dans les batailles précédentes. Il est vrai que leur camp fut pris & pillé à la suite de la bataille; mais le même malheur leur étoit arrivé après la bataille de Crémone. La ville de Come ne fut pas plus heureuse que les Insubriens ne l'avoient été en défendant leur camp. Elle fut prise au bout de quelques jours, & vingt-huit châteaux se rendirent.

Ce fut à-peu-pres dans ce tems-là que Furius arriva chez les Boïens. Il étoit d'abord entré dans leur pays par celui de la Tribu Sappinienne, & avoit pénétré jusqu'à ce camp déja fameux par la défaite de sept mille Romains. Mais il s'y trouva sans doute mal à son aise, puisqu'il craignit d'être enveloppé par les Boïens & les Liguriens tout-à-la-fois, & que pour éviter d'être coupé, il retourna sur ses pas, fit un très-grand détour par un pays plus ouvert, & ne joignit Marcellus qu'après une marche très-longue. Les deux Consuls, avec toutes les troupes qu'ils commandoient, parcoururent tout le pays des Boïens en le ravageant jusqu'à la ville de Felsina. C'est la premiere fois que nous trouvons le nom d'une ville des Boïens. Felsina & les autres châteaux se rendirent,

ainſi que preſque tous les Boïens, à l'exception cependant de leur jeuneſſe, qui avoit pris les armes pour piller, & qui ſe tenoit alors cachée dans les forêts. Elle en ſortit bientôt pour ſe mettre à la pourſuite de l'armée Romaine qui avoit pris le chemin de la Ligurie. N'ayant pu la joindre, elle paſſa le Pô & alla ravager le pays des Leves & des Libuens. A ſon retour elle rencontra l'armée Romaine, lorſqu'elle s'y attendoit le moins. Le combat fut auſſitôt engagé & avec tant de fureur de la part des Romains, qu'ils ne laiſſerent pas, dit-on, échapper un ſeul des ennemis qui pût porter aux ſiens la nouvelle de cette horrible boucherie.

Suivant ce récit il ne reſtoit des Boïens que ceux qui s'étoient ſoumis. Un Conſul fut pourtant encore envoyé contre eux en 558.

On nous dit qu'il les mit en fuite près de la forêt Litana, & que pendant tout le reſte de l'année il n'eut plus de guerre dans ſon département. *194 av. J. C.*

Cette défaite vraie ou prétendue, n'empêcha pas Dorulac, prince des Boïens, de paſſer le Pô avec une bonne armée, & d'aller trouver les Inſubriens pour les déterminer à une réſolution vigoureuſe par la préſence d'un puiſ- *L'an de Rome 559, 193 av. J. C.*

ſant ſecours. Valerius Flaccus, qui n'étoit plus que Proconſul, en ayant été averti, paſſa auſſi le Pô pour diſſiper l'orage dans l'endroit où il ſe formoit. Les Gaulois ne refuſerent point le combat, la bataille ſe donna près de Milan, & dix mille hommes, tant Boïens qu'Inſubriens, reſterent ſur la place.

Un autre chef releva le courage des Boïens, il eſt vrai cependant que ce revers abattit leur courage. Boiorix, un de leurs princes, avec deux freres qu'il avoit, engagea toute la nation à prendre les armes. Tite-Live appelle cette priſe d'armes une rébellion ; mais ce mot & celui de défection ne doivent pas être pris à la rigueur dans un hiſtorien Romain ; je conjecture que quelquefois ils n'avoient aucun ſens raiſonnable, & que plus ſouvent encore ils étoient relatifs au menſonge de quelque Conſul qui avoit demandé le triomphe. Boiorix, qui ne croyoit pas être un rebelle, choiſit un camp avantageux d'où il couvroit le pays & où il attendit le conſul Sempronius de maniere à lui faire croire qu'il ne refuſeroit pas la bataille. Le Conſul inſtruit du nombre de troupes que commandoit Boiorix, & plus intimidé encore par la contenance des Boïens, envoya un courrier à Sci-

pion l'Africain, son collegue, pour le presser de venir à son secours, & pour lui dire que, ne se sentant pas assez fort pour livrer ni pour accepter la bataille, il temporiseroit du mieux qu'il pourroit jusqu'à son arrivée. La timidité du Consul accrut la confiance des Boïens; ils n'aimoient point à temporiser; & dans le moment présent ils avoient autant de raisons pour chercher le combat, que Sempronius en avoit pour l'éviter. Cependant ils se contenterent pendant deux jours consécutifs de mettre leur armée en bataille devant le camp des Romains pour les provoquer au combat. Mais dès le matin du troisieme jour ils se partagerent en plusieurs corps pour assaillir le camp ennemi de plusieurs côtés à la fois. Sempronius retint ses soldats dans leurs retranchemens pour augmenter la confiance de l'ennemi, & faire le partage des portes entre ses troupes. Mais lorsqu'il leur donna le signal pour sortir, les Gaulois étoient si près des retanchemens, que les portes du camp n'étoient plus qu'un défilé également avantageux aux deux partis. Le combat y fut long & opiniâtre. Les Gaulois d'un côté & les Romains de l'autre luttoient autant avec leurs boucliers qu'ils combattoient

avec leurs épées. L'avantage de la taille & de la force étoit du côté des Gaulois, & contrebalançoit tellement celui que donnoit aux Romains la bonté de leurs armes, que pendant long-tems ils firent des efforts également inutiles, les uns pour entrer dans le camp, & les autres pour en sortir. Enfin deux officiers Romains prirent chacun un drapeau, & le jetterent au milieu des Gaulois. C'étoit une derniere ressource qui avoit réussi quelquefois, & qui ne fut pas alors inutile. Cependant les Romains n'avoient encore gagné que très-peu de terrein, lorsqu'on entendit un bruit effrayant à l'autre extrémité du camp. Les Gaulois s'étoient rendus maîtres d'une porte, après avoir tué plusieurs officiers & environ deux cens hommes qui la défendoient; & le camp étoit pris aussi-bien que forcé, si le Consul n'eût envoyé à tems une cohorte qui arrêta les Gaulois, tua une partie de ceux qu'elle trouva dans l'intérieur des retranchemens, mit les autres en fuite, & soutint avec fermeté le choc de ceux qui vouloient encore entrer. Presque dans le même tems la légion qui n'avoit encore pu sortir, gagna quelque terrein, & commença à s'étendre devant la porte qui lui étoit échue. Ainsi on combattoit

en même tems en trois endroits assez éloignés les uns des autres pour que les combattans ne pussent ni se voir ni se secourir ; mais ils pouvoient s'entendre, & les cris de leurs camarades partageoient leur attention & même leur courage, puisqu'à la vue du danger présent ils ajoutoient l'inquiétude de ce qui se passoit ailleurs. Il étoit déja midi, & ce triple combat se soutenoit encore avec une égalité qui entretenoit l'espérance des deux partis. La chaleur, la lassitude & la soif éclaircissoient cependant les bataillons Gaulois, & préparoient aux Romains une victoire plus facile. Ils s'en apperçurent enfin, firent un dernier effort, & mirent en fuite le petit nombre de Gaulois qui combattoit encore. Ils les pousserent jusqu'à leur camp, & aussitôt le Consul fit sonner la retraite. La plus grande partie de l'armée obéit ; le reste acharné au combat, voulut forcer les retranchemens des Gaulois avant de se retirer. Ceux-ci n'avoient point été battus, & le plus grand nombre d'entre eux étoit rentré dans le camp aussi tranquillement que rentroient dans le leur les Romains qui avoient été dociles aux ordres du Consul. Ainsi, loin d'attendre les autres dans leurs retranchemens, ou de les

leur abandonner, ils fondirent sur eux de tous côtés, & les mirent en déroute. On dit pourtant que cette journée ne coûta que cinq mille hommes aux Romains, & que les Gaulois en perdirent onze mille. On ajoute que ceux-ci se retirerent dans la partie la plus reculée de leur pays, & que le Consul mena ses légions à Plaisance. Quant à Scipion, les auteurs étoient partagés. Les uns disoient qu'il étoit venu joindre son collegue, & qu'avec lui il avoit ravagé le pays des Boïens & celui des Liguriens aussi avant que les forêts & les marais lui avoient permis de pénétrer. Les autres prétendoient que, sans avoir rien fait de mémorable, il étoit retourné à Rome pour tenir les comices.

L'an de Rome 560, 192 av. J.C.

Cornelius Merula & Minucius Thermus, élus dans ces comices, eurent tous deux leur département en Italie, & ne s'attendirent pas à y trouver beaucoup d'occupation. La Gaule étoit échue au premier, & la Ligurie au second. Tout paroissoit tranquille dans l'une & l'autre contrée, lorsque tout à coup on reçut avis qu'en vertu d'autant de résolutions que les Liguriens avoient de communautés, vingt mille hommes de cette nation étoient entrés sur les terres de la République, & avoient tout mis à feu

& à ſang depuis le Pô juſqu'à Piſe. Bientôt après on apprit encore que dix mille hommes de la même nation en faiſoient autant dans le territoire de Plaiſance, & juſques ſous les murs de cette colonie. Enfin le premier des Conſuls n'eut pas ſujet d'envier à ſon collegue l'occupation qu'alloient lui donner les Liguriens. On manda au Sénat que les Boïens ſe préparoient auſſi à la revolte, & qu'ainſi c'étoit le cas de l'*alarme*. Minucius arrivé dans ſa province, trouva que quarante mille Liguriens aſſiégeoient Piſe, & étoient ſur le point de s'en rendre maîtres. Ils leverent le ſiége à ſon approche, mais ce fut pour lui préſenter la bataille qu'il refuſa. Les deux camps étoient à cinq cens pas l'un de l'autre, & il étoit difficile qu'il ne ſe donnât pas de petits combats entre les partis qui ſe détachoient des deux armées, les uns pour piller, & les autres pour les en empêcher. Ce fut à quoi ſe borna le Conſul, & il s'en acquitta d'autant plus mal qu'il ne vouloit pas combattre. Auſſi les Liguriens firent-ils un butin immenſe.

Mais ce n'étoit pas-là ce à quoi les Boïens s'étoient attendus; car on ne peut douter qu'ils ne fuſſent d'accord avec les Liguriens. Cornelius les trou-

va résolus de ne point combattre : & quoiqu'il envoyât des partis pour piller par tout où ils pouvoient le faire sans danger, il ne put leur faire changer de conduite. Enfin excédé de leur patience, & content du mal qu'il leur avoit fait, il sortit de chez eux, & prit la route de Modene. Les Boïens le suivirent de loin & en silence, épiant l'occasion de lui tendre quelque piege. La nuit venue ils passerent à côté de son camp, & allerent s'embusquer dans une forêt qu'il devoit traverser. Mais leur marche ne put être si secrete que le Consul n'en fût instruit. Il envoya à la découverte pour savoir exactement en quel endroit l'ennemi s'étoit arrêté ; & dès que le jour parut, il marcha à lui en ordre de bataille. Les Boïens, qui se virent découverts, prirent leur parti en gens de cœur, & se tinrent prêts à recevoir les Romains. Ils reçurent en effet leur premiere ligne de si bonne grace, que le Consul, uniquement occupé à retenir sa reserve dans son poste, eut sujet de se repentir de n'avoir pas donné plus d'attention aux troupes qui combattoient. Leurs rangs étoient fort éclaircis, & elles ne se défendoient plus que parce qu'elles ne fuyoient pas encore, lorsqu'enfin elles furent rempla-

cées par une légion qui rétablit le combat. La chaleur étoit excessive, & les Gaulois en étoient accablés ; mais tantôt appuyés les uns sur les autres, tantôt se soutenant sur leurs boucliers, ils gardoient leurs rangs serrés, & rendoient inutiles tous les assauts qu'on leur livroit. Le Consul eut recours à la cavalerie des alliés qu'il fit soutenir par celle des légions. Le choc fut rude & ébranla les Gaulois ; on vit même un moment de désordre dans leurs rangs, mais ils ne fuyoient point encore ; & leurs chefs qui la pique à la main se tenoient derriere eux, firent rentrer en ligne ceux qui commençoient à s'ébranler. Cependant le Consul conjuroit ses légionnaires de profiter du moment & d'achever ce que la cavalerie avoit si heureusement commencé. Il eut beaucoup de peine à obtenir de ces soldats rebutés un dernier effort qui devoit être décisif, s'ils ne donnoient pas aux Gaulois le tems de se remettre. La discipline Romaine fit alors le salut de l'armée. On obéit au Consul, tout chargea en même tems, & les Gaulois furent obligés de lâcher pied. La cavalerie des légions acheva leur déroute, quatorze mille Boïens furent tués sur la place, on leur fit près de onze cens prisonniers,

outre deux cens vingt-un cavaliers, & trois de leurs chefs qui tomberent au pouvoir du vainqueur. Deux cens douze drapeaux & soixante-trois chariots acheverent de constater cette sanglante victoire. Elle coûta aux Romains au-delà de cinq mille hommes, entre lesquels se trouva un grand nombre d'officiers, dont plusieurs étoient du premier rang. On attribua cette perte à la négligence du Consul, & la victoire à la seule bravoure des troupes. On reprocha encore à Cornelius d'avoir manqué l'occasion de détruire totalement l'armée Gauloise, pour avoir envoyé trop tard la cavalerie des légions à la poursuite des fuyards. Mais plus on lui fit de reproches, plus il me paroît douteux que la perte des Romains ait été moindre de deux tiers que celle des Gaulois. Je douterois aussi que les Boïens gardassent encore en ce tems-là cette mauvaise armure que Polybe a décrite, s'il n'étoit pas certain que cet historien l'a représentée telle qu'elle étoit en usage lorsqu'il écrivoit. Il faut donc convenir avec son commentateur que les Gaulois étoient beaucoup plus braves que les Romains, puisqu'avec de telles armes ils savoient leur disputer la victoire, & avoient su plus d'une

Le Chevalier Folard.

fois la leur enlever. Je crois pourtant entrevoir que si les Boïens n'avoient pas changé leurs armes, ils avoient du moins appris à faire la guerre, & perfectionné leur discipline. Les deux dernieres batailles dont je viens de rendre compte, prouvent une constance, une docilité & une science militaire, qui ne paroissent pas avoir été familieres aux Gaulois, lorsque la terreur combattoit encore pour eux.

CHAPITRE XXIII.

Mauvais succès des Liguriens qui sont battus. Les deux Consuls de l'an 191 ravagent le pays des Boïens. Leurs cavaliers, leurs sénateurs, & les principaux membres de la nation passent dans le camp des consuls au nombre de quinze cens hommes. Les Liguriens remettent une armée sur pied en l'an 190, & la guerre est déclarée aux Boïens qui opposent au consul Scipion Nasica une armée de cinquante mille hommes. Grande victoire du consul, suivie au bout de deux jours de la soumission de toute la nation. On lui ôte presque la moitié de ses terres. Bologne fondée dans le pays enlevé aux Boïens en l'an 188. On ob-

serve que depuis lors les Boïens ne paroissent plus. Conjecture sur leur émigration. On prouve qu'ils sortirent de l'Italie, & allerent s'établir au nord des Alpes. On fixe cet évenement à l'an 188. Des Insubriens & de Milan. Nouvelles colonies. D'Aquilée. Histoire de douze mille Gaulois qui ayant passé les Alpes pour s'établir où fut depuis bâtie Aquilée, furent obligés de les repasser en l'an 182.

De R. 564.

JE n'avois pas compté m'étendre autant que je l'ai fait sur les guerres que les Gaulois d'Italie, & sur-tout les Boïens soutinrent contre la république Romaine dans le tems de sa plus grande vigueur. J'ai été entraîné par le plaisir de voir un peuple libre & généreux défendre sa patrie avec une constance & un courage qui auroient assuré pour jamais sa liberté, s'il eût eu affaire à tout autre ennemi. J'aime à considérer que les Gaulois, dans le tems où ils étoient également puissans & redoutés, attaquerent presque toujours en vain leurs voisins, & n'acquirent que peu de gloire, mais qu'ils ne parurent jamais plus braves & plus constans, que lorsqu'on les attaqua chez eux, & que leurs malheurs mêmes mirent le comble à leur

gloire. Telle eſt l'idée que nous laiſſe leur hiſtoire écrite par leurs ennemis. Que ſeroit-ce s'ils avoient eu leurs hiſtoriens ? Il eſt aiſé de s'appercevoir avec combien peu d'exactitude ont été décrites les batailles dont nous avons rendu compte. Par-tout on trouve des chariots ſans voir nulle part quel uſage ils en faiſoient. On ne ſait que par une liſte de leurs morts qu'ils euſſent de la cavalerie ; jamais on ne la voit en action. Les pertes qu'ils font ſont telles que la nation la plus nombreuſe auroit eu peine à les réparer, & ils en ſont à peine effrayés ; leurs forces & leur courage ſont toujours les mêmes. Enfin les Boïens vont diſparoître tout-à-coup, ſans que l'on ſache ce qu'ils devinrent preſque auſſi-tôt après avoir mis en campagne une armée de cinquante mille hommes.

L'an de Rome 561, 191 av. J.C. Tit. L. lib. 35.

Les Liguriens continuoient de faire la guerre avec avantage dans le pays ennemi. Las d'attendre qu'il plût à Minucius de combattre, ils attaquerent ſon camp ; & peu s'en fallut qu'ils ne l'emportaſſent. Peu de tems après le Proconſul fut enveloppé dans un défilé, & ne dut ſon ſalut & celui de ſon armée, qu'à un mauvais ſtratagême d'un officier Numide qui commandoit huit cens ca-

valiers de cette nation. Enfin on en vint de part & d'autre à une bataille qui ſe donna encore dans le territoire de Piſe. Les Liguriens furent battus, & ſe retirerent dans leur camp qui ne peut être forcé; mais dès la nuit ſuivante ils prirent la route de leur pays, où le proconſul les ſuivit de près.

Il s'en falloit cependant beaucoup que cette guerre ne fût finie; elle devoit encore occuper long-tems Minucius qui ne l'avoit pas achevée à la fin de l'année ſuivante. Mais du moment où les Liguriens commencerent à ſe défendre chez eux, leur alliance devint inutile aux Boïens, dont elle étoit la derniere reſſource.

Quintius, celui des Conſuls à qui la Ligurie étoit échue, entra de ce côté-là chez les Boïens. L'autre Conſul y entra du côté de Rimini; & comme ils ne trouverent point d'armée qu'ils puſſent combattre, ils reſterent ſéparés pour étendre davantage les horreurs d'une dévaſtation générale. D'abord quelques cavaliers Boïens en petit nombre, mais avec leurs commandans à leur tête, vinrent ſe rendre à eux; enſuite tout le ſénat de la nation ſuivit cet exemple. Enfin tous ceux qui avoient quelque bien, ou qui étoient revêtus de

quelque dignité, passerent dans leur camp. Mais tous ces transfuges ensemble ne montoient pas à plus de quinze cens hommes, encore les Sénateurs avoient-ils amené avec eux leurs femmes & leurs enfans. Mais quand nous ne les comprendrions pas dans le nombre des quinze cens transfuges, il n'en seroit pas moins évident que le très-grand nombre des Boïens n'imita point ses chefs. On nous dit que ceux qui ne se rendirent pas, resterent tranquilles. Mais dans l'endroit où Tite-Live le dit, il paroît avoir oublié & que Quintius étoit entré sur leurs terres, & que les deux consuls, chacun de leur côté, y avoient tout mis à feu & à sang.

Un Tribun du peuple remarquoit à la fin de l'année suivante que les guerres de Ligurie étoient tellement liées avec celles de la Gaule, que l'on ne pouvoit accorder le triomphe à un Consul pour avoir mis fin à la guerre dans une de ces contrées, s'il ne l'avoit en même tems terminée dans l'autre. La passion pouvoit faire déraisonner le Tribun, mais il n'en est pas moins prouvé que les Liguriens & les Boïens concertoient entre eux leurs entreprises, & cherchoient dans une alliance étroite, dont les Carthaginois leur avoient démontré

Tit. L. 36.

l'utilité, les moyens de défendre leur liberté contre l'ambition des Romains.

La défaite des Liguriens avoit été la principale cause de l'inaction des Boïens & du découragement de leurs chefs. On vit l'année suivante, les uns & les autres reprendre les armes, sans qu'on sache précisément lequel des deux peuples donna l'exemple à l'autre. Il est vrai que les Liguriens avoient toujours la guerre avec Minucius; mais ils firent un effort extraordinaire pour recouvrer la supériorité qu'ils avoient perdue; & dès que l'Italie fut échue à Cornelius Scipion Nasica, le sénat lui ordonna de faire la guerre aux Boiens; ce qui suppose qu'ils avoient déja repris les armes.

L'an de Rome 562, 190 av. J.C.

A peine Scipion étoit entré dans la Gaule, que les Liguriens, en vertu d'une loi sacrée, ou d'un decret rigoureux & confirmé par un serment, mirent en campagne une armée nombreuse qui assaillit de nuit le camp de Minucius. Le proconsul se tint enfermé dans son camp jusqu'au jour, & se borna à empêcher que les Liguriens n'y pénétrassent. Dès que le jour parut, il fit sortir ses troupes par deux portes, & chargea vivement les ennemis. Il s'étoit flatté que ce premier choc suffiroit pour les rompre; mais ils le soutinrent

avec intrépidité, & le combat fut égal de part & d'autre pendant deux heures entieres. Cependant les Romains recevoient continuellement des renforts; & les Liguriens excédés de lassitude par une marche & un combat de nuit, qui s'étoient succédés rapidement, étoient tous également épuisés. Ils céderent la victoire à Minucius, mais ils se retirerent en bon ordre, puisqu'ils ne perdirent gueres plus de quatre mille hommes.

On est tenté de croire que les Boïens avoient attendu l'issue de cette expédition, dans l'espérance d'être joints par les Liguriens s'ils étoient vainqueurs, & d'attaquer ensuite le consul avec de plus grandes forces, & que ce fut la raison pour laquelle Scipion ne put les attirer à une bataille que deux mois après la défaite des Liguriens. Tite-Live croit avec raison que cette action fut très-considérable, & que la victoire de Scipion fut complette, puisqu'il s'empara de leur camp; qu'aussi-tôt après les Boïens se soumirent; & qu'à Rome on pratiqua à cette occasion les cérémonies religieuses qui étoient réservées pour les plus grands succès. Mais il donne comme suspecte la relation de Valerius d'Antium, auteur très-sujet à exagérer,

& qui avoit écrit que les Boïens avoient perdu vingt-huit mille hommes reſtés ſur la place, trois mille quatre cens priſonniers, deux cens vingt-quatre drapeaux, douze cens trente chevaux, & deux cens quarante-ſept chariots.

Cependant Tite-Live lui-même fait dire à Scipion, lorſqu'il demanda le triomphe, qu'il avoit tué plus de Boïens dans une ſeule bataille qu'aucun autre général n'en avoit combattu avant lui; que de cinquante mille hommes que cette valeureuſe nation avoit mis en campagne, plus de la moitié avoit été tuée, que pluſieurs milliers avoient été faits priſonniers, & qu'il n'étoit reſté aux Boïens que des vieillards & des enfans.

La ſoumiſſion de ce peuple infortuné ſuivit de deux jours la perte qu'il avoit faite de ſon armée, de ſon camp & de tout ce qu'il contenoit. Scipion aſſuroit que toute la nation avoit cette fois ſubi la loi. Il en exigea des ôtages pour sûreté de ce qu'elle lui promettoit, & la condamna à perdre près de la moitié de ſon territoire avec cette condition expreſſe que le peuple Romain ſeroit en droit d'y envoyer des colonies.

Le triomphe de Scipion ſuivit de près ſon retour à Rome, malgré l'op-

position d'un tribun dont nous avons déja parlé. La description en est curieuse & instructive. Le consul fit porter sur des chariots Gaulois des armes, des drapeaux, des dépouilles de toute espece, & des vases d'airain à la Gauloise. Ensuite venoit la noblesse captive & les chevaux qui avoient été pris sur l'ennemi. Quatorze cens soixante-dix colliers d'or, deux cens quarante-cinq livres d'or, deux mille trois cens quarante livres d'argent, partie brut & partie en vases travaillés à la Gauloise & avec assez d'art, composerent la partie la plus précieuse des dépouilles qui furent exposées en cette occasion aux regards avides du peuple Romain. Un pareil détail peut contribuer à faire connoître les arts & les mœurs d'un peuple. Celui-ci prouve que les Boïens n'étoient peut-être barbares que parce qu'ils ne savoient pas écrire ou seulement parce qu'ils n'ont point eu d'historiens.

L'an de Rome 563, 189 av. J. C.

Il n'est parlé dans les fastes de l'année suivante que d'arrangemens particuliers qui n'éprouverent aucune opposition de la part des Boïens. Minucius, après avoir fini la guerre de Ligurie par la réduction vraie ou fausse de tout ce qu'il y avoit de Liguriens en Italie, eut

ordre de conduire son armée dans le pays des Boïens, & de la remettre à Scipion qui y commandoit alors en qualité de Proconsul. On retira deux légions, du pays qu'on avoit ôté aux Boïens, & le consul Lælius vint passer une partie de l'année dans cette contrée. Pendant qu'il étoit absent de Rome, il y arriva des députés de Plaisance & de Crémone, qui se plaignirent au sénat de la disette d'habitans dont souffroient ces deux colonies, & qu'ils attribuoient tant aux pertes que les malheurs de la guerre leur avoit fait essuyer, qu'aux maladies épidémiques, & à la désertion causée par le voisinage incommode & dangereux des Gaulois. Le sénat ayant égard à leur requête, ordonna que Lælius enrôleroit 6000 familles pour ces deux colonies. Lælius de retour à Rome non seulement se conforma au decret du sénat fait en son absence, il proposa encore & fit régler qu'on enverroit deux nouvelles colonies dans le pays enlevé aux Boïens.

Tit. Liv. ib. Vellei. Paterc. l. 1, c. 15.
L'an de Rome 564.

Cette résolution fut exécutée en partie à la fin de l'année suivante. On conduisit dans une ville qu'on appella depuis Bononia, & qu'on dit être la Felsina des Boïens, une colonie Latine de

trois

trois mille hommes. Soixante-dix arpens de terre furent assignés à chaque coloniste de l'ordre équestre, & cinquante à chacun des autres colonistes. On partageoit ainsi les terres qu'avoient possédées pendant si long-tems ces braves Boïens qui se vantoient d'avoir pu détruire le peuple Romain.

188 av. J. C.

Scipion Nasica, en leur accordant la paix, avoit réservé expressément ce droit à la république ; mais cette clause n'est qu'une preuve de plus de l'extrême repugnance avec laquelle les Boïens durent voir des étrangers & des ennemis s'établir dans le centre de leur pays & jusque dans la ville qui avoit été le chef-lieu de la république.

On avoit craint en cette année une guerre de la part des Gaulois, mais nous ignorons sur quoi cette crainte étoit fondée, & comment elle se dissipa. Il est pourtant remarquable que l'établissement de la nouvelle colonie ne se fit que le 30 Décembre de cette année, & qu'aux apparences d'une guerre succéda une grande sécurité, puisqu'en cette année les deux consuls sortirent de l'Italie. L'un d'eux vainquit & subjugua les Gallogrecs, qui n'avoient pas encore dégénéré de la vertu de leurs ancêtres, & entre lesquels on comptoit les Tolisto-

bogiens, ou *les plus fiers des Boïens*, tant cette année fut fatale à cette nation; depuis la fondation de Bologne je la cherche en vain en Italie. Je ne la trouve ni entre les amis ni entre les ennemis de Rome. J'observe pourtant qu'en 565, un consul eut la Gaule pour son département, & l'autre la Ligurie, sans qu'on sache ce qu'ils firent l'un & l'autre; qu'en 566 les deux consuls firent la guerre aux Liguriens, que l'un d'eux nommé Flaminius, battit en plusieurs rencontres ceux qu'on appelloit Triniates & les Apuans, lesquels avoient tellement désolé le territoire de Bologne, qu'il étoit resté inculte, & qu'après les avoir mis à la raison, il fit faire un grand chemin qui alloit de Bologne à Arrétium. L'autre consul, nommé Æmilius, après avoir dompté d'autres Liguriens, & les avoir forcés de s'établir dans la plaine, fit aussi faire une grande route qui joignoit celle de Flaminius, & s'étendoit depuis Plaisance jusqu'à Rimini, ensorte qu'elle traversoit tout le pays des Boïens.

L'an 587 av. J. C.

L'an 586 av. J. C.

Tite-Live, lib. 39.

Une autre preuve qu'il n'existoit plus alors en Italie de Gaulois qui fussent dignes de ce nom, est l'affront que le préteur Furius fit en cette même année aux Cénomans. Ils étoient tranquilles & ne

pensoient à rien moins qu'à faire la guerre, lorsque le préteur leur fit une mauvaise querelle, pour avoir un prétexte de les désarmer. Ils députerent à Rome, pour en porter leurs plaintes au sénat, & furent renvoyés par-devant le consul Æmilius, qui étoit autorisé à prononcer sur cette affaire. Elle fut débattue avec beaucoup de vivacité, mais les Cénomans gagnerent leur cause, on leur rendit leurs armes, & il fut enjoint au préteur de sortir de la province.

La guerre de Ligurie, dont je viens de parler, ne fut pas la derniere qui exerça le courage des Romains. Elle se renouvella l'année suivante & occupa encore les deux consuls, l'an 568. Les Boïens ne pouvoient avoir une occasion plus favorable pour se révolter, s'ils n'étoient pas entierement abattus, ou pour se faire estimer par leurs maîtres, s'ils étoient devenus des esclaves dociles & zélés. Mais on retrouve soit dans les guerres civiles, soit dans les armées Romaines, tous les peuples d'Italie, même les moins considérables, sans retrouver jamais les Boïens; ils n'avoient pourtant pas été détruits. Une armée de cinquante mille hommes avoit été la derniere qu'ils eus-

ſent miſe en campagne, & quand on accorderoit à Valerius d'Antium qu'il n'en échappa qu'environ dix-huit mille hommes, un peuple à qui il reſte dix-huit mille combattans après une bataille, où ce peuple n'a pu ſans doute ſe trouver tout entier, tel peuple, dis-je, n'eſt aſſurément pas détruit.

Mais Scipion Naſica, en exagérant ſa victoire, nous a pourtant appris lui-même, qu'il avoit épargné la génération future en laiſſant aux Boïens leurs vieillards & leurs enfans. Ainſi au bout de 20 ans pour le plus tard, les pertes des Boïens durent être réparées, & l'on ne peut pas dire que cette nouvelle génération élevée dans la ſervitude, ignorât ce qu'avoient été ſes ancêtres, & n'eût pas l'idée d'un autre état. Il étoit reſté des guerriers & des vieillards Boïens qui avoient dû tranſmettre leurs ſentimens, comme ils les avoient eux-mêmes reçus de leurs ancêtres. Cependant on ne retrouve pas davantage les Boïens 20 ans après leur ſoumiſſion, que nous ne les avons retrouvés dans l'hiſtoire des premieres années qui la ſuivirent.

Quand nous n'aurions que ces obſervations pour nous faire une idée du ſort qu'eut la nation des Boïens, elles ſuffi-

roient, ce me ſemble, pour nous autoriſer à croire qu'après le premier moment d'épouvante, où elle avoit reçu la loi de ſes vainqueurs, elle ſentit vivement l'horreur de ſa ſituation ; qu'elle la ſentit encore davantage, lorſqu'elle vit faire le partage de ſes terres & qu'elle ſut qu'une nouvelle colonie alloit s'établir au milieu d'elle ; que la ſoumiſſion des vaincus n'avoit pu être auſſi générale que la repréſentoit Scipion Naſica, puiſqu'il leur reſtoit encore des forêts où la jeuneſſe Boïenne avoit pu ſe retirer, ainſi qu'elle l'avoit déja fait, pour ſéparer ſon ſort de celui des vieillards; que cette jeuneſſe fiere, brave & incapable de ſubir un joug odieux, s'étoit rapprochée de ſes foyers après le départ du conſul, & que là partagée entre le découragement général, les ſentimens de la nature, l'horreur de la ſervitude, elle avoit enfin pris la réſolution généreuſe & déſeſpérée d'abandonner une patrie malheureuſe, & d'aller chercher ailleurs des terres, que le peuple Romain ne pût partager avec elle. Nous verrons des peuples Gaulois prendre des réſolutions beaucoup plus cruelles pour ſe ſouſtraire à la ſervitude, & pour en épargner les malheurs & l'humiliation à leurs fem-

mes, leurs enfans, & même à leurs vieillards.

Mais ceci n'est pas une simple conjecture. Strabon parlant de la Gaule, qu'on appella Cispadane, parce qu'elle étoit située en-deçà du Pô par rapport à Rome, dit en termes exprès, que les Boïens, les Liguriens, les Sénonois & les Gésates, en avoient autrefois occupé la plus grande partie; mais qu'ensuite les Boïens en ayant été chassés, les Sénonois & les Gésates ayant été détruits, il n'y étoit resté que des peuples Liguriens & des colonies Romaines, avec quelques Ombriens & quelques Tyrrhéniens mêlés avec les Romains. Je n'examinerai point sur quels fondemens Strabon a dit que les Sénonois avoient été détruits, ni pour quelles raisons il a compté les Gésates entre les anciens habitans de la Gaule Cispadane. Cet auteur en savoit plus que nous sur l'histoire ancienne de la Gaule, ainsi qu'il le fait voir, lorsqu'il nous apprend dans le même endroit, qu'entre les peuples qui habitoient au-dessus de la Vénétie, les uns avoient toujours été ennemis des Romains, & les autres leurs amis fideles. Que les Cénomans, par exemple, ainsi que les Vénetes, avoient

L. 5, p. 149.

secouru les Romains & avant & après la seconde guerre punique, contre les Boïens & les Symbriens. J'ai dit ailleurs, que ce dernier peuple habitoit dans les Alpes à l'orient & non loin de l'Adige; j'observe ici qu'aucun historien n'a prétendu qu'il fût allié des Boïens, mais que cette alliance nous indique comment les Taurisques avoient communication avec les Boïens, en même tems qu'elle nous fait comprendre par quelle route les premiers étoient venus au secours de ceux-ci, & quelle route aussi les Boïens durent tenir après qu'ils eurent été chassés de leur patrie. Je n'imputerai point aux Romains une injustice de plus pour expliquer littéralement l'expulsion des Boïens, dont parle Strabon. On chasse effectivement un peuple de son pays, quand on l'y resserre de maniere qu'il n'y peut plus subsister, ou qu'on le réduit à un tel état qu'il n'y peut demeurer sans renoncer à ses préjugés & à son existence même.

Mais ce ne seroit pas assez d'avoir prouvé que les Boïens ne furent pas détruits, mais qu'ils furent chassés ou qu'ils sortirent de leur pays; on pourroit encore douter de ce fait si éloigné de nos moeurs, quoique très-conforme à celles des Boïens qui par principe n'avoient que

des fortunes très-mobiles. Peut-être même me reprocheroit-on d'avoir trop insisté sur un mot, quoiqu'il soit décisif, si je ne disois encore en quel pays se retirerent les Boïens.

L. V, p. 147. « Autrefois, dit Strabon, des Gaulois en grand nombre habitoient le » pays qu'arrose le Pô. Les peuples les » plus considérables étoient les Boïens » & les Insubriens, aussi-bien que les » Sénonois & les Gésates, lesquels s'é» toient rendus maîtres de Rome à la » suite d'une invasion subite & impré» vue. Les Romains exterminerent de» puis ces derniers, mais ils chasserent » les Boïens du pays qu'ils avoient oc» cupé. Ceux-ci se retirerent sur le Da» nube où ils s'établirent près des Tau» risques, & d'où ils firent long-tems la » guerre aux Daces ».

Cette derniere circonstance nous indique peut-être pourquoi les Gaulois du nord abandonnerent ceux d'Italie à eux-mêmes, & ce qui engagea les Taurisques à recevoir ou même à appeller les Boïens chez eux.

Il me resteroit à déterminer le tems où se fit cette migration, mais il faut se contenter ici de la conjecture la plus vrai-semblable. A juger des Boïens par ce qu'ils avoient été depuis l'an 528,

on doit croire que s'ils eussent encore été voisins des Liguriens, lorsque ceux-ci reprirent les armes en 566, cette nation belliqueuse, ou du moins ce qu'elle avoit de jeunesse inquiete & ennemie du repos comme de la servitude, auroit pris quelque part à cette guerre, & auroit attiré un nouvel orage sur sa patrie, ou en auroit été désavouée & abandonnée.

Je crois donc que l'année pendant laquelle Lælius fut consul, ayant été employée à concerter entre les Taurisques & les Boïens, & à préparer la grande émigration à laquelle ceux-ci s'étoient déterminés, ce fut en 564 qu'ils exécuterent cette résolution; que la grande agitation sans laquelle ne pouvoit s'opérer le déplacement total d'un peuple nombreux, fut ce qui fit craindre une nouvelle guerre avec les Gaulois; que cette crainte se dissipa par le départ des Boïens, auquel les Romains n'eurent garde de s'opposer, mais que l'incertitude de l'événement & l'avantage que trouverent à ne se point hâter, les magistrats chargés de conduire une colonie à Bologne, furent cause que cet établissement ne se fit que dans les derniers jours de cette année & dans une

saison peu favorable en elle-même à une pareille opération.

Le départ des Boïens occasionna de nouveaux arrangemens, dont je crois que s'occuperent les deux consuls de l'an 565. il donna à ceux de l'année suivante la facilité d'employer toutes leurs forces contre les Liguriens, & d'occuper leurs troupes pendant le reste de l'été à la construction de ces deux routes, qui coupoient presque en tous sens l'ancien territoire de cette nation.

Après ce que j'ai dit jusqu'ici, on peut être surpris du silence des historiens Romains, mais on ne peut me l'objecter. Les mémoires manquoient souvent à Tite-Live, on peut aussi lui reprocher quelques négligences, & dans ce qui concerne principalement les peuples Barbares, le silence des Grecs & des Romains ne peut jamais fournir qu'un argument très-foible.

Je ne déciderai point si les Boïens sortirent seuls d'Italie, ou si quelques autres peuples ou du moins plusieurs particuliers se joignirent à eux. Je le dirois volontiers des Lingons, dont le pays resta à découvert par leur retraite, & qu'on ne retrouve point en Italie. Les Ananes, s'ils étoient Gaulois, ou

ſpécialement attachés aux Boïens, purent auſſi prendre le même parti. Je ſuis même tenté de croire qu'entre les Inſubriens, ceux qui aimoient le plus la liberté, & qui déſeſpéroient d'en jouir après la retraite de leurs alliés, les ſuivirent au-delà des Alpes. Peut-être même y eut-il des Cénomans, que l'exemple entraîna, malgré l'attachement que le corps de la nation avoit voué à la république Romaine. Ces conjectures ſont fondées en général ſur le beſoin qu'eut toute la Gaule Ciſalpine, qu'on y envoyât des colonies pour en cultiver les deſerts.

Cependant les Inſubriens pour la plûpart préférerent leur patrie à la liberté. Ils exiſtent encore aujourd'hui en Italie, dit Strabon, & Milan eſt leur métropole. Ce n'étoit autrefois qu'une bourgade; car alors tous les Gaulois n'avoient point d'autre habitation. C'eſt aujourd'hui une ville conſidérable entre le Pô & les Alpes, & à une très-petite diſtance de ces montagnes.

L. V, p. 147.

Ici finit pour nous l'hiſtoire des Inſubriens, ou plutôt elle a déja fini, lorſque nous avons parlé de leur défaite dans le territoire de Come, de la priſe de cette ville, & de la reddition de

trente-huit châteaux que les Insubriens livrerent au vainqueur.

Disons un mot d'une autre ville, qui fut la rivale de Milan, & qui pendant quelque tems l'emporta sur cette métropole des Insubriens. Je veux parler d'Aquilée, que Strabon place hors du territoire des Vénetes, sur le bord d'une riviere qui étoit navigable, & qui la couvroit d'un côté. Pline nomme deux rivieres ou même trois, l'Alsa, le Natison & le Turrus, qui baignoient les murs d'Aquilée, ou qui couloient à peu de distance de cette colonie. Ce pays étoit celui des Carnes, dans lequel Ptolémée place aussi Concordia. Mais ou les Carnes ne donnerent leur nom à cette contrée qu'en y remplaçant les Gaulois, ou, ce qui est plus vraisemblable, ils furent du nombre de ces peuples qui avoient juré aux Romains une haine éternelle, & que ce sentiment unit aux Boïens & engagea en grande partie à quitter la plaine, où la servitude étoit désormais inévitable, pour passer les Alpes, ou pour se resserrer dans ces montagnes, où leur nom a été immortel.

L. V, p. 148.

Lib. III, n. 22.

Lib. III, c. 1.

Avant de raconter ce qui préceda la fondation d'Aquilée, je dois encore observer que quatre ans après celle de

Bologne, & par conséquent en 568, les Romains fonderent Pisaure & Potentia dans un pays où ils n'avoient point fait de nouvelle conquête, mais qui avoit pu appartenir aux Boïens. Ainsi on peut regarder la date de ces deux fondations comme une preuve de la retraite des Boïens, qui avoient fait des deserts autour d'eux, & qui en laisserent où ils avoient été.

Velleii Paterc. l. 1, c. 15.

Aquilée & Gravisca furent fondées trois ans après Potentia & Pisaure, à l'occasion que je vais dire.

Id. ibid.

L'an de Rome 567, un an après le jugement rendu en faveur des Cénomans, une troupe de Gaulois Transalpins passa les Alpes par des défilés, alors inconnus aux Romains, & étant descendue dans la Vénétie sans commettre aucun désordre, elle occupa un terrein sur lequel elle prétendoit bâtir une ville à peu de distance de l'endroit où Aquilée fut depuis fondée. Le sénat averti de cette entreprise, en fit porter des plaintes par des ambassadeurs qu'il envoya au-delà des Alpes, mais on ne sait à quel peuple, ni dans quelle contrée. La nation à laquelle ils s'adresserent, leur répondit, que ce n'étoit point par son ordre que ces avanturiers étoient entrés en Italie, & qu'elle igno-

L'an 185 av. J. Ch. Tite-Live, lib. 39.

roit ce qu'ils y faisoient. L'affaire en resta-là pendant quelque tems, & les Gaulois commencerent à bâtir une ville dans l'endroit qu'ils avoient marqué, sans que personne s'y opposât. Ce ne fut qu'en 570, que le sénat chargea le préteur de Gaule de s'opposer à l'entreprise de ces étrangers, autant qu'il pourroit le faire, sans en venir aux voies de fait. S'il falloit avoir recours aux armes pour vaincre leur obstination, il devoit en donner avis aux consuls, & en ce cas l'un d'eux avoit ordre de marcher contre les Gaulois avec ses légions.

L'an 182 av. J. C.

Marcellus fut chargé de cette commission, & à son arrivée les Gaulois se soumirent à lui; ils étoient au nombre de douze mille combattans, mais ils n'avoient pour la plupart d'autres armes, que celles qu'ils avoient prises dans les campagnes avec d'autres effets qu'ils s'étoient de même appropriés. Le consul les leur fit ôter, aussi-bien que celles qu'ils avoient apportées de chez eux; mais il leur permit d'envoyer des députés à Rome pour se plaindre d'un traitement si rigoureux. Le sénat leur ayant donné audience, ils exposerent qu'ils n'avoient passé les Alpes que pour se tirer de l'indigence & de la misere qu'ils avoient éprouvées dans leur patrie où

ils n'avoient point de terres pour subsister, le nombre des habitans y étant excessif & beaucoup plus grand que ne le comportoit l'étendue de son territoire ; qu'ayant trouvé un désert aussi vaste qu'inculte, ils avoient cru pouvoir s'y établir & l'avoient fait sans donner aucun sujet de plainte à qui que ce fût ; qu'ils avoient même commencé à bâtir une ville, d'où l'on devoit juger combien ils étoient éloignés d'envahir les villes ou les terres qui avoient d'autres maîtres & d'autres habitans ; que sur la déclaration qui leur avoit été faite qu'ils eussent à se rendre ou à se préparer à la guerre, ils avoient préféré une paix certaine, quoique peu honorable, à une guerre dont le succès auroit été incertain ; qu'ils s'étoient abandonnés à la foi du peuple Romain avant de se soumettre à sa puissance, mais qu'au bout de quelques jours on leur avoit ordonné de sortir de la ville & du pays ; qu'ils avoient pris le parti d'obéir & de se retirer dans quelque lieu que le destin les conduisît ; que cependant on leur avoit ôté leurs armes & tout ce qu'ils auroient pû emporter avec eux ; qu'ils prioient donc instamment le sénat & le peuple Romain de ne les pas traiter

avec plus de dureté que l'on n'en fait éprouver à des ennemis déclarés, eux, qui n'avoient fait de mal à personne, & qui s'étoient soumis à la premiere sommation qui leur avoit été faite.

On répondit aux Gaulois par ordre du sénat, qu'ils avoient mal fait d'entrer en Italie & d'y bâtir une ville sans en avoir obtenu la permission d'aucun magistrat Romain, ayant jurisdiction dans la province. Mais que le sénat n'approuvoit pas qu'on dépouillât ceux qui s'étoient soumis. Qu'ainsi on enverroit avec eux des commissaires, qui seroient chargés de leur faire rendre tout ce qui leur avoit appartenu légitimement, & qui ensuite passeroient les Alpes pour déclarer aux peuples Gaulois, qu'ils eussent à retenir chez eux leurs concitoyens ; que les Alpes devoient être une barriere entre eux & le peuple Romain ; que ceux qui s'aviseroient de les passer ne s'en trouveroient pas mieux que les premiers, qui les avoient rendues praticables.

Les ordres du sénat furent ponctuellement exécutés ; on rendit aux Gaulois tout ce qui leur appartenoit, & ils sortirent de l'Italie. Les commissaires passerent ensuite les Alpes, furent très-bien reçus des peuples auxquels ils

avoient eu ordre de s'adresser, & auxquels ils exposerent le sujet de leur commission. Ces peuples ne se contenterent pas d'approuver ce que les Romains avoient fait; ils blâmerent même la bonté avec laquelle ils avoient traité des gens qui, après être sortis de chez eux sans permission des magistrats, avoient encore poussé la témérité jusqu'à bâtir une ville sur les terres de l'empire Romain. Ils ne pouvoient sur-tout approuver qu'on eût rendu à ces avanturiers leurs armes & leurs effets. Nous craignons bien, ajouterent-ils, qu'avec autant d'indulgence les Romains ne s'attirent souvent de pareilles visites.

Celle-là seule suffit pour faire comprendre aux Romains qu'il ne falloit rien laisser de desert & d'inculte dans le voisinage des Gaulois, qui croyoient depuis long-tems & qui crurent encore depuis, que la terre n'appartient qu'à celui qui en jouit.

On résolut aussi-tôt d'envoyer une colonie dans le pays, d'où l'on avoit fait sortir les Gaulois, & Aquilée fut fondée presque aussi-tôt après leur départ. On conduisit aussi dans la même année deux nouvelles colonies, l'une à Parme & l'autre à Modene; toutes les deux dans le pays qui en dernier lieu avoit appar-

tenu aux Boïens, & plus anciennement aux Toscans.

Il a dû paroître singulier que les historiens Romains que Tite-Live a suivis, n'eussent point nommé ce peuple Gaulois, auquel les Romains envoyerent deux fois des ambassadeurs, dont les anciens leur donnerent de si sages conseils, & qui les renvoya après les avoir comblés de politesses & de présens. Il semble que ce ne put être que dans l'ancienne Gaule qu'il y eût un peuple capable de recevoir si bien des ambassadeurs Romains, & qui connût assez mal le peuple qui les envoyoit, pour lui reprocher son indulgence excessive & pour lui en faire craindre les suites. Mais d'un autre côté, comment peut-on imaginer que douze mille hommes partis de la Gaule occidentale, soient venus jusque dans la Vénétie sans obstacle, & pour y chercher des terres desertes qu'ils pussent s'approprier ? Il falloit pour cela qu'ils traversassent tout le nord de l'Italie; mais avant tout il avoit fallu qu'ils connussent la partie la plus orientale de cette contrée, & qu'ils sussent qu'il y avoit-là des terres inhabitées sur lesquelles on ne pouvoit raisonnablement les empêcher de s'établir.

On trouvera même, en pressant les

termes, que cette route inconnue, par laquelle ils traverſerent les Alpes, devoit aboutir à la Vénétie, & qu'ainſi ils durent paſſer ces montagnes du nord au midi, & en ce cas ils venoient en dernier lieu du pays où les Boïens s'étoient retirés. Mais cette contrée devoit encore être inacceſſible aux Romains qui ne la connoiſſent même pas.

Nous concilierons tout en diſant que les aventuriers Gaulois étoient partis de la Gaule occidentale ; qu'en ſortant de leur patrie ils avoient fait route vers l'orient, & avoient enſuite paſſé le Danube pour ſe rapprocher du midi ; qu'alors ils avoient rencontré d'autres Gaulois qui connoiſſoient très-bien l'Italie, & qui pour ſe débarraſſer d'eux, & peut-être dans l'eſpérance confuſe de quelque évenement qui pourroit leur être favorable à eux-mêmes, avoient conſeillé à leurs hôtes de s'aller établir dans un deſert d'où perſonne n'auroit intérêt de les chaſſer. Quelle que ſoit la ſolidité de cette conjecture, il me paroît prouvé, par le ſeul récit de Tite-Live, que le chemin étoit encore ouvert aux Gaulois occidentaux pour ſe répandre vers l'Orient & juſque dans la Pannonie. Mais il n'eſt gueres vraiſemblable qu'en prenant cette route ils aient tra-

versé dans toute sa longueur le pays des Vindeliciens, & il l'est beaucoup davantage qu'ils ne passoient le Rhin que pour entrer dans le pays des Helvétiens, d'où ils n'avoient pas beaucoup de chemin à faire pour passer le Danube un peu au-dessus du pays qu'occuperent les Boïens après leur retraite au nord des Alpes.

Enfin nous venons de voir qu'en 570 le peuple Romain prétendoit que son empire s'étendoit jusqu'aux Alpes, & ne vouloit point souffrir de Gaulois en-deçà de ces montagnes. Mais il reconnoissoit en même tems qu'elles étoient une barriere qu'il ne devoit pas plus franchir qu'il ne conseilloit aux Gaulois de le faire.

Cette année peut donc être regardée avec raison comme la derniere époque à laquelle doit se terminer l'histoire des Gaulois d'Italie, & avant laquelle ne commence point par rapport aux Romains celle des peuples septentrionaux.

CHAPITRE XXIV.

Remarque sur ce que disoit le sénat de Rome en 570, que les Alpes devoient être une barriere entre l'empire Romain & les Gaulois. Comment il fut fidele à cette

maxime, & ne prétendit pas s'en écarter en conquérant l'Espagne & la Gaule méridionale. Comment il ne s'en écarta pas non plus par ses conquêtes en Illyrie & par la guerre d'Istrie. Histoire de cette guerre & de la fondation d'Aquilée achevée en l'an 180 avant notre ere. Trois mille Gaulois entrent en Italie, &, obligés d'en sortir, se retirent chez les Istriens. La guerre se fait avec plus de vivacité que jamais entre eux & les Romains. Un Consul perd & recouvre son camp dans un même jour. Les Istriens perdent une bataille & soutiennent un siege. Leur Roi se tue lui-même. Deux autres sieges mettent fin à la guerre, & font perdre aux Istriens leur liberté. Remarque sur cette conquête.

NOUS venons de voir qu'en l'an 570 de la fondation de Rome, le sénat regardoit les Alpes comme la barriere & les bornes de l'Italie & de l'Empire Romain. De la maniere dont il l'entendoit il ne s'écarta point de ce principe, tant que les préjugés populaires dominerent dans ses délibérations. Les Alpes ne séparoient l'Italie d'aucune des contrées où l'on pouvoit arriver par mer. Ainsi l'Espagne & la Gaule méridionale d'un

côté, la Grece & l'Illyrie de l'autre, n'étoient point au-delà des Alpes. La République Romaine avoit été chercher sa rivale en Espagne, & y avoit trouvé des alliés qu'elle vengea mieux qu'elle ne les défendit. De grands succès & des espérances plus grandes encore fixerent cette riche contrée dans son plan d'invasion, d'où elle ne sortit plus, comme elle ne fut plus sans une armée Romaine. L'amitié des Marseillois fut d'abord tout ce que la République posséda dans la Gaule méridionale. Ce fut à la faveur de leur alliance qu'elle envoya une armée sur les bords du Rhône pour en disputer le passage à Annibal : mais alors même le chemin de la mer fut le seul que les Romains connurent pour arriver dans la Gaule méridionale. Dans la suite le desir de s'ouvrir une nouvelle route pour aller en Espagne, encouragé par la réduction des Liguriens, leur fit tenter la même route ou à-peu-près, qu'avoient suivie Annibal & son frere Asdrubal. Dès l'an 564 Minucius prétendit avoir soumis tout ce qu'il y avoit de Liguriens en Italie ; mais il s'en falloit beaucoup que cette nation fût domptée, & que les armées Romaines pussent compter sur un

passage sûr & toujours ouvert à-travers son pays pour entrer dans les Gaules, & passer de-là en Espagne.

Ce fut pourtant à quoi tendirent en grande partie toutes les guerres que le peuple Romain entreprit contre les Liguriens, & les mesures qu'il prit pour avoir autant de peuples alliés ou sujets dans la Gaule méridionale, qu'il y avoit de cités Gauloises entre les Alpes Grecques & les Pyrénées.

Plus au nord & au-delà des Alpes septentrionales, le sénat ne voyoit que des peuples féroces, dont le pays lui paroissoit inaccessible, contre lesquels il n'y avoit que peu de gloire à acquérir, & dont toutes les richesses rassemblées pouvoient à peine orner un triomphe médiocre. Ces préjugés étoient aussi ceux des généraux, dont l'ambition commença la plûpart des guerres, que le sénat & le peuple furent ensuite obligés d'approuver & de soutenir. Le peuple que l'on consultoit, qui délibéroit à Rome, & qui étoit soldat dans les camps, ne vit dans ces mêmes contrées que des frimats, des glaces, des montagnes, des défilés, des forêts, des hommes d'une grande taille & d'une férocité encore plus effrayante, peu d'espoir de vaincre, nul fruit de la victoire, des

quartiers d'hiver plus terribles que la guerre, ou des marches longues, pénibles, dangereuses, qu'il faudroit répéter deux fois par an, & qui, en faisant perdre un tems précieux, rendroient ces guerres interminables.

Ainsi tout concouroit à faire passer en principes, que les Alples étoient les bornes nécessaires de l'empire Romain. Mais la même exception que l'on fit à cette regle par rapport à la Gaule méridionale, on l'avoit déja faite pour l'Istrie & pour l'Illyrie, ou plutôt ces deux contrées maritimes ne furent point comprises entre celles qui étoient au-delà des Alpes.

On regarda au contraire comme une continuation de ces montagnes l'Ardius, qui laissoit entre lui & la mer, tout ce que les Romains connoissoient alors de l'Illyrie. Nous aurons bien-tôt occasion de remarquer que le sénat ne voyoit pas moins d'horreur & de danger au-delà de l'Ardius qu'au-delà des Alpes; mais c'étoit une raison de plus, pour qu'il voulût étendre jusque-là les frontieres de son empire, & leur faire embrasser toutes les côtes du golfe Adriatique.

Il n'est pas certain que l'armée qui conquit la premiere fois l'Istrie, y fût entrée

entrée par terre, & il eſt même beaucoup plus vraiſemblable que cette route effrayoit alors le courage des Romains par les dangers dont elle leur paroiſſoit hériſſée. La conquête de la Gaule, la ſoumiſſion des Cénomans, & l'alliance déſormais très-inégale des Venetes, firent diſparoître ces dangers; & la fondation d'Aquilée ſur la frontiere de l'Iſtrie, rapprocha en quelque ſorte cette frontiere. Ce fut un des grands avantages de ces établiſſemens, de tranſporter dans le voiſinage des peuples que l'on redoutoit, un nouveau centre de puiſſance, une portion de citoyens qu'il falloit protéger, des eſpions que l'on pouvoit conſulter & qui devenoient de bons guides, des guerriers enfin, dont les yeux ſe familiariſoient avec tout ce qui étoit un objet de terreur pour les bourgeois de Rome, & qui diſſipoient dans les armées qu'on envoyoit chez eux, ces illuſions & ces phantômes, qui ſouvent en impoſoient à un général auſſi ignorant que ſes ſoldats.

Tel fut, dis-je, un des grands avantages que Rome tira de ſes colonies, ſi pourtant il n'eût pas été plus heureux pour elle de conſerver ces préjugés qui, en mettant des bornes à ſon ambition & à ſa grandeur, auroient du-moins

retardé la perte de sa liberté, & peut-être la ruine de son empire.

Aquilée qui fut long-tems après une place d'armes contre les Barbares du nord, & qui succomba enfin sous leurs efforts, eut dès le moment de sa fondation des présages de tout ce qu'elle devoit être, & de tout ce qu'elle devoit souffrir.

On délibéroit encore sur le choix des citoyens qu'on vouloit lui donner, lorsque Marcellus après avoir fait sortir du pays qui alloit devenir son territoire, les douze mille Gaulois dont nous avons parlé, forma le projet de porter la guerre en Istrie, & écrivit au sénat pour en avoir son agrément. Le sénat le lui permit, & continua à délibérer, si on enverroit des Latins ou des citoyens Romains dans la nouvelle colonie qu'on se proposoit de fonder. On se détermina à y envoyer des colonistes Latins; j'ignore sur quels principes, mais je conjecture que cet établissement paroissoit un peu aventuré, & qu'on ne voulut pas envoyer des citoyens Romains dans un endroit si éloigné & si exposé.

L'an de Rome 571, 187 av. J. Ch.

La guerre d'Istrie fit continuer Marcellus dans le commandement de l'armée, avec le titre de Proconsul. On lui

envoya même un renfort de sept mille hommes de pied & de quatre cens chevaux. On ne voit cependant pas qu'il ait rien fait de considérable pendant tout le tems qui s'écoula depuis la retraite des Gaulois jusqu'à la fin de l'an 571. Il paroît même que les Istriens ne furent pas tellement occupés à lui faire tête, qu'il ne leur restât encore assez de moyens pour tenir une flotte en mer, & pour ravager le territoire de Brindes & de Tarente.

Tit. Liv. lib. xl.

Le motif de la guerre de la part des Istriens, paroît avoir été l'ombrage que leur faisoit le projet de fonder une colonie sur leur frontiere. Du-moins est-il certain qu'ils s'opposerent de toutes leurs forces à la fondation d'Aquilée ; & comme vers la fin de l'an 571, le bruit courut que les Gaulois Transalpins armoient à force, sans qu'on sût sur quelle partie de l'Italie devoit fondre l'orage ; cette circonstance jointe à l'entreprise des douze mille Gaulois, dont nous avons parlé, & à un autre événement à-peu-près semblable qui arriva bien-tôt après, me fait conjecturer qu'il y avoit alors des liaisons étroites entre les Istriens & les Gaulois, que ceux-ci n'avoient point tenté sans l'aveu des premiers de s'établir entre eux

& les Romains, & que ce coup de politique leur ayant manqué, & le projet de fonder une colonie sur le Natison ayant éclaté dans le même tems, ils prirent d'autres mesures qui les rendirent suspects à Marcellus, & qui déterminerent le sénat à approuver la guerre que le Consul proposa de porter dans leur pays.

L'an 180 av. J.C.

Cette guerre étoit encore peu avancée, lorsqu'en 572, Marcellus en remit la conduite à Fabius, préteur de Gaule. Un Consul étoit alors assiégé dans son camp par les Liguriens Ingaunes ; & comme il étoit important de le secourir au plutôt, le sénat avoit pensé à tirer de l'Istrie une partie de l'armée que Marcellus y avoit commandée, pour l'envoyer en Ligurie. Mais il fallut prendre d'autres mesures, lorsque le proconsul eût rendu compte au sénat de l'état où il avoit laissé les affaires d'Istrie. Le préteur de Gaule avoit à soutenir une guerre très-vive contre les Istriens, qui empêchoient qu'on n'achevât l'établissement de la nouvelle colonie, & il auroit été également dangereux de le rappeller & d'affoiblir son armée.

Si Velleius Paterculus ne s'est pas trompé en rapportant à la même année

la fondation d'Aquilée & celle de Gravisca, Fabius protégea plus heureusement le premier de ces établissemens que ne l'avoit fait Marcellus, puisque, suivant Tite-Live, Gravisca fut fondée en Toscane, pendant que le préteur de Gaule faisoit la guerre en Istrie. Ce dernier historien donne la même date à la fondation d'Aquilée, qui par-là se trouve postérieure de huit ans & non de sept à celle de Bologne.

Mais il dit à cette occasion, que le territoire assigné à la nouvelle colonie étoit une terre Gauloise, soit qu'il n'ait égard qu'à la possession passagere des douze mille Gaulois qui, suivant lui, s'étoient établis dans le territoire des Venetes; soit que les Romains aient voulu cacher sous cette dénomination peu exacte, l'injustice qu'ils faisoient aux Venetes & aux Istriens. On pourroit dire cependant que Tite-Live dans ce dernier passage, où il y a plus de précision, a dû être plus exact que dans le premier; auquel cas Strabon a eu raison de dire, qu'Aquilée étoit située hors de la Vénétie, & l'histoire des douze mille Gaulois prouve que l'émigration des Boïens ne fut pas la seule qui laissa des déserts en Italie, à-peu-près dans le même tems.

Les colonistes qui peuplerent Aqui-

lée, étoient au nombre de trois mille hommes de pied, à chacun desquels on donna cinquante arpens de terre. Les centeniers en eurent cent, & chaque cavalier cent quarante. Je ne sais si on ne doit pas attribuer à des copistes peu exacts la différence prodigieuse qu'il y a entre cette distribution & celles qu'on avoit faites à Parme, à Modene & à Gravisca, dont les habitans n'avoient eu que quatre ou cinq arpens chacun. Si cette différence fut réellement aussi grande, on ne peut ce me semble, en alléguer que deux raisons, la quantité plus ou moins grande des terres qui pouvoient être partagées, ou l'éloignement & les dangers plus ou moins grands du déplacement auquel il falloit déterminer les colonistes. Ces deux raisons se réunissoient en faveur de ceux qui peuplerent Aquilée

Nous ne savons rien de ce qui se passa pendant le cours de cette année entre les Istriens & le préteur Fabius. Apparemment on espéra beaucoup de ses talens, puisqu'il fut continué dans son commandement pour l'année suivante. Je ne trouve pourtant pas qu'il ait répondu à l'opinion qu'on avoit de lui, ou bien on dut lui savoir gré de n'avoir pas été malheureux. Il y a d'autant plus

L'an de Rome 573, 179 av. J.C.

lieu de le croire, qu'il ne paroît pas qu'on lui ait donné de successeurs en 574.

L'an 178. av. J. C.

Cette année fut remarquable par la descente en Italie de trois mille Gaulois Transalpins qui y entrerent sans commettre aucune violence, & s'adresserent directement au consul Fulvius & au sénat, pour en obtenir la permission de s'y établir & d'y vivre en paix sous l'empire de la république, dans tel canton qu'on voudroit bien leur assigner. On eût dit qu'ils profitoient de la faute qu'avoient faite les douze mille Gaulois pour éviter le reproche qui avoit été le prétexte de leur expulsion. Peut-être n'étoient-ils qu'un détachement de cette premiere colonie, ou avoient-ils été à portée de profiter de son exemple pour se conduire avec plus de sagesse. Mais il ne leur servit de rien d'avoir évité un reproche. Ils étoient Gaulois, & c'en fut assez pour que le sénat leur ordonnât de vuider l'Italie. Il enjoignit en même tems au Consul d'informer & de sévir contre ceux qui avoient conseillé aux Gaulois de passer les Alpes. L'historien Romain paroît avoir voulu dire que cette information devoit s'étendre à ceux qui s'étoient mis à la tête de ces trois mille hommes pour les conduire

en Italie ; mais il n'est pas croyable qu'en les renvoyant, on ait prétendu se réserver le droit de sévir contre leurs chefs, à-moins que ceux-ci ne fussent sujets de la république, ce qui n'est gueres plus vraisemblable.

Je doute qu'il y eût aujourd'hui aucun peuple policé qui rejettât une proposition semblable à celle qu'avoient faite ces trois mille Gaulois. Mais la haine que les Romains avoient pour cette nation, ressembloit à celle qu'une rivale conserve pour sa rivale qu'elle a supplantée, & qu'elle craint encore. Ils n'avoient garde de laisser reprendre aux Gaulois le plus léger avantage, ni de souffrir que leur nombre s'accrût en Italie. Ne les condamnons pourtant pas légérement ; ils soupçonnerent quelque artifice caché sous une offre avantageuse en apparence, & je ne doute point que les Gaulois n'aient justifié en partie ce soupçon par le parti qu'ils prirent, après avoir obéi aux ordres du sénat.

La guerre d'Istrie languissoit depuis long-tems, ou n'avoit produit aucun événement intéressant, lorsque la Gaule échut au consul Manlius Volso, collegue de Junius Brutus. Mais pour lors, ou le sénat voulut mettre fin à cette guerre, ou les Istriens parurent plus re-

L'an de Rome 575, 177 av. J.C.

doutables que jamais, puiſqu'un Conſul fut envoyé contre eux. Nous mettons en doute, lequel des deux peuples fit les premiers efforts pour amener un événement déciſif, parce que nous n'avons plus le paſſage de Tite-Live qui nous en auroit inſtruit. Je crois pourtant que les Romains réglerent leur conduite ſur celle des Iſtriens, puiſque ceux-ci avoient pris à leur ſervice trois mille Gaulois que je crois être certainement les mêmes dont nous venons de parler. Je ſuis encore déterminé à le penſer ainſi, par quelques mots qui nous reſtent du paſſage dans lequel Tite-Live avoit rendu compte de l'origine de cette guerre. Il devoit avoir dit pourquoi le conſul Manlius s'étoit tranſporté à Aquilée. Il nous apprend de quoi il s'y occupa; & dans ce qui nous reſte de la période précédente, il eſt queſtion d'un Prince qui avoit gouverné ſon peuple en paix, & dont le fils ne ſuivit point l'exemple. Il mit les armes à la main à ſes ſujets, & par là ſe rendit agréable à une jeuneſſe inquiete & très-portée au brigandage. Le conſul Manlius, continue Tite-Live, ayant mis en délibération ce qui regardoit la guerre d'Iſtrie, les uns furent d'avis qu'il falloit la commencer ſur le champ, pour ne pas laiſ-

T. L. L. XLI.

ser aux ennemis le tems de se rassembler; les autres vouloient que l'on consultât auparavant le sénat. Le premier sentiment l'emporta, & Manlius partit d'Aquilée pour aller asseoir son camp près du lac Timave qui n'étoit pas loin de la mer.

Deux Duumvirs étoient alors en commission dans la mer Adriatique, chacun avec dix vaisseaux, pour protéger le commerce des Romains & de leurs alliés contre les pirateries des Illyriens. L'un d'eux vint mouiller à peu de distance du camp de Manlius, & le Consul profita de cette occasion pour faire transporter toutes les provisions dont il avoit besoin dans le port le plus voisin de l'Istrie. Ayant ensuite continué sa marche du même côté, il fit camper son armée à cinq milles de la mer, & prit toutes les mesures qu'il crut nécessaires pour assurer ses communications avec la flotte & avec Aquilée. Elles étoient menacées dans cette partie par un corps de trois mille Gaulois qui avoit occupé un camp avantageux, un peu en arriere & à un mille de distance seulement de celui qu'avoit pris le Consul. Un prince Gaulois nommé Carmulus, commandoit cette petite armée. Ce corps étoit tout ce que voyoit Manlius, mais il ne fai-

soit que la moindre partie de l'armée qui étoit prête à fondre sur lui.

Dès que les Istriens avoient vu les Romains se porter sur le Timave, ils s'étoient rassemblés en grand nombre derriere une colline qui les avoit cachés à leurs ennemis. De-là prenant toujours des routes écartées, ils n'avoient cessé de suivre les Romains, dont ils épioient soigneusement les manoeuvres, ensorte que rien ne leur échappoit de ce qui se passoit sur mer ou sur terre.

Lorsque le Consul eût pris le camp dont nous venons de parler, ils s'apperçurent bien-tôt que les postes avancés étoient foibles, & que le chemin qui conduisoit du camp à la mer, étoit sans cesse couvert de soldats désarmés, qui alloient chercher leurs provisions ou qui en rapportoient. Quelques postes couvroient à la vérité cette route, mais il falloit aussi protéger un autre chemin qui conduisoit à la riviere, & le Consul ayant envoyé une partie de son armée au fourrage & au bois sur le chemin d'Aquilée, une légion entiere avoit été commandée pour couvrir ce détachement.

Les Istriens qui avoient bien remarqué toutes ces dispositions, profiterent d'un brouillard épais pour s'approcher

sans être vûs d'une cohorte de Plaisantins, qui avoit été levée à la hâte, & qu'on avoit chargée avec deux compagnies de légionnaires de couvrir le chemin de la mer & de la riviere. Ils étoient sur le point d'attaquer ces deux troupes, lorsque le brouillard qui commençoit à se dissiper, laissa entrevoir aux Romains une troupe ennemie, qui leur parut une armée. Aussi-tôt ils prirent la fuite & se retirerent dans le camp, où ils porterent avec eux la terreur & la confusion. En vain on leur demandoit ce qui les avoit fait fuir. Ils n'avoient rien vu distinctement & ne répondoient que ce que leur dictoit leur frayeur. Toute l'armée fut aussi-tôt en mouvement; mais chaque troupe qui en rencontroit une autre croyoit rencontrer l'ennemi, & le tumulte qui augmentoit sans cesse, ne permettoit à personne de douter que les Istriens ne fussent dans le camp. Dans ce moment quelqu'un cria qu'il falloit gagner le bord de la mer. Ce cri répété aussi-tôt par ceux qui l'avoient entendu, remplit tout le camp, & parut être un ordre auquel on se hâta d'obéir. Le consul après s'être épuisé à exhorter, à prier, à donner des ordres qu'on n'entendoit plus, fut entraîné par la foule des fuyards, & il ne resta dans

le camp qu'un tribun avec quelques soldats, que les Istriens taillerent en pieces.

Ceux-ci avoient profité de la confusion pour entrer dans le camp dont ils furent bien-tôt maîtres. Ils y trouverent des lits & des tables toutes dressées, & leur Roi fut le premier qui se mit à une de ces tables pour profiter de la bonne chere que les Romains avoient préparée, & à laquelle ils n'étoient pas accoutumés ; le vin ne fut pas épargné, & le sommeil suivit de près l'ivresse.

Cependant le consul après avoir fait cesser avec beaucoup de peine un combat que s'étoient livrés les soldats & les matelots, ceux-là pour entrer dans les chaloupes, ceux-ci pour empêcher qu'en les surchargeant on ne les fît couler à fond, avoit enfin réussi à faire prendre le large à la flotte pour ôter ce nouvel asyle à des troupes effrayées, à qui il ne falloit qu'un moyen de fuir encore plus loin, pour se disperser davantage. Manlius ne vit alors autour de lui que douze cens hommes qui eussent emporté leurs armes avec eux ; très-peu de cavaliers avoient emmené leurs chevaux. Tout le reste de l'armée qui étoit très-nombreuse, ressembloit parfaitement à une troupe de goujats destinée à

être la proie de l'ennemi & l'auroit été, si les Istriens eussent encore pensé à combattre. Aussi-tôt il envoya ordre à la légion qui couvroit les fourrageurs, de se rapprocher du camp, & les tribuns de cette légion ayant ordonné aux centéniers qu'on jettât les trousses, que deux soldats des plus âgés montassent sur chaque cheval, & que chaque cavalier prît en croupe un jeune soldat. L'ordre du consul fut exécuté avec une célérité à laquelle il ne s'étoit pas lui-même attendu. Il arriva pourtant le premier au camp avec ses soldats, désarmés pour la plupart, mais pleins de courage & de résolution, depuis qu'on leur avoit fait comprendre que l'ennemi étoit plus insensé qu'eux, puisqu'il ne les avoit pas poursuivis, & qu'il devoit se conduire très-mal dans le camp, puisqu'il n'avoit pas même pensé à poser des gardes aux avenues.

La conjecture étoit très-juste : la plus grande partie des Istriens étoit ensevelie dans le sommeil, ou plongée dans l'ivresse, quand les Romains rentrerent dans le camp. Il ne restoit aux autres qu'autant de forces & de présence d'esprit qu'il leur en falloit pour fuir.

Huit mille hommes passerent du sommeil à la mort du côté des Istriens. Ils

trouverent cependant le moyen d'enlever leur roi, déja très-ivre, de la table où il étoit encore, de le mettre ſur un cheval, & de l'arracher par la fuite à la fureur des Romains, qui ne faiſoient point de quartier.

Les Gaulois durent avoir beaucoup de part aux événemens de cette journée, puiſque le conſul en envoyant l'ordre à la légion abſente, fit dire aux tribuns qu'ils ſe hâtaſſent de ſurprendre & d'accabler la *garniſon Gauloiſe*. Mais on ne les diſtingue point des Iſtriens dans tout le reſte de cette journée.

Les Romains ne perdirent que trois cens trente-ſept hommes tant en fuyant qu'en combattant. Ce que les Iſtriens avoient bu & mangé, fut tout ce qui leur reſta d'un butin immenſe qu'ils avoient eu en leur pouvoir.

Cependant l'épouvante étoit exceſſive à Aquilée, & fut bien-tôt la même à Rome & dans toute l'Italie. Le hazard avoit voulu que deux citoyens de cette nouvelle colonie amenaſſent un convoi au camp, préciſément dans le tems que les Iſtriens l'occupoient. Peu s'en étoit fallu qu'ils n'y entraſſent; mais ils avoient remarqué à tems que l'ennemi en étoit maître, & laiſſant-là leur convoi, ils

avoient regagné Aquilée avec cette célérité qui donne des aîles à la renommée lorsqu'elle annonce des malheurs. Elle grossit celui qui venoit d'arriver, au point qu'à Rome même on crut que toute l'armée étoit détruite. Pour le croire il falloit supposer qu'il ne s'en étoit pas échappé un seul homme. Mais jamais peuple ne fut aussi sujet à prendre l'épouvante que ces vainqueurs du monde. On fit des levées extraordinaires dans toute l'Italie. Le consul Junius eut ordre de se rendre en diligence dans la Gaule, d'y prendre autant de troupes qu'il en pourroit lever à la hâte dans les colonies de cette province & même chez les Gaulois, & de passer aussi-tôt à Aquilée. Dès qu'il y fut, il renvoya les Gaulois chez eux, & écrivit au sénat pour le tranquilliser; après quoi il alla joindre son collégue avec ce qui lui restoit de troupes.

Les Istriens moins prompts que les Romains à prendre l'épouvante, n'avoient pas fui bien loin. Leur camp étoit très-près de celui de Manlius, & renfermoit une armée nombreuse, lorsque Junius arriva. Voyant alors qu'ils alloient avoir sur les bras les deux consuls & deux armées, ils leverent leur

camp & se disperserent dans leurs villes. Les deux consuls ramenerent leurs légions à Aquilée pour y passer l'hiver.

On les continua l'un & l'autre dans ce département avec le titre de proconsuls, & en même tems on fit de l'Istrie une province consulaire, qui échut à Clodius avec une nouvelle armée consistant en deux légions, chacune de cinq mille deux cens fantassins & de trois cens chevaux, & en douze mille hommes de pied & six cens chevaux de troupes alliées & Latines.

L'an de Rome 576, 176 av. J.C.

Les proconsuls qui avoient deux autres armées, n'attendirent que le retour du printems pour rentrer en Istrie, où ils mirent tout à feu & à sang. La fureur, plutôt que l'espoir de vaincre deux armées consulaires, fit courir les Istriens aux armes. Chacun des peuples dont cette nation étoit composée, envoya contre l'ennemi sa plus brave jeunesse, & le desir de la vengeance continuant à animer cette armée encore mal ameutée, elle fut à peine rassemblée, qu'elle livra bataille aux Romains avec une furie surprenante. Le combat ne fut pourtant pas si long qu'on avoit lieu de s'y attendre. Le désordre suit de près une fureur aveugle, la rend pernicieuse, &

met les plus braves soldats hors d'état de soutenir une attaque réglée.

Quatre mille Istriens périrent dans cette journée, les autres se dissiperent & retournerent dans leurs villes.

De-là ils envoyerent d'abord des députés pour demander la paix & ensuite des ôtages qu'on exigeoit d'eux. Les proconsuls rendirent compte de tout au sénat pour avoir ses ordres. Mais le consul Clodius n'attendit pas que le sénat eût délibéré sur la soumission des Istriens, qui alloit rendre sa commission sans objet, si elle étoit acceptée. Il partit secrétement de Rome comme un simple particulier, s'embarqua près d'Aquilée, & arriva par mer dans le camp des proconsuls, lorsqu'on s'y attendoit le moins; car on n'avoit point eu avis qu'il eût rempli aucune des formalités, sans lesquelles un consul ne pouvoit se mettre en campagne. Il commença par reprocher à Manlius & à son armée le malheur de l'année précédente; il reprocha à Junius de s'être associé à l'infamie dont son collegue s'étoit couvert, & finit par leur ordonner à l'un & à l'autre de sortir de la province. Les deux armées qu'il venoit d'insulter, n'avoient pas écouté patiemment son impertinente harangue; elles déclarerent qu'el-

les ne lui obéiroient point, tant qu'il n'auroit pas fait ce qu'il étoit d'usage que fît un Consul avant de prendre possession du commandement. Clodius, après avoir encore compromis son autorité, fut obligé de partir pour n'être pas plus long-tems le jouet du soldat irrité. Il retourna à Aquilée sur le même vaisseau qui l'avoit amené, & se rendit en diligence à Rome après avoir pris ses mesures pour que son armée fût prête à le suivre en peu de jours. Cet incident rompit la négociation entamée avec les Istriens, & les deux proconsuls allerent mettre le siége devant Nesatium, où s'étoient enfermés les Princes de la nation & leur roi Æpulon à leur tête. Le siege étoit commencé depuis quelques jours, & les deux proconsuls, secondés par leurs troupes, le pressoient avec toute la vivacité possible, lorsque Clodius arriva avec son armée plutôt encore qu'on ne l'avoit cru. Il congédia aussitôt les proconsuls & leurs armées, & continua le siege.

Il y avoit entre son camp & la ville une riviere qui rendoit l'attaque difficile, & qui fournissoit de l'eau aux assiégés. Il entreprit de la détourner & y réussit après un travail aussi long que pénible. A la vue de ce prodige les

Istriens perdirent entierement courage, & oubliant qu'ils pouvoient encore demander la paix, ou trompés par le premier refus qui leur avoit été fait, ils commencerent à massacrer leurs femmes & leurs enfans, qu'ils jettoient ensuite du haut des murailles dans les travaux des assiégeans. Ils auroient consommé cette barbarie, si les Romains qui les en virent occupés, n'avoient saisi ce moment pour entrer dans la place.

Au bruit qu'ils firent en se répandant dans la ville, le roi des Istriens se passa son épée au-travers du corps, pour ne pas tomber vivant entre leurs mains. J'ai déja dit qu'il s'appelloit Æpulon. Il fut le dernier Roi de cette petite monarchie, dont la conquête & la destruction ne couta plus aux Romains que le siege de deux places, Mutila & Favéria, qui furent prises de force & rasées. Le butin fut plus considérable que ne l'avoit fait espérer la pauvreté apparente de la nation. Le Consul l'abandonna tout entier à ses soldats; 5632 hommes libres furent vendus à l'encan. Les auteurs de la guerre furent déchirés de coups & ensuite décapités. Toute l'Istrie se trouva pacifiée après ces exécutions, & chacun des peuples qui l'habitoient, donna des ôtages pour faire agréer ses soumissions.

Ainsi finit cette guerre avec la liberté des Istriens, dont la ville capitale, appellée Pola, conservoit, dit on, dans la signification de son nom, qui étoit Colque, un monument de l'origine antique de cette nation. Cette ville fut depuis la derniere de l'Italie de ce côté-là, & l'Istrie qui avoit eu tant de forces & de ressources pour résister aux Romains, lorsqu'elle fut ajoutée à leur empire, n'ajouta presque rien à leur puissance.

Les Romains méritoient peu que des peuples généreux se donnassent à eux avec les vertus qui pouvoient les leur rendre utiles; mais accoutumés à respecter ce peuple cruel & injuste, nous ne sommes point indignés de sa barbarie. L'inhumanité des Romains change-t-elle de nature, parce qu'ils l'exerçoient méthodiquement? & nous attendrirons-nous sur le sort de leurs descendans, parce que les Barbares qui n'en vouloient qu'à leurs richesses, leur ôterent l'empire du monde, & leur laisserent presque tout le reste.

La conquête de l'Istrie pouvoit accélérer beaucoup l'exécution de ce projet indéterminé, dont se repaissoit l'ambition du peuple Romain, & qui s'étendoit par ses succès.

Mais il ne connut point l'importance

de cette conquête qu'il n'avoit entre-priſe, que parce qu'il avoit une colonie à Aquilée, & parce qu'aucune montagne ne ſéparoit l'Iſtrie de cette colonie. Elle ne ſervit donc pour lors qu'à reculer un peu la terreur, qui aſſiégeoit toutes ſes frontieres pour en rendre les limites immobiles, ſi un enchaînement ſingulier d'événemens qu'il ne prévoyoit gueres, ne l'eût forcé ſucceſſivement à franchir ces barrieres que ſa propre frayeur lui oppoſoit.

Les conquêtes que les Romains avoient déja faites dans l'Illyrie n'étoient pas fort éloignées de l'Iſtrie. En franchiſſant l'eſpace qui les ſéparoit, ils ſe trouvoient à portée de ces peuples qui infeſtoient la Macédoine du côté du nord, & ils pouvoient pénétrer par-là dans ce royaume avec la plus grande facilité. Mais nous aurons bientôt occaſion de nous convaincre que la terreur qui s'oppoſoit à la rapidité de leurs conquêtes, & qui par-là même leur devint ſalutaire, après avoir fui devant eux de la forêt Ciminienne ſur les bords du Pô, & de-là ſur ceux du Timave, alla s'aſſeoir ſur les ſommets de l'Albius & de l'Ardius, & s'y fixa pour près de deux ſiecles.

Nous ne devons donc pas eſpérer de trouver au[illegible]ſon eſſentielle entre

les progrès que firent de ce côté les armes de la république Romaine, & ceux qu'elles firent beaucoup plus rapidement du côté de la Grece & de l'Asie. Mais l'ordre des tems nous rappelle à cette époque de l'histoire des Illyriens & des Thraces qui suivit la grande agitation, que les irruptions & les conquêtes des Gaulois avoient excitée & entretenue chez ces deux nations pendant plus de soixante ans.

Fin du Tome second.

De l'Imprimerie de LE BRETON, premier Imprimeur ordinaire du ROI, 1770.

